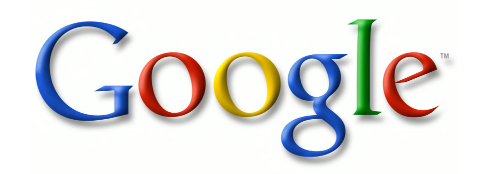
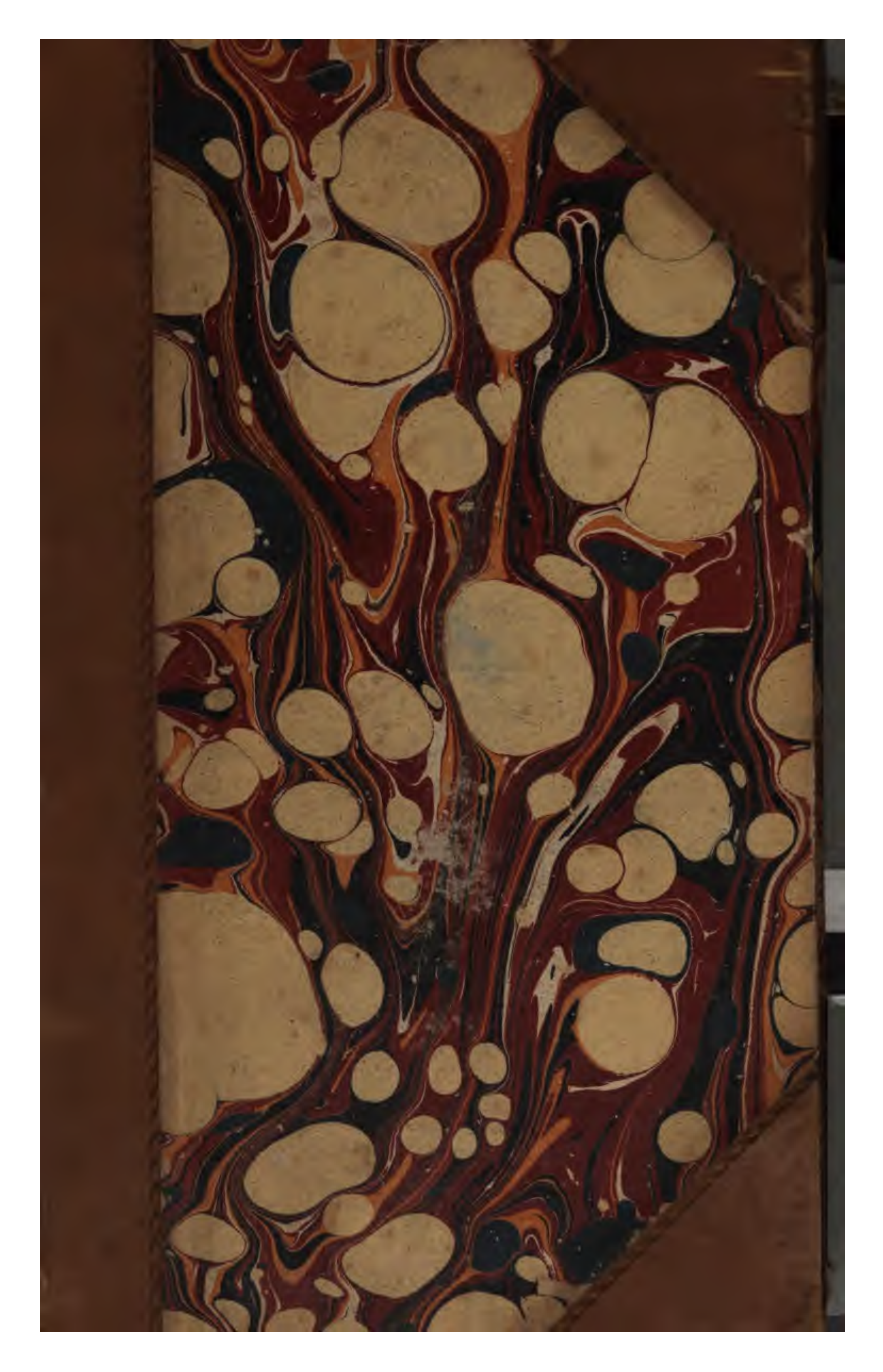
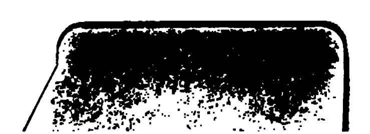








VOYAGE

AUX

INDES ORIENTALES.

VOYAGE

AUX

INDES ORIENTALES,

PAR LE P. PAULIN DE S. BARTHÉLEMY,
Missionnaire;

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR M***,

Avec les observations de MM. ANQUETIL DU PERRON, J. R. FORSTER et SILVESTRE DE SACY;

Et une dissertation de M. ANQUETIL sur la propriété individuelle et foncière dans l'Inde et en Égypte.

TOME DEUXIÈME.



A PARIS,
CHEZ TOURNEISEN FILS, LIBRAIRE,
RUE DE SEINE, N.° 12.

1808.

VOYAGE
AUX
INDES ORIENTALES.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

De la Naissance et de l'Éducation des Indiens.

Les femmes, disent les Malabars, conçoivent et deviennent grosses en cachète, et elles enfantent en publiant (leur état) par leurs cris. Lorsqu'elles sont grosses, elles jouissent de l'estime de ceux qui leur ont donné le jour, de leurs maris et leurs amis; et toute la caste prend part à leur santé et prospérité temporelle. Les Païens considèrent la grossesse comme une marque certaine de la bénédiction de la déesse *Lakchmi*, symbole de la terre féconde, et haïssent les veuves et les femmes

stériles, autant qu'ils caressent celles qui sont mariées, et celles qui sont enceintes. Les lois et la bonne philosophie, qui procurent la *philotecnie* (l'amour des enfans), et la population d'un pays, sont toujours attentives à donner du prix et (à assurer) de l'estime à tout ce qui contribue à la propagation du genre humain : et delà le mérite des femmes enceintes et des femmes mariées dans l'Inde.

Le septième mois de la première grossesse d'une femme, ils célèbrent un rite ou une cérémonie très-remarquable. On dresse dans la cour de la maison, une tente composée de branches, de feuilles et de fleurs de palmier domestique, ou cocotier. Le mari envoie le *betel* (c'est-à-dire, la feuille aromatique de la plante appelée *bettà*) à tous ses parens et amis, les invitant à la fête. Quand ils sont tous réunis sous la tente, l'on offre aux Dieux du riz cuit, que quelques-uns appèlent *ponguel*, c'est-à-dire, riz du sacrifice; ce riz est dédié à une divinité, et préparé sur les feuilles de la figue des Indes, appelée *pala* ou *banane*, autre symbole de fécondité, et l'on y ajoute quelques figues ou *pala* pelées, du sucre

et du beurre, en forme de libation; et chacun entend que cela se fait pour prier les Dieux de conserver l'enfant, et pour que la femme enceinte le garde avec plus de soin et d'attention dans les derniers mois de sa grossesse. Après avoir cassé une noix de coco en sacrifice au dieu *Ganecha*, le *Janus* des Romains, on met au cou de la femme enceinte une guirlande de fleurs; elle est assise, et l'on pose devant elle un plat rempli de safran et de chaux dissoute dans l'eau. Le safran, ou *councouma*, est dédié aux planètes, qui sont les divinités des Indiens, et l'on croit qu'il a beaucoup d'efficace contre les mauvais génies opposés à ces Dieux. C'est pourquoi les femmes qui assistent à la fête, prennent, l'une après l'autre, ce plat, et le font tourner trois fois devant le visage de la *garbhani*, ou femme enceinte, afin de chasser les sortilèges, les maléfices et les mauvais génies qu'ils croyent pouvoir nuire à la mère et à l'enfant. Un autre vase contient un peu de lait, avec quelques pièces d'or ou d'argent; les femmes qui assistent (à la cérémonie), font pencher celle qui est enceinte, et lui font tenir le vase

avec les mains: chacune d'elles prend dans le vase une pièce d'or ou d'argent, qu'elle met entre les épaules de la femme grosse, pour lui souhaiter la bénédiction de *Lakchmi*, déesse des richesses, du lait, des fruits, des blés; déesse de la *terre* fertile, dont la femme enceinte, et la vache, animal immédiatement consacré à cette divinité, sont le symbole. Dans les vases grecs publiés à Naples, par M.r *Hamilton*, on voit la représentation de semblables rites et cérémonies; et je pense qu'on ne donnera jamais une explication satisfaisante et juste de ces anciennes figures grecques, si on ne les combine pas avec les rites de l'Orient (1).

(1) Voyez *collection of engnavins from ancient vases discovered in sepulchres, in the Kingdom of the two Sicilies.* Naples, pag. 17, 18, 19; et planch. II, pag. 51. Voyez encore l'ouvrage intitulé: *Bassirilievi Volsci in terrâ cottâ*, Roma 1785, pl. II; les plus anciens monumens italiques trouvés à Velletri, et conservés dans le Musée Borgia, où est représentée une cérémonie nuptiale très-conforme à celle des Indiens. Thucidide, *de la guerre du Péloponèse*, liv. I.er, pag. 4, 7, 19, 22; et Xénophon, *de l'institution de Cyrus*, édit. de Londr. 1738, pag. 15, 397: où *Thucidide* dit que les usages des anciens *Grecs* étaient semblables à ceux des autres

Après que la femme est accouchée, elle reste impure pendant dix jours, si elle est de la caste des *Brahmes*; pendant onze, si elle appartient à celle des *Kchetries*, ou des *Raje-poutres*, qui sont les militaires nobles; et enfin pendant quinze, si elle fait partie de la tribu des *Vaïchyas*, qui sont les agriculteurs Indiens. Les femmes de la tribu des *Choutres*, ou artisans, et les autres castes inférieures, ne sont pas soumises à cette rigueur de la loi; mais toutes (de quelque caste qu'elles soient) restent séquestrées dans un appartement particulier, que souvent on bâtit pour cet effet dans une belle situation, afin que l'impureté légale ne se communique pas aux autres habitans de la maison. Cette superstition est sévère et rigoureuse, mais elle est d'accord avec la philosophie; car, en séquestrant les femmes en couche du commerce avec les autres personnes, elle empêche la contagion de l'air, dont l'extrême subtilité dans l'Inde le rend très-propre à transmettre à d'autres

---

barbares, et où, dans Xénophon, l'habillement des *Mèdes* est décrit.

les influences pernicieuses que lui communiquent les personnes impures. De même les lustrations et les purifications fréquentes, que font ces femmes avec de l'eau, contribuent aussi à faire disparaître l'impureté, et à donner de la force à un corps abattu par le relâchement des nerfs et l'écoulement des humeurs.

On met sur une natte l'enfant nouveau né, qu'on n'emmaillotte pas, et à qui on laisse l'usage libre (de ses membres), et après qu'il a été lavé plusieurs fois avec de l'eau fraîche, il est allaité par sa propre mère. C'est un devoir que la nature même lui a imposé; et les mères indiennes regarderaient comme un acte de cruauté de livrer leurs enfans à des nourrices peu sûres, vagabondes et mercenaires, qui, par leur lait, leur caractère et leurs mœurs, insinuent tout à fait un autre tempérament, une (autre) nature, un (autre) caractère, un (autre) corps aux petits enfans, lesquels par-là deviennent, par la nature et le caractère, totalement différens de leurs parens. Aussi dans l'Inde, on ne court pas risque de voir un noble devenir vilain, (grossier) par le moyen (le vice) de sa nourrice, et recevoir

une éducation différente de celle que l'on a dans la caste et dans la famille noble dont il est membre.

Immédiatement après la naissance de l'enfant, l'ami ou le père en avertit le tribun ou supérieur de la tribu, afin que le nouveau né soit porté sur le registre des personnes qui la composent. Ces tribuns, appelés *Jadi Edjaman*, rendent au roi un compte exact du nombre et de la qualité des personnes; et (par ce moyen) il peut connaître en un instant les forces de son état, le nombre de ses sujets, et les tributs qu'il en peut exiger. Strabon, liv. 15, avait déjà remarqué cette politique des anciens Indiens, aussi bonne que celle de *Servius Tullius*, à Rome, lequel obligea les pères des nouveaux nés à porter une médaille au temple de *Lucine*. Les Brahmes ne sont pas moins attentifs à noter dans leurs pagodes ou temples, la naissance de leurs enfans, et il s'y trouve toujours un ou deux Brahmes payés par le temple même, pour tenir note des naissances, des décès, des mariages et des autres événemens de la tribu. Ces *Variars*, ou calculateurs, peuvent très-facilement rendre un compte

exact et comparé de la naissance, la vie et la fortune d'une personne d'une manière qui surprend; laquelle, quoique toute combinée de circonstances naturelles, semble contenir une prophétie, qui étonne tous ceux qui n'y réfléchissent pas (assez). Le père du nouveau né fait venir ces astrologues; et, comme ils connaissent les étoiles, ou les vingt-huit maisons que la lune parcourt chaque mois (lunaire), ils calculent le point de la naissance, pour savoir sous quelle constellation ou planète l'enfant est né, et prédisent en conséquence quel doit être son sort et sa destinée dans ce monde. Cette destinée, qu'ils appèlent *Jadaga*, est marquée par le dieu *Brahma* dans la tête de l'enfant, et cause la fatalité à laquelle chacun est soumis dans cette vie. La persuasion ferme de cette destinée fait des Indous presqu'autant de Stoïciens; stoïcisme qui se montre dans leurs maladies, dans la coutume des femmes qui se brûlent avec le cadavre de leur mari; dans l'apathie extraordinaire et les pénitences surprenantes de leurs philosophes, et dans la patience admirable avec laquelle ils supportent la douleur, le travail,

l'esclavage et les malheurs. La doctrine de la Fatalité était commune à presque tous les anciens peuples. Homère, dans Plutarque, *édit.* de Par., pag. 45 de son livre sur *Homère*, dit en termes précis : « Aucun mortel, fût-il » bon ou méchant, n'a jamais pu se sous- » traire au destin». *Plutarque* observe cependant que toutes choses n'arrivent pas par la nécessité et la Destinée, selon la doctrine d'Aristote, de Théophraste et de Platon. « Tout, dit-il, n'arrive pas en vertu de la » fatalité; mais il est aussi dans les hommes » quelque chose qui naît de leur volonté ». Les hommes peuvent donc s'abstenir du mal, et c'est pour cela qu'il y a des lois pénales chez les Indous. Ainsi, le traité par lequel le P. *Norbert*, missionnaire capucin de Pondichery, combat cette opinion des Brahmes, est inutile.

Après que la femme s'est purifiée par plusieurs ablutions dans l'eau froide, et qu'elle a pris un nouvel habit, elle présente son enfant à l'assemblée qui se réunit de nouveau chez elle pour donner un nom à la petite créature. La mère, assise à côté de son époux au milieu

de l'asssemblée, tient son fils dans ses bras. Le Brahme, prêtre, récite, en présence de tous, plusieurs prières, et célèbre le sacrifice *Homa*, ou du *feu*, par lequel l'enfant est consacré au dieu *Chiva*, symbole du soleil et du feu, image du Dieu éternel, suivant la doctrine de ces Brahmes: on brûle dans ce sacrifice du feu du bois, du riz et du beurre. Les Hébreux présentaient dans le temple leurs enfans au Dieu d'Israël; les Indous les présentent dans leur maison au dieu *Chiva*; et en examinant tous les rites des Brahmes, on voit clairement que plusieurs d'entr'eux ne sont que l'opposé de ceux du Judaïsme; motif pour lequel Moïse s'efforce de détourner le peuple Hébreu de la pratique de ces rites gentils. Le nom imposé à l'enfant se prend des constellations, des élémens, des planètes, et des symboles, ou des divinités qui représentent les planètes, les étoiles et les élémens. Par exemple, *Mahadeva*, Grand Dieu, épithète du dieu *Chiva*, symbole du soleil et du feu; *Martanda*, Soleil; *Vikramaditiya*, Grand Soleil, Soleil excessif (violent) et fort; *Dchangra*, Dieu vénérable, autre épithète du dieu

Chiva; *Rama*, gai, joyeux, nom du Bacchus indien; *Krichna*, noir, Apollon; *Govinna*, Berger, épithète d'Apollon, ou de *Krichna*; *Soubha*, nom corrompu de *Soubrahmanya*, l'Hercule indien; *Kalidasa*, serviteur de la déesse *Kali*, l'*Hecate* et la *Diane* indienne; *Ouma*, Dame, nom de la déesse *Lakchmi*, ou de la déesse *Vesta* des Romains; *Parvadi*, Dame des montagnes, nom de l'*Isis* ou de la Lune indienne, représentée sous la forme d'une femme; *Lakchmi*, Belle, nom de la déesse *Vesta*, la Grand'Mère des Indous et des Romains, l'*Isis* terrestre *multimamma* des Egyptiens. *Kali*, noire, nom de la déesse *Hecate*, qu'on représente *noire*, parce qu'on croit la lune obscure préjudiciable à la santé des hommes; *Chakti*, force, nom de la déesse *Nature*, appelée par les Indiens *Ichi*, ou *Ichani*; c'est-à-dire, *Dame*, et par les Egyptiens, *Isis*. Ainsi, comme les Egyptiens adoraient trois *Isis*, la *Lune*, la *Terre* et la *Nature*, les Indous adorent aussi trois *Ichanis*, ou trois *Dames*, la *Lune*, la *Terre*, la *Nature*. On voit par l'imposition de ces noms qui a encore lieu aujourd'hui dans l'Inde, que ce peuple est à

présent même attaché au culte des planètes, des élémens et de la nature, mère de toutes les choses créées. J'ai dit dans une dissertation *sur les anciens Indiens*, publiée à Rome en 1795, pag. 41, 42 et 43, que le livre des Brahmes nommé *Amarasinha*, était antérieur à l'an 56 avant Jesus-Christ; dans ce dictionnaire Brahmanique on retrouve tous les mots, noms et épithètes que je viens de rapporter. Ainsi ces noms ne sont pas nouveaux et modernes; mais bien (certainement) les noms des anciens Indiens, émanés de leur mythologie et de l'*Histoire indienne* qui se nomme *Pourana*; c'est-à-dire, *histoire ancienne* des villes et des rois indiens, qu'ils dérivent des astres et divisent en deux classes; savoir, en rois nés du Soleil, et en rois nés de la Lune. Voyez le livre intitulé *Recherches Asiatiques*, tom. II, § VI, pag. 109 et suivantes, *Sur la chronologie des Indous*. Les τελεταὶ, savoir, les lustrations, purifications et expiations, ou la manière, le nombre, et le temps de les faire, tout est prescrit dans le livre indien *Kramadipika*, *Choudhidipica*, *Jadagarnava*, dans le *Dhermachastra*, dans le *Gangabha-*

kya, livres indiens qui se trouvent dans la bibliothèque du roi de France, n.os 280, 74, 193, dans le catalogue des manuscrits orientaux, imprimé à Paris en 1739. Le livre indien *Argiunaguita*, traduit par le P. Marco dalla Tomba, qui traite de ces lustrations et pélerinages, est conservé dans le Musée Borgia de Valletri : j'en ai donné l'exposition au n.° II des miss. *Borgia*, pag. 151, 152, 153.

Après que le Brahme a eu calculé le moment de la naissance de l'enfant, et marqué dans son idée sa destinée, on remplit de riz un bassin, et le Brahme qui officie, écrit dessus avec un anneau (une bague) le nom du mois, celui de la planète sous laquelle l'enfant est né, et celui du dieu, du génie, ou de la planète dont on veut l'appeler. Strabon dit, liv. 15, pag. 708 : « Ils (les Indiens) recherchent » (examinent) avec soin les naissances et les » morts, quand et comment (ils sont arrivés); » (et) cela à cause des contributions, et pour » que les naissances et les décès des bons et des » méchans ne soient pas cachés (incertains) ». C'est donc une chose certaine que l'astrologie, l'imposition du nom, et le soin avec lequel

on rapporte dans les feuilles publiques et privées le nom de l'enfant, ne sont pas un jeu puéril; mais bien une déception utile pour engager plus facilement le peuple à faire marquer dans les registres publics le nom des nouveaux nés, afin que l'on ait une idée claire du nombre des vassaux qui doivent payer le tribut. Après avoir marqué le nom, on prend une feuille de figue *banane*, ou de *pala*; on met dedans une masse de riz cuit, et dessus un vase d'eau, où il doit y avoir quelques feuilles de *vepa*, ou d'*amargoscira*, et sur l'embouchure (l'ouverture) de ce vase une noix de coco entière. Le Brahme consacre l'eau avec beaucoup de prières, y trempe les feuilles, et asperge de cette eau lustrale l'enfant et tous les assistans. La (noix de) coco qui doit se casser, est consacrée au dieu *Ganecha* ou *Janus*, et chacun voit qu'en cassant ce coco en son honneur, on fait un sacrifice parfait à cette divinité. Les deux portions rompues du coco, quelques figues bananes, du *betel* et de l'*arèque*, se mettent sur une feuille de bananier, près de l'idole de *Ganecha*; et pour achever le sacrifice, le

Brahme met de l'encens sur le feu, qu'on a grand soin de tenir allumé pendant tout le temps que durent les cérémonies. Enfin, le Brahme revèle le nom de l'enfant au père; celui-ci l'appèle trois fois de ce nom, et l'assemblée prend congé et part en donnant de grands applaudissemens.

Ces rites ne sont pas communs (pour tout le monde), les pauvres ne les pratiquent pas, parce que la dépense excéderait la possibilité de les faire exécuter par les Brahmes, qui veulent toujours être bien payés. Le tribun marque le nom de l'enfant pauvre qui vient de naître, et le père ou l'oncle le publie, (le déclare publiquement) aux autres parens. De quelque manière qu'on considère ces rites, il est démontré qu'ils n'ont été empruntés ni des *Manichéens*, ni des *Hébreux;* mais qu'ils sont de l'invention pure et originelle des Brahmes, tirés uniquement de la philosophie naturelle des Païens, par laquelle ces philosophes cherchent à tenir le peuple soumis à l'autorité et aux lois. Je n'entends parler ici que des rites qui dépendent du dogme indien, et non pas du pur cérémonial. On sait que la figue *banane* signifie

la fécondité, et qu'elle est dédiée à Bacchus, ou au Soleil ; que les feuilles de *vepa* très-amères de leur nature, nettoyent les plaies, et qu'elles sont employées dans ce sacrifice pour ôter les taches du corps et de l'ame ; que la noix de coco est consacrée au dieu *Ganecha*, à cause de son intégrité ; et que ces philosophes tâchent de donner à leurs cérémonies un sens mystique, ainsi que le faisaient tous les anciens peuples de l'Orient.

Tous les anciens historiens de la Grèce ont dépeint les Indiens comme mieux conformés et plus grands que les autres hommes (1). Quoique cela ne soit pas généralement vrai, il est pourtant certain que l'air pur, la nourriture salubre, l'abondance des choses néces-

(1) « La grande abondance des fruits fait que les hommes » l'emportent par la hauteur et la masse (l'épaisseur) des corps. » (S') il arrive qu'ils soient habiles aux arts, c'est par événe- » ment, comme respirant un air pur, et buvant une eau dont les » parties sont très-subtiles ». DIODOR. DE SICIL. *Bibl.*, *liv.* 2, *tom. I. Amsterd.* (1746). *Pag.* 149. Les eaux qui viennent des montagnes des Ghâtes, sont excellentes, limpides et salubres ; mais celles des fleuves où entre la mer, sont pleines de sel et très-mauvaises. L'air est par-tout doux et sain.

saires à la vie, la frugalité et l'éducation des Indous contribuent pour beaucoup à former les corps et à multiplier prodigieusement l'espèce dans ces contrées. Les enfans nouveaux nés sont pour ainsi dire jettés par terre sur une natte; ils ne sont ni enveloppés dans des langes, ni enfermés dans des corps de baleine, ni (gênés) par tant d'autres ligatures ridicules en usage chez les Européens. Les membres se développent avec une liberté entière, les nerfs et les os prennent une parfaite consistance naturelle; les enfans croissent et acquièrent une conformation (corpulence) solide, légère, robuste, agile et ferme. Les ablutions continuelles dans l'eau froide, les frictions avec l'huile de coco et celle de la plante appelée *Ingia*, comme faisaient les lutteurs et les atlètes chez les Grecs et les Romains, les jeux de la *jeunesse* que j'ai souvent vus dans le Malabar; tout cela augmente la vigueur de leur corps et l'agilité de leurs membres : et ils ne perdent pas ces qualités, à moins qu'ils ne se plongent dans les excès d'une vie déréglée, ou qu'ils ne se fatiguent avant le temps à force de travaux et de sueurs. La jeunesse de l'Inde est

saine et robuste; les jeunes gens qui se marient avant l'âge de vingt ans, sont paresseux, faibles et misérables. Je n'ai vu que fort peu de boiteux, de bossus, mal conformés. Les Malabars qui habitent l'occident de l'Inde, sont bien plus beaux et plus robustes que les Coromandels ou Tamouls qui vivent à l'orient de l'Inde, à la côte de Coromandel.

En Europe, il est difficile et mal-aisé pour les pauvres de faire étudier leurs enfans, parce qu'il faut payer des maîtres et des précepteurs; on a besoin de livres, papier, habits. Nos écoles et nos gymnases sont des bâtimens somptueux et énormes : il paraîtrait à un Indou que nous cherchons beaucoup plus à avoir de grands édifices que de grands hommes. Les jeunes Indous, à moitié nuds, se rassemblent par-tout, dans des jardins, sous les palmiers ou cocotiers. Là, rangés et assis en file sur le sable, ils commencent à y tracer avec l'index de la main droite les premiers élémens de l'alphabet, tandis qu'avec la gauche ils applanissent le sable à mesure qu'il se forme successivement d'autres lettres. L'*Ajan* ou *Elöuttadchen* est vis-à-vis la file de ceux qui

écrivent, regardant la formation des lettres, et corrige celui qui a manqué la juste figure (des caractères). Dans les commencemens (de l'enseignement) il reste debout; mais, quand les disciples font moins de fautes, il se met en face des enfans, par terre, les jambes croisées sur une peau de tigre, de daim, ou sur une natte tissue de feuilles de palmier, ou d'*ananas* sauvage, qu'ils appèlent *kaïda*. Les anciens Brahmes et Gymnosophistes de l'Inde observaient la même méthode, ainsi que l'a remarqué Strabon dans sa *géographie*, liv. XV, pag. 712. « Aussitôt qu'ils sont conçus » (dit cet écrivain), ils ont pour prendre soin » d'eux, des hommes instruits, qui, s'appro- » chant de la mère et de son fruit, chantent » certaines choses pour le bonheur de l'enfant » (à naître et de la mère); mais, dans la réalité, » ils donnent des préceptes de continence aux » mères, et celles qui les écoutent volontiers, » sont regardées comme heureuses dans le » fruit de leur fécondité. Après qu'ils sont nés, » on leur donne de nouveaux curateurs, et en- » suite d'autres; car à mesure qu'ils avancent » en âge, ils ont des maîtres plus instruits

» (plus choisis). Mégasthène dit que leurs » philosophes s'exercent dans des bois au-» devant des villes, vivant avec frugalité » dans une enceinte marquée : ils sont assis » sur des nattes (des lits) et des peaux, » s'abstiennent de toute nourriture animale, » et de l'usage des femmes; s'occupent de » discours sérieux, et communiquent (leur » science) à ceux qui veulent écouter (leurs » leçons) ». Deux cents ans avant Jesus-Christ, Mégasthène avait déjà observé l'éducation indienne que je viens de décrire; elle est encore toujours la même aujourd'hui, et il faut avouer qu'il n'existe pas dans le monde entier un peuple plus attaché à ses anciens usages que les indigènes Indous.

Dans le *Malabar*, le maître reçoit un salaire de deux *panans* ou fanons par mois, de chaque disciple qui fréquente son école. Il y en a qui, au lieu d'argent, donnent tant de mesures de riz; et où on épargne les habits, le papier, les livres et l'encre, comme chez les Indiens, ce salaire se réduit à rien. Quelques maîtres enseignent gratuitement, ou sont payés par les temples, ou par les tribuns des tribus.

Lorsque les disciples se sont perfectionnés dans l'art d'écrire, ils sont admis aux écoles appelées *Elouttoupalli*, où ils commencent à écrire sur des feuilles de palmier qu'on nomme *pana* ; lesquelles étant assemblées et liées entre deux petites planches, forment les livres indiens dits *grantha* : et ce qui y est écrit avec un stylet de fer, s'appèle *granthavari* ou *lakya* ; c'est-à-dire, *écriture*, par opposition au mot *alakia*, qui signifie *chose non écrite*. Quinte Curce, livre VIII, chap. XVII, fait mention de ces livres écrits sur des feuilles de palmier, lorsque décrivant les usages des anciens Indous, il dit : « La terre est fertile en lin » (*coton*), dont la plûpart se font des ha» billemens. Les sous-écorces tendres des » arbres reçoivent l'impression des carac» tères, comme chez nous la cire ». Ainsi il est certain que du temps d'Alexandre le Grand, dont Quinte Curce rapporte les guerres dans l'Inde, les Indiens avaient des livres nationaux et une écriture nationale, et non pas grecque, comme le prétendait malheureusement l'autre jour un homme docte, mais peu versé dans la littérature indienne.

Les disciples, en entrant dans l'école, rendent à leur *gourou*, ou maître, un culte (hommage) de respect. Ils doivent se prosterner, le corps entier, à terre; et ce prosternement se nomme *chastanga*. Ils doivent mettre la main droite sur la bouche, et ne peuvent parler sans une permission expresse de leur *gourou*. Celui qui parle sans la permission du maître, est chassé de l'école comme ne pouvant pas se contenir et inhabile à la philosophie. De cette manière, le maître reçoit toujours le respect, la vénération, l'estime et l'hommage de soumission qui lui sont dus, et rarement les disciples se regimbent contre une loi et une autorité si bien établie. Strabon, liv. XV, avait déjà observé la rigueur de cette discipline indienne.

Les sciences les plus ordinaires qu'enseignent ces *gourous*, sont 1.° les élémens des léttres et l'arithmétique; 2.° la grammaire *samskrétanne*, qui contient les déclinaisons et les conjugaisons, appelée au Malabar *Sidharouba*, et au royaume Bengale *saravasda*, ou *manière de bien parler*, et la seconde partie de cette grammaire, qui

comprend la syntaxe, est le livre *vyagarna*; et le livre *amarasinha*, ou dictionnaire Brahmanique, ouvrage très-estimé des mêmes Brahmes, et qui contient en quatre parties, non pas en trois, comme le dit Anquetil du Perron, tout ce qui a rapport aux Dieux, aux sciences, aux couleurs, aux sons, à la terre, aux fleuves, à la mer, aux animaux, à l'homme, aux arts et affaires des Indiens. Les *gourous*, pour inculquer aux jeunes gens la force et la constructions des mots samskrétams, se servent de courtes sentences en vers, composées en langue samscrékanne, qu'ils appèlent *chloga*; et ces sentences, en même temps qu'elles montrent la manière de construire les verbes, sont remplies du suc d'une excellente morale, qui, par cette méthode, s'insinue de bonne heure dans ces tendres enfans, lesquels apprennent avec la langue les règles de la vie, et la manière de se former le caractère moral. Selon Diogène Laërce, *De vit. philosophor. in preem.*, p. 2, *edit. Rom.*: *On dit que les gymnosophistes donnaient leurs préceptes philosophiques par énigmes et courtes sentences*, où ils ensei-

gnaient *qu'il faut adorer les Dieux, ne rien faire de mal, et exercer son courage (la force de son ame).* Ainsi, tandis que les jeunes gens Indous apprennent, dès leurs plus tendres ans, à rendre un culte aux Dieux, à s'abstenir du mal, et à s'exercer à la vertu, les nôtres, pendant qu'ils étudient la langue latine, n'apprennent que de belles paroles, des phrases, des élégances; et il faut enfin revenir sur ses pas pour leur enseigner la morale, comme si l'élégance de la langue ne pouvait s'unir à une saine morale. Le P. Jules-Cesar *Potenza*, célèbre et savant missionnaire, pendant qu'il fut curé à *Anjingue*, sur la côte de Malabar, se servait souvent dans ses prédications, des sentences écrites en langue *tamoule* par le fameux Brahme nommé *Tirouvallouven.* Je vais ici en rapporter quelques-unes, pour donner un essai de cette morale Brahmanique.

1.° A quoi sert d'étudier, si on n'apprend pas à connaître et craindre celui qui est la sagesse même?

2.° Pourquoi avons-nous abandonné les forêts, et nous sommes-nous réunis dans des

villes et des bourgs, si ce n'est pour avoir des amis, pour nous faire réciproquement du bien, et pour recevoir dans nos maisons les voyageurs et les étrangers ?

3.° Les blessures que fait une mauvaise langue, sont plus sensibles et plus profondes que celles que fait le fer ou le feu.

4.° A quoi sert de fermer la porte de votre maison ? Il faut que votre femme sache se garder elle-même.

5.° Celui qui se venge d'un affront reçu, goûte un plaisir d'un jour; celui qui pardonne, en savoure le délice toute sa vie.

6.° La modestie sied bien à tous; mais elle orne particulièrement les riches et les savans.

7.° L'état de deux époux qui ne sortent jamais du sentier de l'honneur, de la vertu et du devoir réciproque, est aussi pénible que celui des pénitens eux-mêmes.

On rencontre ordinairement dans les jardins et bois sacrés où se tient l'école, le dieu *Lingam*, ou le *Priape* des anciens en forme cylindrique, placé dans un *Yoni*. Cette divinité n'est pas adorée de tout le monde; mais seulement par les *Chivanites*, secte qui tient

le feu ou le dieu *Chiva* pour le principe et la vertu génératrice des autres choses. Mais, outre cette divinité, on y considère d'ordinaire, avec attention, deux autres statues très-rustiques; l'une représente le dieu *Ganecha (Gonech)* ou *Janus*, Dieu qui préside aux lettres et aux lettrés; et l'autre *Sarasvadi*, déesse de l'éloquence et de l'histoire, ou la *Minerve* des Romains. Ces deux statues sont encore placées dans l'école, à l'entrée, près de la porte. Tous les étudians, quand ils y entrent, tournent tout d'un coup les yeux vers ces deux divinités, et élevant les mains jusqu'à la tête, ils saluent et adorent ces deux statues. La formule d'adoration pour le dieu *Ganecha* ou *Gannabadi*, est *sal gourouve nama, adoration à vous, oh! véritable maître;* ou bien *Ganabadaye nama, oh Ganabadi! adoration à vous.* Dans l'idée de ces Païens, le dieu *Ganecha* ou *Janus* ouvre l'école, l'esprit, l'entendement, la porte du ciel; c'est pourquoi il est représenté tenant une clef d'une main, et de l'autre une feuille de palmier, et un stylet de fer pour écrire; il a la trompe d'éléphant, symbole de

la force qui peut lever tous les obstacles opposés par les mauvais génies à la vertu et à l'industrie humaine. C'est une chose certaine que ce culte est une véritable idolatrie ; mais ces pratiques religieuses démontrent seulement que la jeunesse indienne est accoutumée dès son premier âge à rendre un culte aux Dieux, et à les regarder comme ses patrons et ses protecteurs. Le marquis *de Kergariou*, commandant la frégate de roi française, nommée la *Calypro*, disait, avec raison, qu'il fallait aller dans l'Inde pour connaître la force de la religion et des idées religieuses ; et en effet, parmi deux mille Indous, on en trouverait à peine un seul qui ne fût pas persuadé de la nécessité d'adorer les Dieux. La nature, le climat et l'éducation portent ces peuples au culte et au respect envers la divinité.

Les autres sciences dans lesquels s'exerce la jeunesse indienne, sont la poësie, *cavya* ; l'escrime, *payatta* ; la botanique et la médecine, *vaydyachastra*, ou *bbeszegiatchastra* ; la navigation, *nauchastra* ; la joute à pied, *hastiludium*, *coundera* ; le jeu du ballon,

pandacali; le jeu des échecs (1), *ciadu-*

---

(1) Le jeu des échecs s'appèle en samskrétam *ciaduranga*, ou *chadouranga* selon la prononciation portugaise et anglaise; le *cia*, italien, ayant ici la valeur de la lettre *cha*, anglaise; ou *tcha*, française. *Dchadoura* en samskrétam, signifie quadre ou quarré; *anga*, membre, partie, côté; *dchandouranga*, Τετραγράμματον, quadrilatère, ou jeu quadrilatéral, composé de quatre membres principaux, qui sont *hasti*, les éléphans; *ashva*, les cavaliers; *ratha*, les chars; *padada*, les pions, arrangés sur une table quadrilatérale, ou sur l'échiquier. De là le mot très-usité dans l'ancien poëme samskrétam, intitulé *Youdhishtiravigea*, qui réunit dans les guerres et batailles indiennes les éléphans, les cavaliers, les chars et les pions, savoir *hastyachvarathapadada*. Ainsi, ce jeu, dans son institution primitive indienne, est une vive image du soin et de la manière dont on doit ordonner une armée pour livrer bataille, et combattre l'ennemi. Et en effet, le jeu *dchadouranga* est appelé en langue Malabare *dchadourangapor*; c'est-à-dire, *combat en figure quadrilatérale*, qui était l'ancienne manière de combattre des Indous; *dchadourangapada*, armée quadrilatérale composée de chariots, éléphans, chevaux et fantassins; *dchadourangamporounoa*, combattre avec les quatre membres de guerre susnommés, ou jouer aux échecs. Voyez le dictionnaire du père *Hanxleden*, au mot *dchadouranga*. Voilà donc une belle institution des Brahmes; ils enseignent par des jeux la science de la guerre à la jeunesse indienne. Au siècle VI, le *dchadouranga*, jeu d'origine indienne, fut porté de l'Inde dans la Perse avec les fables indiennes de *Vichnousarman*, bien connues sous le nom de fables de *Pilpal (Pilpay)*, par *Borzou* ou *Berzoë*, médecin du roi de Perse *Anouchiravan*. Voyez

rangam ; la danse du bâton, *coladi* ; la logique, *tarkachastra* ; l'astrologie, *giodisha* ; la science de la loi, *svadhyaya* ; le silence (1),

---

la *Biblioth. orient.* d'Herbelot, pag. 456 ; et *Michel Paleologus*, (tiré) de la Bibliothèque Barberine ; traduct. de *Pierre Possin*, Rom. 1666, pag. 544 ; et *Asiatich research.*, *tom. II.* Le mot indien *dchadouranga* fut corrompu et échangé par les Persans en celui de *dchatrang* ou *chatrang* ; par les Arabes, en celui de *chatrani* ; par les Portugais, en celui d'*enxadres* ; par les Anglais, en celui d'*exchequer* ; et par les Français, en celui d'*échecs* : ce qui démontre suffisamment que ce jeu est d'origine indienne brahmanique. *Aracha* est le roi ; *mandri*, le conseiller, et non pas la reine chez les Brahmes ; *ratha* sont les chars, et non pas les tours, comme nous les appelons. On dit que quelques Brames jouent ce jeu avec tant de finesse, d'attention et d'application, qu'ils ne finissent pas une partie en un mois.

(1) Les élèves Brahmes vivent dans l'enceinte du temple à *Tridchour*, séquestrés pendant dix ans de tout commerce avec les femmes. Ils sont obligés à garder un silence rigoureux cinq ans ; ce qui est le premier dégré de la philosophie. De là Plutarque, *de educandis liberis*, *tom. II* (1624), *pag.* 10, dit : « Le silence à propos est une chose sage, et vaut mieux » que tous les discours. C'est pourquoi les anciens instituèrent » des cérémonies mystiques, afin qu'en nous y accoutumant » au silence, nous transportassions la crainte des Dieux à » la croyance des mystères (secrets) humains (le secret » des mystères aux choses humaines). En effet, personne » ne s'est repenti de s'être tu, et beaucoup ont regretté » d'avoir parlé. Il est aisé de dire ce qu'on a tu ; mais on

coup de mots orientaux perses et des Indous, ou bien il faut dire que la langue grecque et la samskrétanne ont eu, dans les temps les plus éloignés, une même source et origine; ce qui paraît être l'opinion du P. *Pons* et de M.[r] William *Jones*. C'est une chose certaine que dans la langue allemande on trouve beaucoup d'anciens mots persans; *bhrader*, par exemple, veut dire *frère aîné* en langue Samskrétanne et Zendique, et *bruder* signifie aussi en allemand frère; *Keiser*, César en persan, et *Caïser*, César en allemand; *mader*, mère en persan, et *muther*, mère en allemand. J'en pourrais rapporter cent autres exemples. Il paraît donc certain que ces langues furent communes, mères et originales, et que de la Perse, de la Chaldée et de l'Inde se dispersèrent les langues mères et beaucoup de nations qui de tout temps existent en Europe.

Les garçons, chez les indiens, à l'âge de neuf ans, sont consacrés par une cérémonie particulière à l'office et profession de leur tribu et de leurs parens, que jamais il ne leur est permis d'abandonner. Cette loi,

rapportée par Diodore de Sicile, Strabon, Arrien et par d'autres écrivains grecs, est très-dure; mais elle maintient l'ordre civil, les emplois, les sciences, les arts et la religion. Attendu cette constitution de l'Etat, il n'est pas le moins du monde permis à qui que ce soit, de se marier dans une tribu différente de la sienne. Il en résulte qu'au lieu de cette éducation vague, générale, ordinairement peu utile, qu'on donne ailleurs indistinctement aux garçons, comme si les mêmes étaient tous appelés aux mêmes emplois et aux mêmes devoirs; là, chacun reçoit l'éducation qui convient à son état; c'est-à-dire, qu'il commence à être dès son enfance ce qu'il doit être tout le reste de sa vie. Le *Brahme*, dès ses premiers ans, écrit, lit, assiste aux sacrifices, calcule les éclipses, étudie les lois, les rites, les variations du temps, la filiation de leurs Dieux, et tout ce qui dépend du *Veda*, ou de la *loi sacrée* des Indous. Le *Vaychya*, dès son âge le plus tendre, est appliqué à l'agriculture; le *Kchetria* au gouvernement et à la milice; le *Choudra* aux arts méchaniques; le *Dchana* à la culture des jardins;

le *Moucaven*, ou pêcheur, à la pêche; le *Vanyen*; c'est-à-dire, le marchand à l'achat et à la vente des marchandises.

L'ordre et la distribution des offices (des professions) chez les anciens Indous, que l'on lit dans Strabon, liv. XV, pag. 703, 704, 707, est admirable; elle ne pouvait venir d'une autre source, que de cette constitution de l'Etat; et il est presqu'impossible que la politique et les arts ne fassent pas tous les jours des progrès, puisque les enfans étant instruits par leurs pères, et éclairés par les lumières qui leur sont transmises pour en acquérir de nouvelles, les générations doivent nécessairement améliorer leurs propres professions (d'âge en âge). D'ailleurs, l'ambition des citoyens étant resserrée dans la sphère de leur propre condition, il ne leur reste qu'à honorer cette même condition, et à se distinguer dans leur profession en perfectionnant les arts, ou en faisant de nouvelles découvertes. *Néarque*, préfet des vaisseaux d'Alexandre, fut étonné en voyant avec quelle facilité les Indous imitaient tous les meubles qu'ils voyaient aux Grecs; et je ne le fus pas moins, quand je (me) vis rendre

une lampe neuve et parfaitement semblable à celle que j'avais confiée à un artisan malabar, lequel en peu de jours avait parfaitement imité la mienne faite en Portugal. Il est cependant vrai que les arts et les sciences indiennes ont souffert une grande plaie par l'expulsion des rois indigènes, la dévastation de leur pays et le renversement (la confusion) de leurs tribus par des législateurs et des conquérans étrangers. Avant cette époque, les états, la subordination, l'autorité civile, la tempérance (des mœurs), tout se maintenait dans sa vigueur: aujourd'hui, dans quelques lieux, beaucoup de choses dépendent d'une volonté aveugle et de la violence.

CHAPITRE II.

Mariages des Indous.

Le mariage est appelé *vivaha* ou *panigrahanna*, ce qui veut dire contrat des mains. *Pani*, main; *grahanna*, l'action de prendre ou de contracter avec la main. C'est l'étymologie et la définition du mariage en langue samskrétanne. En langue malabare vulgaire, le mariage est appelé *pennketta*; c'est-à-dire, *nœud* ou lien avec une femme. *Kettounou*, lier; *pennkettounou*, se lier, s'associer par un lien à une femme. *Kettiastri*, femme liée; *kettiaven*, homme lié; c'est-à-dire, un mari, lequel, avec une marque, et un petit cordon mis au cou d'une femme, la lie et l'épouse comme sa propre femme. *Bharta*, mari qui gouverne; *bharya*, dame ou femme qui est gouvernée. Cette manière de parler est propre aux tribus nobles, et se distingue de *koutticondou*

pogounou; c'est-à-dire, prendre dans la maison paternelle, et conduire une femme avec soi dans sa propre maison; ce qui est la définition du mariage dans les tribus non nobles. Cette seconde manière qui est une espèce de mariage par *usucapion*, lequel était usité dans l'ancienne Rome, se pratique donc jusqu'au moment actuel dans le Malabar : mais elle en diffère en ce que l'époux est obligé de se présenter devant son tribun, et de lui consigner son nom avec celui de l'épouse, et de déposer (entre les mains de ce magistrat) une petite pierre, comme marque qu'il prend véritablement une telle dame pour sa femme. Quoi qu'il en soit, chacun voit clairement que c'est ici un véritable contrat de mariage, un lien chez les Indiens, soumis aux lois et aux tribunaux.

Comme la *polygamie* chez eux est permise par les lois à cause de (pour) la procréation des enfans, le *Bharta* qui a plusieurs femmes, a toujours une seule épouse principale qui gouverne la maison. On l'appèle en samskrétam *panigrahidi*, ou femme prise avec les mains, c'est-à-dire, liée; *pradhanini*, prin-

çipale; *mahichi*, la grande; *coudboumbini*, mère de famille; *sahadharmani*, dame de mille mérites, dame de mille vertus et qualités; les autres sont appelées *bhoguinya*, ou concubines, femmes de plaisir. Les enfans de la première sont *soudharmapoutras*, *Choudras*; c'est-à-dire, légitimes et héritiers de la substance du père; les enfans des concubines, dès l'instant de leur naissance, tombent dans la tribu des *Choudras*, que l'on peut dire être le dépôt des (enfans) illégitimes des trois castes supérieures, parce que les concubines appartiennent presque toujours à la tribu des *Choudras*, et que dans l'Inde, la maxime *partus sequitur ventrem*, est en pleine vigueur et immuable. C'est pourquoi tous les rois qui n'ont pas de femme de leur propre tribu, ne peuvent admettre leurs fils à l'héritage et à la succession du royaume (de la couronne); tel était de mon temps le cas où se trouvait le roi de Cochin, *Peroumpadapil*; et *Rama Varmer*, roi de Travancour. La classe des *Kchetrias* ou *Naïrs*, qui est la militaire, est soumise à cet usage; au contraire de la tribu des *Brahmes*, lesquels ayant une vraie femme, laissent une

vraie succession à leurs fils, qui héritent de la couronne. Ainsi le fils aîné du roi d'*Edapali* ou de *Rapolim*, au Malabar, est successeur légitime au royaume, et les fils du roi de *Cochin* et de celui de *Travancour*, restent pour toujours dépouillés de ce droit, parce qu'ils sont nés de femmes d'une tribu différente de celle des *Kchetrias*, qui est la tribu militaire. Dans cette tribu, c'est toujours le fils aîné de la sœur du roi qui succède, et en conséquence elle a le titre et les droits de reine. Pline, *liv. VI, chap. XXII* (*tom. I.er, pag.* 324) *de son histoire naturelle*, parlant de l'île de *Taprobane* ou *Ceylan*, où se conservent encore les anciens usages indiens, dit : « Le » peuple élit un roi recommandable par » sa vieillesse et par la douceur de ses » mœurs, lequel n'a point d'enfans ». Ce qui ne veut pas dire que les anciens rois de l'Inde et de Ceylan n'eussent point d'enfans ; mais bien qu'ils n'avaient pas leurs fils pour légitimes successeurs, comme les rois de *Cochin* et de *Travancour* ne les ont pas encore aujourd'hui. On ne sau-

rait inférer de ce passage de Pline, comme le fait l'abbé *Raynal*, que les monarchies indiennes fussent *électives*; car, encore que les propres fils du roi ne lui succédassent pas, la couronne n'en était pas moins héréditaire dans les enfans de ses sœurs; ceux-ci sont admis à la succession de leur oncle l'un après l'autre, comme chez nous se succèdent les propres fils du roi. C'est pourquoi l'oncle ou le roi régnant est appelé le premier ou le grand roi, *Valiarajah*; et son premier frère, ou neveu, prend le titre de second roi, *Randam rajah*, ou *Ileya tambouram*, *roi second*, *roi plus jeune*. On voit que dans sa première institution, cette loi n'eût d'autre but que le maintien de la distinction des tribus; en sorte qu'un homme né d'une femme d'une caste vile, ne pût point passer ni au sacerdoce, ni au trône. Et de fait, les fils du roi de *Travancour*, que je vis moi-même à *Tirouvandabouram*, étant nés d'une femme *Choudra*, restèrent dans cette tribu, sans pouvoir jamais franchir la sphère de leur naissance, qui, dans l'Inde, se rapporte toujours à la mère, et jamais au père. Telle est la condition de

la mère, telle est la condition du fils, et en conséquence, bien qu'une femme ait commerce avec un Brahme ou un roi, son fils ne sera jamais Brahme ou roi, si elle n'est pas de la tribu des *Brahmes* et des *Kchetrias*, qui sont la tribu royale et la tribu sacerdotale. Si la sœur du roi n'a point de fils, on adopte alors une nouvelle maison royale; ce qui s'appèle *datta collounou*.

L'adultère, *abaradha*, commis entre deux liés ou personnes mariées, emporte avec lui la peine d'expulsion de la tribu, et l'exil ou la déportation de la personne coupable hors des confins du royaume. Si l'épouse ou la mariée est seule coupable, elle tombe (est éliminée) de sa tribu (perd sa caste), et est vendue en esclavage à des étrangers musulmans, juifs, ou chrétiens. La brahmine mariée d'*Alangatta* a été célèbre, laquelle ayant été chassée (de sa caste), et vendue, fut convertie par M.r Florent, évêque d'Areopolis, au Malabar : cette femme écrivait et lisait avec beaucoup de facilité le samskrétam. Je baptisai une de ces adultères brahmines à *Edapalli*, et lui ayant demandé pourquoi

elle voulait se faire chrétienne, elle me répondit: *Inika dosham vannu poi*, le péché m'est survenu; c'est-à-dire, *j'ai commis un péché:* phrase par laquelle les idolâtres expriment l'adultère; parce que l'adultère est un de leurs cinq grands péchés, qu'ils appèlent *pandcha maha pava.* Les autres simples femmes qui se marient hors de leur tribu, ou avec un homme qui n'est pas de leur condition, sont aussi tondues et vendues à des étrangers; mais on tolère la fornication avec des personnes libres (non mariées) de sa tribu, ou avec des hommes d'une tribu supérieure.

Strabon, liv. XV (pag. 707), parlant des mariages indiens, dit: « Il n'est pas permis » de contracter des mariages avec des per» sonnes d'une autre espèce (caste), d'imiter » (prendre) un métier, un art différent l'un » de l'autre». De sorte que les anciens Indous, non plus (que ceux d'aujourd'hui), n'avaient pas la faculté de se marier avec des personnes d'une tribu différente, ni d'exercer un métier différent de la profession et condition dans laquelle chacun était né. Ceux qui ont épousé

per usucapionem, comme font une grande partie des tribus viles, appelées *Dchandaler* ou *Nicher*, reprennent du tribun la petite pierre qu'ils lui avaient consignée, lorsqu'ils s'étaient mariés; et ayant de cette manière dénoncé l'adultère de leur femme, ils la reconduisent dans la maison de leurs parens; ce qui est une répudiation légale admise aussi chez les Juifs.

Les alliances entre parens, jusqu'au troisième dégré, sont permises. Au Malabar, dans la tribu des Fondeurs, et peut-être aussi dans quelqu'autre plus vile, le frère aîné seul prend une femme, et dans son absence les autres frères se servent de la même dame.

Chez les *Brahmes*, le *Vaychyas*, les *Kchettrias*, et les Chrétiens de *Saint-Thomas*, au Malabar, la fille est obligée de porter sa dot à l'époux, et quand elle est sortie de la maison paternelle avec sa dot, elle n'hérite plus, et même elle perd toute espérance et droit de succession dans la ligne féminine. Les Païens prétendent par cette loi, qui est générale dans toutes les grandes tribus, conserver les familles et les maisons,

et empêcher toute aliénation des biens de la maison, laquelle serait inévitable, si les femmes qui sont sorties, pouvaient hériter. M.r Jean-Gérard *Van Angelbeck*; général de Cochin, voulait introduire une loi contraire dans la tribu des *Moundocarer*, Malabars chrétiens sujets de la compagnie hollandaise. Il me chargea de traiter cette affaire dans l'assemblée des chrétiens, qui se faisait dans ma maison, à *Mattincheri;* mais je ne pus réussir à les persuader, m'opposant toujours l'antiquité de leur usage, et le renversement des familles, si l'on introduisait une nouvelle loi. Comme la fille au contraire (d'un autre côté) doit porter une bonne dot à l'époux, il en résulte que beaucoup ne se trouvant pas en état de pouvoir la porter, restent vierges, spécialement parmi les Brahmes, chez lesquels il se trouve six ou sept filles dans une (seule) maison incapables de pouvoir se marier. Ce sont ces vierges folles, ou vestales *Touzie*, et non gardées par la grâce divine, qui, vivant dans l'état de célibat malgré elles, seraient prêtes à se prostituer au premier venu, si elles n'étaient pas bien gardées dans leur (propre)

maison. C'est delà qu'a pris naissance le proverbe du Malabar, qu'il n'y a pas de femme plus luxurieuse (lascive) que la femme *brahmine*, laquelle étant toujours concentrée en elle-même, palpite et se consume par de continuels desirs. Ajoutez à cela, que la virginité, don singulier et prix de la seule religion chrétienne, est vilipendée des gentils. Delà sont vrais les renseignemens de quelques voyageurs indiens, lesquels disent que c'est une coutume établie dans l'Inde d'offrir les nouvelles mariées à de vils étrangers, pour la première nuit du mariage; mais cela n'arrive pas dans la tribu des Brahmes. Le *tali*, ou la tessère maritale (le signe de mariage) s'attache au cou de l'épouse d'ordinaire, lorsqu'elle a accompli sa septième année; mais elle ne sort de la maison de ses parens, et n'épouse qu'après sa douzième année révolue. Un très-grand nombre de Païens ne se prévalent pas du droit de la polygamie; ils vivent avec une seule femme: le caractère personnel, le sentiment uniforme de deux personnes, le naturel, l'inclination, l'habitude, l'amitié et la philosophie en portent beaucoup à la monogamie, et je vis peu de

polygames au Malabar. La nature ne se dément point: elle est simple par-tout, uniforme dans ses principes; ses liens étreignent les sociétés même dans les pays barbares; et, ce qui est plus admirable, elle a établi ses lois et les contrats naturels dans les noirs forêts du Malabar et sur les horribles montagnes des *Ghâtes :* chacun le voit et l'entend par ces contrats de mariage (que nous développons ici). Si le gouvernement et la philosophie secondaient les fins et l'intention de la nature, qui porte les personnes d'un sexe différent à s'unir dans un lien honnête, quand elles ne sont pas consacrées à Dieu, le libertinage, les *coquineries*, l'oisiveté, la vie précaire de tant de τρίβαλλοι disparaîtraient des villes; et la société, l'honnêteté, les bons usages, l'industrie et les mariages légitimes peupleraient bientôt les campagnes, et avec la multiplication des hommes s'accroîtraient en proportion les récoltes des colons. Au contraire, l'oisiveté, le luxe et le libertinage sont les vers rongeurs de l'Etat; ils énervent les villes et la campagne. « Les siècles, dit Horace, liv. » III, *od. VI*, fertiles en crimes, souillèrent

» d'abord les mariages, et les familles, et » les maisons (privées); et la peste (la désola- » tion) qui sortit de cette source (empoison- » née), se répandit sur la patrie et le peuple ».

Après que le père et la mère de la *canya*, c'est-à-dire, de la *vierge*, ont eu choisi un jeune homme pour mari de leur fille, les deux Brahmes astrologues ordinaires des deux maisons, examinent la conduite du futur, et les constellations sous lesquelles sont nés les époux; si elles sont heureuses, on prépare dans la maison de la *canya* (la fille) du sandal blanc, du safran indien appelé *magnel*, qui est le *councouma*, ou *terra merita* de nos droguistes; du sel, de l'huile de coco; on y joint du betel, de l'arèque, et environ cent ou deux cents noix de coco. On mène l'époux dans la maison de la *canya*, où les Brahmes, en présence de tous les parens des époux, font l'*homa*, ou le *sacrifice du feu*, si célèbre chez les anciens Perses et Indous, qui ne faisaient aucune action solemnel sans célébrer ce sacrifice. Dans cette occasion, on l'offre en l'honneur des *Devas*, ou *Dieux* indiens, qui sont les sept planètes

qu'ils vénèrent, lesquelles sont appelées en témoignage de ce contrat de mariage, afin de le rendre sacré, perpétuel et inviolable. L'on met dans une fosse quadrangulaire des morceaux d'une palme de long de certains bois précieux, tels que le *sandal*, l'*aghil*, ou le bois d'aigle (1), l'*arasou*, le bois de camphre, et l'on y allume le feu, non pas en soufflant, mais en faisant du vent avec un éventail. Le feu étant allumé, les Brahmes récitent certaines prières, invoquant l'assistance des génies divins témoins du contrat, et l'on met sur le feu allumé du gergelin,

(1) Le bois d'*aquila* en portugais, *agallocum* en latin, et l'*agalloco* des droguistes, se nomme en samskrétam *aguil* ou *aghil*, *agarou*, et *dacharha*; c'est un bois très-précieux qui vient du royaume d'*Asam*, et non pas seulement de la *Chine*, comme le prétendent *Dale* et quelques autres philologues. Ce mot original indien *aghil* et *agarou* (une fois) donné, chacun voit aisément que les mots *aquila*, *agallocum*, *agalloco* sont des corruptions du mot indien *aguil* et *agarou*. Ce bois, le sandal jaune, l'eau de rose de Perse, le musc indien et le nard indien et thibetan servaient dans le temple de *Jérusalem*, bâti par *Salomon*; et à Rome, aux autels des idoles, pour faire les sacrifices solemnels, et encore pour les parfums particuliers des rois; comme dans l'Inde ces mêmes choses servent encore aujourd'hui dans les maisons royales et dans les sacrifices publics.

de l'huile, du beurre de vache, du sucre, du miel, de l'orge et du riz cuit dans du lait. Ces choses douces et molles, dignes d'un peuple doux (et paisible), sont offertes au dieu *Aghni*, ou *feu*, pour qu'il purifie et enflamme l'affection (réciproque) des époux; et au dieu *Ganecha*, ou *Janus*, pour qu'il ôte tous les obstacles, maléfices, et sorts contraires provenant des mauvais génies qui s'opposent au bonheur de l'union des époux. On fait brûler le feu le quart de la journée, et les époux y assistent avec dévotion, et y jètent souvent encore de ces matières combustibles pour l'enflammer, et pour l'assurer de leur dévotion, sincérité et fidélité réciproque dans l'union qu'ils vont contracter.

Cette cérémonie finie, le Brahme fait agenouiller l'époux, lui met sur la tête une *romaglia* ou toque, une chaîne d'or au cou, un anneau d'or au doigt, du sandal et du *councouma* en poudre au front, y traçant avec son doigt une demi-lune, astre qui est en grande vénération chez les Indous. Ces cérémonies ne sont certainement pas (les pratiques) *manichéennes*, que le journaliste de

Pise attribue aux Brahmes. L'époux ainsi orné, le Brahme prend un coco peint de différentes couleurs, et le met entre les mains de l'époux, en disant : N., *fils de* N., *donne sa fille* N. *pour épouse à* N., *fils de* N., *en présence de tous les Dieux.* On fait répéter la même formule, avec le nom de l'épouse, par la *canya* (la fille); et toutes ces paroles se mettent par écrit sur une *ole*, c'est-à-dire, sur une feuille de palmier, en y ajoutant le jour du mariage, et les conjonctions des planètes lors des deux naissances. Les deux *oles* employées (pour cet effet) sont ornées et peintes de *councouma*, et on les change (troque) de manière que celle de l'époux va à l'épouse, et celle de l'épouse à l'époux. C'est de cet échange des *oles* que dépend l'essence et la vertu du contrat, et le mariage après cela ne peut être dissous. Les instrumens de musique commencent alors à résonner, les chanteurs et les chanteuses à entonner les hymnes de joie, et les danseuses à déployer tout leur art, pour répandre la joie et la volupté dans l'ame des assistans. Pendant qu'on joue

des instrumens et qu'on chante, la mère de l'épouse présente au Brahme un bassin plein de cendres sacrées, restes du feu sacré allumé en l'honneur des Dieux. Tandis qu'elle tient le visage tourné au levant, le Brahme prend trois poignées de cette cendre sacrée, et ouvre lentement les doigts à trois reprises, la laissant tomber peu à peu. Si la cendre répandue prend la figure circulaire, on dit que cette forme est le *sudhershana ciacra*; c'est-à-dire, *la roue de favorable augure*, parce que le *dchracra* ou la *roue* est l'enseigne et l'arme du dieu *Vichnou*, présage très-heureux de la paix, de l'opulence et de la fécondité des deux époux. L'*ole* où est écrit le contrat matrimonial, ainsi que la cendre sacrée, se gardent bien fermées dans un vase comme un gage de la foi humaine, et un monument sacré du mariage. Tous les parens présens participent à cette cendre; ils sont encore tous peints et marqués par le Brahme du *Tirounama*, c'est-à-dire, du *nom divin*, qui leur est tracé sur le front et sur la poitrine avec du sandal, du safran et de la cendre de fumier de vache

sec, symbole de la fécondité, et dédié à la déesse *Lakchmi*, qui est la déesse *Vesta*, ou Cérès, la *Grande Mère* des Gentils, Romains et Indiens. Cette cérémonie finie, la mère de l'épouse lave les pieds du Brahme, le père lui verse de l'eau sur les mains, et s'étant lavé et nettoyé, il reçoit un drap, ou une toile de soie ou de coton, pour son vêtement, quelques *panam* (fanons) d'or ou d'argent, et souvent une petite genisse; c'est le plus grand don qu'on puisse faire à un Brahme; on l'appèle *Godana*; *go*, vache; *dana*, don; (don de la vache).

Il est étonnant comment quelques missionnaires et voyageurs ont jamais pu comparer les rites des Brahmes à ceux des Hébreux, rapportés dans le Lévitique. Ces auteurs font voir qu'ils n'ont saisi (compris) ni la langue Samscrétanne, ni le sens mystique des cérémonies, ni la connexion qu'elles ont avec l'idolâtrie, et avec le culte des astres et des élémens. Dans l'école des Brahmes, tous ces rites nuptiaux ont une signification relative à leurs dogmes; et on ne peut excuser ces rites, en disant qu'ils ne sont que civils.

Voyez sur le *Janus* indien ci-devant, *tom.* 1, *pag.* 111, 113 *et suivantes* (1).

Le contrat de mariage arrêté, les époux se retirent dans leurs maisons respectives, et la célébration reste suspendue jusqu'à ce que la *Canya* (la future) ait donné les signes naturels de puberté. On procède alors à la célébration du mariage, et pour cela on prépare quelques jours avant, une tente ou *pandel* dans la cour de la maison de l'épouse, où se rend l'époux avec tous ses parens. Quand on a creusé le trou pour mettre le premier pilastre de la tente, les Brahmes y répandent du lait et de l'eau, avec quelques feuilles d'*arasou*, et des grains de riz cru mêlé avec du safran; composition qui est sans doute consacrée au dieu *Ganecha* ou *Janus*, et à la déesse *Lakchmi*, ou

(1) On sait par Platon et par d'autres anciens écrivains que la théologie payenne se divisait en *theologia* et *symbolica*, c'est-à-dire, en théologie de *paroles* et de *symboles*. La dernière s'appelait encore *telestica* et *mystica* théologie mystique et sacramentelle : et telle est précisément la théologie des Brahmes, pleine de symboles et de mystères.

Vesta. De-là sans doute le vers de Juvenal : *Il priait Janus et Vesta, en leur offrant des gâteaux et du vin.* Les Romains substituèrent le vin au lait, et les gâteaux au riz ; mais les deux Divinités de l'une et de l'autre nation sont les mêmes. Les quatre pilastres de la tente étant plantés, on passe au-dessus, d'un pilastre à l'autre, un fil rouge en deux ou trois tours, dans lequel on enfile beaucoup de feuilles de *Mava*, que les Portugais appèlent *mangueira*, arbre très-fécond, qui porte des *mangues*, ou certaines pommes aromatiques, et qui, à cause de sa fécondité, est dédié à la déesse *Lakchmi* ou *Madevi*, c'est-à-dire, à la grande Déesse, la même que la *Vesta* romaine ; *Devi, Déesse ; Madevi*, la Grande Déesse (1). Au milieu de la tente, on élève

---

(1) Ovide, dans ses *Fastes*, liv. VI, dit : « *Vesta est la » même que la Terre ; le feu brûle perpétuellement près de » l'une et de l'autre : la terre et le foyer indiquaient leur place.* » Varron et les autres écrivains l'appèlent *Grande Mère, Rhée, Ops, Terre*. Voyez *Rosinus de antiquitatibus Romanis*, pag. 44, 45. Dans les maisons indiennes, on allume, en l'honneur de cette *Mahadevi*, Grande Déesse, une lampe à sept

un petit autel, sur lequel on place la statue du dieu *Poleyar*, qui est le même que *Ganecha* ou *Janus* romain. Cette divinité étant placée sous la tente, on plante derrière l'autel une branche de l'arbre *arasou*, dans laquelle reste concentrée la fausse Trinité indienne; savoir, *Brahma*, *Vichnou* et *Chiva*, qui sont les trois puissances, de *créer*, de *conserver* et de *détruire*, représentées symboliquement par la figure des trois Dieux réunis en un seul corps (1). Près de cette branche, l'on met sept vases de terre cuite, dans lesquels il y a du riz qu'on a fait germer exprès dans les vases marqués, de sorte que quand on les expose dans la cérémonie, le riz à deux pouces de long. Ces sept vases figurent

mèches; le riz est consacré à cette divinité, ainsi que la vache et l'arbre *mava*, à cause de sa fertilité relative encore à la fécondité des époux. Elle s'appèle *grande*, parce qu'elle fait naître et produit les alimens; *Vesta*, parce qu'elle revêt la terre de toute sorte d'herbes. Les sept mèches allumées en son honneur, signifient les sept planètes qui influent (sur) la terre et (l') animent.

(1) Voyez les pag. 166—170 du Tom. 1, et le chap. VII sur la religion des Indiens, dans cette II.e partie.

4...

les sept bonnes Planètes. *Rahou* et *Kedou*, c'est-à-dire, la tête et la queue du *Dragon*, ne méritent pas l'honneur du riz, quoiqu'admis au nombre des planètes, parce qu'ils sont de mauvais augure.

Ces dispositions faites, on s'occupe de l'ablution de l'épouse. Sept femmes mariées, portant chacune un vase à la main, vont puiser de l'eau dans une rivière ou étang sacré, accompagnées de chanteurs, de musiciens, de danseuses et de Brahmes, et l'apportent avec beaucoup de soin à la maison de l'épouse. Les veuves ne peuvent s'ingérer dans aucun office matrimonial, elles sont même chassées de la maison comme femmes inutiles à la société et à la génération. Les sept femmes mariées (dont nous avons parlé), déshabillent la nouvelle épouse; les unes lui versent quelques goutes d'eau sur la tête, les autres la nettoyent, la frottent, et la brossent avec les filamens d'un arbuste qu'on nomme *Ingia*; après que l'épouse a été nettoyée, les sept femmes mariées lui mettent du safran ou *Councouma* sur le sein, sur les épaules, sur les genoux, et commencent

à l'habiller avec une étoffe commune ou pièce de mousseline blanche, qui, ceignant les reins, traverse les jambes, et s'attache derrière sur la ceinture composée du tour de cette même pièce de mousseline. Cet habillement est recouvert par le *pidambara*, qui est un drap jaune et fin de soie d'or, qui remonte sur la tête, et passant sous le bras gauche, vient à faire une espèce de manteau autour de la ceinture, d'où il tombe au derrière des jambes qu'il couvre. Le *pidambara* est un habillement sacré, à cause de sa couleur jaune qu'aime le Dieu *Vichnou*, qui est toujours couvert du *pidambara* quand il apparait à ses serviteurs. Quelques (nouvelles) mariées portent le sein nu, et l'époux s'apperçoit aisément que son épouse n'est pas embarrassée des monstrueuses caricatures, ornemens outrés de nos femmes d'Europe.

Ceux qui auront étudié les rites matrimoniaux des Grecs et des Romains, verront clairement que le *pidambaram*, ou le drap jaune des épouses Indiennes, est le *Flammeum* des épouses Romaines.

Les bijoux que la nouvelle mariée prend

après qu'elle a été habillée sont 1°. le *Tolvala*, manille ou bracelet qui se met au-dessus du coude; 2°. le *cadacam*, manille d'or qui se met au-dessous du coude; 3°. le *Netti-patam*, petit tour d'or qui couvre le front; et celui-ci, ainsi que les bracelets, se voient aussi dans quelques anciens monumens égyptiens; 4°. le *Chimagani*, clou d'or qui s'entrelasse et tient les cheveux attachés et unis; 5°. le *Karniga*, rose d'or qui se met dans l'ouverture des oreilles; les femmes indiennes les ont longues et très-ouvertes, exprès pour mettre la rose d'or, quand elles veulent briller; 6°. les *Coundalas*, pendans d'or, dans lesquels brillent souvent quelques pierres précieuses; 7°. le *Mala*, chaîne d'or qui pend du cou jusqu'à la ceinture; 8.° l'*Ourmiga*, anneau d'or qu'on met au doigt annulaire; 9°. le *Tala*, manille ou cercle d'argent qu'on met aux deux pieds nus: les femmes Indiennes ne portant jamais ni bas ni souliers, 10.° le *Cadacam*, seconde manille d'or qu'on porte au pli de la main (à la jointure) (avec le bras); 11.° le *push-pamala*, collier de fleur naturelle; 12°. le

toularsimala, couronne de *toularsi* ou de Basilic domestique (commun), (plante) en grande vénération chez les Indiens.

Quint-Curce parlant, liv. VIII, chap. XVII, des usages des anciens Indiens, dit : « Des » pierres précieuses pendent à leurs oreilles ; » ceux qui sont riches ou distingués par leur » noblesse entre (leurs) compatriotes, se » mettent aussi aux bras des ornemens d'or».

Photius rapportant la vie d'Apollonius de Tyane, d'après l'ouvrage de Philostraste, assure, dans le cod. CCXLI de sa *Bibl.* (1653, pag. 1006) qu'Apollonius avait vu dans l'Inde les Brahmes ornés d'anneaux d'or. Pline, et Solin, chap. LV, affirment que les anciens Indiens non-seulement savaient polir les différentes pierres précieuses, et leur donner diverses figures (formes) pour en faire ressortir l'éclat ; mais qu'ils possédaient encore l'art de les falsifier. Il est donc certain que les manilles (bracelets), les anneaux et les pierres précieuses faisaient l'agrément, le luxe et l'ornement corporel des anciens habitans de l'Inde, comme ils le font précisément aujourd'hui des Indiens modernes.

Quand la nouvelle mariée a été ornée et parée de tous ses bijoux, on la mène à la porte de l'appartement où elle a été habillée, le visage tourné en dehors (de la chambre); elle est précédée par l'une des sept femmes qui porte sept petits morceaux de pâte de riz trempé dans du safran indien, et une lampe à sept mèches toutes allumées. Le Brahme récite alors quelques prières qu'il adresse aux Dieux pour qu'ils fassent fuir tout maléfice de l'œil, les sortilèges, et tous les désastres qui peuvent survenir à la pauvre épouse. Pendant que le Brahme dit (ces prières), la femme mariée tourne trois fois, tenant en main cette pâte de farine (élevée) sur la tête de l'épouse, et chasse le maléfice de l'œil. La même chose se fait avec la lampe allumée à sept mêches. M. de *Paw* dans ses *Recherches philosophiques*, tourne par tout moyen en ridicule le nombre de sept, si respecté des anciens philosophes; il le serait (respectable), s'il avait quelque vertu interne innée. Mais M. *Paw* n'a jamais compris la signification mystique du nombre *septenaire*. Ce nombre, les sept pâtes, et les sept mêches allumées

se rapportent uniquement à l'honneur et à la vénération qu'on a pour les sept bonnes Planètes, les premières et plus anciennes divinités de toutes les antiques nations orientales. Comme la *monade*, selon *Macrobe*, se rapporte à un seul Etre suprême, de même le *ternaire* signifie les trois puissances de *créer*, *conserver* et *détruire*, dans la philosophie brahmanique; et de cette manière, le (nombre) *septenaire* est dédié aux sept bonnes Planètes, dont les Barbares, premiers observateurs des astres, comme dit *Platon* dans le *Philosophe*, voyaient émaner certains effets bons ou mauvais. De là, pour les appaiser ou les honorer, (sont venus) sept lampes, sept mêches, sept jours de la semaine, sept lustrations par jour, et cent autres superstitions payennes.

Après que l'épouse a été prémunie contre les maléfices, et qu'elle s'est lavé les pieds, on la met sur une natte, qui tient la place des lits nuptiaux anciens qu'on voit dans quelques monumens Volsques et Etrusques. Les chanteurs commencent alors à entonner leur *hymenée*, et leurs louanges qui toutes

se bornent à lui augurer beaucoup et de bons enfans, la prospérité, la paix, la bonne iutelligence avec son mari. L'épouse tient pendant ce temps son visage couvert avec une feuille de *Bétel;* c'est ainsi qu'elle est représentée dans une peinture du Musée Borgia.

Voici une chanson nuptiale Malabare: « Heureux Soleil, maître de tout bonheur, » et vous, heureuse mère *Lakchmi*, accor- » dez-lui l'abondance de toutes les pros- » pérites, comme on en jouit sur le mont » *Mérou* (séjour bienheureux des Dieux.) » Ajoutez ces prospérités à l'épouse belle, » chaste, odoriférante comme les fleurs, » épouse de belle taille, (formée), fille de » bon caractère, qui a obtenu du sort un » mari généreux ». (1)

(1) L'épithète *chri* ou *sri*, qui signifie *heureux, célèbre, fortuné*, est commune à *Bacchus* ou *Rama*, au dieu *Vichnou*, au dieu *Ganecha* ou *Janus*, à la *Bhavani* ou *Isis* indienne, et à la déesse *Lakhmi* ou déesse *Vesta*; mais, quand elle s'applique à une déesse, on l'écrit avec l'*i* long, pour signifier une femme: *chrî* ou *srî*, heureuse. Cette épithète paraît avoir été empruntée des Egyptiens qui, selon la tradition grecque, appelaient leur principal Dieu, savoir, le Soleil ou Bacchus, *Osiris*, le même que les Grecs appelèrent *Syrius*. Eusèbe dit, dans sa *Prépa-*

Pendant qu'on chante ces vers et autres semblables, l'époux, accommodé comme l'épouse, arrive chez la *Canya*, et (alors) commence le sacrifice *Homa*. Les deux (époux) jettent sur le feu du sandal, de l'encens, de l'huile ou du beurre. Cette cérémonie finie, l'époux s'assied sur un siège ou *pida*, et tenant les (deux) mains étendues et jointes ensemble, le Brahme lui met dedans du *riz*, du *bétel*,

---

ration Évangélique, liv. 1, § 9, ch. 6 (1628), p. 27, « quelques » inventeurs des fables parmi les Grecs, (appelèrent) le même » *Osiris* et *Bacchus*, et d'une certaine ressemblance ou affinité » de nom, ils le nommèrent aussi Syrius ». Plutarque *de Iside et Osiride*). « Il y en a qui disent en termes formels, » qu'*Osiris* est le *Soleil*, et est appelé *Syrius* par les Grecs; » que l'article omis avant ce nom chez les Egyptiens, a fait » naître de l'obscurité et du doute sur le mot. » Hérodote, liv. 2, p. 70, dit : « *Osiris*, en langue grecque, est *Dio-* » *nysius*, c'est-à-dire *Liber* (*Bacchus*). Ainsi *chri* ou *sri*, c'est-à-dire, heureux; est l'épithète de *Bacchus* ou du *Soleil*, dans la langue samskrétonne et dans l'ancien égyptien. *Ho*, qui veut dire *ô*, est un article d'appel : *Ho bala*, ô enfant, ô garçon; *ho chri*, ô heureux, *ho chrî*, ô heureuse. *Osiris*, c'est-à-dire, *ho chri*, ou *Osri*, veut donc dire ô *Bacchus*, ô *Soleil heureux*, titre qu'on donne au *Soleil*, comme étant le premier dieu des payens. Voyez encore Caylus, *Recueil d'antiq. égypt.*, tom. I.er, pl. 2, n.os 1 et 2, et tom. 3, pl. 7, n.o 6.

de l'*areque*, et un *coco* par-dessus. Cela fait, il lui attache au bras droit un petit cordon de coton, auquel est lié par un nœud un morceau de *councouma*, ou de saffran indien, du sacrifice *Homa* ou du feu; et de ce morceau de saffran, on peut conclure avec évidence que les Indiens, comme les anciens Perses, sont vrais adorateurs de cet élément. Il est constant par divers écrivains, mais spécialement par les hymnes d'*Orphée*, que le *saffran* est consacré à l'*Aghni*, ou au dieu Feu. De là *Orphée*, décrivant cette divinité, commence par ces paroles : Le *saffran, parfum du feu.* Ici se joint une autre idolâtrie, puisque le Brahme, quand il attache le cordon à l'époux, y faisant trois nœuds, prononce les trois noms de *Brahma*, *Vichnou*, *Chiva* ou *Roudra*, qui sont, ainsi que je l'ai déjà dit, les trois puissances de *créer*, de *conserver* et de *détruire*, dont les symboles sont la Terre, l'Eau et le Feu : la Terre crée, l'Eau conserve les choses produites par la Terre, et le Feu détruit tout. Le Prêtre Brahme, au nom de ces divinités, met sur le front de l'époux du *Tirounira*, c'est-à-dire de la

cendre sacrée, autre symbole du feu, et y trace avec son doigt l'œil du Dieu *Chiva*, ou une lune tronquée (demi-lune), ou la *Tamara*, qui est la *Nymphea*, ou le feu sacré en forme conique ou pyramidale (1). L'époux remet alors dans un bassin tout ce qu'il tenait dans ses mains, vrai gage de sa dévotion envers les Dieux, et on le distribue ensuite au barbier, au blanchisseur, et aux joueurs d'instrumens qui sont près de lui. Le Brahme met après ce sacrifice une guirlande au cou de l'époux; et celui-ci, monté dans un *palanquin*, parcourt toutes les rues accompagné des convives, des joueurs d'instrumens, des chanteurs et des danseuses, qui, avec leurs chants, leurs jeux et leurs danses, font retentir toutes les rues par où passe l'époux. Comme cette pompe nuptiale n'a lieu d'ordinaire que la nuit, on allume et porte beaucoup de lumières, des torches, lampes, feux, et enfin beaucoup de petites

---

(1) Voyez dans la seconde partie le ch. VIII, des *Signes téroglyfiques*, et ci-dessus tom. I, ou la première partie, le ch. XI.

figures peintes d'idoles indiennes, faites de papier, avec une lumière qui luit au dedans, et qui anime la figure de l'idole. Au retour à la maison, commencent les opérations superstitieuses pour chasser les maléfices de l'œil, et l'on met sans autre délai devant les époux un bassin de cuivre où il y a du betel, de l'arèque, des figues bananes, un coco oint (barbouillé) de saffran, et le *taly* ou la tessère maritale. Alors l'épouse tenant les mains jointes, son père y met toutes ces choses, et par-dessus quelques pièces d'argent. L'épouse tenant tout cela dans ses mains, son père les lui prend, et les conduisant sur (vers) celles de son gendre, lui (y) verse tout ce que la fille avait dans les siennes. Le Brahme élève alors la voix et s'écrie : *Tous les Dieux sont témoins que je vous donne cette fille, et en voici les arrhes.* Le père de l'épouse répète trois fois ces mêmes paroles ; le Brahme prend ensuite le *taly* sur lequel il récite quelques prières, rompt le *coco* ou la noix indienne qui était dans le bassin, et y remet les deux portions rompues. De suite on présente le *taly*

à toucher à tous les principaux assistans de l'assemblée, et quand ils l'ont touché de leurs mains, il est consigné à l'époux, qui l'attache au cou de son épouse. Dans cette opération consiste la substance et l'indissolubilité du mariage, et de ce qu'on attache au cou ce *Kettiastri*, *Taly* ou tessère maritale. Le mariage, en langue malabare, s'appelle *ketta*, c'est-à-dire, *lien*, *attache*; la femme mariée *Keastri* ou *Tti*, femme *liée*; et en langue samskrétanne, *Panigrahidi*, c'est-à-dire, *femme liée*, ou *prise avec les mains*. Le *Taly* est une petite figure en or du Dieu *Ganecha* ou *Polleyar*, qu'on enfile dans un cordon teint avec du saffran et béni par le Brahme. Au lieu du *Taly* d'or, quelques Tribus viles attachent une dent de tigre, (animal) consacré au Dieu *Chiva*. Le Brahme, après que le *taly* a été attaché au cou de la nouvelle mariée, ordonne aux deux époux de se prendre par les doigts annulaires, et unis de la sorte, ils font trois tours autour du petit autel où est posée l'image du Dieu *Ganecha*. Tournant autour de cet autel, les époux portent avec eux une petite lampe allumée; et de là, passant auprès

de la pierre plate sur laquelle on a cassé la noix de coco, l'époux prend le pied de son épouse, et lui en fait toucher la pierre. Cette cérémonie finie, l'époux donne dans un vase à l'épouse à boire du lait dont il a déjà goûté ; les assistans en boivent aussi. Ils remontent enfin sur le *palanquin* ou sur la litière découverte, et font un autre tour joyeux par toute la ville. Après quelques jours, on coupe le cordon qui avait été solemnellement attaché au bras droit de l'époux ; la mariée reprend ses ablutions, ses purifications, ses sacrifices et ses lustrations, et ne quitte jamais la maison sans une permission expresse de son mari.

Réflexions sur les mariages des Indous.

J'ai peut-être causé de l'ennui à mon lecteur par cette description longue et détaillée des mariages indiens ; mais les motifs qui m'ont contraint de le faire sont en grand nombre. 1°. Cette matière est si vague, si obscure et si incertaine dans les relations des voyageurs et dans les manuscrits des missionnaires, qu'on y reconnait à peine le vé-

ritable caractère de la nation indienne, de son idolâtrie, ses rites et les superstitions annexées à la célébration de ses mariages. Le cardinal *Tournon* fit un décret sur les rites Malabars, à *Pondichéry*, le 23 juin 1704. Le P. Venance *Bouchet*, et le P. Michel-Charles *Bartholdo*, missionnaires du *Carnate* et du *Maduré*, avaient raison de lui insinuer que beaucoup de ces rites matrimoniaux étaient purement payens et illicites, et que par conséquent ils ne pouvaient pas être soufferts dans les mariages des Chrétiens. Le Cardinal prohiba et condamna avec beaucoup de justice l'image du Dieu *Ganecha* ou *Poulleyar* dans le *taly* des femmes chrétiennes, et le nombre superstitieux de fils avec (l'action) de les oindre de saffran, la cérémonie de la branche *Arasou*, du *coco* (rompu, *ruptæ, virginitatis signi*), et les tours ou cercles avec les gâteaux et la lampe sur la tête de l'épouse pour chasser les maléfices, la fête des premiers signes de la puberté des filles, l'imposition de la cendre au front, et quelques autres rites sévèrement prohibés. Mais personne jusqu'ici n'avait démontré l'intime con-

nexion qu'ont ces rites avec les dogmes indiens. De notre description des mariages indiens, chacun peut déduire les motifs de cette prohibition, et former de lui-même la vraie idée de la matière : il peut juger selon la saine théologie chrétienne ce qui est licite et ce qui est illicite dans cette célébration des mariages.

2°. Il était nécessaire de rendre un compte distinct (et exact) de ces rites, afin que les érudits, les antiquaires et les philosophes puissent les comparer avec ceux des Hébreux, des anciens Grecs et Romains. Ils peuvent observer comment même dans beaucoup des plus petites choses, les anciens peuples Payens, quoique séparés et éloignés les uns des autres de plus de 4,000 lieues, conviennent entr'eux, et se ressemblent si parfaitement, que cette ressemblance de rites, de dogmes de leurs Dieux, est une preuve incontestable que tous ces (peuples) sont sortis d'une seule source primitive, et que cette origine a la même antiquité (1). Le *Flammeum* des Romains

(1) Voyez les remarques savantes de *George Forster* au drame indien intitulé *Sakontala*, Leip. 1791, p. 265, 277, 285, où il cite divers passages de *Pindare*, d'*Homère* et

est le *Pidambara* des Indous; la noix de *coco* répond aux *noix* que chez les Romains l'époux jetait aux enfans, ainsi que l'affirment *Virgile*, et *Catulle* dans son poëme sur les noces de *Julie* et de *Manlius*; Varron et Pline (*Hist. nat.* liv. 15, ch. 22), dissertent sur la signification de cette cérémonie; et chez les Indiens chaque enfant sait bien que la noix de *coco* est consacrée au Dieu *Janus* ou *Ganecha*. Cette divinité est chez les Indous le gouverneur de la maison, l'inventeur des lettres, le porte-clef, le gardien des femmes mariées; et son office fut semblable chez les Romains. *Janus*, le *fondateur et le père des fastes*, dit Martial (liv. VIII, *Epigr.* 2.) A Rome on lui offrait du vin et des gâteaux, et on lui offre du lait, du riz, de l'huile et des noix de coco dans l'Inde. Le *taly*, le *minna* ou *tiroumangalyam*, tessère maritale indienne, se voient dans quelques monumens du musée Borgia de Velletri, Volsques, Etrusques, Grecs et Egyptiens,

---

d'*Orphée*, en confirmation de cette analogie entre les usages des Grecs et des Indous.

et quelques antiquaires ignorans les ont pris pour des amulettes qu'on portait au cou pour chasser les mauvais génies. Les Perses et les Romains sacrifiaient au *Feu* dans les actions solennelles. *Vesta* avait ses libations et son feu qui brûlait sans cesse; la déesse *Lakchmi* l'a encore aujourd'hui dans l'Inde. Le soleil était le principal Dieu de tous les anciens peuples. Les lustrations nuptiales, les purifications, les couronnes et les bains de l'épouse avaient lieu chez les Hébreux, comme l'affirme *Brunings* dans son *Abrégé des Antiquités Hébraïques* (ch. 5, pag. 67, 68.) Les torches allumées, les fleurs, les guirlandes, les instrumens à vent, boire du lait, le *coing* en place de *figues bananes*, la crainte superstitieuse des maléfices, le bain des pieds de l'épouse, les *manilles* ou bracelets, et autres ornemens des épouses et des époux étaient communs à tous les anciens peuples. Les Indous ont accru le nombre des cérémonies, et ils les conservent avec tenacité, ce qui est une preuve de la politique de leurs philosophes, et de la religion, docilité et bonté de ce peuple. Le mariage *per usucapionem* des

Romains est le *coutticondoupogoutnou* des Indiens ; et celui-ci est beaucoup plus supportable que l'enlèvement des *Sabines* fait par les premiers habitans de Rome. Dans la *confarréation* romaine, il y avait lieu à la *diffarréation*, et dans le *vivaha* des Indous la répudiation a lieu quand la femme est stérile ou coupable de l'*abaradha*, c'est-à-dire de l'adultère. Par un décret d'Auguste, l'âge où les filles pouvaient se marier fut fixé à dix ans (*Rosin.*, *Antiq. Rom.*, liv. 4, ch. 37, pag. 227) : avant ce décret, elles pouvaient se marier avant la dixième année de leur âge accomplie. Les femmes indiennes sont épousées à sept ans, mais elles ne sont légalement liées qu'à douze ans, ce qui est l'âge de puberté. Ces femmes mariées ne sont jamais admises ni aux conseils d'état ni aux affaires publiques, parce qu'elles sont incapables de silence, de secret et d'une prudence exacte. De là Strabon (liv. 15, pag. 712) parlant des femmes indiennes, dit : « Megasthène rapporte que » les *Brachmanes* ne parlent pas de philoso- » phie avec leurs femmes, de peur que, si elles

» sont mauvaises, elles ne révèlent aux pro-
» fanes des choses qu'il est défendu de di-
» vulguer ; et que si elles sont bonnes, elles
» n'abandonnent leurs maris ». Dans l'Inde, l'empire et le gouvernement appartiennent aux hommes ; en Europe, dans quelques endroits, ils sont entre les mains des femmes. Dans l'Inde, les femmes sont tenues de gouverner la maison, d'apprêter la nourriture, d'arranger la nate pour le repas, et de servir debout leur mari. On ne voit jamais la femme manger avec son mari. Elle se retire dans l'*andargraha*, où elle mange avec les autres femmes dont elle est la maîtresse et la gouvernante. Le rite de prendre le pied de la mariée et de le mettre sur la pierre plate où l'on a cassé le *coco* sacré, lors de la cérémonie nuptiale, indique que la femme ne doit point abandonner la maison sans la permission de son mari, qu'au contraire elle est comme attachée à cette pierre plate sur laquelle le coco a été cassé. Elle n'a aucun héritage à espérer dans cette maison ; et cette loi s'appelle en Samskrétam *samandahina*, et *avagachamilla* en Mala-

bar. Si son mari vient à mourir, ou elle se brûle avec le cadavre, ou elle s'en retourne avec sa dot chez ses parens, si elle n'a point d'enfans mâles. Ces lois sont dures, mais elles sont nécessaires pour réprimer l'ambition, l'incontinence et la cupidité des femmes. Hérodote (liv. 3, p. 37, édit. de Cologne) dit, parlant des Indiens : « Tous ces Indiens, » dont j'ai parlé, s'accouplent, comme les » animaux, en public ». Si Hérodote, dans cet endroit, parle des Indiens Orientaux au delà de l'Indus, il se trompe à son ordinaire, et fait voir que les Grecs connaissaient peu l'Inde avant l'invasion d'Alexandre le Grand. Véritablement elle devait échapper à leurs recherches, puisque *Cyrus*, *Xerxès*, *Darius Nothus* et *Darius Codoman*, ennemis des Grecs, leur fermaient le passage dans l'Inde; et l'on sait qu'à la bataille d'*Arbeles* il y avait un corps d'Indiens alliés avec les Perses, placés derrière les chars, conjointement avec les peuples voisins de la Mer-Rouge. Ainsi Hérodote se trompe lorsqu'il écrit l'histoire indienne, et ses narrations sont vagues, incertaines, quelquefois ridicules, et plusieurs ont

déjà été réfutées par Strabon. Les Indiens ne se livraient jamais en public aux plaisirs de l'amour : encore aujourd'hui ils sont aussi réservés sur ce point que les autres nations. Les Gentils eux-mêmes distinguent sept espèces de femmes, avec lesquelles il n'est point permis d'avoir aucun commerce : elles sont exprimées dans des vers dont voici la traduction :

« Il est indigne d'un homme d'avoir com-
» merce avec ces sept espèces de femmes :
» 1.° *Roguini*, une femme malade ; 2.° *Reggia*
» *suala*, une femme qui a ses purgations pé-
» riodiques ; 3.° *Garbhanni*, une femme en-
» ceinte ; 4.° *Dhrdhavrda*, une femme folle ;
» 5.° *Ragiavargida brchya*, une femme dé-
» chue de sa tribu et proscrite ; 6.° *Lagida*,
» une femme d'une pudeur qui va jusqu'à l'ex-
» cès ; 7.° *Bhayadhara*, une femme excessive-
» ment timide ». Pouvait-on espérer des Gentils une morale aussi raisonnable et aussi chaste ?

Au demeurant, j'ai décrit les rites et les cérémonies nuptiales pratiquées dans le *Maleyalam*, c'est-à-dire, dans le royaume de *Malabar*, dans le royaume de *Pandi* ou *Maduré*, dans le royaume de *Maïssour*, *Con-*

gao (Cuncun), et *Carnadaga (Carnate)*. Je ne prétends pas dire que ces rites gentils soient universels dans l'Inde, où l'ancienne religion du pays se conserve encore : au Nord de l'Inde, envahi tour-à-tour par les Perses, les Grecs, les Arabes et les Tartares, il pourra y avoir quelque différence dont je ne réponds pas, n'ayant jamais visité les provinces septentrionales de l'Indostan (1).

---

(1) M. Will. Jones est très-prévenu en faveur des Brahmes de *Benarès* et des rites payens du *Bengale*; ce pays a certainement souffert plus de révolutions que le *Malabar*, et par conséquent la langue, les rites et les usages en doivent être moins purs et plus corrompus. « Le Malabar, » défendu par les Ghattes, a été moins sujet à des vicissi- » tudes que d'autres parties de l'Inde. Les Patanes et les » Marattes n'y figurent point comme ailleurs, et il se main- » tenait dans son indépendance, lorsque la puissance *Mogole*, » sous Aureng *Zeb*, se rendait dominante jusqu'aux extré- » mités de la presqu'île » : d'Anville, *Antiq. géogr. de l'Inde*. Paris, imp. royale, 1779, p. 117. A *Cangibouram*, dans le *Carnate*, au premier siècle de l'ère chrétienne, comme l'observe le géographe Ptolomée, il y avait une école célèbre de *Brachmanes mages*, qui ne le cédait pas, ni ne le cède aujourd'hui aux Brahmes de *Vanarès* ou *Benarès*: L'académie de *Trichour*, à dix lieues au N. de *Cochin*, est célèbre dans toute l'Inde méridionale.

CHAPITRE III.

Législation des Indous.

AVANT de commencer à traiter des lois de l'Inde, il est nécessaire de faire différentes discussions.

Tout ce qui est renfermé dans les livres indiens se réduit au *Veda*, au *Chastra*, et au *Pourana*. Tous les Brahmes du Manduré, du Carate, du Maïssour et du Tanjaour disent que *Veda* signifie *loi*; *Chastra*, *science*; et *Pourana*, *histoire*; et en cela ils sont d'accord avec le dictionnaire *Amarasinha*, qui, au chapitre ou classe des noms *Dhivargga*, rapporte ces trois mots avec la même signification. De cette manière les livres Indiens sont ou *légaux*, c'est-à-dire appartenant à la loi, *Veda*; ou aux sciences, c'est-à-dire, appartenant au *Chastra*; ou à l'histoire véritable ou fabuleuse, savoir au *Pourana*. (1)

(1) *Veda* en samskrit veut dire loi, et non pas le livre

Quelques académiciens Anglais de *Calcutta*, à peine l'académie fut-elle fondée, vers 1776, sous le gouvernement de M. *Hastings*, son premier président, commencèrent à donner un prix et une antiquité prodigieuse aux livres indiens. Ecoutons à ce propos M. Anquetil du Perron, dans ses *Recherches sur l'Inde*, 2me. part. Berl. 1787, p. 156. « Je ne puis m'empêcher de faire ici une ob-» servation. M. *Hastings* et M. *Halhed* » donnent quatre mille ans au *Mahabarat* » (un livre Indien); M. Wilkins, comme » on le verra plus bas, cinq mille. On ne » trouve rien dans l'ouvrage même qui au-« torise positivement ces assertions ; celle de » cinq mille ans tient à l'époque de *Beïas* » (*Vyasa* ou *Abhyasa*) que l'on place à la

---

Véda, comme le prétendent quelques *Baragouineurs* (*Fartingotti*) Européens. *Verda varaga*, théologien qui explique la loi ; *Vedavali*, législateur ; *Verdartha*, explication de la loi ; *Vedanga*, corps des lois ; *Vedarthagua*, interprète de la loi ; *Vedya*, celui qui sait la loi ; *Samaveda*, loi de piété, de douceur, de paix ; *Vajourveda*, loi et préceptes des sacrifices. Voyez le dictionnaire du père *Hamleclen*, de monseig. *Pimentel*, du père *Baschi*, et du père *Biscoping*, au mot *Veda*.

» fin du troisième djogue (*youga*), et nous
» sommes à l'an 1787 du quatrième (selon
» le calcul des Indous). Cependant ces dates
» seront produites, employées, sans autre
» examen, par les écrivains Européens, en
» même temps qu'on attaque avec autant
» d'acharnement que d'ignorance les livres
» des Juifs, dont l'authenticité et l'ancienneté
» sont prouvées par le témoignage des plus
» anciens auteurs Grecs et Latins. Tout ou-
» vrage présenté par une nation comme son
» histoire, est respectable; il y a tant de
» moyens de conserver la suite des Rois, les
» principaux événemens, les monumens na-
» tionaux, etc. Mais, pour l'ancienneté de
» l'ouvrage même, il faut des témoignages
» des écrivains étrangers presque contempo-
» rains, ou du moins qui ne soient pas trop
» éloignés ». Conséquemment à cette prétendue antiquité des livres Indiens, assurée encore aussi par quelques Anglais, dans le tom. 1, p. 344 et suiv., *Commentaire sur la littérature des Indous*, et tom. 2 des mêmes *Recherches asiatiques*, pag. 372, M. Williams Jones, autre président de

l'Académie de *Calcutta*, donne au livre *Dhermachastra*, révélé, dit-il, par *Menou*, plus de trois mille ans d'antiquité. Voici ses expressions : « Il paraît d'après le style et le » mètre du *Dhermachastra*, révélé par *Me-* » *nou*, qu'il fut mis par écrit long-temps » avant l'âge de *Valmic* ou de *Vyasa*; ce » dernier le cite avec éloge : c'en est assez » pour que l'on ne doive pas nous prendre » pour des extravagans, si nous plaçons le » compilateur de ces lois entre mille et » quinze cents ans avant Jésus-Christ, vu » spécialement qu'il n'y est pas fait men- » tion de *Boudha*, dont l'âge est très- » assuré. » Voyant ces extravagances anglaises, je crus devoir réfuter l'antiquité du *Veda*, considéré comme un livre écrit qui contient les lois sacrées, et aussi celle des livres de *Manou*, envisagés comme des livres écrits qu'on trouve maintenant dans l'Inde sous le titre de *Manouchastra*, *Manousmrti*, *Dhermachastra*, *Pourana* et *Manavisan-hita*. On peut voir mes réfutations dans ma *Grammaire Samskrétane*, dans le *Systema Brahmanicum*, dans les *Manuscrits-Indiens*

de la S. Congrégation de la Propagande, et dans les *Manuscrits Indiens* du Musée Borgia. Dans ces ouvrages, spécialement dans les *Manuscrits* du Musée Borgia, au n.° 3, pag. 156, 157, 158, je me suis étendu sur le livre indien *Dhermachastra*, dont M. W. Jones fait mention. Ce savant, élevé au grade de président de l'Académie de Calcutta, a reçu, par le moyen du P. Marc dalla Tomba, missionnaire apostolique à Chandernagor (*Tchandranagora*), mon Systême des Brahmes; et ayant vu les opinions de ses compatriotes sur l'antiquité des livres Indiens, combattues dans cet ouvrage, il écrivit à Chandernagor, contre moi, à ce religieux une lettre foudroyante, datée de Calcutta, le 18 mai 1793. Il y prétend à son ordinaire que le *Veda* des Indous est un livre *très-ancien* et *très-saint*, selon eux; et comme il observe fort bien que j'ai nié et attaqué cette assertion, le bon Président m'appelle *homo trium litterarum* (*homme de trois lettres*, c'est à dire *fur*); mais jusqu'à ce que lui, ou l'Académie de Calcutta pour lui, réponde à mes argumens contre l'antiquité et l'existence réelle du *Veda*

regardé comme un *code* ou un *livre*, je dirai que M. *Jones* est *homo unius litteræ* (*homme d'une lettre*), (1).

Les auteurs des livres Indiens sont *Ga-*

---

(2) Le chapitre sur la législation indienne était déjà sous la censure des reviseurs, lorsque j'appris la funeste nouvelle de la mort du laborieux et infatigable M. le Chevalier *Guillaume Jones*, président de la Société Asiatique de *Calcutta*. Je regrette sincèrement sa perte, et souscris en partie à l'éloge académique qu'a fait de lui le nouveau président, le Chevalier *Jean Shore*, prononcé à Calcutta le 2 Mai 1794, et imprimé à Bologne la présente année 1795. Malgré sa bouillante, et s'il est permis de parler ainsi, sa tête de feu, malgré ses infinis paradoxes et opinions bisarres, malgré les fréquentes et inutiles promesses dont il était *gros*, et que l'on attendait en confirmation démonstrative de ses assertions hardies, le Chevalier *Jones* mérite louange et honneur pour ses études littéraires, fatiguantes, constantes, par la science d'une langue aussi difficile que le *Samskrétam*, qu'il possédait mieux qu'aucun autre Anglais, et pour quelques traductions très-intéressantes de livres Orientaux. Il eût été grand et illustre, s'il avait su se tenir affectionné (attaché) à un seul idiôme, une seule nation, une seule branche de littérature Orientale, et s'il n'avait pas partagé ses goûts, ses travaux, sa diligence, ses études avec les Indous, Persans, Turcs, Arabes, Tartares, Chinois; entre les lois, les langues, la poésie, l'histoire, la botanique, l'astronomie, la géographie, la chimie, la mythologie, la musique, et autres sciences Orientales, qu'il voulait toutes éclaircir, et qu'il a laissées toutes dans leurs anciennes ténèbres.

necha, ou le Janus des Romains ; *Boudha* ou *Dhermarajah*, savoir le Hermès, ou Mercure des Egyptiens et des Grecs; *Valmighy*, *Vyasa*, *Vachichta*, *Gautama*, *Cachyapa*: et tous ces personnages sont fabuleux et allégoriques. C'est à M. *Jones* à prouver leur véritable existence, leur âge, l'identité et l'autorité de leurs livres (1). N'examinons que l'origine et la vie de *Vyasa* ou *Vedavyasa*, premier écrivain Indien, auteur du *Veda* et du livre *Mahabharada*, et reconnu tel par M.rs *Hastings*, *Wilkins*, *Anquetil* (*Recherches historiques*), et *Jones*, par le P. *Marc dalla Tomba*, par l'auteur d'un autre livre anglais, intitulé : *Esquisse de l'histoire, de la religion, des sciences et des*

---

(3) Platon dans le *Phèdre*, p. 463, édit. Bas., dit : « J'ai » entendu dire que près de Nancratis, en Egypte, était un » des anciens Dieux, à qui était consacré l'oiseau appelé Ibis, » et dont le nom est *Theut* (Toth, Thot, Thoit, *Hermas* » des Grecs, *Dhermarajah* ou *Boudha* des Indous) ; que » ce génie inventa le premier le nombre et le calcul des » nombres, la géométrie et l'astronomie, le jeu des dez, » les jeux de hasard et les lettres. ». Il faut des raisonnemens et non pas des chansons (*frottole*), pour prouver que *Boudha* ou Toth soit un vrai personnage humain, et non pas un génie, comme l'assure Platon.

mœurs des Indous, Londr. 1788, pag. 51, 52, et par M. Robertson dans ses *Recherches historiques sur la connaissance que les anciens ont eue de l'Inde*, tom. I, p. 50, où il appelle cet écrivain indien *Kreeshna Dwipayen Veyas*, nom corrompu du Samskrétam *Krichna Dvaipayen Vyasa*, ou du mot indoustan *Krisnha viasa*, ou *Vedavyasa*, c'est-à-dire, écrivain, auteur du *Veda* que les Indous septentrionaux appèlent *Bed*, c'est-à-dire *loi*, laquelle, selon le même livre *Mahabharada*; est divisée en quatre parties ou lois. C'est pourquoi il est dit dans le *Pandouparva*: *Vedavyasa* (l'auteur du Veda) *divisa la loi en quatre parties*. J'ai deux exemplaires du livre *Mahabharada*; l'un est écrit sur des feuilles de palmier, avec un poinçon de fer, l'autre sur du papier; tous deux écrits par des Gentils mêmes, et tous deux conviennent dans les mots, les accens, et le fonds de l'histoire même. Ainsi le manuscrit en feuilles de palmier, *fol.* 10 *et suiv.* dans le *Sambkava parva*, ou dans la *Genèse indienne*, s'exprime de cette manière :

» (Le dieu) Vichnou lui-même vint et

» naquit dans la personne de *Vedavyasa*
» *Krichna Dvaypayen ;* telle est la tradition
» historique. »

Voilà l'origine du *Vedavyasa ;* c'est *Vichnou*, Dieu des Indous.

« Et il composa le *Bharada* (le livre *Ma-*
» *habharada*) qui consiste en cent mille
» vers, qu'il réduisit en dix-huit poésies (ou
» chants appelés *Parva*).

» Parmi les histoires anciennes, la meil-
» leure est certainement le *Bharada*, car c'est
» un abrégé ou extrait du *Veda* (de la loi).

» Le *Bharadha* ayant été composé par
» *Krichna Dvaypayen*, il est nécessaire de
» rappeler la génération (la généalogie) de
» *Paradcharyen* (père de l'auteur du *Bha-*
» *rada*) ».

L'auteur raconte au long l'origine de *Paradcharya* Mouni, laquelle n'importe rien à notre sujet. Ce saint maître arriva un jour au fleuve *Yomouna*, en grande vénération parmi les payens ; il y trouva la vierge *Kali* de la tribu des pêcheurs, très-vile et ignoble dans l'Inde. Il devint amoureux de cette jeune fille, et l'engagea, par beaucoup de fausses

raisons, à se rendre à sa passion. Elle résista, mais *Mouni Paradcharya* commença à opérer des miracles qui la portèrent à consentir à ce qu'il desirait.

» Il (*Paradcharya*) ôta à la vierge *Kali*
» la puanteur du poisson, et la revêtit d'une
» agréable odeur de musc, ce qui arrive à
» ceux qui s'unissent aux bons.

» Au même moment il éleva par miracle,
» au milieu du fleuve *Yamouna*, une île; ce
» qui étonna et surprit la belle *Kali*. De
» sorte que, tandis que les autres Brahmes
» faisaient leurs ablutions dans le fleuve, et
» récitaient leurs prières du soir, *Paradcha-*
» *rya* s'unit avec *Kali* qui avait renoncé à la
» crainte et à la pudeur qui la retenaient
» précédemment : elle conçut par l'ordre des
» destins un enfant, qui, étant né et élevé,
» fut appelé *Dwaypayen*, parce qu'il était
» né dans l'île du fleuve *Yamouna*. *Parad-*
» *charya* se retira après avoir satisfait son
» desir; mais l'odeur du musc dont la belle
» *Kali* était revêtue, ne s'évanouit pas; la
» blessure faite à sa virginité fut guérie, et l'o-
» deur du musc resta toujours dans son corps.

» Comme Védavyasa tirait son origine de
» la race de Vichnou, et aussi de celle de
» Krichna, de laquelle descendait pareille-
» ment Vichnou lui-même, il prit de Vich-
» nou, le nom de *Krichna*; de son père, il
» prit celui de *Paradcharya*; et on lui donne
» les noms de *Krichna*, *Dwaypayen*, *Viasa*
» (c'est le *Veias* des Anglais), *Krichna-*
» *dwaypayen*, et *Védavyasa*. »

Voilà donc en abrégé la naissance du premier écrivain Indien. Il composa le *Véda* ou les quatre livres sacrés de la loi; c'est pourquoi il est appelé *Védavyasa* ou auteur du *Véda*; il le divisa en quatre parties ou lois, quoique l'*Amarasinha* admette seulement trois *Védas*, qui sont nommés *Ircou*, *Sama*, et *Yajour*. Il est aussi l'auteur du *Mahabharada*, composé pour éclaircir le *Véda*, et il enseigna tout cela à quatre Brahmes, ses disciples. Il naquit dans le siècle d'or, quand l'univers était gouverné par *Chanichvara*, c'est-à-dire *Saturne*, comme l'affirme expressément le *Mahabharada*. Qui ne voit ici l'imposture des Brahmes, qui attribuent le *Véda* et le *Mahabharada* à un personnage feint, et si an-

cien, qu'il surpasse en antiquité tous les écrivains du monde? Et ce personnage, M.rs Wilkins, Hastings, Halhed et autres Anglais le placent avant Moïse! Qui ne voit pas que le *Mahabharada* est un ouvrage composé par les Brahmes eux-mêmes, et attribué à un démon ou à un homme supposé et fictif?

Le livre *Mahabharada* parle de beaucoup d'autres manuscrits, *il y a cent mille autres manuscrits*, dit-il. Il décrit le siècle d'or et le troisième siècle ou le *Dvabarayouga*, l'apparition du dieu *Vichnou* dans le troisième âge du monde; il fait mention des quatre instituts des Brahmes, du culte des idoles, de la philosophie et des sectes des Gymnosophistes. Ce livre n'est donc pas d'une date plus ancienne que sept cents ans avant Jésus-Christ; car avant cette époque les Indous n'adoraient point d'idoles, n'avaient pas de sectes philosophiques, telles que sont celles des *Tabassis* ou contemplateurs, des *Sanyasis* ou philosophes qui abandonnent toutes choses, des *Brahmadcharis* ou continens, des *Vanaprastas* ou solitaires stoïques qui habitent les forêts. Cicéron, Pline, Diodore, Strabon,

Palladius et Arrien, qui nous les font connaître, n'assignent point cette antiquité reculée à leurs écoles. Tout ce que l'on sait de certain, c'est qu'Alexandre le Grand les trouva déjà établies dans l'Inde. Mais ce même livre est antérieur de plus de cinquante ans à l'ère chrétienne, 1.° parce que l'apparition du Dieu *Vichnou* dans la personne de *Rama* et de *Krichna*, est déjà mentionnée dans la planche de cuivre découverte dans les fouilles à *Monguer* dans l'Inde, et rapportée par les Anglais dans les *Recherches Asiatiques* (tom. 1, p. 123 et suiv.) Or, comme l'inscription de cette planche fait mention de l'année trente-troisième du roi *Vikramaditya*, qui répond à l'an 23 avant J.-C., le livre *Mahabharada*, d'où l'on a pris ces apparitions de *Rama* et de *Krichna*, doit naturellement précéder cette époque; 2.° le livre *Mahabharada* est cité par l'*Amarasinha*, à la section *Chabdadivarggu*, où il dit: « *Idihasa*, c'est-à-dire histoire; » *Pouravrta*, c'est-à-dire annales des villes de » l'Inde; *Mahabharada*, la grande histoire » ancienne de l'Inde. » Maintenant si ce livre, l'*Amarasinha*, est fait plus de cin-

quante ans avant Jésus-Christ, le *Mahabharada* doit être encore plus ancien, puisqu'il ne pouvait être cité par *Amarasinha*, s'il n'existait pas. *Amarasinha* était conseiller du roi *Vikramaditya*, mort cinquante-sept ans avant Jésus-Christ, ainsi qu'on le déduit clairement d'Anquetil du Perron (pag. 39 et 56; *tom. I* du livre cité ci-dessus); de Niebuhr (*Reisebeschreibung*, tom. 2, p. 26) et des Anglais (liv. cit. p. 126); M. *Jones* (tom. II des *Recherches Asiat.*, *p.* 305) dit aussi: « S'il y a aucuns monumens historiques » de vrais, nous savons qu'*Amarasinha* et » *Calidasa* ont composé leurs ouvrages avant » Jésus-Christ, avec autant de certitude » que nous pouvons l'affirmer de *Ménandre* » et de *Térence*. » *Aboulfazel*, *ministre d'Akbar*, se servit de l'*Amarasinha* et du *Mahabharada*, qu'il traduisit en langue persane en 1586; traduction qui se conserve dans la bibliothèque du roi de France. (*Manus. Pers. Catal.* p. 270, n.° 11). L'auteur du *Tedzkerat assalatin* en a aussi fait usage dans son explication des systêmes philosophiques indiens. L'*Amarasinha* parle de l'usage des

chars à la guerre, des figures relatives au soleil, à la lune, à la terre et aux élémens; il rapporte les noms sacrés des dieux, semblables à ceux qu'on trouve dans les écrits d'*Orphée*, et ne peut être un livre écrit postérieurement à la naissance de *Jésus-Christ*.

Quant aux lois données par le roi *Manou* aux Indous, c'est une chose certaine que ce *Manou Nahouchya*, est notre *Noé* ou le *Noah* de l'écriture sainte, comme le reconnaît *M. Jones* lui-même. Il fut sauvé du déluge universel dans un *Buhitra* ou *Yanapâtra*, c'est-à-dire, dans un navire ou vase ambulant; car *yana* veut dire chose ambulante, ou portée sur les ondes, et *pâtra* signifie un *vase*. Voyez le livre indien *Bhaguvada*, éclairci par moi, dans ma Grammaire Samskrétanne, p. 173, 174; le *Systema Brahmanicum*, p. 281, 282, 283, et les *Recherches Asiatiques* des Anglais, tom. II, p. 401, 116 et 117.

Arrêtons-nous donc aux lois de *Manou*: c'est de lui qu'on doit entendre ces paroles de *Plutarque* dans *Isis* et *Osiris*: « Les Assyriens célèbrent de grandes choses faites

» par *Sémiramis*; les Egyptiens, par *Sésos-*
» *tris*, et les Phrygiens appèlent encore au-
» jourd'hui les grandes actions, *maniquès*,
» parce qu'un de leurs anciens rois, nommé
» *Manis*, que quelques-uns nomment *Mas-*
» *den*, fut très-vertueux et très-puissant ».
Menès, mot peu différent du *Manis* de *Plu-*
tarque, et du *Menou* ou *Manou* des Indous,
est regardé comme le fondateur et le pre-
mier roi de l'Egypte. C'est lui qui fit bâtir
Memphis, arrêta le Nil près de cette ville,
par une grande digue, et lui fit prendre un
autre cours à travers les montagnes, par où
il passe actuellement. On dit qu'il eut trois
fils, *Atori*, *Curudès* et *Torséréo*. Manethon
l'appelle *Menès Thinitès*; Hérodote, *Mén*;
Diodore de Sicile, *Ménas*; et Josephe,
écrivain hébreu, *Menaios*. Ce même roi
Menou indien, *Men* ou *Menès* égyptien,
Manis phrygien, fut aussi appelé *Men-*
cherès, nom qui vient sans doute de *ché-*
rès, soleil, et de *men*; ce qui fait en
composition *Mencherès*, *homme du soleil*,
ou *fils du soleil*, nom que les payens don-
nent à *Noé*, comme engendré du soleil, leur

premier dieu qui parut sur l'horizon après le déluge : il s'appelle encore, chez les Indiens, fils du soleil. *Menou*, fils du soleil, dit le même M. *Jones* (tom. II, p. 401 des *Rech. Asiat.*); et il est représenté comme tel dans la série des rois indiens. Voyez le *Systema Brahmanicum*, pag. 62, et dans le second vol. des *Recherches Asiat.* § 6, la série de rois indiens extraite de leurs *Pouranas* par le Brahme *Radhacanda*. Le P. *Jean-Ernest Hanxleden*, homme très versé dans la langue Samskrétanne, et qui avait transcrit beaucoup de livres des Brahmes, qu'il eut de l'académie de *Tridchour*, dans son Dictionnaire Samskrétam-malabar, au mot *Manou*, dit, *nom d'un roi*. Les Indous disent qu'il fut *Satyavrta*, c'est-à-dire, cultivant la justice; *satya*, vérité, justice; *vrta* pratiquant, opérant; cultivant la justice. Il eut des enfans, et fut sauvé du déluge par le dieu *Vichnou*, incarné en poisson. *Tacite*, dans son livre *des Mœurs des Germains*, dit : « *Thuiston* (Theut, » Thot), né de la terre, et *Mannus*, son » fils, fondateur de cette nation ». Le roi *Mannus* (Manou) fut donc le fondateur des Germains, comme l'observe Vossius (liv. I,

de Idol., ch. 38, pag. 277). Tant il est vrai que la tradition du déluge et de la vie de *Noé* n'a pu s'effacer de la mémoire des hommes, quoique dispersés, opposés dans leurs mœurs et leur caractère, et encore plus contraires dans leurs langages, leurs opinions, et les climats qu'ils habitaient. « *Sem*, troisième » fils de *Noé*, eut cinq enfans qui habitèrent » l'Asie, jusqu'à l'Océan indien », dit Josephe (*Ant. Jud.*, ch. 7). Si les petits-fils de *Noé* vinrent dans l'Inde, comme l'affirme cet auteur, il n'est pas étonnant que les Indous parlent tant de *Noé*. Ce patriarche est le *Nochos* des Grecs, le *Manou Nahoucha* des Indous (1).

Pour en revenir aux lois, il est certain que beaucoup de nations présentent ou du

(1) *Georges le Syncelle*, dans sa *Chronographie*, édit. de Ven. 1729, pag. 87, édit. de 1652, pag. 46, 47, rapportant la propagation des fils d'*Arphaxad*, dit : *Phalec, de qui sont sortis les Bactriens ; Elmodan, duquel viennent les Indiens ; et Euen de qui les Gymnosophistes tirent leur origine ;* de manière que les *Bactriens*, les *Indiens*, les *Gymnosophistes*, descendent des fils de *Noé*, *Nouh*, *Nochos*, *Noah*, *Nahoucha*, c'est-à-dire, *Manou* des Orientaux. Je ne finirais point, si je voulais citer à ce sujet toutes les autorités des écrivains respectables.

moins rapportent, par tradition, bien des lois qu'elles disent avoir reçues de *Manou* ou *Noé*. *Selden*, dans son *Droit de la Nature et des Gens*, cité par *Brunings*, (*Abrégé des Antiq. hébr.*, ch. 5, p. 62), dit ces propres paroles : « On compte sept préceptes qu'on » dit avoir été donnés et recommandés par » *Noé* à ses descendans; le 1.er ordonne de » fuir le culte étranger; le 2.e prescrit de » bénir le nom de Dieu; le 3.e défend » l'homicide; le 4.e le viol; le 5.e le larcin; » le 6.e concerne les jugemens; le 7.e défend » de manger le membre d'un animal vivant ». Voilà à quoi se réduit tout le verbiage hors de propos de M. *Jones*. Ces préceptes, plus ou moins variés, passèrent chez tous les peuples et dans tous les pays où les nations se portèrent après la dispersion. Ils restèrent chez les Payens, et sur eux se fonde toute leur théologie morale. *Brunings*, à l'endroit que j'ai cité, dit que chez les Hébreux, tous les *prosélytes* qui ne voulaient pas se soumettre à la circoncision, devaient entrer dans le nombre des *prosélytes de la porte*, et observer, sous peine de mort, les préceptes de *Noé*.

A cette origine et à cette forme se réduisent les lois Indiennes du roi *Manou;* ce qui est confirmé par l'étymologie même de ces lois, car elles s'appellent *Manousmrti : Manou*, le roi *Manou ; smrti* veut dire *ressouvenirs, préceptes de Manou*, c'est-à-dire, *les ressouvenirs de Manou. Smarati*, en langue samskrétanne, il se ressouvient ; *smarasi*, tu te ressouviens ; *smarami*, je me ressouviens : en langue malabare, *smaricounou*, je me ressouviens ; *smarana*, mémoire ; *smrti*, souvenirs moraux, ou théologie morale chez les Indiens ; comme l'affirme le P. *Hanxleden*, dans son Dictionnaire. Ces lois sont appelées par quelques-uns *Manouchastra*, c'est-à-dire, science, arts, *préceptes de Manou;* et par d'autres, *Dharmachastra*, savoir, science, arts, *préceptes de bonnes œuvres;* car *Dharma* veut dire vertu, bonne œuvre; *adharma*, œuvre mauvaise. Nous avons déjà éclairci en abrégé ces lois de *Manou*, rapportées dans le livre indien *Dharmachastra*, n.° 111, *pag.* 155 *et suivantes*, entre les manuscrits *indoustans* du musée Borgia de Velletri.

Reste à savoir en quel temps ces lois et ces livres furent compilés parmi les Indous. On comprend par *Selden* que les préceptes ou ressouvenirs de *Noé* étaient en petit nombre, comme le furent toutes les lois au commencement. La nature aime à être guidée par peu de préceptes simples; la malice (perversité) seule a besoin de beaucoup de lois. Les sept préceptes de *Manou* ou de *Noé* pouvaient se conserver deux mille ans sans être écrits, et par la seule tradition orale. Les traditions des patriarches, la suite des rois Israélites, et beaucoup de préceptes moraux se sont conservés par tradition et sans écriture jusqu'à *Moïse*, qui les mit par écrit, vers l'an 1486 avant Jésus-Christ. Le poëme chanté par les Amorrhéens, à la louange de *Sehon*, avant l'existence de l'écriture, fut chanté de mémoire. *Nombr.* ch. 21, v. 17. *Alors Israël chanta ce poëme*, etc. Les poésies d'*Homère* se conservèrent par tradition, et furent chantées de mémoire bien des années après la mort de ce poëte. Elles furent compilées après l'invention des caractères grecs; lesquels, comme dit Pline, *Hist. Nat.*

liv. 7, ch. 56, passèrent de la *Phénicie* en *Grèce*, au temps de *Cadmus*, qui n'(y) avait porté que seize lettres. Le poëme d'*Homère* est composé avec plus de vingt élémens; de manière qu'il ne peut avoir été écrit qu'après l'âge de *Palamède* et de *Simonide*, qui complétèrent l'alphabet.

Mais sur quels fondemens MM. *Wilkins* et *Jones* peuvent-ils dire que les livres Indiens furent composés quinze cents ou deux mille ans avant Jésus-Christ? Les Indous avaient-ils l'écriture à cette époque? Qui en fut l'inventeur? Dans quel siècle *Valmigui* et *Vyasa* vécûrent-ils? Quelle preuve peut-on apporter de leur vraie existence? Qui a promis d'assurer M. *Jones* que ce ne sont pas des noms et des écrivains imaginaires et fabuleux commé l'est l'auteur *Ghonnesha et Budha*. Diodore de Sicile, *tom. I.*[er], *pag.* 105, édit. d'Amsterd., dit que « ce roi (*Mnèves*) feignit que ses lois » lui avaient été données par Mercure, sorte » de fiction usitée chez plusieurs autres » peuples »; et selon Diogène Laërce, *in Prœmio*, édit. Rom. pag. 4, « les Egyptiens » fesaient honneur à Mercure de leurs lois

» sur l'administration de la justice ». Comme les Egyptiens rapportaient leur écriture et leurs lois au roi *Mènes* et à *Mercure*, les Chinois les rapportent à leur *Fohi*, et les Indous au roi *Manou* et à *Bouddha*, qui est évidemment leur *Mercure*. Pourquoi M. *Jones* n'attribue-t-il pas ces lois à celui qui les a écrites, *Noé* ou *Manou* ? Puisqu'il en est l'auteur, pourquoi ne pas établir qu'il les a aussi mises par écrit? Pourquoi les rapporte-t-il à l'an 1500 avant Jésus-Christ, et si long-temps après l'âge de Noé? D'ailleurs, on demande si la tradition des Indous sur l'antiquité de leurs livres, est suffisante ? On demande s'il n'est pas nécessaire qu'elle soit confirmée par les Chinois, les Persans et les Arabes, leurs voisins ? Quel monument, quelle inscription peut produire M. *Jones*, pour démontrer l'antiquité de ces livres ? De simples opinions et des conjectures ne suffisent pas, lorsqu'il s'agit de faits. Ne sait-il pas que l'histoire Indienne est purement fabuleuse jusqu'au siècle de Cyrus, et que les monarques indiens ne commencent à figurer dans l'histoire des autres

nations, qu'après les dissensions des Babyloniens avec les Mèdes, quand le roi indien Cyaxare commença à interposer sa médiation dans cette grande querelle. Ce même Cyaxare envoya une autre ambassade à Cyrus, avec ordre de lui offrir de l'argent. Voyez *Xénophon, de l'histoire de Cyrus*, p. 333, édition de Londres, 1738. Nous laisserons donc à M.rs *Wilkins* et *Jones* leurs vaines prétentions, et retournerons à l'article des lois indiennes.

I.re Loi. *Ne pas tuer*, en samscrétam, *ahinsa*. C'est un des grands péchés appelés par les Indous, *mahapava*, que de tuer un Brahme, sa mère, son père, ou toute autre personne. Parmi les vrais natifs idolâtres, cette loi s'étend au meurtre d'une vache, qui est défendu sous peine de mort. Je vis dans un petit bois du Malabar, proche *Ambalapoucha*, cinq Malabares, trois païens et deux chrétiens, pendus à un arbre, pour avoir tué une vache. Cette loi paraît être fondée sur la nécessité et l'utilité de cet animal, et sur ce que la vache représente la déesse *Lakchmi*, c'est-à-dire la déesse *Vesta* ou la *Terre*, qui nourrit le genre humain. En

Egypte, c'eût été un sacrilège inexpiable de tuer le bœuf *Apis;* et au Malabar et dans les autres pays de l'Inde, où il y a encore des monarques indigènes, tuer une vache est un sacrilège soumis à la peine de mort. Les philosophes et les prêtres indiens étendent cette loi sur tous les autres animaux et êtres qui ont vie; c'est pourquoi il existe à Surate un hôpital fameux pour les animaux malades. Cette loi se rapporte au *Samaweda.* Le sacrifice *Yaga* qu'on fait aux planètes, et quelques autres offerts à la déesse *Bhavani*, sont privilégiés; car, dans le *Yaga*, on égorge ou on étouffe une brebis ou une agnelette; et dans ceux qu'on fait à la déesse *Bhavani* ou *Bhagavadi*, on tue des coqs, dont le sang est très-agréable à cette divinité, qui en est avide. Le dogme de la transmigration des ames tient les Indous éloignés de l'effusion du sang; et tout ridicule et contraire à la philosophie qu'il est en lui-même, il n'en est pas moins utile à la société, puisqu'il met un frein à l'appétit et à la fureur de faire répandre le sang humain dans un pays chaud, qui allume (enflamme) le sang.

II.e Loi. *Ne pas voler le bien d'autrui*, (en samskrétam) *asteya*. Strabon rapporte que les anciens Indiens ne gardaient point leurs maisons, tant l'observance de ce précepte était générale, tant était grande la tempérance et la simplicité du peuple indien. Je vis à Collam, sur le rivage de la mer, un Malabare de la caste des *Cianas*, pendu pour avoir volé trois noix de coco chez un *Naïr*: et on les lui avait attachées au cou, pour montrer aux passans la nature de son crime.

III.e Loi. *Ne pas pécher avec la femme d'autrui*. Dans cette loi est défendu l'adultère, dont nous avons déjà parlé ci-dessus.

IV.e Loi. *Ne point dire le faux* (en samskrétam) *satya*. La facilité que les peuples de l'Orient ont à mentir, a (fait) inventer dans les tribunaux la preuve barbare de faire jurer les coupables présumés, leur faisant tremper le doigt dans de l'huile bouillante, ou de leur faire prendre de l'étain bouillant avec la main, en signe de la vérité. Cet usage passa de l'Orient en Occident, où les livres des nations barbares offrent quelques traces de tels jugemens. La facilité à dire le mensonge

est telle chez les Malabares, que les agens (courtiers) et négocians sont obligés, dans toutes les affaires de conséquence, de prendre par écrit la parole de celui qui parle (stipule) ou contracte; ce qu'ils nomment *Caïtchitta*, qui veut dire écrit, billet fait de sa main.

V.e LOI. *Ne boire aucune chose qui puisse enivrer.* Tel est le vin ou eau-de-vie de palmier, d'orge, de riz, de cannes de sucre, le vin d'Europe, le *canjava* ou feuille de bangue, l'*opium*. *Tipou Sultan* avait interdit, sous peine de mort, toutes ces boissons à ses soldats; et en 1787, *Rama Varmer*, roi de *Travancor*, défendit le *Tagara* ou l'eau-de-vie de palmier, sous peine de confiscation de biens. A *Poullingoune*, une femme païenne *Dchegotti* fut punie du fouet, et sa maison confisquée, parce qu'elle vendait du *Tagara*. Platon, dans ses lois, défend les liqueurs qui occasionnent l'ivresse. « Notre loi a chassé de tout le pays toute » chose qui excite à l'impudence et à la » folie. On ne voit ni dans les villes, ni à la » campagne, des gens qui boivent ensemble». Les Brahmes se moquent des Européens,

parce qu'ils s'enivrent facilement ; ils les nomment, à cause de cela, *dchandaler* ou *nicher*, c'est-à-dire, *vils*, *pollués*, *souillés*, Hérodote, liv. I.er, pag. 28, parlant des mœurs des Perses, dit : « Ils n'apprennent » que trois choses à leurs enfans, de l'âge » de cinq ans à celui de vingt, à aller » à cheval, à tirer de l'arc, et à dire la » vérité. Ils disent que jamais personne n'a » tué son père ni sa mère..... Ce qu'ils re» gardent comme plus honteux, est de » mentir ; et en second lieu d'avoir des » dettes, et cela, entre beaucoup d'autres » raisons, parce qu'il est nécessaire que celui » qui doit, soit aussi sujet à mentir ». Les lois Perses jettent du jour sur celles de l'Inde, et l'on voit que celles-ci ne sont pas d'institution moderne, mais certainement anciennes, fondées sur la nature, et conformes aux lois de *Noé*, dont nous avons parlé plus haut. Elles précédèrent le siècle de *Servius Tullius* et du code *Papirien*.

VI.e Loi. *Ne pas abandonner sa tribu.* C'est un péché très-grave (horrible) que de quitter sa tribu. Cette loi répond à la pre-

mière de *Noé*, rapportée par Selden, comme la première loi indienne a rapport à la troisième de Noé, et la seconde à la cinquième de ce patriarche. Le *Djadibrichda*, ou celui qui a abandonné sa tribu, est poursuivi de tous, et ne trouve pas un moment de repos, jusqu'à ce qu'il soit rentré dans sa classe. Quand il est rentré, il doit boire le *pandcha-devya;* c'est une boisson faite avec du lait doux, du lait acide, du beurre fondu, de l'urine de vache et de l'excrément de cet animal trempé dans son urine: c'est la manière de le purifier du péché qu'il a commis. On le confine pendant un mois dans une cabane, où on lui porte à manger, jusqu'à ce qu'il ait accompli le temps prescrit pour sa purification et sa pénitence. Je vis, près de *Tirouvandabouram*, une femme *choudratti* soumise à ce régime de vie. Cette loi, comme l'on voit, a été donnée pour empêcher le culte étranger, et maintenir la distinction primitive des tribus; elle est conforme à celles des Israélites et des Egyptiens, qui partageaient aussi toute la nation en tribus différentes. Voyez Plutarque, *de Iside et Osiride.*

VII.e Loi. *Ne pas détruire les bâtimens publics*, tels que les temples, les étangs où le peuple pratique ses ablutions, les palais des rois, les *madam* ou *ambalam*, maisons destinées à recevoir les passans, que l'on appelle communément *Dchoderies*, et où se reposent la nuit les voyageurs et les étrangers. Ces maisons, construites élégamment, sont des espèces d'auberges ; mais il y a cette différence (entre celles de l'Inde et les nôtres), que dans les premières on ne paye rien pour le logement, et qu'on y fournit *gratis* aux voyageurs du *cagni* (*cange*) ou de l'eau de riz cuit, pour les refaire (les rafraîchir). Il n'y a pas de nation plus douce et plus polie au monde que les Indous, et toute leur ambition est de faire bâtir de ces sortes de maisons publiques sur les routes, pour la commodité des voyageurs. Un Brahme ou quelque *Choudra* y demeure toujours pour les assister, et aux environs on vend des noix de coco, du riz, des bananes, du betel, de l'arèque et autres fruits. Il ne manque jamais d'y avoir une statue du dieu *Ganecha* ou *Janus*, pour que les voyageurs lui fassent

leurs dévotions. Strabon, liv. 15, avait déjà remarqué cette attention et cette politique des Indous : « Ils soignent aussi, dit-il, l'entretien » des routes, et placent de dix en dix stades » une pierre qui indique et les lieux de repos » et les distances ». Les *Yoguis* ou *Gosuami* (*Goswains*), appelés mal-à-propos *Faquirs*, lesquels sont les philosophes pénitens des Indous, reçoivent dans ces maisons leur nourriture aux dépens du roi ou de quelque temple voisin; ils ne se nourrissent que de riz, de fruits et d'herbages.

VIII.e Loi. *Ne pas falsifier l'or, l'argent et les monnaies.*

IX.e Loi. *N'être ni tyran, ni despote, ni exacteur atroce et cruel.* Cette loi réprime la tyrannie des rois et des princes; elle est conforme à celle des anciens Perses citée par Hérodote, liv. I.er, pag. 28. « Je loue aussi, » dit-il, l'usage où ils sont de ne permettre » à quelque Perse que ce soit, pas même » au roi, de punir quelqu'un de mort, ou » d'exercer de grandes cruautés contre une » famille pour un seul crime; mais il est » ordonné à chacun d'examiner si elle en a

» commis plusieurs et de grands, et alors » enfin qu'il use d'une juste indignation ». Cette loi, instituée par les anciens philosophes et mages (Indiens), était le principal soutien de la monarchie et la conservation de l'état; mais dans le royaume de *Carnate*, du *Maïssour*, du *Maduré* et de *Concam*, les princes abusant de leur autorité, et les ministres vexant le peuple, donnèrent occasion aux révolutions. Les sujets fatigués d'un joug trop pesant, sans se révolter contre leur monarque, accueillirent volontiers les conquérans étrangers, et les rois indigènes perdirent le gouvernement et le trône (1).

X.[e] Loi. *Ne pas molester les prêtres, les philosophes, les pénitens, les laboureurs et les femmes.* Un sergent ayant donné des coups de bâton à un Brahme, sur la grande route, entre *Padmanabouram* et *Tirouvandabouram*, le sergent fut arrêté,

(1) « C'est le précepte recommandé par les sages de l'Inde, » aux souverains, que pour être aimés de leurs sujets, il faut » qu'ils se montrent d'autant plus humains et plus modérés, » qu'ils occupent un rang plus élevé ». Nicephore Gregoras, *Histoire Bysantine*, liv. IV.

et le roi de Tavancor, *Rama Varmer*, de mon temps, lui fit couper le petit doigt. Un *moucoua* (*maquoi*) ou pêcheur, ayant pris par la main une fille *naïre*, voulait la forcer à une action lascive. La fille cria, le *moucoua* fut arrêté, examiné et convaincu, et eut la main coupée. J'ai vu moi-même à *Alangatta*, un *naïr* qui montrait à écrire aux enfans, et qui tenait le stylet de fer dans la jointure du coude, parce que le roi de *Cochin* lui avait fait couper la main pour avoir violé une femme. Les femmes ne peuvent être traînées (tourmentées) dans le corps, même par l'ordre des ministres du roi, à moins qu'il n'y ait un commandement exprès du prince. Quand elles sont coupables, on les vend; mais elles ne sont ni pendues, ni tuées. Strabon, liv. 15, parlant des laboureurs indiens, dit: « Dans » le même temps et dans le même lieu, les » uns se battent et courent des dangers contre » l'ennemi, et les autres labourent ou fouillent » la terre sans aucun péril ». Diodore de Sicile, parlant de même des agriculteurs indiens, liv. 2, tom. I.er, pag. 153, édit. d'Amst., s'exprime ainsi: « Aucun ennemi

» ne leur fait du tort; mais, par respect pour
» l'intérêt commun, on s'abstient de leur
« faire la moindre injure ». Européens, vous qui vous prétendez les plus éclairés, les plus policés et les plus civils législateurs et peuples du monde, allez apprendre les lois admirables des Indiens ! Le soldat ennemi combat à côté de l'agriculteur sans le vexer, parce que son métier est de combattre avec les soldats, et non avec l'agriculteur, qui laboure et travaille la terre au profit de tous : il est le bienfaiteur de tous, et ne doit pas être tué. On ne doit pas incendier les temples, les champs ensemencés, les arbres, les maisons; on ne doit pas désoler les campagnes; on ne doit pas molester les personnes qui n'influent pas sur le sort de la guerre; l'humanité doit marcher à la tête de l'armée; et la guerre finie, tous les maux doivent cesser avec elles. Ce sont de telles maximes qui démontrent (constituent) l'humanité, la véritable gloire d'une nation; et, comme elles sont établies dans l'Inde, elles donnent à ces peuples le droit de traiter de barbare tout le reste de l'Orient, à l'exception, peut-être, des

seuls Pérses, qui avaient les mêmes principes. A cela se joint une autre excellente maxime, qui est de ne jamais commencer la guerre que la nation n'ait été injuriée et provoquée. Arien dit : « Comme les » Indiens étaient justes et ne convoitaient » pas le bien d'autrui, ils se sont abstenus des » guerres étrangères, et n'ont envahi le pays » de personne ». Voyez la note 12 au chap. XIII, p. 574, de l'histoire indienne d'*Arien*, édit. de Raphellio. Il n'y a pas dans toute l'histoire indienne un seul exemple d'une guerre entreprise par des Indous, sans qu'ils n'aient été provoqués par des *invaseurs* ou agresseurs étrangers. Ça encore été la politique du roi de *Travancor*, de ne point attaquer, qu'il ne l'eût été.

XI.e Loi. *Payer la solde, le salaire ou la récompense de ceux qui travaillent.*

XII.e Loi. *Ne pas entrer dans un temple ou lieu sacré, sans s'être lavé et purifié dans un fleuve ou koulam*, c'est-à-dire, *étang sacré, qui se trouve ordinairement près du temple.* Les castes les plus viles, les *Parrea* (*Parias*), ou ceux qui écorchent les

animaux morts ; *Palleya* (*Poulias*), esclaves qui cultivent les champs sous la direction des *Veichyas*, et quelques autres classes, ne peuvent entrer dans les temples des tribus nobles. Ces *castes* viles, nommées *Nicher*, ont leurs *pagodes* (ou temples) séparées ; et dans les fêtes communes à toute la nation, telle que celle de la déesse *Bhagavadi*, elles déposent leurs offrandes à la porte du temple noble, et saluent de loin la divinité. Il y avait aussi une distinction civile et politique dans les classes mécaniques des artisans parmi les Hébreux. Etaient réputés honnêtes, les orfèvres, les argentiers, les forgerons et les fondeurs. Venaient ensuite les tailleurs de pierre, lès potiers, les tisserands, les barbiers, les blanchisseurs, ou ceux qui nettoient les étoffes, et les pêcheurs (1).

Telles sont les lois primitives des Indous ; on les lit consignées dans les manuscrits du

(1) Voyez *Isa*. XI, 19. *Actor*. XIX, 24. 2 *reg*., VII, 14. *Sam*. XIII, 19, 20. 2 *reg*. XII, 12, 13. Ire *chron*. X, IV, I. Presque le même ordre et la même gradation se maintiennent chez les Indiens.

Maha Tabassi Dhermaragia Gourou, grand contemplateur, maître du roi du *Pegou Dhermarajah;* num. 111, pag. 8, parmi les manuscrits *Pégouans* du musée Borgia de Velletri; et aux pag. 12, 13, 14, dans le texe pégouan du livre *Kamouva*, qui est dans la bibliothèque de la sacrée Congrégation de la Propagande, écrit sur des feuilles dorées de palmier avec des caractères noirs; et num. 6, pag. 85, entre les manuscrits Borgia; dans le livre *Amarasinha*, quelques-unes à la classe *Brahmavargga;* dans le livre *Manousmirti;* dans le livre *Mangulatara*, manuscrit traduit par le P. Amat, du texte *Pali*, et envoyé par le rel. D. *Marcello* au P. D. *Angelo Cortenovis*, à Udine; lequel, par sa lettre du 28 janvier 1735, en a fait présent à l'éminentissime cardinal *Borgia*. Toutes ces lois sont indiennes, je les ai rapportées dans le *Système brahmatique*, pag. 38, 39; *Dhermarajah Gourou*, feuillet 15, dans le manuscrit cité, porte (étend) sa doctrine morale jusqu'aux paroles et aux pensées de l'homme. Voici ses expressions: « Les fautes qu'on » commet avec la langue, sont, 1°. le men-

» songe; 2°. la calomnie du prochain, pour
» faire rompre (cesser) l'amitié et l'amour
» entre deux personnes; 3°. les expressions
» impropres, sales et déshonnêtes; 4°. les
» paroles oiseuses. Les péchés de la pensée
» sont, 1°. haïr une personne, désirer avec
» avec avidité le bien d'autrui; 2.° souhaiter
« la mort et la ruine d'autrui; 3°. être
» d'accord avec ceux qui errent dans la
» foi. Les bonnes œuvres sont, 1°. l'au-
» mône; 2°. l'observation des cinq pré-
» ceptes (qui sont de ne pas tuer, de s'abs-
» tenir de la fornication et de l'adultère;
» de ne pas voler, de ne point mentir, de
» s'abstenir de vin); 3°. honorer et révérer
» pères et mères, ses parens, et les gens de
» bien; 4°. la prière; 5°. secourir ses pères
» et mères, et ses maîtres dans leurs be-
» soins; 5°. se rendre participant des bonnes
» œuvres de son prochain; 7°. rendre le pro-
» chain participant à ses bonnes œuvres;
» 8°. assister à la parole divine et à la lec-
» ture des livres sacrés; 9°. prêcher à son
» prochain la loi divine (qui, suivant l'au-
» teur, est celle du dieu *Gautama* ou

» *Godama)*; 10°. être droit dans la foi
» (ne pas errer dans la foi de *Godama*) ».
Au feuillet 11, dans le texte *Pali*, *Dhermarajah Gourou* prescrit la formule d'adoration de son dieu *Godama*, qui est le *Bouddha* indien et le *Mercure* grec. « Celui
» (dit-il) qui veut avoir connaissance de
» la loi de Dieu, doit, avant toutes choses,
» lire trois fois les formules d'adoration sui-
» vantes, et les mettre en œuvre avec une
» foi vive: 1°. Le culte dû à Dieu très-
» sage est gravé profondément dans mon
» cœur; 2°. le culte dû à ses saintes lois,
» est imprimé fermement dans mon cœur;
» 3°. le culte dû à tous les ordres de ses
» prêtres, est imprimé fermement dans mon
» cœur. » *Dhermarajah Gourou* Talapoin, maître du roi de *Pegou*, et idolâtre, connaît son dieu *Godama*, et dans lui l'Etre suprême; il tâche d'en inspirer le culte à ses Pegouans, et nos soi-disans philosophes ne s'appliquent qu'à inspirer l'irréligion, la désobéissance, la liberté, l'égalité, les passions, l'athéisme. Il s'en faut peu que l'homme ne devienne une bête, quand il se trouve

entouré d'un si grand nombre de raisonneurs *bestiaux*. Ils n'ont pas lu ces terribles paroles de *Platon* (4e. *dialogue des Lois*) qu'on devrait sculpter sur tous les marbres : « Ne» mesis, ange du jugement, qui considère » tout, préside à toutes choses ». Quelle force, quelle énergie, quelle durée peuvent jamais avoir les lois, si elles ne sont pas étayées de la croyance à un Etre suprême, vengeur du mal et rémunérateur du bien ? Les *Malers*, c'est-à-dire, les habitans des horribles forêts des montagnes des *Ghattes*, les *Coussis* du mont Imaüs (Himala), portent dans leur cœur le sentiment d'un Etre suprême, qui punit le mal et récompense le bien.

1°. On voit clairement, d'après les lois et préceptes de *Dhermarajah Gourou*, et les trente-huit rapportées dans le livre *Mangala*, ensemble avec le texte *Pali*, que ces lois étaient dans l'origine rédigées en langue samskrétanne, puisqu'on y lit beaucoup de termes samskrétans, tels que *Mangala*, *Outtama*, *Godama*, *Niba*, etc. 2°. Les lois de *Noé* qui étaient en très-petit nombre,

s'augmentèrent d'autres préceptes donnés par des philosophes indiens; ce qui me persuade que ces lois ne furent compilées et rédigées par écrit, que vers 600 ou 700 ans avant Jésus-Christ, quand commença à se former l'école des Samanéens, philosophes indiens. 3°. Les lois que nous venons de rapporter, sont purement *morales*, et appartiennent au *Samaveda*, ou à la loi morale. Il y a en outre les lois *dogmatiques* qui appartiennent à l'*Ircouveda*, c'est-à-dire, à la loi des choses célestes et divines, c'est-à-dire, lois dogmatiques. Enfin, il y a des lois *cérémonielles* qui traitent des sacrifices, rites et ablutions, et qui appartiennent au *Yagiourveda*. Le dictionnaire des Brahmes *Amarinsinha* fait mention de ces trois espèces de lois au chapitre *Chabdadivargga*. Les gardiens de ces lois écrites qui se conservent dans les temples et les académies, sont toujours les prêtres *Brahmes*, à qui seuls il est permis de les lire.

CHAPITRE IV.

Castes ou Tribus des Indous.

Les tribus, *giadi* ou *varna*, que les Européans appellent improprement *castes*, sont en grand nombre. Il y en a quatre nobles, les *Brahmes*, les *Kchetrias* ou *Rajapoutras*; les *Vaichyas*, et les *Choudras*. On en fait remonter l'institution jusqu'à *Noé*, qui est le roi *Manou* des Indous. Les Brahmes, *Brahmana* ou *Vipra*, constituent la tribu sacerdotale. Leur pontife *Sarvaveda*, c'est-à-dire, celui qui a déjà exercé toutes les fonctions sacerdotales, préside au culte divin, et les sacrifices ne peuvent se faire sans son ordre. Tous ceux qui ont fait quelque sacrifice public, s'appellent *Ambouroundiri*; ceux qui ont accompli le sacrifice *Yaga* que j'ai décrit dans le *Systema brahmanicum*, pag. 1. et suiv., s'appellent *Yajamana* ou *Yachda*; ceux qui sacrifient publiquement et avec

solemnité au dieu *Soma*, ou à la *Lune*, sont *Somadri*, *Somabadi* ou *Dikchida*; ceux qui enseignent les sciences et préceptes moraux, sont *Gourou* ou maîtres; ceux qui enseignent les prières publiques vocales, sont *Chrotria*; ceux qui apprennent à dire les prières secrètes nommées *Mandra*, s'appellent *Adcharya*; ceux qui observent le ciel, les étoiles et les éclipses, sont *Grahachastri*, c'est-à-dire, astronomes; ceux qui s'adonnent à l'astrologie, totalement différente de l'astronomie, sont appelés *Jodichyachastri*. Il y a quatre instituts philosophiques; 1.º les *Brahmadcharis*, c'est-à-dire, continens ou célibataires; 2.º les *Grahastas*, c'est-à-dire, qui ont femme; 3.º les *Vanaprastas*, c'est-à-dire, solitaires ou hommes de forêts, déserts; de *vana*, solitude, désert, et *prasta*, qui se tient dans un lieu, habitans des solitudes, des déserts: ils sont appelés par Strabon (*p.* 713) *Hylobii*; ce sont les *Mouni* ou *Mauni*, c.-à-d. *silenciaires*, parce qu'ils ne parlent pas; ils ne se nourrissent que de racines, de fruits et d'herbages; 4.º les *Bhikchous* ou mendians, qui vivent d'au-

mônes; ce sont les plus nombreux (1). Les *Talapoins* du *Pégu* et de *Siam* sont de ce dernier

(1) Il faut remarquer que ces philosophes ne sont pas prêtres, ni de la caste des Brahmes, quoique les Brahmes professent quelquefois ces quatre instituts, mais séparément des *Gymnosophistes*, *Samanéens*, *Yoguis* ou *Gosouamis*, qui ne mangent pas avec les Brahmes, et n'entrent point dans leurs pagodes ou temples. Ces derniers sont aussi eux-mêmes distingués en quatre espèces; savoir, les solitaires, ceux qui vivent en communauté et possèdent des biens immeubles, les mendians ou vrais Gymnosophistes, et les *Sanyasis*, qui abandonnent tout, jusqu'à leurs propres femmes, et vont pareillement nus. Ces philosophes, tous distincts des Brahmes, pratiquent des pénitences incroyables. « Plusieurs » ayant fait vœu d'être toujours assis, ne peuvent plus se re- » lever; d'autres se dévouent à tenir un bras toujours élevé » en l'air, de manière qu'il se forme, dans l'articulation du » bras avec l'épaule, une anchylose, un calus si solide, qu'ils » ne sont plus capables d'abaisser ce membre. Quelques-uns » tenant sans cesse les poings fermés, leurs ongles croissent » dans la chair tant que la main en soit percée à jour. Tels » traînent des chaines énormes, tels soutiennent en l'air des » poutres fort pesantes. Il y en a qui se roulent du haut en » bas des montagnes. » (Chev. *Pallebot de St.-Lubin*, liv. cité, tom. I.er, pag. 25.) J'en vis un qui portait une grosse chaine au prépuce; un autre, une espèce de cage de fer, où il avait passé la tête jusqu'au cou; et un troisième dont le bras était tout desséché. *Cicéron*, *Diodore*, *Arrien*, *Strabon*, *Josephe*, *Eusèbe*, *Tertullien* et *Saint-Augustin* ont décrit ces philosophes extravagans. Du temps de Saint Epiphane, on

institut ; ce sont des philosophes célibataires, mendians, émigrés de l'Inde, qui, au premier siècle de l'ère chrétienne, portèrent la religion de *Bouddha* ou *Godama* (Mercure) dans le *Pégu*, à *Siam*, à la *Chine* et au *Japon*. Ils n'admettent point la Trinité Indienne *Brahma*, *Vichnou* et *Chiva*, ne

---

comptait soixante-douze sectes philosophiques dans l'Inde, comme il le dit lui-même, (*lib.* 3, *contrà hæres.*, *pag.* 485, *édit. de Basle*) ; et ces philosophes répandirent la religion et les dogmes des Indous en *Ethiopie*, comme le remarque *Pamelius* sur le chap. 62 de l'*Apologie* de Tertullien, pag. 83 ; *Vives*, dans ses *Commentaires* sur le liv. 14 *de la Cité de Dieu* de Saint Augustin, pag. 1734, édit. de Par. ; *Philostrate*, dans la vie d'*Apollonius*, liv. 3, chap. 6 et liv. 4, ch. 6 ; *Lucien*, *in Fugitivis*, p. 360, tom. 3, édit. d'Amsterd., 1743. Toute la Tartarie est remplie de ces philosophes descendans des philosophes indiens. Le *Khoutouktou* des *Kalkas*, le *grand Lama* du *Thibet*, est de leur race. Dans l'Inde, vivent encore les *Phallophores* ou Lingamistes, appelés *Pandara* ; les *Yoguis* et *Gosouamis*, ou *Gymnosophistes*, les *Kahirs*, les *Taders*, les *Paramanghias*, les *Decambarams*, les *Brahmadcharis* ou continens, les *Sanyasis* ou religieux qui abandonnent tout, les *Andis*, qui sont entièrement nus, les *Vanaprastis* ou les solitaires dans les bois, les *Bhiksous* ou mendians, les *Ahambramas* et les *Tahassis*, ou les contemplatifs, et autres que je ne connais point. *Fakir* est un mot arabe ou persan et non pas indien, et c'est mal-à-propos qu'on les nomme tous *Fakirs*.

reconnaissent pas pour divinité *Isis* ou *Bhavani*, déesse indienne, qui est la *nature* personnifiée; n'adorent pas les élémens, le feu, l'eau, la terre et l'air, représentés par les Brahmes sous différens symboles, ont un culte plus abstrait, et admettent pour leur divinité principale, *Bouddha*, *Chakya*, *Godama*, ou *Amida*, toutes épithètes samskrétannes du dieu *Mercure*; car *Bouddha* veut dire Dieu savant, intelligent; *Godama*, pasteur des vaches; *Amida*, qu'on ne peut mesurer; *Chakya*, fin, ingénieux, pénétrant: or toutes ces épithètes appartiennent à *Mercure*. Les Talapoins admettent la transmigration des ames, le dieu *Godama*, son adversaire *Devada*, l'immortalité de l'ame, le jeûne, les ablutions, la lecture des livres sacrés, le célibat, et les cinq préceptes capitaux dont nous avons parlé ci-dessus, comme les *Bouddhistes* de l'Inde. Cette secte est fort répandue dans le *Thibet*, parmi les *Calmouks* et jusqu'en *Sibérie*, parce qu'étant nombreuse et professant la mendicité, elle passe en mendiant du cap *Comorin* jusqu'en *Sibérie*. Les Gymnosophistes d'*Ethiopie*, dont parle *Apollonius*

de Tyane, dans *Photius*, (*Codic.* 141, pag. 999 et suiv., de l'édit. de Rouen, 1653), descendaient de ces Gymnosophistes mendians de l'Inde, et appartenaient à la même secte. « Ils (les Gymnosophistes d'Ethiopie) vivent » nus, en plein air, et habitent une mon- » tagne placée par la nature dans une situa- » tion agréable et peu éloignée des bords du » Nil. » Diodore de Sicile, parlant des Brahmes Indiens (tom. I.er, liv. 2, pag. 153, édit. d'Amsterd), les décrit ainsi : « Affran- » chis de tout emploi public, ces philoso- » phes ne sont ni maîtres ni sujets de per- » sonne ; les leurs (c'est-à-dire, le peuple) » les appellent cependant pour les choses » divines, pour offrir des sacrifices, et pour » les obsèques des défunts, comme étant » chers aux Dieux et très-habiles dans ce » qui concerne *Pluton*. » Il est faux que les Brahmes ne soient pas employés dans les charges publiques; car dans le Malabar, les rois d'*Edapâlli*, de *Parour* et d'*Aradcheri*, sont Brahmes; et le *Dalava* ou premier ministre du roi de *Travancour*, en 1776, était aussi un Brahme.

Dans les états indépendans qui obéissent à des rois idolâtres, indigènes, les Brahmes sont, comme du temps de Diodore de Sicile, les seuls régulateurs de la religion, sacrificateurs, instituteurs, calculateurs des éclipses, et conseillers des monarques; ils ont leurs initiations au sacerdoce. Au Malabar, ils vont pieds nus, et ont aussi le corps nu, au dessus de la ceinture. Leur habit est une pièce de mousseline qui leur couvre les reins et les cuisses, jusqu'aux pieds qui restent découverts. Ordinairement ils portent un parasol de feuilles de palmier, pour se garantir des rayons trop ardens du soleil, un bâton dans la main, un anneau au doigt, et un *grantha* ou livre sous le bras; quelques-uns se couvrent le dos avec une autre pièce de mousseline, qui paraît être le *superhumerale* dont parle Apollonius de Tyane. « Les Brahmes, dit-il, portent un bâton, un » anneau, et leur habillement est formé en » *superhumerale*. » (*Photius*, livre cité.) C'est une chose admirable que la tenacité des dogmes, rites, coutumes, dans laquelle ces philosophes se sont maintenus depuis Alexandre

le-Grand jusqu'à nos jours. Jamais un Plébéien n'est entré dans leur ordre, ni n'a été admis au pontificat, comme cela eut lieu chez les Romains.

A leur naissance on célèbre une fête ou cérémonie appelée en langue samskrétaune *Jataga karma*. *Iataga*, naissance, étoile de la naissance ; *karma*, cérémonie, c'est-à-dire, *rite sacré de la naissance* ; dans cette cérémonie on détermine le bonheur de la constellation et du destin de l'enfant. Onze jours après, on fête le *Nama karma*, l'*imposition du nom*, rite sacré dans lequel on donne le nom au nouveau-né ; et c'est toujours celui d'un des principaux dieux, comme *Krichna*, *Rama*, *Govinna*, etc. Cent cinq jours après sa naissance, on célèbre le *Carna karma* ou *Cenda karma* ; c'est-à-dire le moment où on lui perce les oreilles pour lui mettre des pendans d'or. A sept ans, l'enfant devient *Bradmadchari*, c'est-à-dire, continent, chaste ; à douze, on le fait *Grahi*, *Grahasta*, ce qui veut dire *époux* et *mari* ; et tous ces différens degrés se célèbrent par des libations, des sacrifices, des ablutions, des prières et des festins. Le

cordon *Yagnapavada*, signe distinctif de l'ordre sacerdotal, et composé de cent huit tours de fil, se met à l'enfant à l'âge de sept ans. On le fait passer de l'épaule gauche sous le bras droit, où on l'attache avec trois nœuds, et il donne à l'initié la faculté d'offrir le sacrifice *Yaga* ou *Yagna*, dû au Soleil ou *Mitra*, et de lire les trois lois, *Ircou*, *Sama*, *Yajiour Veda*. A cela se joint le *Coudoumi* ou *Couroumbi*, qui est une petite touffe de cheveux, qu'on laisse au haut de la tête; tout le reste est rasé et tondu. C'est un autre signe de la noblesse et plénitude de l'ordre sacerdotal. Si un Brahme vient à perdre par sa propre faute le *cordon* ou le *courombi*, il devient irrégulier, et ne peut plus exercer son ministère. Pour le ravoir, il faut qu'il jeûne, qu'il fasse l'aumône, qu'il se prosterne, qu'il pratique des ablutions; et après une pénitence publique il est reçu de nouveau dans l'ordre, par neuf Brahmes, avec les mêmes cérémonies, prières et sacrifices que lors de sa première réception. Les aveugles, ceux qui sont mutilés, estropiés d'un bras ou d'une jambe, ceux qui sont louches, contrefaits, qui ont la rogne, la

lèpre, ou une taie dans l'œil, sont exclus du ministère sacerdotal. Si un Brahme se rend irrégulier par le meurtre d'un autre Brahme, d'une vache ou d'un homme quelconque, tous les Brahmes du *Grama* ou du district s'assemblent, lui coupant le *couroumbi* et le *cordon*, le dégradent du ministère et de la tribu; puis on le met sur une ânesse, le visage tourné en arrière, et dans cet état on le chasse du pays. J'ai traité, dans le plus grand détail, de l'état et différence des classes, rites et initiation des Brahmes, dans le *Systême Brahmanique, p.* 45, 46, 47 *et suiv.* Il serait iuutile de répéter le même sujet.

Je vis à *Parour*, pendant que le roi de Travancor faisait la revue de ses places fortes, plus de deux mille Brahmes qui l'accompagnaient dans son voyage; ils portaient, dans un long brancard soutenu par huit Brahmes, un tabernacle quadrangulaire, dans lequel il y avait une petite statue d'or de la déesse *Bhagavadi*, pour laquelle tous les Indous ont une grande dévotion. Ce tabernacle était tapissé de soie jaune, couleur favorite des Indous, comme le rouge l'était des Egyptiens.

Tous les autres Brahmes allaient autour de ce tabernacle, récitant continuellement certaines prières en langue samscrite; et personne des tribus ignobles ne pouvait s'approcher de cette arche sacrée, parce que deux Brahmes, qui allaient devant, criaient en langue malabare : *po, po*, c'est-à-dire, *allez, allez*, éloignez-vous, gens vils, souillés, immondes. L'usage ordinaire des Brahmes est de mettre cette idole au centre d'un cercle tracé sur la terre, et d'entourer eux-mêmes cette statue, en formant un cercle de personnes parfaitement unies. Ils disent alors tous ensemble les prières, et le *Sarvaveda* ou Brahme qui officie, répand quelques fleurs sur la statue; ce qu'on nomme *Arkyapouja* ou sacrifice de fleurs. D'autres fois on décrit un cercle, et l'on met à la circonférence huit petites statues des dieux, le visage tourné hors du cercle, et de manière qu'elles regardent les huit rumbs des vents. Les Indiens croient que huit divinités inférieures, qui sont *Indra*, *Aghni*, *Yama*, *Niroudi*, *Varouna*, *Vayou*, *Vaichrava* et *Chiva*, président aux huit parties du monde, et aux

huit régions de l'air; c'est pourquoi ils les mettent à des distances égales entre elles, et les invoquent pour qu'elles maintiennent le cours et la durée du monde, et continuent à y exercer leur providence : culte bien différent du manicheïsme que le journaliste de Pise attribue inconsidérément aux Brahmes. Souvent ils font le *Dchacra* ou cercle, et placent ensuite au centre la statue du dieu *Chiva* ou *Mahadeva*, autour duquel ils font cent tours et plus, invoquant Mahadeva ou le grand dieu, qui est le soleil. Par les attributs que l'on donne à ce dieu, et par le tour et le cercle, il est aisé de voir que ces prières et ces processions ont pour but d'honorer le soleil. Plusieurs des temples du Malabar, du Maduré et du Carnate, sont circulaires; c'est pourquoi les Malabares les appellent *Moukalvattam*, c'est-à-dire, temples ronds dans les trois quarts de leur périphérie. Le temple ancien du soleil qui se voit à Rome, sur la place, vis-à-vis l'église de Sainte-Marie en Cosmedin, et qu'on a supposé consacré à la déesse *Vesta*, ainsi que celui de Terni dédié aussi au soleil, et maintenant transformé en

une église, ont une forme ronde semblable à à celle de quelques temples ou moukalvattam du Malabar. Autour de css temples, comme à la circonférence d'un cercle dont le centre est le grand dieu Soleil, on fait encore aujourd'hui des processions dans lesquelles on promène le Lingam, symbole de la vertu générative du soleil; de sorte qu'on doit regarder comme des lieux consacrés au soleil, les temples circulaires qu'il y avait dans l'antiquité, à Rome, dans la Grèce et en Egypte. Dans ce dernier pays, s'il faut en croire Hérodote, livre II, on célébrait la fête du Phallus ou Lingam, omme on la célèbre aujourd'hui dans l'Inde.

Quoi qu'il en soit de ces rites payens, il paraît impossible que les anciens Brahmes n'aient eu quelque connaissance des cérémonies des Juifs. La bible fait mention de l'esclavage de ce peuple sous Cyrus, qui transporta plusieurs milliers d'entr'eux dans la Perse; ce qui est confirmé par Josephe, qui, dans son livre contre Appion, s'exprime ainsi : « Les Perses établirent à Babylone » plusieurs milliers des nôtres qu'ils avaient

» emmenés». Les villes de la Perse étaient remplies de familles juives. Qui assurera que le rit et la cérémonie de l'imposition d'un nom au lévite Brahme, n'ait pas pris son origine dans l'usage analogue des Hébreux, décrit dans les livres d'Esdras, de Néhémie et des Paralipomènes? Qui pourra dire que la fable indienne suivant laquelle les Brahmes sont nés du cerveau du dieu Brahma, et sont les gardiens de de la loi et les interprètes de la volonté divine, ne soit pas une allégorie de la doctrine du Lévitique et du Deutéronome sur les lévites juifs? L'intégrité du corps, l'innocence de la vie, la pureté légale, la légitimité de la naissance, la consécration, l'usage d'avoir la la tête rasée, le pouvoir d'expliquer les livres sacrés, étaient autant de devoirs ou de prérogatives attachés à la tribu de Lévi, comme ils l'étaient chez les Indous à celle des Brahmes. (Voyez le Lévitique et les Nombres). La division du Véda en dogmatique, cérémonial et moral est la même que celle de la loi des Juifs; le sacrifice *Yaga* ou *Yagna*, dans lequel on étouffe un agneau ou un mouton, comme on en tuait un chez les Juifs; l'onc-

tion de la tête du Brahmadchari, avec de l'huile de coco et du safran, pareille à celle qui se faisait sur la tête du pontife Hébreu; les signes sacrés imprimés sur le front des Brahmes avec le *Tirounira* ou cendres sacrées, et représentant le nom hiéroglyphique de Mahadeva ou du grand dieu Soleil, comme les pontifes Hébreux portaient sur le front une lame d'or avec l'inscription *kodesch la Iehovah*, c'est-à-dire, sainteté à Jehovah; enfin mille autres rits, lois et usages prouvent, à mon gré d'une manière irrésistible, que les Brahmes ont eu quelques notions des livres sacrés du peuple Juif; qu'ils en ont emprunté diverses lois et pratiques, et que les Védas ou les trois lois des Brahmes n'ont été compilées qu'après la mort de Moïse, et non pas deux mille ans avant Jésus-Christ, comme le prétendent sans fondement M.[rs] Wilkins et Jones. Néanmoins il est sûr que les dogmes indiens diffèrent essentiellement de ceux des anciens Hébreux; les derniers se rapportent tous au culte de Jehovah, dieu unique, immense, infini; les premiers ont pour objet unique la

croyance de plusieurs divinités telles que le soleil, la lune, les planètes, les quatre élémens, le feu, l'eau, l'air et la terre, les animaux, les vents, les génies, etc. comme nous le ferons voir plus loin. L'immortalité des ames et leur transmigration constituent les dogmes caractéristiques de la doctrine des Indous; le dernier fut adopté par les Juifs de Perse; il en est parlé dans leur Talmud. Dans un ouvrage *sur les rits et usages des Hébreux*, composé par le Rabbin Paul Medici, et commenté par un autre Rabbin, Nicolas Strata, imprimé à Venise en 1742, on découvre plusieurs erreurs et grand nombre de superstitions indiennes que les Talmudistes ont adoptées dans leur Talmud de Babylone. Il en résulte si évidemment qu'il y a eu une communication entre les mages de la Perse et les Juifs, qu'il est presque impossible de ne pas l'appercevoir. (Voyez Josephe, livre 1.er, contre Appion). Saint Jérôme, dans son commentaire sur le vingt-troisième chapitre de Saint Mathieu, dit:
» Les Pharisiens, par une fausse interpréta-
» tion de ce précepte, écrivaient sur des
» morceaux de parchemin le décalogue de

» Moïse, c'est-à-dire les dix commandemens
» de la loi, les pliaient, se les attachaient
» au front, et en faisaient une espèce de
» couronne pour les tenir sans cesse devant
» leurs yeux, comme le pratiquent aujour-
» d'hui même les Babyloniens, les Perses
» et les Indiens, chez lesquels c'est une
« marque de religion de porter cet écrit ». Un docteur de Sorbonne a remarqué à ce propos, que les Indous idolâtres ne portent pas le décalogue au front, mais bien des marques distinctives de leur secte philosophique, imitant en cela la pratique des Juifs. Et en effet, les idolâtres de l'Inde portent aujourd'hui même sur le front le nom hiéroglyphique de Mahadeva, de Vichnou et de la déesse Bhavani, qui sont leurs principales divinités. (Voyez un traité dogmatique *de la Vocation des Nations*, imprimé en 1700.)

II. La seconde tribu noble est celle de *Kchetrias* ou *Rajapoutras*, c'est-à-dire enfans de roi; *Raja*, roi; *Poutra*, enfant. Le P. Marc della Tomba dit dans un de ses manuscrits: *Ragpout, espèce de Brahmes destinés à être soldats. Ragpout* est une cor-

ruption intolérable du mot samscrit composé *Rajapoutra;* et cet auteur qui ne sait que tronquer et mutiler les noms de la langue primitive samscrite, les défigurant par l'imitation du langage vulgaire de l'Inde, veut se faire juge des expressions et des termes samscrits. Les Rajapoutras ne sont pas Brahmes, mais Kchetrias, ou militaires; ils forment la seconde tribu indienne qui est en même temps la tribu militaire et la tribu royale; car c'est de son sein que sont tirés les rois Indiens. Le P. Norbert, missionnaire capucin de Pondichéry, dont j'ai les manuscrits devant les yeux, connaissait mieux que le P. Marc della Tomba, la force du mot *Kchetria.* « La seconde caste (classe ou tribu) » est appelée Satria (Kchetria), et n'est com- » posée que de la famille royale ». Comme parmi les Hébreux et les Egyptiens il y avait une famille royale uniquement attachée au gouvernement et à la profession des armes, de même parmi les Indous cette seconde tribu royale se conserve jusqu'à nos jours, et elle gouvernerait encore si des étrangers ne s'étaient pas emparés de la majeure partie

de l'Inde. Plutarque, dans son livre d'Isis et d'Osiris, parlant des Egyptiens, dit : « Ils » choisissaient leurs rois parmi les prêtres » ou les guerriers; les premiers étant ho- » norés par leur savoir, et les autres par » leur courage. Si un militaire devenait roi, » il était admis aussi-tôt parmi les prêtres, et » initié dans la philosophie, qui était, pour » la plus grande partie, cachée sous des fa- » bles dont les voiles allégoriques laissaient » seulement entrevoir des vérités très-im- » portantes ». Cet usage des Egyptiens est encore établi dans l'Inde. Les monarques légitimes Indiens sont les *Kchetrias*, et dans quelques cas les Brahmes. Nous avons déjà dit que les rois Aradcheri, Edapalli, et les rois de Parour et de Pandalam dans le Malabar, étaient Brahmes.

Les Kchetrias, dès leur plus tendre jeunesse, sont élevés par les Brahmes, et instruits dans leurs écoles et académies. Ils portent le cordon, mais n'ont pas le pouvoir de lire ni d'interpréter le Véda : le cordon des membres de cette tribu est l'emblême d'une vertu royale nécessaire pour gouverner avec

sagesse, et rendre une justice impartiale au peuple; c'est à ce but que tendent les études que font les Kchetrias dans les écoles des Brahmes. Le roi de Cochin *Peroumparapil*, les anciens rois du Maduré, le roi Colatiri ou Colastri, et celui de Travancore, Rama Varmer, ont tous été élevés dans les Kchetras ou temples des Brahmes. Ces prêtres, ainsi que l'avait observé Strabon, sont toujours auprès du prince régnant, pour l'empêcher de commettre des actions contraires à la religion et aux lois du pays. Celui qui commande sur un royaume de cent provinces qu'on appelle *Rachtra*, s'intitule *Dchacravarti* ou *Maharaja*; celui qui en régit un de douze provinces, a pour titre *Ichvara*, qui signifie Seigneur ou *Douadacha mandalechvara*, seigneur de douze provinces, ou *Nrba*, c'est-à-dire roi; celui qui commande à une province seule, est appelé *Raja*, roi; *Adhichvara*, seigneur illustre; *Nayaga*, seigneur; *Pala* ou *Palaga*, régent, gouverneur; *Karta*, seigneur qui gouverne. Des géographes et des voyageurs ignorans ont fait *Naïk* par corruption du mot sams-

crit *Nayaga ;* comme ils ont changé *Palaga* en *Paleagar*, *Raja* en *Raza* et *Rag ;* Pline en a fait *Rachia.* La cour du roi se nomme *Rajadhani* ; le conseiller du roi, *Mandri* ou *Amadya ;* l'ami du roi, *Mitra*, *Saggui* ou *Souhrl*; les concubines du roi, *Bhodjynya* ; le lieu où s'assemble le conseil des Kchetrias pour traiter des affaires du gouvernement, *Rajasabha* ; le conseil secret, *Rahasya* ; le trône, *Sinhasana ;* le visiteur général, *Maha karta kritaga* ; le ministre des peines et des supplices, *Maha danda nayaga ;* le généralissime *Mahasena ;* le précepteur ou instituteur de l'enfance des successeurs à la couronne, *Mahacoumaramatya ;* le gardien des portes intérieures du palais, *Dvasta*, *Darchaga*, ou *Dvarapala ;* le commandant de la forteresse, *Cottapala ;* le gouverneur de la ville, *Pourapala ;* le surintendant des rivières et des ports, *Tourapala ;* le préfet d'un district, *Adhigari* ; l'ambassadeur, *Sandechadchara* ou *Douda ;* les espions, *Abasarpa* ou *Dchara ;* l'astrologue de la cour, *Jodicha ;* le majordome, *Canjougouia ;* et le trésorier,

Cochadhyakcha. Toutes ces charges sont nommées dans l'*Amarasinha*, le *Vyagarna*, et l'inscription de Monguir, écrits que l'on croit antérieurs d'un ou deux siècles à Jesus-Christ; ainsi elles existaient déjà toutes à cette époque dans les cours indiennes. Au Malabar, il y a aujourd'hui la charge de *Torakaren*, c'est-à-dire, intendant des ports et des rivières; de *Senabadi* ou généralissime de l'armée; de *Valiasarvadi*, ou premier ministre; de *Sarvadi*, ou ministre général de quatre provinces (ceux-ci sont au nombre de seize), et un grand nombre de *Kariakarers* ou ministres particuliers; d'*Adhigaris* ou ministres d'un district; de *Pravartikarers* ou receveurs, et de *Poullas* ou de greffiers.

Pour montrer l'excellence des sages et prudentes maximes de gouvernement que les Brahmes inspirent aux *Kchetrias*, je vais traduire quelques Chlogas ou sentences samscrites écrites en vers libres; elles ont été copiées des livres des Brahmes de l'académie de Tridchour, par le savant père Jean Ernest Hanxleden, qui les a ajoutées de sa propre main au *Vyagarna* ou syntaxe sams-

crite que j'ai maintenant entre les mains.

Trente-six qualités que doit avoir un roi.

1er. *Chloga.* La puissance, le bon conseil, l'étendue du pays, la richesse des places fortes, la force militaire, un ami véritable, et la bonne intelligence mutuelle avec les voisins, sont les sept appuis d'un royaume.

2e. *Chloga.* Le roi doit être riche, posséder des forteresses et aimer son peuple; il est obligé, plus que tout autre, de dompter son ame (ses passions), pour s'occuper du gouvernement; il doit être bienfaisant et avoir un ami sincère.

3e. *Chloga.* Le roi doit exercer la patience en sept occasions; connaître les bonnes et les mauvaises qualités de chaque chose; examiner avec les yeux prudens d'un vieillard les choses passées, et en tirer des inductions pour l'avenir.

4e. *Chloga.* Il doit être accoutumé à s'abstenir des femmes comme des boissons, savoir supporter l'une et l'autre soif, être infatigable au travail; ne pas faire parade d'une vaine gloire, et haïr les titres et le faste.

Les premiers chefs indiens furent des *Egavagi*, c'est-à-dire monarques (*Ega*, unique; *Vagi*, gouverneur); de sorte que la monarchie fut la première forme du gouvernement indien. Les idolâtres indigènes l'ont conservée long-temps, témoins les *Marachdes* appelés par corruption *Marattes*, quelques rois de Népal (1), le roi de Candi, dans l'île de Ceylan, et le roi de Travancore, qui tous sont princes absolus. *Manou*, selon les traditions indiennes, fut le premier roi; et ce *Manou*, appelé dans quelques livres indiens, *Manou Nahoucha*, est sans aucun doute notre Noé, de l'aveu même de M. Jones. Anquetil du Peron, écrit *Egogi*, pour *Egavagi*, ce qui vient de ce qu'il ne connaissait pas la racine de ce mot. Le laborieux voyageur nous a donné dans le premier volume de ses Recherches historiques et géographiques, article 8, une série des anciens rois de l'Inde, sous le titre de *Catalogue des*

---

(1) Il existe dans le musée Borgia un manuscrit du Père *Marc della Tomba*, où l'auteur donne une idée exacte et complète du royaume et des rois de Népal.

Rajas de l'Inde, depuis les temps voisins du déluge, série qu'il a prise dans le *Tedzkerat assalatin.* Le P. Tieffenthaler donne un autre catalogue de ces rois, et un troisième est donné par les Anglais, dans le second volume des Recherches asiatiques; *Discours sur la chronologie des Indous.* Tous ces catalogues ont été pris des *Pouranas* des Indous, c'est-à-dire, de leur ancienne histoire appelée *Mahabharada*, ou grande histoire contenue en dix-huit livres. Le *Mahabharada* que je possède manuscrit en langue malabare, est écrit en vers, et rempli de personnages et de rois fabuleux et supposés (1); la série des rois

---

(1) *Bharata* ou *Bharaden*, que le P. Marc dalla Tomba et M. Anquetil du Perron écrivent *Bhart* ou *Barth*, suivant la prononciation vulgaire de l'Indostan, était frère de *Rama* ou Bacchus indien, dont la femme est *Sida* ou l'Ariadne des Grecs. En langue samskrétanne, *bharadi* signifie il gouverne; *bharasi*, tu gouvernes; *bharami*, je gouverne; *bharada* ou *bharata*, gouverneur; *bharanya*, appointemens qu'on donne à celui qui gouverne; *bhartavaya*, chose qui est gouvernée; de sorte que la seule étymologie du nom *Bharata* ou *Bhart* prouve que le personnage à qui ce nom est donné, est un être fabuleux. C'est cependant par ce roi que commence le cata-

est elle-même fabuleuse, puisque l'on y fait descendre les uns du soleil et les autres de la lune. D'ailleurs, ces catalogues ne se rapportent pas les uns aux autres; ils ne s'accordent ni sur le nombre des rois, ni sur leur succession, les époques de leurs règnes et leurs générations. Pour se convaincre de cette vérité, il ne faut que jeter un coup-d'œil sur le catalogue des Anglais et sur celui de M. Anquetil du Perron. Cette discordance, qui existe dans les sources mêmes, prouve invinciblement combien il faut ajouter peu de foi et aux catalogues et aux livres dont ils sont tirés. C'est une série semblable à celle des anciens rois de la Chine; je ne veux pas cependant avancer que parmi tous ces souverains, il ne s'en trouve quelques-uns de réels.

Tout ce qu'on peut inférer et du *Mahabharada* et du catalogue des rois indiens consigné dans les Recherches asiatiques des

---

logue des monarques indiens de M. Anquetil du Perron. Voyez le dictionnaire du P. Hanxleden, et le *Vyagarna* des Brahmes. Le *Mahabharadà* existe dans la bibliothèque nationale de France.

Anglais; c'est que *Manou* premier ou *Adam* (en langue samscrite *adi*, signifie premier, *adicarana*, cause première), vécut 5,794 ans avant l'an 1788 de notre ère vulgaire; *Manou II*, ou *Manou Naoucha*, le Nochos des Grecs, et le Noé des Chaldéens et des Israélites, 4,737 ans avant la même époque; du temps de ce roi, arriva le *vellapralaya*, le déluge ou la destruction de la terre par l'eau. *Hirannyacasipou* ou *Hirannyadchen*, le même peut-être que Nemrod, et que les Brahmes comptent parmi les mauvais génies, régnait 4,006 ans avant la même année. *Bali* ou *Mahabali*, le grand Bali, Belus premier, roi d'Assyrie, 3,892, selon les Brahmes; ce roi était aussi fils d'*Adidi*, mère de tous les mauvais génies, suivant le *Mahabharada* : viennent ensuite *Bouddha* ou *Dhermarajah*, Thot ou Thaut des Egyptiens, Hermès des Grecs, qui régna 2,815 ans avant l'année 1788; *Vikramaditiya*, 1,844 ans; et *Devapala*, 1,811 ans avant cette même époque; enfin *Salbahin*, *Salbahan* ou *Salivahan*, qui mourut l'an 78 de notre ère vulgaire; c'est de sa mort que date la

nouvelle ère des Brahmes Marattes, Malabares, Canarins, et Tamouls nommée *Salivahana sagaptam*. Pline l'ancien, Diodore et les autres auteurs Grecs ou Latins ne méritent aucune croyance sur la chronologie et la série des rois de l'Inde, parce qu'ils n'avaient pas lu les livres indiens, et ne firent que copier sans examen quelques relations militaires des Grecs. Strabon les critique à juste titre, comme flatteurs d'Alexandre, et exagérateurs des choses que celui-ci vit dans l'Inde. *Bharaden* ou *Bharata*, est le premier monarque dont tous les Indous font dériver la race de leurs rois indigènes; ils le font régner 1600 ans avant Jésus-Christ.

Les rois certains sont, 1.° Cyaxare, contemporain de Cyrus. Suivant Xénophon dans sa Cyropédie, Cyaxare écrivit à Cyrus, et lui envoya de l'argent. Strabon nous a conservé une tradition suivant laquelle Cyrus doit avoir fait une expédition dans l'Inde; mais Diodore et Mégasthènes qui avaient consulté les traditions indiennes, ne reconnaissent d'autres entreprises contre ce pays, que celles

de Bacchus et d'Alexandre. Probablement Cyrus conquit la portion de l'Inde située au nord-ouest de l'Indus, qui obéissait tantôt aux Perses, tantôt aux rois indiens. La capitale en était Candahar, et Darius retirait de ce pays soixante talens de contribution. Cyrus envoya Scylax de Caryande examiner l'embouchure de l'Indus. Robertson conteste ce fait rapporté par Hérodote et Arrien ; il se fonde sur le silence de Néarque, de Ptolémée et d'Aristobule ; mais l'argument négatif tiré de deux écrivains qui vivaient plus de cent ans après Hérodote, n'affaiblit pas le témoignage de cet écrivain très-versé dans l'histoire des Perses. L'on voit d'ailleurs dans Strabon, que les auteurs grecs vantaient outre mesure les conquêtes d'Alexandre dans l'Inde, comme les Anglais modernes, qui prétendent être les seuls Européens qui aient surpassé celles du héros de Macédoine, de Darius, de Seleucus, et tous les anciens vantent les leurs. Les Grecs avaient la prétention d'être les seuls qui connussent parfaitement l'Inde, et les Anglais s'arrogent au-

jourd'hui la même prérogative, quoiqu'ils ne soient maîtres absolus que de la navigation du Gange et de quelques villes maritimes.

La vingtième satrapie de Darius paraît être la partie de l'Inde située au nord-ouest de l'Indus. On voit plusieurs noms indiens dans le dénombrement des armées de Xerxès, de Darius Nothus, et de Darius Codoman, qui font croire que quelque portion de l'Inde demeura soumise aux Perses aussi long-temps que dura leur empire.

2.° Après la conquête de la Perse par Alexandre, et quand l'Inde se fut soumise à ce conquérant jusqu'aux environs de Lahor, ville très-ancienne de ce pays, les écrivains grecs nous ont transmis quelques noms de monarques indiens. Au-delà du Choaspe régnait la reine Cléophide, qui vint au-devant d'Alexandre, suivie d'une troupe de femmes de distinction. Porus, qui, en langue indienne, se prononce *Pourou*, combattit contre Alexandre; Omphis, nommé le roi Taxile, se confia à sa générosité. Alexandre arriva jusqu'au fleuve Jamouna, mais il ne le traversa point. Voyez la vie

d'Alexandre, par Plutarque, Diodore de Sicile, Strabon, et l'antiquité géographique de l'Inde, de d'Anville, ouvrage admirable dans tout ce qui a rapport au passage d'Alexandre dans l'Inde.

3.° Après la mort d'Alexandre, *Sandracottus*, qu'on doit écrire en indien *Dchandracotta*, c'est-à-dire, roi de la forteresse de la Lune, ou bâtie en forme de demi-lune, se rendit maître de toutes les conquêtes indiennes du héros macédonien. Seleucus fit une tentative pour reconquérir les provinces qui s'étaient soustraites au joug des Grecs : Pline et Bayer prétendent qu'il passa l'Indus et parvint jusqu'au Gange; mais Robertson croit cette assertion est douteuse. En effet, Strabon dit : « Seleucus » Nicator donna ces pays à Sandracottus, » après s'être allié à lui par un mariage, et » reçut en échange cinq cents éléphans de » ce prince ». Ce passage de Strabon prouve que Seleucus ne stipula rien avec Sandracottus que relativement au pays en-deçà de l'Indus, au nord-ouest de ce fleuve, pays qui avait appartenu aux Perses avant

Alexandre ; mais jamais la domination des Perses ne s'était étendue jusqu'au Gange, de sorte que l'entreprise de Seleucus jusqu'à ce fleuve, est douteuse et mal prouvée. *Allitrocate*, fils de *Sandracottus*, ne permit plus aux Grecs de pénétrer dans l'Inde. *Apollodore* et *Menandre*, rois ou plutôt généraux grecs, successeurs d'Alexandre, possédèrent *Tatta* ou *Patala*, *Barygaza*, maintenant *Baroche*, et *Minagara* près de Tatta, toutes villes presque maritimes de l'Inde, situées entre les 22.e et 26.e degrés de latitude. Ces villes restèrent soumises aux Grecs, qui les gardèrent dans le seul but de s'assurer le commerce de toiles, d'ivoire, de pierres précieuses, et autres productions de l'Inde. Polybe (liv. 10 et 11) assure qu'Antiochus le grand fit une irruption soudaine dans l'Inde, et se fit donner des éléphans et de l'argent par le roi indien Sopagasenus ; mais ce monarque conserva sa liberté et son indépendance.

4.° Les Grecs ayant été chassés de l'Inde, *Porus*, roi de Maduré ou *Pandi*, appelé par Strabon *Pandion*, envoya des ambassadeurs à Auguste, pour lui proposer un

traité d'alliance. Strabon s'étend sur cette ambassade, ainsi que Dodwell dans sa préface au Périple d'Arrien, où il soutient avec raison, contre l'avis de Saumaise, que ce roi Porus Pandion était roi de l'Inde méridionale (1). « Le roi Pandion, dit Pline, règne » dans une ville nommée Modusa, très- » éloignée du marché situé dans l'intérieur » des terres ». Modusa est Madura dans le Pandi, qui subsiste encore aujourd'hui. *Ceprobotus*, c'est-à-dire, *Dchermbotti*, commandait dans le même temps le Canara et le Malabar; c'est à lui qu'appartenaient Cailiana ou Calianapour, et Palæpatna ou Baliapatna, deux villes alors célèbres sur la côte de Malabar. Depuis Cyrus jusqu'à Auguste, époque d'agitation continuelle pour la Perse et l'Inde, les rois indiens s'informaient soigneusement quel était le souve-

---

(1) *Pourou* ou Porus est un nom commun à plusieurs rois indiens. *Pourou* veut dire homme qui précède, primat, principal, capitaine; *pourousza*, homme; *pourouszi*, femme, matrone généreuse; *pourouszagara*, multitude d'hommes. Photius dit que le roi indien vu par Apollonius de Thyane, s'appelait *Porus*.

rain étranger le plus puissant, et tâchaient de conclure des traités de paix et d'alliance avec lui, soit qu'il fût Perse, Grec ou Romain. Ils conjuraient les invasions soudaines avec de l'argent et des éléphans, et les tributs qu'ils payaient, n'étaient jamais fixés. L'Indou aime la paix et la liberté; mais la soif de l'or, dont les aventuriers et conquérans mahométans étrangers sont tourmentés, leur arrache l'une et l'autre.

5.° Les inscriptions indiennes rapportées par les Anglais, dans le premier volume des Recherches Asiatiques; Niebuhr, dans ses voyages; Anquetil du Perron, dans son Catalogue des rois indiens; enfin les registres publics, les livres et la tradition universelle de l'Inde, s'accordent à dire que le roi *Vikramaditya* (*Bekermadjit* dans quelques livres vulgaires) succéda à son frère *Soughaditya* (le *Sakvant* d'Anquetil et *Sakaadetyo* des Anglais), et qu'il mourut l'an 57 avant Jésus-Christ. La mort du roi Vikramaditya, dont le nom veut dire soleil excessif, est le commencement d'une ère historique de l'Inde, constante et certaine. Avant

cette ère, quelques Indous comptaient les années en suivant l'ère du roi *Youdhichthira*, l'un des Pandis qu'Anquetil écrit improprement *Djedaschter*. On comptait 3,044 ans de cette ère à la mort du roi *Soughaditya*. Les Carnates, les Tamouls et les Malabars admettent l'ère de *Vikramaditya*; mais plus généralement ils font usage de celle du roi *Salivagana* ou *Salhahan*, roi de Dekchina, partie de l'Inde que les géographes et quelques voyageurs appellent Dekan. Ce souverain mourut l'an 78 de l'ère chrétienne; cette ère se nomme *Salivahana sagaptam*. Les Brahmes de Canjipouri, de *Tirouvatour* et de Tridchour, dans leurs calculs astronomiques, datent de l'époque de la mort de ce roi, et suivent cette ère. Voyez le Voyage aux Indes de Sonnerat, Niebuhr, Walther, missionnaire Danois, cité par Bayer; une excellente dissertation de M. Wilford, insérée dans le premier volume des Recherches Asiatiques, et surtout la Grammaire tamoule du P. Beschi, imprimée à Tranguebar, en 1738. Ce dernier, célèbre dans l'Inde par ses poésies et

son dictionnaire tamoul, vécut trente ans dans le royaume de Maduré ou Pandi, et son témoignage mérite beaucoup de déférence. Je n'ai fait ici qu'indiquer les époques et les événemens certains des royaumes et des rois de l'Inde, sans prétendre donner un catalogue complet et exact de ces princes. Un tel dessein m'engagerait dans des recherches longues et pénibles, que j'abandonne volontiers à des hommes instruits et qui aiment l'histoire indienne, tandis que je vais continuer la suite de mon ouvrage.

Les personnes et les armes consacrées au service et à l'usage des rois, sont les *pranidi* ou *dchara* en samscrit; *otter*, en langue malabare, c'est-à-dire, espions; *Jodicha*, l'astrologue, sans l'avis duquel le roi ne sort jamais; *douda*, les ambassadeurs ou envoyés; *rajanidiman*, le ministre de la justice; *dchamara*, le drapeau; *gaja*, *cougnara* et *douiba*, en malabar, *aana*, les éléphans; *achva* ou *coudira*, les chevaux; *padagoui*, les porte-enseignes; *dhanou* ou *villa*, l'arc; *vichaga* ou *amba*, les flèches; *dchandrahasa* ou *val*, l'épée;

coudara ou *malouva*, la hache; *prasa* ou *coundam*, la lance; *ratha* ou *tera*, les chars. Mais tout cela a changé de face, et aujourd'hui la plupart des Indous sont disciplinés à l'anglaise et à la française, ont de la poudre, des fusils et des canons, et se battent comme les Européens (1). La dis-

(1) L'usage et la connaissance de la poudre à canon, dont l'invention a été attribuée dans ces derniers siècles aux Européens, remonte chez les Brahmes à l'antiquité la plus reculée. Thémistius et Philostrate rendent témoignage de cette vérité; le premier dit en parlant des combats des Indous: « Les » Bracmanes ne laissaient pas approcher des lieux élevés, » dont ils écartaient les assaillans avec la foudre ». Philostrate, dans la vie d'Apollonius, s'exprime ainsi: « Les Bracmanes » ne se battent pas corps à corps avec ceux qui leur livrent » bataille; mais ils les repoussent avec la foudre et à force de » prodiges, car ce sont des hommes sacrés et chers aux Dieux ». Et plus bas il ajoute: « Mais, après qu'ils furent arrivés à leur » portée, ils les repoussèrent avec des tourbillons de feu et » avec des foudres qu'ils lançaient sur eux, et qui tombaient » sur leurs armées ». Le savant prince de Canosa, Antoine Capèce Minutolo, fait ces remarques sur les Brahmes, dans un discours rempli d'érudition, imprimé à Naples en 1795; et avant lui, M. Crawford, dans son esquisse de l'histoire des Indous; et Georges Forster, dans ses notes sur *Sakontala*, drame indien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les fusées étaient connues des Indous, et qu'on les appèle en samskrit *vanna* ou *asouvanna*. Les Indous les font avec la poudre d'un arbre

cipline militaire des anciens soldats consistait dans la frugalité et l'abstinence du vin et des vols, comme l'observe très-bien Strabon. Aujourd'hui les Sipahis, troupe soldée et composée d'hommes vils et mercenaires, boivent l'arak, s'enivrent d'opium et de feuilles de *canjava* ou *banque*, et combattent dans une sorte d'ivresse et de fureur. J'ai vu les Sipahis des Anglais, à Anjinga, commettre presque tous les jours ces excès. Le roi était le premier soldat chez les anciens Kchetrias; il combattait à la tête de ses gens tous nobles et de la tribu

---

indien inconnu en Europe. Mais les canons et les mortiers même informes ne paraissent pas avoir été connus des anciens Indous, quoi qu'en dise Crawford. Les passages de Thémistius et de Philostrate prouvent seulement qu'ils se servaient de la poudre à canon dans les mines et souterrains près des villes et des forteresses, pour repousser les agresseurs et assaillans, et non pas qu'ils eussent des canons. On ne peut en inférer non plus qu'ils possédassent l'art d'attirer la foudre en pleine campagne, et de la détourner de dessus les maisons; car autre chose est la connaissance de la poudre à canon, autre chose celle de la force du fluide électrique naturel et non produit par l'art; cette dernière découverte était réservée à MM. Francklin, Richman, Nollet, Beccaria, Jallabert, Hartman et autres physiciens de notre siècle.

royale ; il périssait d'ordinaire les armes à la main au milieu de ses troupes : les rois d'aujourd'hui, restent la plupart enfermés dans leurs palais, et sont moins prompts à exposer leur vie. Le stoïcisme et l'amour de la gloire ont disparu avec les nouvelles mœurs qui peu à peu se sont introduites dans les troupes indiennes. Quelques-uns prétendent que les véritables Kchetrias indiens se sont éteints ; mais j'ai vu auprès de Vaïpour, dans les montagnes des Ghâtes, un bourg entier avec un temple appartenant à des Kchetrias qui cultivaient les campagnes voisines, et le père Pavone qui, pendant trente ans, a gouverné la mission de Maduré, m'a assuré que plusieurs Kchetrias du Maduré se sont réfugiés dans ces montagnes, après les dévastations du Maduré et du Tanjaour commises par Hyder Aly-Khan, Tipou-Sahib, Mahommed-Aly et les Anglais.

La troisième tribu noble sont les *Vaichyas*, et non pas *Bice*, comme écrivent Hodges et Robertson. Cette tribu fut aussi instituée par Noé ou Manou, s'il faut en croire le livre

Manouchastra et les traditions indiennes. La profession des Vaïchyas est l'agriculture (*krchi*), la nourriture du gros bétail (*pachoupalya*), et la vente des productions de la terre (*vanijiya*). Ils doivent fournir au public le riz, les grains, le sénevé, le poivre, le gingembre, les pois, le millet d'Inde et les autres denrées nécessaires. Le beurre et le lait sont réservés aux Brahmes, aux rois et aux sacrifices divins. Les Vaïchyas vivent ordinairement dans les champs; ils y ont leur maison, leur famille, et un petit bois sacré dans lequel est un petit oratoire, ou une statue de *Chiva*, de *Vichnou*, de *Lakchmi*, de *Ganecha*, ou du *Lingam*, placé sur un *yoni*; le matin, après l'ablution, ils offrent des fleurs à cette idole. Selon l'institution de Manou, le roi est maître absolu et propriétaire de toutes les terres. Diodore de Sicile dit : « Ils passent la vie dans les champs » avec leurs femmes et leurs enfans, sans » entretenir aucune communication avec les » villes. Ils payent des impositions territo» riales au roi, car l'Inde entière est sous » la main du souverain, et les terres ne

» forment point des propriétés particulières.
» Outre le tribut, le quart de la récolte
» appartient au monarque ». Strabon dit
la même chose. Cette ancienne loi est encore
à présent en vigueur dans le Malabar : c'est
une chose attestée par M. Dalrymple, dans
son *Mémoire sur le mode de percevoir les impositions à la côte de Coromandel*, par le
P. Vincent de Sainte-Catherine de Sienne, par
M. William Methold, par le P. de la Lane,
par le P. le Caron, le P. de Magistris, et presque tous les voyageurs. M. Anquetil conteste cette proposition, et prétend que la propriété individuelle existe parmi les idolâtres
Indous; mais cet auteur, emporté souvent
par son animosité contre les Anglais, leur
conteste des choses trop avérées pour qu'on
puisse les nier. Voici le commencement d'une
inscription trouvée à *Monguir*, attestant la
concession d'un terrain faite à une famille
indienne par le roi *Devapala ;* elle énonce
en termes exprès, suivant l'antique usage,
que les souverains étaient les seuls propriétaires absolus des terres. Cette inscription,
traduite par M. *Wilkins*, dans le premier

volume des Recherches Asiatiques, est de l'an 23 avant Jésus-Christ. Le roi *Devapala* dit : « Soit notoire que j'ai donné la sus-» nommée ville de Mesika, etc. ». Et la suite montre que le roi donne à bail et se dépouille de son autorité et droit commun sur ce terrain. (Voyez dans les Recherches sur l'Inde, de Robertson, la note où il explique la planche de cuivre copiée dans les Recherches Asiatiques). Au Malabar ou *Malayalam*, où le gouvernement primitif des Indous indigènes subsiste, et où les lois et les institutions asiatiques sont toujours en vigueur malgré le voisinage de tant de conquérans étrangers, le roi est maître de toutes les terres, à l'exception de celles qui appartiennent aux dieux, c'est-à-dire, aux temples; et c'est pour cela que le roi Devapala, dans l'inscription de Monguir, avait excepté les terrains appartenant aux Brahmes. Les temples, comme communautés propriétaires, peuvent affermer leurs terres, et les afferment encore aujourd'hui : la mission de Vérapole prend à ferme un champ, d'un temple d'idoles. Les champs, plantations de pal-

miers, jardins et *cada* ou bois incultes qu'on donne quelquefois en propriété à un prince, à une maison, ou à une famille, se nomment en langue malabare, *attipera*, c'est-à-dire, propriété territoriale, champ à fonds perdu, et dans ce cas toute jurisdiction ou droit royal cesse; seulement on fait tous les ans un petit présent au monarque, pour reconnaître son droit de seigneurie: aucun particulier, ni noble, ni d'une tribu vile, ne peut posséder cette propriété. Toutes les autres terres acquittent tous les dix ans le *nilavari*, qui est une somme réglée d'après la première mesure ou la première évaluation faite par les arpenteurs royaux. Outre cette rente, on paye le tiers ou le quart des fruits, suivant les usages et contrats particuliers: les plantations de palmiers payent l'*ettonna*, c'est-à-dire, le huitième. Les castes ou tribus inférieures viles, payent le *talapànam* ou cinq panams par tête; c'est la taxe appelée capitation dans quelques pays d'Europe, c'est-à-dire un tribu annuel de tant par personne. Cinq panams de Malabar font un quart de roupie, à peu près

treize sous. Les *moucouas* ou *moucavers*; c'est-à-dire les pêcheurs, payent le tribut ou taxe du *vala* ou du filet, qui se monte à un *raji* d'or ou dix *dchacras*, valant à peu près vingt sous. Les oppressions exercées sur le peuple en temps de guerre, ne sont que trop réelles, et l'idée que Robertson prétend donner de l'humanité et de la bonté des souverains indiens modernes et des gouverneurs anglais, n'a aucun fondement, comme l'observe M. Bolts. La conduite de MM. Clive, Hastings, Moens et autres, justifie cette observation. Voici dans quels termes s'exprime M. Bolts dans son Etat civil, politique et commerçant du royaume de Bengale. « Toutes les provinces du Bengale, toujours » la proie d'usurpateurs qui se détruisent » tour à tour, ne font que changer de tyran » en changeant de maître, et gémissent dans » l'esclavage et la misère ».

La quatrième tribu noble, sont les *Choudras*. Dans cette classe sont compris les *dchitracara*, peintres; *tounadhaya*, teinturiers de draps, et tailleurs; *pouchpaga*, ceux qui font les guirlandes de fleurs; *chas-*

tramaja, forgerons; *dcharouna*, chanteurs; *dcharmacara*, cordonniers; *mayacara*, qui font les charmes ou prestiges; enfin les tisserands, les menuisiers, les orfèvres qui travaillent l'or et l'argent, les dégraisseurs, etc. Tous ces différens ouvriers forment autant de classes distinctes, qui ne s'allient pas entr'elles, et ne mangent pas ensemble. Leurs maisons sont des cabanes qu'on abandonne ou démolit, et que l'on relève à peu de frais. Sur la côte de Coromandel, ils portent une espèce de veste blanche; au Malabar, ils vont à moitié nuds. Ils se croient nés de la cuisse de Brahma; c'est pourquoi ils doivent être soumis, et gagner leur pain avec les mains et les pieds; les Vaïchyas sont nés du ventre de ce Dieu; c'est pour cela qu'ils doivent nourrir le peuple par les travaux de l'agriculture; les Kchétrias, qui sont nés de son bras, doivent être belliqueux et guerriers; et les Brahmes, nés de sa tête, doivent cultiver la sagesse, lire, instruire et gouverner. Les tribus inférieures sont *nicha*, ou *dchandala*, c'est-à-dire viles, mauvaises, immondes. Ceux qui les composent, sont les pêcheurs,

quelques *dchana*, ou jardiniers qui arrosent les jeunes palmiers; les *parrea* ou écorcheurs; ceux qui nettoyent les étangs ou *coula*, mal-à-propos nommés *tanques ;* les *pelleya* du Malabar, qui sont des esclaves véritables, méprisés mais utiles : car ils gardent les champs ensemencés, labourent la terre, ont soin des buffles, récoltent et nettoyent le *nelli*, c'est-à-dire, le riz avec l'écorce. Les barbiers et les potiers sont vils aussi.

Dans toutes ces classes, professions et emplois, on reconnaît un ordre admirable dû à la sagesse du législateur, qui voulut pourvoir au bonheur public, et non pas à celui des individus. Les rangs sont distribués de manière que les professions les plus nécessaires sont les premières, et regardées comme nobles, ce qui a pour but le soutien de l'état et du pays. La législation interdit la confusion des classes, qui par-là ne peuvent ni éprouver de dégradation, ni s'élever à un rang plus haut, et cette disposition est sacrée et inviolable. Il fallait cela pour contenir un peuple immense dans la soumission, l'amour du travail, la docilité et l'attachement aux lois. La justice distributive, l'autorité et la

constitution se maintiennent ainsi plus facilement qu'elles ne le feraient chez un peuple vagabond, ambitieux, libre et féroce; où la confusion des classes étant permise, l'autorité serait relevée ou abaissée au gré des caprices de la multitude, et l'administration de la justice abandonnée à l'opinion ou à une aveugle fureur. Quand la législation est dans les mains du peuple, on entend tous les jours répéter le vers d'Eschyle: *Tu m'as donné l'être, et tu m'anéantis.* Peuple, tu m'as créé, tu m'as adoré, et tu me tues. On peut aussi appliquer à un état ainsi gouverné, ces vers de Pétrone: « Aucune famille n'est sûre » de conserver ce qu'elle possède; personne » ne jouit de sa liberté, qu'en donnant une » caution à ses créanciers: il semble qu'un » poison lent se soit glissé dans tous les cœurs, » et qu'il ait porté sa fatale influence jusque » dans les moëlles: une insatiable avidité » demande sans cesse de nouveaux moyens » de se satisfaire. Les malheureux n'ont de » ressource que dans les armes. Pour ré» parer une fortune que les débauches ont » consommée, ils ne balancent point à at-

» tenter à la vie de leurs concitoyens. L'im» pudence, qui ne possède rien, est seule » à l'abri des dangers ». Platon, quoique prévenu en faveur de sa république, avoue que la royauté est une institution nécessaire et conforme à la nature (1). Polybe, l'un des écrivains les plus judicieux, et qui avait examiné toutes les formes de gouvernement, convient que la monarchie est préférable à tout autre gouvernement; elle ne se détruit, suivant lui, que par la tyrannie; alors les principaux citoyens s'emparent de l'autorité, et quand ceux-ci deviennent tyrans, leur pouvoir se détruit et est remplacé par la tyrannie populaire, la plus

(1) Platon, dans son second dialogue des lois, dit: « Tu as » avancé que la royauté était nécessaire, et que même, étant » conforme à la nature, comme le dit Pindare, elle se trouve » chez tous les animaux. C'est un très-grand bien qu'un gou» vernement où les ignorans n'ont rien à faire qu'à suivre les » sages chargés de les conduire et de les commander. Un tel » gouvernement ne me paraît pas contraire à la nature, mais » selon la nature; et je ne l'appelerai pas violent, mais reçu » spontanément ». On doit remarquer que la république romaine n'était partagée qu'en deux classes, les guerriers et les laboureurs, et que par-tout son système législatif était inférieur à celui des Indous.

terrible de toutes, qui se maintient jusqu'à ce que la lassitude du peuple rétablisse d'un commun accord la monarchie. Mais si la monarchie est nécessaire suivant les principes de la philosophie, elle l'est encore plus suivant ceux du christianisme.

La population primitive de l'Inde était composée de familles et de hordes qui avaient leur capitaine ou conducteur de qui dépendait la distribution des champs et des plantations de palmiers; il était comme le père ou le juge de toute la famille. Quelques termes conservés dans la langue samscrite, donnent une idée de cette population primitive. La horde ou troupe, s'appelait *palya*; celui qui la gouvernait ou la conduisait, *pala*, *palaga*, *pali* ou *paliga*, c'est-à-dire, gouverneur, vénérable, seigneur, principal. Ces noms primitifs ont été la racine des noms de plusieurs villes, bourgs et villages; par exemple, *Outtamapalya*, excellente population, bourg excellent; *Rajapalya*, bourg du roi. D'autres viennent d'*our*, bourg, population; tels sont *Caravour*, *Tirouvalour*, *Tiroupetour*, *Cannanour*, *Poudour*; d'autres

les cartes géographiques de l'Inde de M. de l'Isle, de M. d'Anville, et du père Tieffenthaler.

CHAPITRE V.

Ministres et Tribunaux.

VOYONS, avant toutes choses, quelles sont les qualités que les livres samscrits exigent des ministres. Il est d'usage général, dès les temps les plus reculés parmi les Brahmes, de réciter quelques chlogas ou sentences en vers, soit qu'ils veuillent raisonner sur quelque objet, ou faire voir l'usage des expressions samscrites. Leur *sidharouba* ou grammaire, et leur *vyagarna* ou syntaxe, sont deux chef-d'œuvres. A la fin de ce dernier, on trouve plusieurs de ces sentences morales composées par les anciens Samanéens, pour l'instruction de la jeunesse qui étudie le samscrit. Ces sentences, en même temps qu'elles enseignent les constructions des noms et des verbes, insinuent aussi la doctrine morale

que doivent suivre ceux qui desirent parvenir à quelque fonction publique. Les Indous répètent les apophthègmes de leurs anciens philosophes, comme nous autres ceux de Cicéron et de Quintilien. Mes maîtres *Krichna Variar*, *Counhen Menaven*, et *Dchangra Achan*, me dictèrent plusieurs de ces sentences samscrites; mais, n'étant pas bien sûr de les avoir suivies exactement, je donnerai celles de l'académie de Tridchour, copiées par le P. Hanxleden, le seul européen peut-être qui, jusqu'à présent, ait connu parfaitement cet idiome, sur les livres de feuilles de palmier, où les *Grantha* des Brahmes de *Tridchour-grama*, ou du district de Tridchour, ville à dix lieues nord-ouest de Cochin, qui a été incendiée et dévastée dans ces derniers temps, par le Nabab Tipou. Ces sentences ou chlogas font l'appendice du *vyagarna*, copiée par le P. Hanxleden, et je les traduirai avec la plus scrupuleuse exactitude. On ne peut les suspecter d'être nouvelles, factices ou inventées à plaisir, car elles sont écrites en samscrit, langue dont l'usage s'étant perdu parmi les Brahmes mêmes, on ne peut sup-

poser que ces chlogas soient une invention moderne (1).

« Les qualités que doit posséder un pre-
» mier ministre (premier conseiller du roi),
» sont au nombre de vingt-cinq ; celles d'un
» général d'armée, au nombre de vingt-huit ;
» le trésorier du roi doit être orné de dix-
» huit, et seize sont nécessaires à un ambas-
» sadeur.

» Le maître de cérémonies doit en avoir
» onze ; neuf sont nécessaires au simple ci-
» tadin, et dix au gouverneur d'une ville.

» Celles d'un ami sincère sont au nom-
» bre de douze ; un voyageur doit en avoir
» six.

» On peut reconnaître les méchans de
» vingt manières : l'entendement doit avoir
» huit propriétés ; huit aussi appartiennent

(1) On voit quatre chlogas samscrits gravés sur la planche de cuivre sur laquelle est écrite l'inscription de Monguir, ou le bail passé par le roi Devapala, l'an 23 avant Jésus-Christ. Cette inscription démontre que les chlogas sont une invention des anciens sages de l'Inde, qui, par leurs maximes, instruisaient les rois, les ministres, les peuples et les disciples qui fréquentaient leurs écoles.

» à une armée, et huit aux richesses ou aux » trésors ; il y a onze manière de contenir » les sens.

» Les avis ou conseils sont de trois espèces ; » les propriétés en sont au nombre de quatre ; » le fruit en est de trois sortes ; il y a cinq » genres de conseils (1), et il y a sept manières » de les apprécier.

» On dispense les grâces et les honneurs » de quatre manières ; on tue par cinq voies » les ennemis et les scélérats ; il y a quatre » temps favorables aux espions, et quatre » manières d'accumuler des richesses.

» Il y a quatre temps pour faire la paix ; » quatre manières de se reconcilier (de » faire des alliances) ; quatre espèces d'or- » gueil ou de hauteur, et quatre sortes de » bassesse (2).

---

(1) Le texte porte *mandra*, mot qui signifie prière secrette et conseil ; dans ce *chloga* il est pris dans le dernier sens.

(2) *Rambhavrti*, action d'orgueil ; *nichea*, actions viles, basses. Ce chloga veut donc dire qu'il y a quatre manières de montrer de l'orgueil et de la bassesse, qualités opposées à la noblesse des manières et à des sentimens pacifiques.

» Les forteresses se bâtissent de cinq ma-
» nières; leurs provisions doivent être de dix
» espèces; il y a vingt manières de les forti-
» fier. Un royaume doit avoir quarante-cinq
» propriétés.

Qualités d'un Général en chef.

1.er *Chloga.* » Avant toute chose il doit
» vaincre ses sens, et il faut qu'il s'accou-
» tume à faire de belles actions avant de sub-
» juguer un pays ennemi. *(Ceci est la moitié*
» *d'un Chloga.)*

2.eme *Chloga.* » Il doit fuir tout excès,
» connaître la force de son armée, savoir la
» guider par des routes diverses; placer et
» distribuer les chars et les éléphans d'une
» manière avantageuse, et connaître l'avan-
» tage et la force d'une position.

3.eme *Chloga.* » Il doit être homme de
» mérite et aimer les hommes de mérite,
» être généreux, fin, pénétrant, unir le ju-
» gement au courage, se servir dans l'action
» d'expressions flatteuses envers les soldats,
» connaître l'art de fortifier les postes.

4.eme *Chloga.* » Il faut qu'il ait un carac-
» tère agréable et débonnaire ; qu'il visite
» souvent lui-même ses soldats ; qu'il fasse
» la ronde pour connaître le caractère de
» ses subalternes, leur tempérament, leurs
» bonnes et mauvaises qualités, leur esprit.
» Il doit être l'âme, la vie et la joie des
» éléphans.

5.eme *Chloga.* » Il lui convient d'avoir
» sans cesse devant les yeux les ruses de
» l'ennemi, et les détours qu'il peut prendre,
» de prévenir et faire avorter ses desseins ;
» il doit savoir se hâter ou s'arrêter à propos,
» se servir de stratagêmes, connaître les
» moyens et l'occasion d'attaquer, faire avan-
» cer l'infanterie quand il se voit attaqué.

6.eme *Chloga.* » Il ne doit pas s'emparer
» des pays qui appartiennent à ceux avec
» lesquels il n'est point en guerre ; il doit
» posséder à un haut degré l'art de conserver
» ses provisions et ses munitions, être attentif
» à la santé et à la bonne tenue de son ar-
» mée (1). »

---

(1) Ce Chloga a rapport à ce que dit Diodore de Sicile,

Quiconque aura lu Strabon, Plutarque et Quinte-Curce, se convaincra facilement que cette science de la guerre et ces institutions militaires étaient connues dans l'Inde au siècle d'Alexandre, et que ces chlogas qui font tant d'honneur à la nation indienne, ont été composés par l'école des anciens philosophes samanéens.

Qualités d'un Gouverneur de Ville.

1.er *Chloga.* « Prudence, pénétration,
» exactitude, considération, éloquence,
» promptitude et adresse dans l'action, po-
» litesse et civilité dans les assemblées pu-
» bliques; ordre, ressources, précision quand

---

que les anciens guerriers indiens épargnaient les agriculteurs, les prêtres et les temples de l'ennemi, comme étant des personnes et des choses qui ne sont pas l'objet de la guerre. La guerre n'avait lieu qu'entre les soldats des deux armées qui se battaient, et on ne la faisait pas à ceux qui ne prenaient pas les armes. Timour, Tipou Sultan et tous les Musulmans ont suivi des maximes bien différentes. On en peut dire autant de quelques nations européennes, qui ne méritent que trop le nom de barbares. Les Indous ont toujours détesté la férocité et la soif du sang.

Le lecteur peut, d'après ce petit nombre de chlogas, se faire une idée de la philosophie morale et politique des Indous, et en inférer que ces cholgas sont différens de l'*Hidopadécha* ou Instruction amicale, traduite par M. Wilkins, et dont parle Robertson dans ses recherches sur l'Inde. Ce livre indien, traduit tant de fois et en persan, en grec, en arabe, est très-ancien; on l'attribue au philosophe indien Pilpay, qui florissait environ cinq cent trente-sept ans avant Jésus-Christ. Les chlogas que nous avons rapportés sont au contraire attribués à des Mounis, sorte de philosophes silencieux et pénitens qu'on fait vivre dans les temps héroïques et fabuleux de l'Inde. Or, comme les temps historiques de l'Indostan ne commencent que quatre cens ans avant Jésus-Christ, il est très-probable que ces apophthègmes ont été composés dans le quatrième ou cinquième siècle avant notre ère. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Diogène Laërte dit: « Les gymnosophistes ont exposé leur phi- » losophie dans des sentences très-courtes, » qui apprennent à révérer les Dieux, à

» s'abstenir du mal, à exercer les forces de » l'âme. » Cet auteur parle des Gymnosophistes de l'Inde, et rapporte, comme on le voit, les anciennes traditions qui avaient cours dans la Grèce, sur ces philosophes. Si le lecteur reprend le fil des chlogas ci-dessus rapportés sur l'institution d'un prince, d'un général, d'un gouverneur, et d'un citoyen quelconque, il s'appercevra que ces maximes sont précisément de la nature de celles dont parle l'écrivain grec. D'ailleurs les chars, les éléphans et les augures dont ces chlogas supposent l'usage dans les armées et les guerres, et dont ils font mention dans l'institution politique d'un général, font voir qu'ils ont été composés dans un temps où les Indiens se servaient de chars dans les batailles. Mais l'usage en était déjà passé l'an 70 de J. C., car l'histoire de la guerre entreprise à cette époque par *Salivahan* ou *Salbahan*, roi de Dekan, contre les rois de l'Inde septentrionale, n'offre pas la moindre trace de l'usage des chars dans les armées indiennes.

Les lois rapportées par Halhed (Code des lois des Gentoux), sont d'une bien moindre

antiquité, ou plutôt elles sont modernes. Elles ne sont pas rédigées en chlogas ou en manière de vers et de sentences, ce qui était la méthode d'écrire des anciens Indous, si l'on en excepte quelques édits des rois et quelques lettres familières. Elles ne sont pas écrites en samscrit, puisqu'on y trouve plusieurs termes purement bengalis, c'est-à-dire de la langue vulgaire et provinciale du Bengale, qui est un dialecte fort corrompu de la langue samscrite. Quiconque a lu les anciens livres indiens, s'apperçoit sur-le-champ que les lois dont il est question ici sont modernes. Strabon remarque que les anciens Indous n'écrivaient pas leurs lois, et qu'elles différaient de celles des autres peuples. Un peuple frugal, docile, bien divisé en différentes classes, instruit de vive voix par les préceptes de ses philosophes, simple et obéissant, devait avoir peu de lois, ainsi que l'ont remarqué Mégasthènes, Diodore et Strabon. Les baux à cens perpétuels, les donations, les priviléges, les lois agraires et les titres de propriété des terres, se gravaient en peu de mots sur des planches de cuivre. *Maha-*

dévapoulla, secrétaire de la reine d'Attinga, et mon ami, avait quelques-unes de ces planches dont l'écriture était en langue tamoule du Malabar, et la propriété du terrein sur lequel est située la maison de la mission de Véraple, fut assurée aux Missionnaires de l'ordre des Carmes Déchaux, par le roi de Cochin, Péroumpadapil, par un écrit contenu sur une planche gravée avec un stilet d'acier : la Mission conserve encore ce titre. Tout cela me fait croire que l'énorme compilation des lois indiennes rapportées par M. Halhed, est une compilation moderne faite par quelques Brahmes rusés et avides de gain, pour faire plaisir à M. Hastings (1). Robertson, ce savant et modeste philosophe, s'est un peu laissé entraîner par la prévention en faveur de ses compatriotes, quand il a regardé ces lois indiennes comme authentiques, et comparables au code de Justinien (2).

---

(1) Il ne paraît pas que M. Jones fit grand cas de cette compilation, puisqu'il voulait faire un nouveau recueil des anciennes lois des Indous, si nous en croyons son panégyrique, le chevalier Shore.

(2) Les lois de *Maha Tabassi Dhermaraja Gourou*, et

Mais je laisse ces lois de côté pour parler de la forme des jugemens et de l'organisation des tribunaux, d'après ce que j'ai vu moi-même, pendant mon séjour à la côte de Coromandel et au Malabar. J'allais souvent à la cour du roi de Travancore, et j'eus à traiter plusieurs affaires des Chrétiens de S. Thomas, avec les ministres du roi, *Coumara Dchembaga Rama*, *Patmanabha Dchembaga Rama*, *Sampradi Kéchouvapoulla*, et *Nagapoulla*, qui occupèrent successivement le ministère, depuis 1776 jusqu'en 1789.

1.° Tous les objets de religion se décident par les Brahmes seuls, dont le président est le *Sarvavéda*, ou le pontife. Le roi, comme étant de la tribu des *Kchetrias*, tribu royale et militaire, ne donne sa voix qu'après que la question ou le différent a été décidé par les Brahmes. Le conseil ou l'assemblée qui

---

celles qui sont rapportées dans le livre *Mangalatara*, existant au musée Borgia, de Velletri, dont nous avons déjà fait mention, sont toutes simples, claires, concises et en petit nombre; de sorte que quand on les a lues, on ne peut que former des doutes sur l'authenticité de celles qui sont rapportées par M. Halhed.

prononce s'appelle *Yoga* ; chacun y donne sa voix. Cet usage s'est transmis aux Chrétiens de S. Thomas, qui sont présidés par l'évêque, ou le missionnaire, ou par le *Mouppen*, c'est-à-dire l'ancien ou le doyen des prêtres. Les Brahmes observent dans leurs assemblées ce même ordre. Ce qui a été résolu par le Yoga est regardé comme inviolable, et presque infaillible ; quiconque y désobéit est expulsé de la communauté, et cesse d'être membre du Yoga. On y traite tout ce qui a rapport aux fiançailles, aux mariages, aux dots, aux crimes et fautes contre la religion ou contre la tribu. Ce tribunal connaît des haines, des inimitiés, des avortemens, des coups sans effusion de sang, des mauvais traitemens envers les parens, et d'autres objets qui ont rapport à la tribu, aux familles, à la religion, et aux pagodes ou temples. Chacun peut s'y défendre, parler, répliquer, produire ses témoins et ses défenseurs gratuitement, et sans qu'il soit besoin d'écrire. Le prévenu se tient debout, et le tribunal ou Yoga est assis sur des nattes tissues

de fils d'ananas sauvage, ou de feuilles de palmier.

2.° Le roi et ses ministres prononcent dans les causes graves qui sont purement civiles. On pend 1.° les *svamidrohi*, c'est-à-dire, les rebelles, ou ceux qui ont conspiré contre la vie du prince. *Svamidrohi* est un mot composé de *svami*, qui veut dire seigneur, maître, roi, et *drohi*, rebelle; 2.° les *brahmahanda*, ceux qui tuent un brahme; 3.° les *madrouhanda*, qui tuent leur mère; 4.° les *pidrouhanda*, qui tuent leur père, leur oncle ou autre parent; 5.° les *manouszahanda*, qui tuent un homme quelconque; 6.° les *gohanda*, qui tuent une vache; 7.° les *kchétrasténa*, les voleurs qui pillent un temple; 8.° ceux qui, étant d'une tribu vile, volent chez un noble, ou une personne d'une tribu supérieure; 9.° ceux qui attaquent le trésor royal, appelés *bshandara;* 10.° ceux qui commettent quelque péché avec la concubine du roi, ou avec des femmes même non mariées de l'*andrgraha* royal, c'est-à-dire du lieu où demeurent les femmes de la cour;

11.° les faux monnoyeurs; 12.° ceux qui ont un commerce illicite avec la femme d'un brahme ou d'un docteur.

On pend les criminels dans un chemin fréquenté, pour qu'ils puissent être vus des voyageurs. La potence est portative; elle consiste en deux perches qu'on plante où le ministre l'ordonne. Au bout de la corde, est attaché un croc que l'on introduit par force sous le menton du criminel, et on l'enlève ainsi avec la corde qui reste ensuite attachée à l'autre bout de la potence. Quelquefois on pend les criminels suivant la méthode européane, alors ils sont étranglés sur-le-champ.

Les autres crimes sont ordinairement punis par la perte des oreilles, du nez ou de la main; par l'exil, par des peines corporelles, par la prison, la faim, la soif, les sequestres, la confiscation de biens, les amendes pécuniaires, et la bastonnade. Communément, la sentence de mort est souscrite par le criminel lui-même, après son jugement et sa conviction. L'endroit où se fait l'instruction s'appelle *mandava;* c'est une espèce de prétoire, dans la résidence du ministre.

Il y a plusieurs de ces résidences, et elles sont toujours voisines de quelque temple ou *kchetra*. Le criminel convaincu, le ministre se rend dans le *mandrachala*, ou salle du conseil, où s'assemblent les juges avec quelques Brahmes, et c'est de leur jugement que dépend la vie ou la mort du coupable; mais il n'est jamais exécuté sans la sentence définitive du roi, à qui le condamné peut avoir recours, et devant lequel il lui est permis d'évoquer son affaire. Dans les affaires douteuses on appelle les tribuns ou *coulachrechta*, et les vieillards de la tribu; l'on demande dans ces assemblées quel est le *kilmaryada*, ou l'ancienne coutume; quels sont les usages et les lois de la tribu, du bourg ou de la ville, et l'on décide en conséquence de ces coutumes. Je n'ai jamais entendu dire qu'au Malabar on coupât la tête aux criminels, mais dans quelques cas on les tue à coups de lance. Les sermens se font à la porte du temple, en élevant les mains sur la tête, et en invoquant le *mahadéva* ou grand dieu, afin qu'il punisse le parjure. Les tribunaux sont ouverts tous les jours le matin après l'heure de l'ablution,

et le soir depuis le coucher du soleil jusqu'à minuit. Les Indiens ne dînent point, ils soupent conformément à l'usage des autres nations de l'Orient. Les jours de nouvelle et de pleine lune, ceux des fêtes de *Chiva* et de *Bhagavadi*, et ceux des grands sacrifices publics, auxquels assiste le roi même, ne sont pas jours d'audience. Les femmes, les esclaves, les proscrits et les infâmes, ne peuvent être admis en témoignage. Jadis, on prouvait son innocence en traversant un fleuve où il y avait des crocodiles affamés, en trempant les doigts dans de l'huile ou de l'eau bouillante, ou en touchant un serpent renfermé dans une noix de coco, sans en être mordu; mais tout cela commence à n'être plus d'usage. Au Malabar, il y a une justice ambulante, composée d'un ministre qui, avec quatre soldats, parcourt les rues, et juge sur-le-champ les contestations et les disputes de ceux qui se présentent; ce même usage existait au Maduré et au Tanjaour, avant l'invasion de Mahommed Ali. Ce ministre de la justice s'appelle, en langue malabare *pravarticaren*, ou *adhigari*. Il établit son

tribunal sous des arbres, dans une maison, une place publique, un champ, partout où il se trouve. Quelques ministres sont avides d'argent, et reçoivent des présens dits *cocha collounnou;* mais si leur corruption est découverte, le roi les fait arrêter et confisque leurs biens. C'est ainsi que de mauvais commencemens attirent une mauvaise fin. Tout ce que je viens de dire n'a lieu que pour les Indous payens.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Langues indiennes.

LA langue indienne mère est le samscrit; *samskrda*, c'est-à-dire langue parfaite, pleine, bien formée. *Krda* veut dire œuvre parfaite, accomplie, et *sam*, ensemble; ainsi *samskrda* signifie langue bien construite ensemble, bien liée, parfaite. On l'appelle langue des dieux et des sages; langue sainte née de l'entretien d'Ichvara ou du Seigneur avec la déesse Chakti ou Bhavani, la Nature, lorsqu'ils créèrent ensemble l'Univers. C'est pourquoi les Brahmes prétendent que cet idiome est contemporain de la création, et aussi ancien que le Monde.

Le mot *samskrda* qui est le nom original et propre de cette langue, est différemment défiguré par les écrivains indiens, persans

et européans, qui écrivent tantôt *samscrit*, tantôt *samskretan*, ou *samscrudam*, ou *samscret*; variations qui sont dues aux langues provinciales de l'Inde, toutes dérivées du *samskrda*. C'est ainsi que le mot latin *homo* varie dans les langues des différentes nations de l'Europe; les Italiens, dans leur dialecte dérivé du latin, l'ayant changé en *uomo*, les Portugais en *homem*, et les Français en *homme*.

Le samscrit a cinquante-deux lettres radicales, parmi lesquelles il y en a plusieurs qui n'ont pas d'analogues dans nos langues. De-là la difficulté qu'on éprouve pour exprimer parfaitement les mots d'origine samscrite, qui, en conséquence, sont défigurés dans notre prononciation. Les Grecs, les Persans, les Romains, les Chinois, les Péguans, et les Européans, ont estropié, tronqué et mutilé les mots samscrits; par exemple, le nom du fleuve *Yamouna* que Pline écrit *Iomanes*; Ptolémée, *Gemna* et *Diamouna*; M. De l'Isle, *Gemené*; et le P. Marc della Tomba, *Giamouna*.

Les cinquante-deux caractères radicaux

samscrits forment, par leurs combinaisons, un nombre infini de caractères composés, et je possède un alphabet samscrit où il y a huit mille quatre lettres. Cette multiplicité de caractères vient de ce que les Indous écrivent par une seule lettre une syllabe entière. Ainsi, par exemple, *cra*, *cre*, *cri*, *cro*, *cru*, *craï*, *craou*, etc., s'écrivent chacun en samscrit par un seul caractère, et font sept lettres différentes. Le même ordre syllabique, les mêmes élémens, la même manière de les placer et de les lier, et le même nombre de lettres se trouvent dans tous les dialectes provinciaux de l'Inde, dérivés du samscrit, quoique, pour la forme des lettres, chaque province diffère des autres par un alphabet qui lui est particulier. Le caractère nagari diffère du talenga; celui-ci, du canarin; le canarin, du tamoul; et tous, de ceux du Malabar et de ceux du Guzérate. Ce qu'il y a de plus surprenant dans ce genre, est que l'ordre des syllabes, le nombre des élémens, leur valeur et leur disposition se retrouvent les mêmes dans l'alphabet birman, ou du royaume d'Ava et du Pégu, et avec quelque variation dans

l'éthiopien soit *Ghéez*, soit *Ambarique*. Il me semble avéré que les Birmans du Pégu ont reçu de l'Inde l'aphabet, la langue et les livres samscrits. Plusieurs mots palis, si ce n'est le plus grand nombre, sont, ou mêlés de samscrit, ou composés de cette langue, ou même samscrits purs; d'ailleurs je puis assurer qu'une contestation religieuse s'étant élevée parmi les Talapoins du Pégu, sur le sens de quelques expressions de leurs livres palis, le Roi actuel députa des ambassadeurs au Roi de Candi, dans l'île de Ceylan, pour savoir des prêtres brahmes et boudhistes de cette île, comment on devait entendre les expressions qui étaient le sujet de la dispute des Péguans; ce qui, joint à d'autres raisons tirées de la nature même des deux langues, me fait croire que le pali du Pégu est un dialecte du samscrit. Pour ce qui est de l'analogie qui semble exister entre l'alphabet éthiopien et le samscrit, on pourrait croire que ce dernier fut transporté de l'Inde en Ethiopie par des gymnosophistes Indiens, puisque du temps d'Apollonius, il y en avait qui habitaient une montagne proche le Nil

(Voyez sa vie par Photius). « Des Ethio-
» piens venant du fleuve Indus, se fixèrent » près de l'Egypte, » dit Eusèbe; et Philostrate, dans la vie d'Apollonius, s'exprime ainsi : « Il fut un temps où les Ethiopiens, » nation indienne, se fixèrent dans cet en- » droit; car l'Ethiopie n'était pas encore » peuplée. (Liv. 3.e) » Et dans le livre suivant : « Les Indiens sont les plus sages » des mortels; les Ethiopiens sont une co- » lonie des Indiens. » M. Jones, dans ses discours insérés dans les Recherches asiatiques, prétend que Sésac ou Sésostris porta dans l'Inde l'alphabet, les symboles et le culte des dieux de l'Egypte; mais Robertson, dans ses Recherches sur l'Inde (1), a victorieusement combattu cette opinion de son compatriote.

L'auteur d'un livre allemand intitulé *Recherches historiques sur les Zigeuner* (Bo-

(1) M. Crawfort est aussi d'opinion que les sciences et les lettres passèrent de l'Inde dans l'Ethiopie, et en cela il est d'accord avec Lucien, *in Fugitivis*. Voyez l'ouvrage de Crawfort, sur l'Inde, imprimé à Londres en 1788.

hémiens), qui parut à Gottingue en 1787, a donné un long vocabulaire de mots tirés du langage de ces Bohémiens. Ayant examiné ces mots, leurs dérivaisons, les conjugaisons, les constructions, et la signification de chaque terme, je me suis convaincu que cet idiome est un dialecte du samscrit, et je tombe d'accord avec l'auteur, M. Grellmann, que ces Bohémiens errans sont des émigrés indiens qui abandonnèrent leur patrie lors de l'invasion de Timour, invasion terrible et qui n'eut jamais de pareille dans les fastes anciens et modernes de l'Inde. Ils se réfugièrent en Egypte, suivant le P. Kircher; ils vinrent par la Tartarie, la Scythie et la Hongrie, suivant M. Grellmann, qui prouve, par des pièces authentiques, leur établissement dans ce dernier royaume. Quoi qu'il en soit, leur émigration de l'Inde est avérée, et leur langue est un véritable dialecte du samscrit, analogue à celui qu'on parle dans le Guzérate et dans la ville de Tatta, d'où ces familles *Parréas* sont sorties, à ce qu'il paraît, pour éviter les outrages et la mort dont Timour menaçait tous ceux qui ne voulaient pas embrasser

l'Islamisme. Si donc ceux-ci ont porté chez tant de peuples différens un dialecte du samscrit, est-il étrange que les Ethiopiens, les Persans, les Tibétains et les Péguans aient porté chez eux d'autres dialectes de cette même langue? Ces peuples entretenaient des communications avec l'Inde, comme en entretiennent aujourd'hui avec la côte du Malabar les Arabes, qui apprennent et parlent parfaitement la langue malabare, et s'en servent pour faire leur commerce avec les Indous. Le samscrit s'introduisit en Perse, par Tatta, Caboul et Candahar; dans la Tartarie, par la voie du Tibet qui le reçut par Népal; au Pégu et au royaume d'Ava, par Asem. Ces villes et royaumes de l'Inde communiquent avec la Perse, la Tartarie et le Pégu; et ces peuples avouent eux-mêmes qu'ils ont reçu leur religion et leurs sciences de l'Indostan. (Voyez Strahlenberg, la Loubère, d'Anville, le P. Mailla, Renaudot, l'alphabet des Birmans et celui du Tibet). Tous les écrivains qui ont recherché les origines des langues, conviennent que les langues saxonne, allemande et irlandoise, ont un

très-grand nombre de mots persans. Peut-on douter que les Cimbres et les Teutons qui livrèrent bataille à Papirius Carbon, dans la Norique ou Autriche septentrionale, ne vinssent du fond du Nord, et qu'ils n'eussent des communications avec la Perse? (Voyez le S. Ange de S. Joseph dans son Trésor de la langue persanne et l'Essai sur la langue étrusque, par le savant abbé Lanzi).

Le samscrit a plusieurs mots analogues aux mots latins, et qui ont la même signification dans les deux langues; par exemple, *nasiga*, *nasus*, nez; *dendha*, *dens*, dent; *youga*, *jugum* et *œtas*, joug et âge du monde; *cramelaga*, *camelus*, chameau; *juncta*, *junctus*, joint; *nau*, *navis*, navire; *naviga*, *navicularius*, navigateur; *nava*, *novus*, nouveau; *nava*, *novem*, neuf; *sapta*, *septem*, sept; *saptami*, *septimus*, septième; *tri*, *tres*, trois; *dvi*, *duo*, deux; *adja*, *hodie*, aujourd'hui; *hya*, *heri*, hier; *tritoua*, *trinitas*, trinité; *déva*, *deus*, dieu; *divya*, *divinus*, divin; *dévi*, *dea*, déesse; *vidhava*, *vidua*, veuve; *na*, *non*, non; *no*, *non*, non; *tava*, *tuus*, tien, *mama*, *meus*,

mien; *sva*, *suus*, sien; *ada*, *edo*, je mange; *asmi*, *sum*, je suis; *asi*, *es*, tu es; *asti*, *est*, il est; etc. Ces mots, et grand nombre d'autres, démontrent jusqu'à l'évidence, que la langue samscrite n'est pas anté-diluvienne, comme l'a soutenu le P. Pons. Elle est née comme les autres dans la Chaldée, lors de la confusion des langues; et c'est à cette époque qu'il faut avoir recours pour expliquer l'analogie de tant de mots samscrits avec des mots grecs et latins : c'est que dans l'origine ces mots appartenaient à la tige primitive des Brahmes et des Latins; car il est évident que les Romains ne les portèrent pas dans les Indes, et que les Indous ne vinrent pas en Grèce ou à Rome pour y apprendre le latin.

Le samscrit cependant est beaucoup plus abondant que la langue latine, il a plusieurs mots pour indiquer une seule chose. Le soleil a plus de trente noms; la lune en a plus de vingt; la maison, vingt; la pierre, six ou sept; l'arbre, dix; la feuille, cinq; le singe, dix; le corbeau, neuf; et ainsi des autres choses visibles ou invisibles. C'est une langue

philosophique, car ces noms renferment ordinairement la description de l'objet, ses épithètes, et ses qualités. Ainsi le paon est appelé *kéghi*, à cause du bruit plaintif qu'il fait quand il crie; la poule des bois, *kikidivi*, du bruit qu'elle fait en criant dans les bois; le téton se nomme *dchoudchaga*, par allusion au bruit que fait l'enfant quand il tette.

Les langues vulgaires de l'Inde, dérivées du samscrit, sont 1.° la langue sacrée de Ceylan, ou celle que parlent les prêtres et autres Boudhistes de cette île. Ptolémée, dans sa Géographie, nous a laissé plusieurs noms samscrits dans la description qu'il fait de cette île, qu'il appelle *Salica*. Il écrit *Sindoçanda*, qui vient de *Sindhoucanda*; *Malea*, qui vient de *mala*, montagne; *Maagramum*, qui est *Mahagramam*, grand district des Brahmes. (Voyez la carte géographique de d'Anville, dans ses Antiquités géographiques de l'Inde) (1). Cette langue subsiste

(1) Les mots samscrits rapportés par Ptolémée, Arrien et Strabon, font voir la fausseté de l'opinion de Georges Forster, qui prétend que les Grecs n'ont pas connu le samscrit, et

encore aujourd'hui au royaume de Candi; mais elle s'est perdue sur les côtes maritimes, où l'on parle le *dchingala*, qui est un mélange corrompu du tamoul et du malabar. 2.° La langue tamoule, qui est celle des royaumes de Tanjaour, de Maduré, de Maïssoure et de Concam, du rivage maritime de la côte de Malabar jusqu'à Collam, et des montagnards des Ghâtes. Cette langue est douce, propre à la poésie et facile à apprendre, car elle a peu de lettres. C'est pourquoi, quand il se trouve des mots samscrits que son alphabet ne peut exprimer, elle y supplée par des caractères granthams ou samscrits. Le P. Beschi a parlé au long de ces caractères dans sa grammaire tamoule imprimée à Tranquebar. Les caractères pris du grantham sont, *kcha*, *sza*, *chda*, *sa*, *spa*, *sma*, *sta*, *stra*. Cette langue manque des lettres *va* et *ha*, auxquelles elle supplée par le *b* et de sorte qu'au lieu d'écrire *aham*, moi, le *g*;

---

que cette langue n'existait pas dans l'Inde, avant la naissance de Jésus-Christ. Voyez les remarques de Forster, sur Sakontala, drame indien.

comme en samscrit, on écrit *agam* ou *akam*, et *baba* au lieu de *vava*, nouvelle lune. Le tamoul n'a que trente caractères, qui ne sont pas suffisans pour écrire le samscrit. 3.° La langue malabare, qui s'étend depuis le Cap Comorin, jusqu'au mont d'Illy, qui sépare le royaume de Malabar du Canara. Elle a deux alphabets; le premier, le *maleyam tamoul* composé de vingt-trois caractères, et le second, le *grantham*, qui en a cinquante-deux avec lesquels on peut écrire parfaitement la langue samscrite. Dans mes ouvrages, je me suis toujours servi du caractère grantham, qui est celui des livres samscrits. Les livres sacrés dans le Maïssoure, le Maduré, le Carnate et le Malabar, sont écrits avec ces caractères, qui ne le cèdent pas en perfection au *talenga*, ou *dévanagari*. (Voyez ma Grammaire samscrite.) 4.° La langue canarine, en usage depuis le mont d'Illy jusqu'à Goa. 5.° La langue marachda, qui est celle de toutes les possessions des Marachdas, improprement nommés Marattes. 6.° Le talenga, langue douce, énergique, pleine, forte, savante, qui a,

comme le grantham, cinquante-deux caractères avec lesquels on écrit parfaitement le samscrit, parce que ces caractères expriment tous les sons qui entrent dans la prononciation de la langue sacrée. Cette langue s'étend sur la côte d'Orixa, dans le Golconde, et sur les pays arrosés par le Krichna jusqu'aux monts Balagattes. Chacune de ces langues a son caractère que doit étudier quiconque veut écrire dans l'une d'elles. 7.° Le bengali vulgaire, dialecte misérable et corrompu en toute manière. Il manque du *v* qu'il supplée par le *b*, de sorte qu'au lieu d'écrire *véda* il écrit *bed*. C'est la langue qu'on parle à Calcutta et au Bengale sur les rives du Gange. 8.° La langue *dévanagarique*, appelée par d'autres, *nagrou*, *naeari*, *dévanagari*, langue Indostane, langue de *Bénarès* ou *Vanarès;* elle a cinquante-deux caractères qui peuvent servir à écrire exactement le *samscrit.* Son alphabet a été imprimé par les soins du P. Cassiano, capucin, et aussi par les Anglais, au premier volume des Recherches Asiatiques. 9.° La langue *guzérate*, qui est en usage dans le

royaume de Guzérate, à Baroche, à Surate, à Tatta, et sur les montagnes de Balagatte. Le caractère guzérate diffère peu du *dévanagari*. M. Anquetil du Perron nous a donné cet alphabet dans la préface au dictionnaire indostan du P. François-Marie missionnaire capucin à Surate, manuscrit qui existe à la bibliothèque de la congrégation de la Propagande. Ce dictionnaire fut envoyé à Paris, à M. Anquetil du Perron, par le cardinal de Bernis, protecteur éclairé des lettres, qui le rendit ensuite à cette bibliothèque, enrichi de notes et corrections ajoutées de la main propre de M. Anquetil. 10.° La langue *népale* qu'on parle au Népal, diffère peu de la langue *dévaganarique*.

J'ai traité fort au long de ces langues dans ma grammaire samscrite, et dans la notice que j'ai publiée des manuscrits du cardinal Borgia, et j'ai démontré par les racines samscrites, et en comparant toutes ces langues ensemble, qu'elles dérivent toutes du samscrit, et qu'elles ressemblent plus ou moins à la langue mère, qui est le seul moyen sûr de comprendre, sans tomber dans des mé-

prises, le véritable sens des dogmes, livres et termes indiens. L'Europe restera toujours dans une ignorance entière des choses de l'Inde, jusqu'à ce qu'elle ait un dictionnaire complet de la langue samscrite, écrit avec des caractères *grantham*, *talenga*, *devaganari*. Les équivoques, les doubles sens, les termes qui signifient plus d'une chose, sont en nombre infini. Les voyageurs ignorans ou à demi instruits, prennent une rave pour un éléphant, une grenouille pour Diane, un cheval pour une souris. Les disputes se perpétuent en Europe, et l'on ne sait que peu ou rien des choses indiennes. Dans toutes les langues il faut commencer par la grammaire et le dictionnaire, mais sur-tout dans une langue qui a tant de filles, et un nombre infini de termes pour exprimer une seule et même chose. MM. Wilkins et Jones prétendent que l'alphabet propre et original du samscrit est le *dévanagari*, parce que c'est celui dans lequel sont écrits quelques livres et inscriptions indiennes. Cette conclusion ressemble à celle que tirerait quelqu'un qui ne connaissant aucune autre langue européane

que l'anglais, et n'ayant aucune notion ni du français, ni de l'allemand, ni du latin, ni du grec, en inférerait que la langue anglaise et son alphabet sont très-anciens et que cet alphabet appartient originairement et primitivement à la langue anglaise. Tel est le rève de ces messieurs qui n'ont jamais comparé les caractères talenga et grantham avec le dévanagari. Ils n'ont encore rapporté aucune inscription dans ces deux caractères qu'ils ne connaissent même pas; comment peuvent-ils avancer une telle assertion, sans avoir préalablement acquis une parfaite connaissance des autres alphabets indiens? Les anciennes inscriptions de Mavalipouram sur la côte de Coromandel, dont parle M. Chambers dans le premier volume des Recherches Asiatiques, et l'inscription samscrite trouvée dans une caverne près l'ancienne ville de Gya, et rapportée dans ce même volume, prouvent le rapport du caractère grantham avec le dévanagari, et par conséquent que l'antiquité de l'un et de l'autre est la même.

Les anciens caractères indiens ressemblent plus aux caractères éthiopiens qu'aux anciens

chaldéens et persans, et je crois fausse l'opinion de Bayer et de la Croze, qui soutiennent que l'alphabet dévanagari a été formé à l'imitation du chaldéen ; 1.° aucun alphabet indien n'admet de points ; 2.° tous s'écrivent de gauche à droite; 3.° tous les alphabets primitifs indiens, dérivés du samscrit, ont cinquante-deux caractères radicaux ; 4.° les voyelles longues et brèves ne se marquent pas par des points, mais par des virgules et des traits attachés au corps même de la lettre ; 5.° cette langue est pleine d'élisions des voyelles qui terminent un mot, et de celles qui en commencent un autre, lorsque deux mots se suivent immédiatement ; toutes choses qui ne se trouvent pas dans la langue et l'écriture des Chaldéens. La conformité qui existe entre les alphabets dévanagari et éthiopien ne consiste pas dans la forme des caractères, mais dans leur arrangement, ainsi que dans les virgules et signes qui marquent les voyelles, et qui dans l'un et dans l'autre sont attachés au corps même de la consonne (1).

(1) L'auteur donne ici un exemple comparatif des écritures

Les Indous et les Ethiopiens, comme on en demeure convaincu en comparant ensemble les écritures de ces deux nations, se servent de certains signes pour marquer les voyelles. Ces signes ou appendices attachés au corps de la consonne, varient suivant les diverses voyelles que l'on veut prononcer, la figure de la consonne restant toujours la même. (Voyez la préface du célèbre Amaduzzi, à l'Alphabet éthiopien imprimé à Rome, en 1789; l'Alphabet brahmane ou indostan publié à Rome, en 1771; et ma Grammaire samscrite.) Cela démontre évidemment que les caractères indiens ne sont pas d'origine chaldéenne (1); ils ont aussi fort peu

---

éthiopienne ou amharique, dévanagari, grantham et chaldéenne, pour prouver ce qu'il avance, que dans les trois premières sortes de caractères la voyelle avec laquelle s'articule la consonne, est indiquée par un ou plusieurs traits ajoutés à la figure primitive de la consonne et ne faisant avec elle qu'un seul corps, au lieu que dans l'écriture chaldaïque, la voyelle est indiquée par des points ou autres signes placés au-dessus ou au-dessous de la consonne. Le défaut de caractères orientaux n'a pas permis de conserver cet exemple. (*Note de l'Editeur.*)

(1) Voyez *Eduardi Bernardi professoris Saviliani Orbis eruditi litteratura, Oxonii* 1759. C'est une grande planche en

de rapport avec les anciens caractères persans. M. Niebuhr, dans son Voyage, rapporte des inscriptions anciennes de Persépolis, et leurs caractères, ainsi que d'autres que j'ai vus sur quelques anciens monumens persans du musée Borgia de Velletri, diffèrent totalement de tous les caractères indiens. Il n'en est pas ainsi de la langue zende, qui est certainement un dialecte du samscrit. M. Jones, quoique sans s'appuyer sur aucun monument, ni alléguer aucune preuve, dit, en termes exprès (vol. 2.e des Recherches asiatiques) : « C'est » une conséquence nécessaire de tous ces faits, » que les anciennes langues qu'on découvre » avoir existé en Perse, sont le chaldéen » et le samscrit, et que quand elles cessèrent » d'être d'un usage vulgaire, la première

cuivre représentant les caractères adamique, noachique, babylonien, chaldéen, nagari, tamoul (et non pas *hanscret* et *malabar* comme il le dit), judaïque, grec, etc., rassemblés par Charles Morton. Le lecteur s'appercevra, après avoir comparé ces différens alphabets entre eux, que les caractères tamoul, dêvanagari, talenga et grantham, viennent plutôt de l'alphabet adamique, noachique ou samaritain, que du chaldéen. Voyez aussi le Maître des langues orientales et occidentales, ouvrage allemand imprimé à Leipsic, en 1748.

» donna naissance au pahlavi ; et la seconde, » au zend ; enfin, que le parsi est né ou du » zend, ou peut-être immédiatement de la » langue des Brahmes. » Et après un discours sur les *Pichdadis* ou Assyriens, et sur un autre empire des Chuséens, Casdéens ou Scythes, il dit : « La langue du premier » empire des Perses fut la mère du samscrit, » et par conséquent du zend et du parsi, » ainsi que du grec, du latin et du gothique. » Mais quel est ce premier empire des Perses, qui remonte à mille ans avant Jésus-Christ, duquel aucun écrivain grec, hébreu, latin, ou perse n'a jamais parlé ? Cet empire, avec son roi *Huschang*, n'a d'existence que dans l'imagination poétique de M. Jones. Peut-on opposer le témoignage d'un seul écrivain persan, Mohsani Fani, à Daniel, à Esdras, au livre d'Esther, à Néhémie, à Hérodote, Ctésias, Justin, Platon, Diodore de Sicile, Sénèque, Plutarque, Quinte-Curce, qui tous s'accordent à dater le commencement de la monarchie des Perses, de Cyrus ou Chir, à qui succéda Cambyse ou Cambakchah ? Les successeurs de Cambyse furent

Daraï ou *Daïri*; Darius Hystaspe, *Guchtasp* des Perses; Xerxès ou *Chirchah*, Artaxerxe ou Artachir; Darius Nothus, Artaxerxe ou Artachir II appelé Mnémon; Ochus, et Darius Codoman. (Voyez Diodore de Sicile; Thucydide, Xénophon, Hérodote, Sénèque, Valère-Maxime, Plutarque, Pausanias; Strabon, et sur-tout Platon dans son troisième livre des lois, où il décrit le commencement de l'empire des Perses sous Cyrus, et sa décadence sous ses enfans et ses successeurs.) Suse, Gabès, Pasargadès, et Persépolis, étaient les plus célèbres résidences des Monarques de Perse. Ainsi la première et la plus grande monarchie, le premier empire des Perses, commença vers l'an 550 avant Jésus-Christ. Manou, roi de Perse, est le même que Manou ou Noé, premier roi des Indes, dont nous avons tant parlé. Il est question de ce Roi dans Mohsani Fani; c'est lui qui, suivant la tradition des Perses et des Indiens, donna à ses successeurs le *Mahabharada*, livre indien rempli de fables, et sur lequel est fondée toute l'ancienne religion des Perses et des Indous. Les premières ins-

titutions persannes, peu différentes des lois indiennes, se réduisaient au culte d'un dieu dont le symbole était Mithra ou le Soleil, culte qui dégénéra ensuite en idolâtrie; aux préceptes de Noé concernant les premiers commandemens ou lois naturelles, et à la distribution du peuple en diverses tribus. L'ancienne langue samscrite née lors de la confusion des langues, après la mort du roi Manou ou Noé, n'a jamais été langue mère et générale dans l'empire des Perses. Il est presque sûr que cette langue, lors de la dispersion des peuples, passa dans l'Inde où elle se fixa comme langue mère, et qu'un de ses dialectes fut porté de l'Inde dans la Perse environ cinq cent cinquante ans avant Jésus-Christ, et y forma le zend qui est très-certainement un dérivé du samscrit, comme tous les dialectes qui se parlent dans l'Inde. Voici quels sont les motifs qui m'ont fait adopter cette opinion.

1.° Les anciennes inscriptions de Persépolis et les monnaies antiques de Perse, dariques ou sagittaires, n'offrent aucun caractère propre au samscrit. (Voyez Eckhel, *Doctrina nummorum veterum*.) Si la langue

samscrite, avec ses livres et son alphabet, eût été portée de la Perse dans l'Inde environ mille ans avant Jésus-Christ, l'on trouverait les caractères indiens dans les anciennes monnaies persannes et sur les ruines de Persépolis; ou bien les caractères persépolitains se retrouveraient dans les livres, les planches gravées, les monnaies, les temples et les anciennes ruines de l'Inde. Rien de tout cela ne se trouve dans l'Inde.

2.°. La langue samscrite est trop riche, trop philosophique, trop poétique et trop parfaite, pour avoir jamais été un idiome vulgaire et d'un usage général parmi le peuple. Elle porte des marques non équivoques d'une langue des savans, d'une langue sacrée, liturgique, et destinée à [illegible]r au vulgaire les mystères de la religion.

3.° Il y a dans l'Inde douze langues nées du samscrit, et une seule (le zend) en Perse. Si dans ce dernier pays la langue samscrite avait été générale et primitive, il en serait résulté plusieurs idiomes qui en seraient nés, comme il en existe dans l'Inde.

4.° Le samscrit était inconnu aux Grecs

toujours en guerre avec les Perses ; or les armées de Xerxès et de Darius l'eussent fait connaître des Grecs. Hérodote, Ctésias, Justin, Diodore et Platon, nous auraient transmis quelques mots samscrits, comme l'ont fait Pline et Ptolémée ; les villes, les fleuves, les personnes auraient conservé dans l'ancienne Perse leurs noms samscrits, comme l'ont conservé les villes, les fleuves et les rois Indiens, malgré que l'Inde ait été, autant que la Perse, en proie à des invasions étrangères.

5.° Si la langue samscrite n'était pas la langue primitive et propre de l'Inde, il aurait fallu que les Indous du temps de Manou, et du roi Stabrobatès, qui repoussa dans l'Inde l'irruption des troupes de Sémiramis, eussent été muets, qu'ils eussent ignoré l'art de la parole jusqu'à l'époque où le samscrit vint de la Perse ; ou bien il faudrait indiquer une autre langue indienne plus ancienne que le samscrit.

6.° Les petits-fils de Noé peuplèrent, dans le même temps, la Perse et l'Inde, d'après le témoignage de Joseph. Le dieu

Krichna, dans la sixième stance ou chloga du livre Bhagavada, dit expressément que ses oncles et ses aïeux se sauvèrent du déluge universel dans une maison de bois qui flottait sur les eaux. C'est de là que vient la tradition universelle chez les Indous, que Manou ou Noé, leur premier roi, donna à ses successeurs le *Mahabharada* et le *Mànouchastra*, ou en d'autres termes, qu'il est l'auteur des lois et des institutions indiennes; de sorte que, dès l'âge de Noé, il y eut des colons, des lois et une langue indienne, langue qui était certainement le langage propre de ce pays, et qui ne put par conséquent y être transportée mille ans après la mort de Noé. La richesse du pays, la salubrité de l'air, et l'abondance des vivres de toute espèce, étaient autant de motifs qui, dès les temps les plus reculés, ont dû engager à peupler l'Inde, ainsi que la Perse.

7.° Cléarque de Soles, dans Diogène Laërte, avance que les mages persans étaient les descendans des Gymnosophistes indiens. Lucien (*in Fugitivis*) dérive des Brahmes indiens la philosophie des Ethiopiens, et

indiens qui ont retenu jusqu'à présent leur idiome primitif. Au centre de l'Inde, Timour trouva une peuplade de Massagètes qui suivaient leurs anciennes lois et parlaient un dialecte tartare. Pourquoi donc s'étonnerait-on de ce que les Guèbres ou Gaures, véritables Indous, eussent pendant mille ans, durée de leur émigration, conservé en Perse leurs dogmes, leurs livres, et un dialecte du samscrit? Tous les mots zends ont une racine samscrite, et, quoique défigurés par un laps de temps de mille ans, ils n'en gardent pas moins l'empreinte de cet idiome.

Voici un tableau comparatif de quelques mots analogues, zends et samscrits.

Schastra, science et livre en samscrit; *sadder*, livre des mages de Perse, écrit en langue zende.

Mitra, soleil, en samscrit; *mithra*, en zend, le dieu du soleil.

Schour, en zend; *sourya* et *soura*, en samscrit, soleil.

Hazar-taba, le soleil, en zend; en samscrit, *sahasrataba*, brillant de mille rayons, nom du soleil.

Schiv ou *tchiv*, autre nom du soleil en zend; *chiva* ou *djiva*, bon, vivifiant, en samscrit, épithète qui désigne le soleil.

Abitab, en zend; *abitaba*, en samscrit, soleil cuisant.

Ab, en persan; *apou*, en samscrit, eau.

Peder, père; *mader*, mère, en persan; en samscrit, *pidrou*, *madrou*.

Ava, en persan, air; *avi*, en samscrit, air subtil.

Dew, en zend, *déva*, en samscrit, Dieu; *yegdew*, en zend, *yecdev*, en langue maratte, *égadeva*, en samscrit, un Dieu.

Prischta, en zend, ange; en samscrit, *prechya*, messager, ange; *prechana*, annoncer.

Ormusd, le dieu bon, le dieu de la concorde, en zend; *orouma*, en langue malabare, concorde, principe d'union.

Aharima, en langue zende, mauvais principe, ténèbres, le diable; en samscrit et en malabare, *arima*, inimitié, discorde.

Manavi, titre d'un livre zend, *Manouchastra* ou *Manavismrti*, titre d'un livre indien.

ceptes et les lois des tribus viles; le *Védasara* (n.° 55), essence, esprit de la loi: *sara*, en samscrit, veut dire, l'essence, la moëlle, l'intérieur d'une chose; le *Samavéda* (n.° 81), loi de bonté, de douceur, qui défend de tuer les animaux, et commande qu'on mette un frein à ses sens, et qu'on pratique des œuvres de bonté. Ce dernier volume est écrit en caractère dévanagari; le P. Hanxleden, le dictionnaire Amarasinha, et M. Pimentel, dans le sien, parlent de l'*Aayourvéda*, médecine, loi des médecins, préceptes qui enseignent la médecine. Tout cela fait voir combien peu fondée est l'opinion de M. Jones, du P. Marc, et de quelques autres qui croient que le Véda est un seul code sacré qu'ils ont vu et trouvé dans l'Inde. L'étymologie même du mot *véda*, prouve que ce n'est point le nom propre d'un livre, mais un terme abstrait qui proprement signifie loi, et qui s'applique à toute doctrine ou loi qui contient des choses divines. C'est ainsi que la loi chrétienne s'appelle *nasranni-véda*, ou loi des Chrétiens de Saint-Thomas, nommés *nasranni* ou Nazaréens, et celle des Juifs *Ioudavéda*. *Haya-*

griva ou le diable, lors du déluge universel, enleva par surprise le Véda au dieu Brahma, pendant qu'il dormait, et le jeta à la mer où il se serait perdu à jamais, si le dieu Vichnou s'étant incarné dans le corps d'un poisson, ne l'eût cherché et retrouvé. Vichnou restitua le Véda aux hommes qui se sauvèrent avec le roi Manou dans le *yanapatra* ou vaisseau flottant. M. Jones qui semble avoir imité cette incarnation de Vichnou, prétend également avoir trouvé le Véda qu'il assure être très-ancien, ce dont on ne saurait douter puisqu'ayant été volé par le diable, il fut retrouvé lors du déluge. Mais M. Jones, tout poète qu'il est, ne voit pas que c'est ici une allégorie imaginée par les Brahmes pour exprimer que les lois de la nature, c'est-à-dire le bon ordre des élémens, troublées et détruites au temps du déluge, furent renouvelées par le dieu Vichnou. Voyez le tome II des Recherches Asiatiques, et mon Système des Brahmes. On trouve dans ce dernier Ouvrage (pl. IX b et IX c), une représentation du Véda sauvé des eaux du déluge, faite d'après un original indien du cabinet du cardinal Borgia.

J'ai parlé du Véda dans mon Examen des livres indiens de la bibliothèque de la Propagande. Les autres livres les plus estimés sont le *Manouchastra* et le *Mahabharada*, dont nous avons déjà fait mention, les neuf *Pouranas* ou *Candas* qui traitent des neuf apparitions de Vichnou ; le *Ramayana*, ou histoire fabuleuse des aventures de Rama, Bacchus indien, avec Sida, l'Ariadne des Grecs; le *Bhagavada*, livre très-estimé, qui traite du dieu Vichnou incarné, lorsqu'il parut sous la forme de Krichna, ou dieu noir; le *Balagapourana*, histoire de l'enfance du dieu Krichna; le *Lingapourana*, histoire ancienne du Lingam ou du Phallus; le *Brahmapourana*, histoire ancienne du dieu Brahma; le *Chivapourana*, histoire ancienne du dieu *Chiva*, ou *Mahadéva*; le *Gangabhakya*, bonheur du Gange, ou Traité du bonheur de se baigner dans les eaux du Gange; le *Raghou vamcha*, la race ou la famille de *Raghou-natha*, c'est-à-dire de Vichnou né de la race de Raghou; le *Bhagavatgouita*, traduit par Wilkins; l'*Aadi-parba*, chant du commencement des choses; le *Sandhya-*

carma, préceptes pour faire les ablutions du soir; le *Youdhisthira-vigéa*, la victoire du roi *Youdhisthira*, l'un des cinq fils *Pandavas*, poëme samscrit très-élégant.

Les livres pour apprendre le samscrit suivant les règles, et non pas par routine comme le font presque tous les Européans, sont le *Sidharouba* ou *Sarasvada*, grammaire samscrite; le *Vyagarna* ou la syntaxe; un grand nombre de chlogas ou sentences qui expliquent la force et le sens des mots samscrits; l'*Amarasinha*, excellent dictionnaire de la langue samscrite, compilé environ soixante ans avant Jésus-Christ. Les épithètes qu'il donne aux Dieux sont des épithètes, des noms, des formules de prières connus et en usage chez les Grecs et les Indous cinq cents ans avant Jésus-Christ, et qui ont une parfaite analogie avec les hymnes d'Orphée. C'est pourquoi je pense que l'auteur de l'Amarasinha n'a fait que former un recueil des noms des Dieux alors en usage dans le culte public des Brahmes. Ces noms samscrits correspondent exactement aux noms grecs donnés dans les hymnes d'Orphée au Soleil, à la Lune, à la Nature,

à Faune, à Bacchus, à Apollon et à Mercure. Cette parfaite analogie m'a fait croire que ces hymnes sont le plus pur, le plus ancien et le plus authentique monument des antiquités grecques et indiennes. Le dictionnaire Amarasinha dont je me suis servi dans mes recherches, ouvre une porte à la connaissance exacte de l'ancienne langue samscrite. Comme le samscrit est une langue très-ancienne, et que c'est elle qui a donné les noms aux anciennes villes de l'Inde, le dictionnaire Amarasinha qui donne l'explication de ces noms, doit avoir été rédigé lorsqu'on parlait cette langue, qui a cessé d'être vulgaire après la naissance de Jésus-Christ. Ce dictionnaire est écrit en vers samscrits, comme tous les anciens livres, et n'est pas divisé par chapitres comme les nôtres, mais par classes de noms, sans autre titre, chapitre, ni division quelconque; ce qui prouve encore son antiquité, les divisions par chapitres appartenant à des temps postérieurs. L'Amarasinha divise ainsi ses matières : Classe *Svarggavargga*, c'est-à-dire Classe des noms qui appartiennent au ciel;

Manouchavargga, de ceux qui appartiennent à l'homme; *Samoudravargga*, de ceux qui appartiennent à la mer; cette manière de rédiger un dictionnaire n'est certainement pas moderne. Il est composé de *chlogas* ou sentences en vers; connait-on quelque dictionnaire moderne rédigé en cette manière? Les chlogas, ainsi que nous l'avons déjà dit, sont dus à l'école des Samanéens qui florissait avant Jésus-Christ. En effet Amarasinha, suivant la tradition constante des Indiens septentrionaux rapportée dans les Recherches Asiatiques et suivie par MM. Jones, Davis, Hastings, Anquetil du Perron, par Aboulfazel, et autres, fut ministre du roi Vikramaditiya, mort l'an 57 avant J. C. Comme nous n'avons besoin d'aucune révélation pour demeurer convaincus qu'Aristote ou Térence ont écrit avant la naissance de J. C., de même nous ne devons faire aucune difficulté de croire qu'Amarasinha vivait dans le premier siècle avant la même époque. Nous attribuons les ouvrages de Platon à Platon, parce qu'une tradition constante les lui a toujours attribués. L'autorité et l'antiquité

de l'Amarasinha sont fondées sur des preuves de la même nature; elles sont reconnues de tous les Brahmes qui se servent de ce livre comme d'une pierre de touche pour examiner l'antiquité, la légitimité et la signification des termes samscrits. Amarasinha exige dans une bataille, des chars de guerre, des éléphans, des épées, des lances, et ne fait aucune mention de l'artillerie qui lui était inconnue. Pourquoi des chars de bataille, si ce n'est parce qu'ils étaient en usage lorsque Porus fit la guerre à Alexandre? mais après la naissance de Jésus-Christ on cessa de s'en servir. Amarasinha ne dit pas un seul mot des Musulmans ni des Tartares, et il ne reconnaît aucun dieu qui ait été homme, mais seulement le Soleil, la Lune, la Terre, la Nature et les Elémens, ainsi que nous l'avons déjà vu. S'il avait écrit après la naissance de Jésus-Christ, quand on adorait déjà des princes et des héros, comme l'affirment Clément d'Alexandrie, Lactance et Arnobe, il en aurait parlé. L'intégrité des mots d'une langue doit naturellement en précéder la corruption. Pline qui vivait au premier siècle,

appelle le fleuve Yamouna, *Iomanes*, et le Sindhou, *Sandus* : comment rectifier ces mots samscrits si on n'a pas recours à l'Amarasinha qui est plus ancien que Pline? Les Mèdes, les Perses et les Indous avaient leurs bibliothèques cinq cents ans avant Jésus-Christ. L'auteur du livre d'Esther (ch. 10), dit : « Les livres des Mèdes et des Perses » rendent témoignage de l'autorité, de la » dignité et de la grandeur à laquelle As- » suérus éleva Mardochée. » Origène contre Celse, dit que les anciens Brahmes avaient des fables et des livres comme les Egyptiens et les Perses, et Strabon assure que les anciens Indous possédaient des monumens. On écrivit d'abord sur des feuilles de palmier avec un stylet de fer, et ensuite avec un roseau sur du papier de coton, comme aujourd'hui. (Q. Curce, liv. 8, ch. 17.) Telle était la manière d'écrire des premiers temps. Job desire que ses plaintes soient écrites avec un stylet de fer.

CHAPITRE VII.

Religion et Divinités des Indous.

L'ÊTRE suprême, infini, éternel, immense, nécessaire, existant par lui-même, s'appelle en samscrit *Parabrahma*, *Tatva*, *Paramechvara*, *Svayambhou*, et *Parabara*. *Parabrahma* veut dire science très-sublime, ou être très-sage ; c'est pourquoi le P. Hanxleden, homme très-savant dans le samscrit, dans son dictionnaire grantham, au mot Parabrahma, dit : *Parabrahma, Dieu, ou véritable Etre suprême*. *Tatva* signifie essence par soi-même, ou être qui existe par lui-même ; *tatvartha*, vérité, chose vraie en elle-même. *Paramechvara*, se compose de *parama*, suprême, et *ichvara*, seigneur ; élidant d'après les règles du Vyagarna ou de la grammaire samscrite, les deux voyelles

a et *i*, c'est-à-dire la dernière du premier mot, et la première du second, et les remplaçant par un *e :* ainsi *paramechvara* veut-dire seigneur suprême. En effet, dans les grammaires indiennes composées par les Européans, on se sert de ce mot pour désigner Dieu, l'Etre suprême. C'est pourquoi Dieu, en langue maratte, s'appelle *Parméchor*, par corruption de *paramechvara*, seigneur suprême. *Svayambhou* est un mot composé de *svaya*, par soi, *bhou*, existant ; c'est-à-dire qui existe par lui-même. *Parabara*, *parabara vastou*, être très-excellent, très-sublime. *Anadi*, être sans commencement ; *ananda*, sans fin, infini ; *anda*, fin ; *ananda*, chose infinie, qui n'a point de fin.

L'on voit d'après ces mots pris du Vyagarna ou de la grande grammaire des Brahmes et des dictionnaires indiens, que les Indous reconnaissent un Dieu unique, éternel, infini, suprême, existant par lui-même. Une telle croyance est incompatible avec le matérialisme et le manichéisme. Le Mahabharada, livre indien, parle de Dieu en ces temes : *Canmasza vinachana* ou *para-*

brahma, à qui il est impossible de perdre la pureté, sans tache, sans péché; *karmasakchi*, témoin de toutes les actions des hommes; *jenmanachadihina*, qui ne peut perdre son essence ni son existence; *nirmala*, sans tache; *nirmadigouelkorou dharmanayaga*, seigneur bienfaisant, principe et cause de toute innocence. Le P. Joseph de Carignan, missionnaire de Bettia dans l'Inde, dans un livre écrit en langue du pays qu'il dédia au Roi, dit : « Il » est écrit dans vos pouranas (histoires an- » ciennes), et plusieurs de vos sages ont » enseigné qu'il y a un Dieu éternel, imma- » tériel, esprit pur. » Aurait-il osé dire cela à un Monarque et à la face des Brahmes, si les Indous étaient manichéens, matérialistes, ou s'ils ne croyaient pas à ce Dieu unique, éternel et spirituel? Dans des mémoires manuscrits sur le Malabar qu'a laissés le P. Etienne de Saint-Pierre et Saint-Paul missionnaire du Malabar, il est dit en termes précis : « La plupart des Malabars recon- » naissent qu'il n'y a qu'un seul Dieu; leurs » *Gnanes* ou Sages disent que Dieu est un, » qu'il est par-tout, et veut être adoré d'un

» culte intérieur et extérieur. » L'adoration d'un seul Dieu exclut le manichéisme qui en admet deux ou deux principes éternels, égaux, indépendans, infinis, opposés entr'eux; l'un bon et l'autre méchant. J'avoue que quelques Indous ignorans croient que Dieu est composé de parties; d'autres, que le soleil est le dieu suprême; d'autres, que c'est l'air, ou l'eau; ceux-ci, que Brahma, Vichnou et Chiva sont immortels et les dieux suprêmes; et ceux-là, que le riz même qu'ils mangent est une divinité. Mais en général ils reconnaissent un seul Dieu, et croient à l'immortalité de l'âme. Une nation n'en est pas moins sage parce qu'il se trouve chez elle des extravagans. Serait-on fondé à traiter les Européans d'athées et de matérialistes, parce qu'il y a des athées et des matérialistes parmi eux? Niebuhr, dans son Voyage, dit : « Les plus » instruits des Indous m'assurèrent que la » partie saine de la nation adore un seul » Dieu tout-puissant, immense, invisible, » créateur et conservateur de toutes choses. » Il n'y a là ni matérialisme, ni manichéisme. Saint-Ambroise parlant des Brahmes Indiens,

dit : « Ils adorent Dieu, dont ils disent avoir » une connaissance vraie et exacte. » Eusèbe, dans sa Préparation évangélique, et Strabon, dans sa géographie, sont de même opinion; de sorte que je ne puis que m'étonner des assertions de Paul Jablonski, du danois Ziegenbalg, de Bayle, du journaliste de Pise, et de l'auteur de l'Alphabet Thibétain, qui, dénués de connaissances suffisantes de l'Orient, ont attribué aux Indous le manichéisme et le matérialisme. Les rèves de Jablonski homme visionnaire quoique très-savant, dérangèrent le faible cerveau de Ziegenbalg, qui prétendit avoir rencontré dans l'Inde grand nombre de matérialistes et d'athées, comme Jablonski se figurait en avoir trouvé en Egypte. Bayle, à l'article *Zoroastre*, par des mots vides de sens, et sans aucune connaissance de la langue ni des livres persans, prétend prouver que Zoroastre et les Mages enseignèrent le manichéisme, et l'auteur de l'Alphabet Thibétain a la manie de voir par-tout ce systême. Le journaliste de Pise, qui ne devrait pas se rendre le censeur dans des matières contro-

versées, s'érigeant de sa propre autorité en juge de cette question, et n'ayant pas la moindre teinture des lettres indiennes, extravague à son aise, et se rend ridicule aux yeux des savans, par les inepties qu'il prête aux Brahmes. Le chevalier Pallebot, de Saint-Lubin, dans son Introduction sur les Mémoires historiques de l'Indostan, donne l'extrait d'un livre indien qui commence ainsi; « Premier écrit : Dieu est celui qui fut tou-» jours, créateur de tout ce qui est. Dieu est » comme une sphère parfaite, sans com-» mencement ni fin. Dieu règle et gouverne » la création par une providence générale, » qui résulte des premiers principes déter-» minés, etc. » Ayant demandé une fois à un payen malabar, des plus ignorans, combien Dieu était grand, il me répondit : *Dieu est si grand, que le serpent Vasoughi qui entoure les sept mers et les quatorze mondes, ne peut former un anneau d'un de ses doigts*. Il est certain que cet idolâtre décrivait très-imparfaitement la grandeur de Dieu; mais il l'est aussi que sa manière de la considérer ne s'accorde ni avec le matéria-

lisme, ni avec le manichéisme. Je pourrais envoyer les adversaires de mon opinion, au Malabar, pour y prendre de meilleures informations sur l'idée que les Indiens ont de la divinité en général. Les auteurs devraient, avant d'écrire, s'instruire à fond du sujet qu'ils vont traiter; ce qui leur épargnerait bien des contradictions, et aux lecteurs bien des incertitudes.

Il y a trois systêmes principaux sur la manière d'agir de Dieu, et sur la création du monde. Le premier est le systême de ceux qui croient que Paramechvara créa la déesse Bhavani, ou la nature créatrice; celle-ci produisit Brahmà, Vichnou et Chiva; le premier est le créateur des choses, le second en est le conservateur, et le troisième les détruit lorsqu'elles ne sont plus nécessaires. Dans toutes les choses terrestres on distingue la vie, la croissance et la mort, ou la génération, la conservation et la corruption. C'est pourquoi le P. Joseph de Carignan, dans le dialogue indien dédié au roi de Bettia, dit en termes précis : « On lit dans votre plus ancien » code, qu'au commencement Dieu créa une

» femme (la déesse Bhavani ou la Nature),
» et que celle-ci mit au monde trois enfans,
» Brahma, Vichnou et Mahadéva, ou Chiva,
» qu'elle chargea du soin de créer, de con-
» server et de détruire ; qu'ensuite cette
» même femme qui était leur mère, se
» transforma en trois filles et épousa chacun
» de ses trois enfans. » De sorte que la déesse Bhavani ou la Nature créatrice représentée sous les traits d'une femme, est, suivant ce systême des Brahmes, la première divinité après Dieu.

Dans le second systême, le dieu Vichnou, ou l'esprit divin (*Pranen*, âme ou esprit de Dieu, suivant le Mahabharada), forma dans le commencement toutes choses de l'eau; et de son nombril naquirent Brahma, Chiva et les autres Dieux. Le même P. Joseph dit : « Il est écrit dans vos Pouranas,
» que dans un temps où rien n'était né, et
» où tout était eau, Narayénen (Vichnou)
» flottait sur les ondes sous la forme d'une
» feuille (sur une feuille de nymphéa); que
» du nombril de Narayénen naquit une fleur
» de nymphéa, et de cette fleur, Brahma,

» qui produisit ensuite toutes les choses » créées. » Vivès, dans son Commentaire sur le dixième livre de la Cité de Dieu de Saint-Augustin, dit : « Un disciple zélé de » Platon pourrait soutenir aisément que » l'âme du monde est l'esprit qui était porté » sur les eaux. »

Enfin, dans le dernier systême, le Dieu Parabrahma créa les élémens qui étaient contenus dans un œuf, *motta;* cet œuf se brisa en sept parties égales par dessus, qui formèrent sept mondes supérieurs, et en sept par dessous, qui firent sept mondes inférieurs. Quand le dieu Parabrahma eut créé tous ces élémens et ces mondes, il se fit voir sur le mont Mérou ou la montagne d'or, et ayant appelé tous les Dieux, il chargea Brahma du reste de la création, Vichnou, de la conservation, et Chiva de la destruction.

Tels sont les trois systêmes qui constituent le fondement de la théologie des Brahmes, et qui se trouvent détaillés dans le Mahabharada, le Bhagavada, l'Aadiparva, et dans d'autres livres indiens. Ils se trouvent figurés dans deux petites chapelles indiennes

que l'on voit au musée Borgia de Velletri; et ils sont gravés à la pointe du ciseau dans le temple souterrain de Mabalipouram près de Sadras, et dans celui de l'île d'Eléphanta où l'on trouve par-tout Brahma, Vichnou et Chiva, où la trinité indienne réunie en un seul corps, et placée dans une fleur de nymphéa. (Voyez le Voyage de Niebuhr, et ce que nous avons dit au premier vol., chap. 6.)

Les Egyptiens et les Phéniciens pensaient de même que le monde était sorti d'un œuf, si l'on en doit croire Eusèbe dans sa Préparation évangélique. Homère cité à ce sujet par Plutarque, enseigne que le monde a été créé de l'eau. « L'Océan a donné principe à » toutes les choses. » C'est pourquoi l'œuf est le symbole du monde formé des élémens, et le nymphéa celui du monde créé de l'eau. Voyez dans le premier volume ce que nous avons dit sur le nymphéa.

Des trois systêmes dont je viens de parler, j'ai expliqué le premier à l'aide des monumens indiens du cabinet du cardinal Borgia, dans mon Systême des Brahmes; j'ai aussi développé le troisième dans le même

Ouvrage; quant au second, j'en ai donné l'exposition dans mon Catalogue des manuscrits indiens appartenans au même prélat.

De tous ces systêmes résultent ces vérités incontestables : 1.° que les Indous s'accordent à croire un Dieu créateur du monde, quoiqu'ils ne soient pas d'accord sur la manière dont l'univers a commencé d'exister; 2.° qu'ils ne sont ni athées, ni matérialistes, puisqu'ils reconnaissent un seul Dieu suprême, première cause de la création et premier créateur du monde; 3.° qu'ils sont encore moins Manichéens, puisqu'ils croient à un seul Dieu qui n'a point d'égal, et qui ne dépend d'aucun autre être, étant éternel, unique, et premier créateur du monde.

Le premier systême indien établit que Dieu créa avant tout une femme. Quelle est cette femme? Les noms que les Brahmes et leurs livres lui donnent, font voir clairement que c'est la nature personnifiée et représentée sous la forme d'une femme. Elle est appelée en samscrit *Paramechvari*, dame suprême; *Ichani* ou *Ichi*, dame; *Bhavani*, créatrice, qui donne l'existence, de *bhava* exister ou

naître, *bhavadi* il existe, *bhavasi* tu existes, *bhavami* j'existe, suivant le P. Hanxleden dans son dictionnaire granthamique, d'où *bhavichyata* chose future, qui doit être, et *bhavani* déesse qui fait exister, créatrice, qui donne l'existence aux choses humaines. On l'appelle aussi *Aadhibhavani* première créatrice, ou première déesse existante; *Aadicoumari* première vierge, *manassa* volonté de l'*Ichvara* ou du Seigneur, *Chacti* force, vertu, énergie, *Chactidévi* la déesse Force, *Ichvari* dame, *Màya* déesse des sortiléges, *Mahamaya* grande déesse des sortiléges, de *may* couleur, d'où viennent *maya* illusion des sens, erreur, chose qui éblouit les yeux, les trompe, et se rend incompréhensible, *mayam* fausseté, illusion, enchantement, erreur, *mayen* trompeur, imposteur, homme qui trompe, qui éblouit les sens, *mayaga* chose fausse, trompeuse, décevante, *màyà* fascination des sens, enchantement, *mayavastou* chose fantastique, *mayaveibhavam* enchantement, *mayastri* fantôme, *dévamayam* œuvre incompréhensible de Dieu, *mayounou* disparaître, s'éva-

nouir. Dira-t-on que *Maya*, *Mahamaya* et *Mayadévi* ne sont pas des mots indiens, mais bien des dérivés du mot grec *maïa* qui se trouve dans Hesychius ou dans quelqu'autre Lexique grec. *Maï*, dit Hesychius, veut dire *grand* chez les Indiens; mais il se trompe, car *grand*, en langue samscrite, n'est pas *maï*, mais *mâ* ou *maha*, d'où *mahima* grandeur, et c'est à tort que Hesychius écrit *maï* au lieu de *maha*. Ce n'est donc ni d'Hesychius, ni des Grecs, que la Indiens ont pris *ma* ou *maha*, non plus que *Maya* nom de la déesse Bhavani, mais du samscrit *maya* qui veut dire déesse des enchantemens, qui trompe et séduit les sens, et dont les œuvres deviennent incompréhensibles par ses fascinations. Le P. Joseph de Carignan s'exprime ainsi : « Ces trois » dieux (Brahma, Vichnou et Chivà) ont » été produits par la première splendeur » (divine) qu'ils disent être l'*Aadhibhavani* » ou *Mahamaya*. » Le P. Marc della Tomba dit : « *Bavani*, volonté de Dieu émanée » en forme de femme pour commencer la » création du monde. » Elle se change, se

transforme et se travestit de mille manières, et est tantôt mâle, tantôt femelle. C'est la Maïa d'Orphée et des Grecs, et l'Isis des Egyptiens. Orphée, dans l'hymne adressée à Maïa, dit : « Auguste mère de tous les » Dieux, déesse Maïa, viens à ta fête, toi » qui occupes le milieu de la voûte du » monde, qui tiens la terre dans tes mains; » et qui nourris les hommes. Les mortels et » les immortels sont nés de toi. » Plutarque, dans son traité d'Isis et Osiris, rapporte l'inscription que l'Isis égyptienne prise par les Grecs pour Minerve, avait dans le temple de Saïs; l'Isis des Egyptiens ou Ichani des Indous y est définie en peu de mots : « Je suis » tout ce qui a été, tout ce qui est, et tout » ce qui sera. Nul mortel n'a encore sou- » levé mon voile. » N'est-ce pas là Bhavani, Maya ou la Nature, grande déesse des Indous? C'est la déesse qui a créé toutes choses, la Nature personnifiée, incompréhensible dans ses opérations. Elle est pareillement adorée au Thibet, et suivant le P. Constantin d'Ascoli missionnaire du Népal, dans sa *Courte Notice du Népal* qui se trouve parmi

les manuscrits de la bibliothèque de la Propagande, on la nomme au Thibet *Lhamadchoupral*, au Nepal, *Mayadévi* déesse Maïa, et au Bengale, *Ichani* ou dame, ce qui, comme le dit M. Jones dans le second volume des Recherches Asiatiques, est *Irani* ou la Nature. Quelques Indous ignorans disent qu'elle est épouse de Dieu; d'autres la supposent femme de *Soura* ou *Sourya*, le Soleil, leur divinité principale. Dans quelques peintures et monumens indiens elle est représentée avec un collier de crânes humains pour signifier qu'elle est l'arbitre de la vie et de la mort, de la régénération et de la destruction des choses. Les fleurs et tout ce qui a vie, naquit du sang de ses évacuations périodiques qui tomba par terre; tous les Dieux indiens lui doivent leur naissance; c'est pourquoi ils portent sur le front, ainsi que les idolâtres même, le *Yoni* ou *Medhra*, formé par deux lignes blanches parallèles, et au milieu une ligne perpendiculaire rouge pour indiquer le sang menstruel de la déesse, dont naquirent les Dieux et toutes les choses visibles. (Voyez plus bas le chapitre des hiéroglyphes.) Les Egyptiens,

les Indous, les Thibétains, et les Chinois, racontent des fables sans nombre sur cette déesse. On l'honore par un sacrifice nocturne et obscène, que la modestie m'empêche de décrire. Il suffira de dire qu'il y a dans l'assemblée une femme nue, et que les parties que voile la pudeur y sont honorées et ornées de fleurs. Le nom de ce sacrifice, en samscrit, malabar et tamoul, est *chakti-pouja*, c'est-à-dire sacrifice de la déesse *Chakti* force, énergie, nature productrice, et mère de toutes choses. Monseigneur Pimentel fait mention de cet infâme sacrifice dans son dictionnaire malabar, et le P. Norbert capucin l'a aussi décrit dans un ouvrage manuscrit.

Les enfans de la déesse Bhavani ou Ichani, c'est-à-dire de la Nature, sont *Brahma*, *Vichnou* et *Chiva* ou *Mahadéva*. Le premier crée, le second conserve, et le dernier détruit; ce qu'on exprime en samscrit par *srchti*, *stidi* et *samhara*, ou création, conservation et destruction. Ce sont donc les trois puissances de créer, conserver et détruire; mais elles sont figurées par les trois

élémens, la terre, l'eau et le feu. Le premier crée les choses terrestres, le second les conserve, et le dernier les détruit. C'est pourquoi les Malabars et les Tamouls disent que Brahma a la nature de *bhou* ou *bhoumi* la terre; Vichnou, celle d'*apou* ou *gélam* l'eau; et Chiva, celle d'*aghni* le feu. « Le dernier de ces dieux, dit le » P. Norbert, s'appelle *Roudra* ou *Maha-* » *déva* (et aussi *Chiva*). Les Indous le » comparent au feu, parce que, semblable » à cet élément, il a la force de tout détruire. » Le second s'appelle *Vichnou*, il est com- » paré à l'eau; et le premier, *Brahma*, » est invoqué comme auteur de la Nature, » et comparé à cause de cela à la terre.» (Mémoires hist. sur les missions des Indes Orient. Lucques, 1744.) Tous trois portent au front le signe du *yoni* de leur mère *Bhavani*, comme enfans de la Nature, et par ce signe ils indiquent qu'ils sont créatures, élémens, et ministres de la génération et de la destruction des choses, dont la cause et le principe, suivant les Indous, est le sang menstruel de *Bhavani*.

Brahma est *dchadourmouga*, c'est-à-dire qu'il a quatre faces, comme la terre a quatre parties. Il est monté sur un cygne, symbole de l'eau, comme la terre nage sur l'eau (1). Vichnou est assis sur une feuille de nymphéa, symbole de l'eau; Chiva porte en main le feu et la foudre, il est feu et soleil en même temps, parce que le soleil éclaire et brûle. L'examen des images et des statues indiennes suffit pour se convaincre de cette allégorie. Ces dieux se transforment en mâles et en femelles, et sont à-la-fois époux, enfans et frères de Bhavani, comme Junon était épouse, mère et sœur de Jupiter (2). Ils

(1) Forster prétend que ce cygne ou *hamsa* des Indiens, est le flambant ou le *phoenicopterus ruber* de Linné.

(2) Saint-Augustin rapporte l'opinion des payens de Rome sur Junon, et il ajoute : « Junon n'est pas seulement la sœur » et la femme, mais encore la mère de Jupiter. » (Livre 4.e de la Cité de Dieu, chap. 10.) Et au liv. 7.e, chap. 5, il dit que Varron, le plus pénétrant et le plus érudit des payens, rapportait les Dieux à la physiologie et à la Nature, comme le font les Brahmes. « Ce savant avoue que l'âme du monde » et ses différentes parties, sont les vrais Dieux, et l'on » voit que toute sa théologie, je veux dire celle qu'il nomme » naturelle, et à laquelle il donne la préférence, aurait pu

sont distincts, mais contenus dans un seul corps ou tronc, et alors ils constituent la trinité ou *trimourti* des Indous. C'est ainsi qu'ils sont représentés dans le temple très-ancien de l'île d'Eléphanta, dont Niebuhr, dans le second volume de son Voyage, a donné un dessin exact, et dans deux chapelles indiennes qui existent au musée Borgia de Velletri. Caylus, dans son Recueil d'Antiquités égyptiennes (1.er vol. pl. 2.e), a publié un monument égyptien qui représente Osiris ayant à son dos la déesse Isis, en un seul tronc; c'est Bhavani, ou la déesse qui crée, ministre d'Osiris dans ses opérations. On voit dans le même auteur (6.e vol.) la trinité égyptienne représentée par trois personnes, ou trois têtes en un seul corps, comme on a représenté dans l'île Eléphanta voisine de

» s'étendre jusqu'à expliquer la nature de l'âme raisonnable. » Saint-Augustin, Clément d'Alexandrie, Arnobe et Lactance, combattent ces rêveries, et avec raison; mais il reste toujours avéré que les payens signifiaient par quelques-uns de leurs Dieux, la nature; par d'autres, les élémens; par d'autres, les planètes, les passions humaines, la fatalité, etc.; et que bien peu avaient pour objet des hommes réels, des héros illustres.

Bombay, Brahma, Vichnou et Chiva. Dans le monument égyptien, l'un des trois Dieux tient dans sa main le *lingam* ou *phallus* symbole de la vertu productrice, et chez les Indous le phallùs est consacré à *Chiva* ou *Mahadéva* qui est souvent représenté sous cet emblême. Un autre des Dieux égyptiens a près de lui un épervier, et cet oiseau est le ministre de Vichnou seconde personne de la trinité indienne. Enfin les trois Dieux égyptiens réunis en un seul corps, sont représentés dans une nacelle flottant sur l'eau. Ce monument égyptien prouve donc que l'ancienne Egypte adorait une sorte de trinité, et l'eau sur laquelle elle flotte indique que les trois Dieux créateurs produisirent le monde de l'eau, systême analogue à celui des philosophes indiens.

Nous donnons ici une planche qui représente la trinité indienne, comme elle est figurée dans l'ancien temple de l'île d'Eléphanta. La première figure représente la déesse Bhavani assise sur un bœuf ou une vache symbole de la génération et de la fertilité. La base est une fleur de nymphéa,

symbole de l'eau qui est nécessaire à la génération des choses terrestres. La déesse a un collier de crânes humains qui lui descend jusqu'à la ceinture et qui est le symbole de la vie et de la mort qui sont entre ses mains. Sur son front est le signe dont nous avons parlé, symbole du premier principe de la génération, dans l'absurde philosophie des Indous. La seconde planche représente *Brahma*, *Vichnou* et *Chiva*, trinité visible et corporelle. Deux de ces Dieux tiennent dans la main un serpent, symbole de la vie et de la mort qui sont entre les mains des Dieux, puisqu'ils créent, conservent, et détruisent toute chose (1). Les oreilles longues et percées de ces Dieux et l'anneau qui y est passé, sont une preuve que cette trinité n'a pas été prise chez les Egyptiens. De tous les peuples orientaux

(1) On sait que la morsure d'une vipère se guérit en appliquant de suite sur la blessure la tête écrasée de l'animal. J'ai vu un homme qui vendait des vipères, guérir de la sorte et sans autre remède, quatre personnes qui en avaient été mordues. De sorte que la tête, attirant à elle le venin que l'animal a laissé dans la blessure, est à-la-fois venin et antidote, mort et vie.

anciens et modernes, les Indiens sont les seuls qui aient les oreilles longues et percées, et qui y passent un anneau d'or; cet usage a encore lieu aujourd'hui au Malabar. D'ailleurs le temple d'Eléphanta est très-ancien, et il faudrait savoir si le monument rapporté par Caylus et les pyramides d'Egypte sont plus anciens que ce temple souterrain. La trinité indienne s'appelle en samscrit *trimourti; tri* veut dire trois, et *mourti*, corps; *pounyamourti*, corps saint; *Vichnoumourti*, idole, corps de Vichnou. C'est la signification qu'a ce mot dans le dictionnaire grantham du P. Hanxleden, dans celui de M.gr Pimentel et dans le *Maha-bharada*. Ainsi *trimourti* ne signifie point trois Dieux ou puissances, mais bien trois corps visibles nés de la déesse Bhavani, trois idoles réunies en un seul corps.

Long-temps avant la naissance de Jésus-Christ, Orphée avait une idée imparfaite d'une trinité consistant en trois êtres nommés *conseil*, *lumière* et *vie*. Mercure trismégiste, connut aussi une espèce de trinité, ainsi que le dit Suidas. Jamblique parle d'une

autre trinité des anciens Egyptiens, composée d'*Icton*, *Emef* et *Amun*. Zoroastre, dans ses oracles rapportés par Stanley à la fin de son Histoire de la Philosophie, dit : « Où est » l'unité paternelle ? Cette unité s'est étendue » et a engendré deux, etc. » Tout ce passage est cité au long dans le Discours dogmatico-philologique du prince de Canosa sur la trinité, imprimé à Naples en 1795. Les anciens Perses adorateurs du soleil voyaient dans cet astre une trinité indivisible, savoir : la chaleur, la lumière et la flamme. Pour d'autres, cette trinité était Mitra, Oromasde et Arimane, ou le soleil, la concorde et la discorde, c'est-à-dire l'harmonie et la discordance entre les élémens, la lumière et les ténèbres. (Voy. Ibn Schahana, dans le *Specim. Hist. Arab.* de Pococke, et le premier vol. des Recherches Asiatiques.) Platon admettait une trinité qui, selon lui, était le souverain bien, la raison et l'âme (1). On ne

---

(1) Les opinions des érudits sur la trinité de Platon et de quelques autres philosophes, diffèrent beaucoup entr'elles. Voyez L. Vivès, dans son Commentaire sur le 10.e livre de

peut douter que les Orientaux n'aient conservé certaines traditions patriarchales, telles que celle du déluge universel, et d'un dieu qui devait naître pour effacer le péché de dessus la terre. Nous verrons plus loin cette doctrine dans les livres des Indiens. Il n'est donc pas surprenant que leurs sages aient aussi conservé une notion imparfaite d'une certaine trinité; et en effet les Egyptiens, les Perses et les Indiens ont toujours vénéré je ne sais quoi de *triple* et d'*un* émané de l'*un*, ou de *triple* existant dans l'*un*. Cette doctrine traditionnelle est antérieure de plusieurs siècles à la

---

la Cité de Dieu, de Saint-Augustin. Aristote dit que « les » pythagoriciens ont mis en trois choses la perfection de ce » qui existe, le commencement, le milieu et la fin, (comme » les Brahmes, dans la création, la conservation et la des- » truction) et il observe que le nombre trois est souvent em- » ployé dans le culte des Dieux. C'est à cela que font allusion » les paroles de l'enchanteresse de Théocrite : *je fais trois* » *fois des libations, et j'invoque par trois fois ces augustes* » *divinités*; et celles de Virgile : *je t'entoure d'abord de ces* » *trois rubans de couleurs différentes, et je promène trois* » *fois cette image devant l'autel; Dieu se plaît au nombre* » *impair.* » Le grand oracle de Sérapis à Thulus, fut : *Dieu est d'abord, la parole et l'esprit sont avec lui; ces trois choses sont coéternelles, et ne font qu'un.*

naissance de Jésus-Christ, et au Nouveau Testament où les Chrétiens ont puisé une connaissance plus parfaite de ce mystère. Orphée, Hermès, Zoroastre et Platon vécurent et composèrent leurs écrits long-temps avant Jésus-Christ, et le temple souterrain de l'île d'Eléphanta est bien certainement antérieur à l'ère chrétienne. Si donc Orphée, Hermès, Zoroastre, Platon, les Egyptiens et les anciens Perses n'ont pris, ni pu prendre leur trinité dans les livres chrétiens postérieurs à la naissance de Jésus-Christ, sur quel fondement prétend-on que la trinité des Brahmes ait été prise des livres apocryphes des Chrétiens? Pour avancer une telle assertion, il faut être dans la plus grossière ignorance sur la nature de la trinité des Brahmes, et de celle des Chrétiens; ignorance inexcusable qui ne sait pas distinguer les opinions des anciens philosophes sur leur trinité, d'avec la connaissance de ce mystère, telle que les Chrétiens l'ont puisée dans les livres du Nouveau Testament.

La trinité des Brahmes se nomme *mourti*, en langue indostane, et *mourtti*, en caractères

et idiôme grantham; *mourti*, corps visible et divisible, idole composée de trois dieux nés de Bhavani, suivant tous les livres indiens, et spécialement le *Mahabharada* dans le *Sambhava* ou Genèse indienne. Ces trois dieux existaient dans l'œuf créé par Paramechvara; ils mourront à la fin du monde, selon le livre *Dchandrodeya*, comme on peut le voir dans ma grammaire samscrite. *Brahma*, en samscrit, signifie science de la loi. « Brahma ou *Brahmava*, dit le P. Hanx» leden dans son dictionnaire, grantham, » dieu des Payens, créateur né, selon les » Vichnouvistes, du nymphéa qui poussa » dans le nombril de Vichnou. » Il est la science de la loi, parce que, comme créateur, il détermine avec sagesse et selon les lois de la nature l'ordre de la création et des choses qui doivent être créées. Le livre Véda qu'il porte dans la main, est le livre de la Nature, qui lui a été donné par elle pour régler la création suivant la nécessité et avec poids et mesure. Suidas, au mot *Brachman*, dit que Brahma fut un Roi ou un Législateur; Saint Epiphane, Postel et autres, le prennent pour Abraham; mais ces opinions

tombent d'elles-mêmes, à la vue des livres et des monumens indiens. *Brahmana* veut dire homme savant, docteur. Le dieu Brahma est souvent figuré sous la forme d'un homme dans un œuf, comme ayant tout créé de l'œuf.

Il faut remarquer ici que les Arabes, après l'invasion qu'ils firent dans l'Inde au septième siècle, défigurèrent, jusqu'à les rendre méconnaissables, les noms et la doctrine des Indous qu'ils ne pouvaient pas comprendre, ne connaissant pas les langues indiennes. Selon ces barbares, le dieu Brahma est Djebrail ou l'ange Gabriel; le dieu Vichnou, Michel; et Mahadéva ou Chiva, Raphaël. Voyez les extraits du livre indien *Oupnekhat* (*Oubanacatha*), corrompu et défiguré par les Arabes, dans le second volume des Recherches Historiques sur l'Inde, par Anquetil du Perron. La plupart des livres zends attribués par cet écrivain à Zoroastre, ou à d'autres anciens Perses, ne sont de même que des altérations de la langue samscrite et de la doctrine indienne habillée à la manière arabe ou persane. Le *Mahabharada*, l'*Amarasinha*, le *Ramayana*, et autres an-

ciens livres indiens ne parlent jamais des Arabes, et tous ceux qui en font mention sont suspects, modernes, corrompus, ou composés après l'invasion de ces barbares dans l'Inde, qui eut lieu, comme je viens de le dire, dans les septième et huitième siècles.

L'épouse de Brahma est *Sarasvadi*, déesse de la grammaire, de la poésie et de l'harmonie. L'Amarasinha la nomme *Brahmi*, qui signifie déesse des sciences; *Bharadi* déesse de l'histoire, parce que l'ancienne histoire des Indes est appelée *Bharada* ou *Mahabharada*, du nom de *Bharaden* ou *Bharada*, premier Roi Indien, dans le catalogue d'Anquetil, et de qui les Indous font descendre une dynastie ou série d'anciens Rois, qui du reste est aussi fabuleuse. (Voyez le *Sambhada*, ou Genèse indienne.) Cette déesse est aussi appelée *Bhachâ*, déesse de la grammaire, de *Bhacha* avec le dernier *a* bref, qui signifie langage, idiôme; *Gui*, déesse de la musique, du chant, de l'harmonie; *Vakrvani*, qui règle les paroles; *Sarasvadi*, déesse de l'harmonie, qui a été donnée pour femme au créateur Brahma afin qu'il mît de

l'harmonie et de l'accord dans les choses qu'il crée par ordre de sa mère la Nature. Cette déesse est la Minerve des anciens Grecs et Romains. J'en ai déjà parlé au chapitre IX de cet Ouvrage.

La femme symbolique de Vichnou est *Lakchmi* ou la Belle, *Ma*, la Grande, la grande mère des Romains; *Chri*, riche, bienheureuse; *Logamada*, mère du Monde ou de la Terre; *Logagenani*, qui engendre le Monde, c'est-à-dire les choses terrestres; *Mangaladévada*, déesse de l'abondance, du bonheur; *Kchirasa*, douce, de la nature du lait; *Patmalaya*, déesse qui est assise dans un nymphéa, symbole de l'eau dont la terre a besoin pour produire; *Rama*, fertile, portée à la volupté, prompte à germer; *Indira*, sensible, palpable, agissant sur les sens. Cette divinité est évidemment la déesse Terre, épouse de Vichnou l'élément de l'eau; c'est Rhée, Tellus, Vesta, Ops, Cérès, la grande mère des Grecs et des Romains, tout cela réuni sous la seule dénomination de Lakchmi, épouse de Vichnou. (Voyez le 4.e livre, chap. 10, de la Cité de Dieu de Saint-Augustin). C'est la divinité qui

préside aux métaux précieux, aux champs, aux arbres, au riz, aux fruits, aux pâturages et aux troupeaux, qui préserve du feu les champs et les maisons, motif pour lequel les Grecs l'ont nommée *Aloas*. (Voyez l'Hymne de Callimaque sur Cérès.) On la représente assise dans un nymphéa, ou debout, allaitant un enfant, ou avec un sac dont elle fait tomber les productions terrestres. La vache est son symbole. C'est la seconde Isis des Egyptiens. (Voyez Plutarque dans son Traité d'Isis et Osiris.)

Enfin l'épouse de Mahadéva, Chiva ou Roudra, est la déesse *Parvadi*, ou la dominatrice des montagnes; *Ichani*, la dame; *Gaourî*, jaune, luisante, ou *Gaouri*, blanche; *Kali*, dominatrice des saisons et des terres; *Haïmavadi*, dominatrice de l'humidité et du froid; *Roudrani*, déesse qui fait pleurer les femmes en couches et ceux qui sont attaqués des fièvres, de la peste, de la petite vérole, et d'autres maladies qu'elle occasionne aux mortels; *Sarvamangala*, déesse de la volupté, de la bonté et du plaisir, qui fait germer et croître les choses terrestres. J'en ai déjà parlé dans ce Voyage, et spécialement

au chapitre XI, où le lecteur en a vu la représentation. Elle est regardée comme l'épouse du dieu Chiva, ou du Soleil, parce que la Lune est éclairée par cet astre, et que, suivant la philosophie indienne, la Lune engendre, conserve et détruit toutes les choses terrestres, de concours avec le Soleil. (Voyez le Traité de Plutarque déjà cité, d'Isis et Osiris.) C'est pourquoi la déesse Parvadi ou la Lune, de même que Bhavani ou la Nature, est représentée avec le signe obscène de la fécondité du sexe femelle, pour signifier la vertu productrice de la Lune, comme le lingam indique celle du Soleil. (Voyez Selden, Traité des Dieux de Syrie.) Au quinzième chapitre du second livre des Paralipomènes, il est dit: « Le roi Asa ôta » à sa mère Maacha, la dignité dont elle » jouissait, parce qu'elle avait élevé dans » un bois une idole de Priape. »

La partie sexuelle des femmes s'appelle, en samscrit, comme on le voit dans l'*Amarasinha* au chapitre *Manouchavargga*, *yoni*, *chichna*, *ramana*, *mehana*, *chethasi*, et *meddhra*; le lecteur remarquera que le grec *mêtra* se rapproche du nom samscrit *meddhra*,

que les anciens Indiens et Perses substituaient à celui de la déesse Lune, prenant le symbole de sa vertu productrice pour le nom même de cette divinité. C'est pourquoi Hérodote dit : « Les Perses sacrifient aussi à » Uranie, que les Assyriens appellent *Venus* » *Mylitta*, les Arabes, *Alitte*, et les Perses, » *Mettra.* » Voilà comme les Perses, les Indiens et les Grecs se servirent souvent du nom *Mettra* ou *Meddhra*, pour signifier la Vénus Uranie ou céleste, la même que *Sarvamangala* des Indous, ou la Lune, déesse de la volupté et de la génération, parce qu'elle est censée influer sur la génération de l'homme et des choses terrestres. On adore encore dans l'Inde cette partie sexuelle, comme l'atteste le P. Constantin d'Ascoli missionnaire au Népal, dans l'ouvrage manuscrit que j'ai déjà cité. Le motif qu'eurent les anciens Chaldéens, les Perses, les Arabes et les Indiens, pour adorer le Soleil, la Lune et les autres planètes, est manifeste, et il n'y a que le Journaliste de Pise, et un certain professeur de langue arabe, qui ne le comprennent point. Les barbares, comme le dit Platon, furent les pre-

miers observateurs du ciel. Ils voyaient les astres se mouvoir, courir, revenir, garder toujours un ordre constant et régulier, être la cause du changement des saisons, de l'accroissement des choses terrestres, des pluies, des maladies, etc. Ils croyaient en conséquence les astres animés, mus et régis par un dieu, un génie, un esprit divin, qui était la cause de tous les effets qu'ils produisaient. Platon dit : « Nous croyons » que les astres sont des animaux célestes » d'une espèce divine, formés d'un corps » très-beau et d'une ame très-heureuse et » très-excellente. » Et un peu plus loin il ajoute : « Les hommes devaient regarder la » régularité du mouvement des astres, » comme une preuve que les corps célestes » ont une ame. » Plutarque, dans son premier livre des Opinions des Philosophes, est du même avis ; il s'exprime ainsi : « Voyant » que les étoiles avaient un mouvement » perpétuel qui était cause que nous voyons » successivement le Soleil et la Lune, ils les » appelèrent *Dieux*, nom qui (en grec) » est dérivé d'un mot qui veut dire *courir* ». Le livre de la Sagesse dit encore plus clai-

rement : « Ils n'ont pu comprendre celui
» qui est, et ils n'ont pas connu l'ouvrier à
» ses œuvres ; mais ils ont cru que les Dieux
» qui gouvernaient la terre, étaient ou le
» Feu, ou l'Air, ou les Vents, ou la Mer,
» ou le Soleil et la Lune. » Il est certain que ces Dieux étaient représentés par des types, des symboles, des emblêmes et des images. Il est dit au chapitre 26 de l'Exode : « Tu ne te fabriqueras pas de statues ni
» d'images de tout ce qui est dans le ciel,
» ni sur la terre, ni dans les eaux qui sont
» sous la terre. » Or tel est le cas où se trouvent les Indiens. D'abord ils adorèrent les Astres, les Elémens, et la Nature qui agissait en eux ; ils forgèrent ensuite des types, des symboles, des emblêmes, des images, des statues, et des idoles, et représentèrent grossièrement la vertu, l'efficace et les effets des objets qu'ils adoraient. « Les
» Indiens, dit Clément d'Alexandrie, ont
» divinisé le Soleil, et les Phrygiens, la Lune,
» trompés, ajoute-t-il plus bas, par la con-
» templation des cieux » ; témoignant par ces paroles que ce fut la contemplation du ciel, et l'observation des astres, qui don-

nèrent naissance à l'erreur dans laquelle tombèrent les Indiens. Pline dit : « Leurs » philosophes qu'ils appellent Gymnoso- » phistes, regardent le Soleil depuis sa nais- » sance jusqu'à son coucher, et au milieu des » sables brûlans ils restent tout le jour sur » un seul pied, les yeux fixés sur cet astre. » Et Solin ajoute : « Ils scrutent je ne sais quels » secrets mystérieux, dans ce globe de feu. » Qu'étaient-ils ces secrets mystérieux que les philosophes indiens étudiaient et recherchaient dans le globe solaire, sinon ces propriétés divines qu'ils croyaient émaner de leur grande divinité ? C'est pourquoi Cœlius Rhodiginus, dans ses *Lectiones antiquæ*, assure, conformément à Arrien, que les Indiens adoraient le Soleil, et faisaient des sauts devant lui dès qu'il commençait à paraître, de même qu'aujourd'hui ils l'honorent par des prières et des ablutions matinales. Jambule, voyageur grec très-ancien dont parle Diodore de Sicile, trouva établi dans l'Inde le culte du Soleil et de la Lune. Benjamin de Tudèle dit, en parlant des Indiens : « Ils rendent » un culte au Soleil, à qui ils élèvent hors » de leurs villes de grands autels. » Bernier,

Roger, Baldœus, Sonnerat, le P. Marc dalla Tomba, le P. Constantin d'Ascoli, les Anglais, tous ont trouvé le culte des planètes établi dans l'Inde. C'est pourquoi François Pivati, dans son Dictionnaire scientifique, dit : « Les » Indiens croient que les astres sont non- » seulement des êtres animés et raison- » nables, mais même des divinités, et qu'ils » ont des femmes et des enfans. » De-là les symboles sous figure humaine, représentant ces divinités dans les temples d'Eléphanta et de Mavalipouram, dans le musée Borgia de Velletri, sur les monnaies et camées anciens et modernes, et les pierres précieuses. Pour qu'on ne puisse pas se tromper sur le sens et la signification de ces symboles et idoles, l'Amarasinha décrit leurs vertus et qualités physiques relatives au Soleil, à la Lune et autres astres. Voyez le *Catalogue descriptif d'une collection générale de pierres précieuses, et camées anciens et modernes, gravés, etc.*, par Raspe, imprimé en anglais, à Londres, en 1791. La 13.e planche du premier volume représente un lapis-lazuli très-ancien, sur lequel est gravée une figure de Chiva et de Parvadi;

et d'autres pierres antiques sur lesquelles on a gravé d'autres Dieux indiens ; et pour éviter tout sujet d'équivoque dans l'explication et la signification de ces gravures, l'artiste indien y a figuré aussi le soleil, la lune et les étoiles. Je ne puis donc que m'étonner du peu de jugement du Journaliste de Pise, qui, sans avoir la moindre connaissance de l'histoire orientale, nie absolument que les Brahmes professent le sabéïsme ou culte des astres, et répète ce que tant d'autres ont dit avant lui de leur prétendu manichéisme. Je suis à ses yeux un *jeune écrivain* qui n'a jamais bien compris le culte religieux des Brahmes.

Voilà donc Parvadi ou la Lune dominatrice des montagnes, ou Diane, épouse allégorique du Soleil. Cet astre a plusieurs noms; *Mahadeva*, grand dieu, *Chiva*, bon; *Roudra*, dieu qui fait pleurer les mortels, les punissant par diverses maladies; *Icha*, seigneur; *Chouli*, qui porte un trident, symbole des trois Mondes, le ciel, la terre et l'enfer, sur lesquels il étend son influence; *Pachoubadi*, seigneur ou époux de la vache, ou seigneur du bœuf symbole de ce dieu;

Gouiricha, seigneur des montagnes; *Ougra*, de feu; *Chricanda*, seigneur de la lumière; *Vamadéva*, dieu au corps rond, obtus; *Dchandrachégara*, dieu qui porte la Lune sur sa tête; *Irilodchéna*, dieu qui a trois yeux; *Hara*, destructeur; *Andagaribou*, ennemi de l'obscurité; *Vyomaguécha*, seigneur du firmament; *Oumapadi*, mari de la dame, époux de la Lune, etc. Il est impossible de ne pas reconnaître d'abord à ces noms et à ces caractères, le soleil décrit par Orphée dans l'hymne à cet astre, avec de semblables épithètes que l'on récitait anciennement en Grèce dans le culte public et privé, comme on récite aujourd'hui ces épithètes ou attributs du soleil dans le culte ordinaire des Brahmes. Tous ces noms bizarres, mais sacrés parmi les Indous, sont consignés dans l'Amarasinha au chapitre *Svarggavargga*, où les nuages sont aussi appelés *Dhoumayoni*, c'est-à-dire matrice qui reçoit les vapeurs et les exhalaisons terrestres; et l'air ou le firmament, *Sourapadma*, ou le lotus, le nymphéa où réside le Soleil. C'est pourquoi Osiris, Chiva, et tous les Dieux indiens sont dépeints dans

une fleur de nymphéa, parce qu'ils résident dans le firmament. Ces allégories et ces noms sacrés suffisent pour prouver que l'Amarasinha est un livre ancien, et la clef de la théogonie brahmanique et égyptienne. Le nymphéa, ainsi que nous l'avons déjà dit, s'ouvre le soir et se referme le matin; et comme le Soleil se lève le matin et se couche le soir, on a pris de là le sujet de l'analogie trouvée entre l'astre du jour et cette plante dont a fait le symbole de la génération.

Telles sont les principales divinités Indiennes; nous allons nous occuper maintenant des Dieux secondaires. Les enfans de Mahadéva ou du Soleil et de la Lune, sont 1.° *Gannécha* ou Janus, dont nous avons déjà parlé; 2.° *Kartiguéa* ou *Scanda*, général de l'armée céleste; 3.° *Hanouman*, ou le dieu Pan, symbole de l'air ou du vent. M. Paw se trompe lorsqu'il dit qu'Hanouman ou Pan est la Nature universelle qui régit le Monde. Orphée dit expressément qu'il est une *partie aérienne*, *très-subtile*, *collègue des saisons*, *puissance du feu*, *aliment des choses*, *tout entier la substance du Monde*; de sorte que Pan est le vent né de l'action

du Soleil et de la Lune, comme le disent les Indous. Le vent pénètre par-tout, influe sur la terre d'accord avec le Soleil et la Lune, nourrit les choses, et est le véhicule du feu. Il était ministre de Rama ou Bacchus indien, lors de la guerre que ce Dieu fit à Ravana dieu des ténèbres; 4.° Bhagavadi, dont j'ai déjà parlé, est fille de Mahadéva et de Parvadi, c'est l'Hécate indienne. Dans l'ordre des Dieux célestes suit Boudha, ou le dieu intelligent, pénétrant, d'un entendement subtil, l'ami intime et le secrétaire du dieu Soleil. Toutes les planètes étant animées dans la théogonie indienne, de même que l'on attribue au Soleil et à la Lune une ame, un dieu, un génie, un esprit divin chargé de les diriger et de les gouverner, on en attribue pareillement aux autres Planètes, à Mercure, Vénus, Saturne, et Jupiter, qui sont par conséquent autant de Dieux, reconnus en effet pour tels de toute l'antiquité payenne. Dans le calendrier civil on conserve encore les noms de ces Dieux, et on s'en sert pour désigner les jours de la semaine; ce qui prouve d'une manière irréfragable le culte que les anciens rendaient aux planètes. Virgile, dans

son troisième livre de l'Enéïde, dit : « Un » esprit intérieur anime le globe brillant de » la Lune, et les astres célestes ; et l'ame » répandue dans tous les membres de ce » vaste corps, donne la vie et la vigueur » au grand tout. » Voilà l'esprit et l'ame divine qui gouverne les planètes. Platon s'exprime encore avec plus de clarté : « Si » quelqu'un pense que les corps célestes ont » été faits par un autre (que par Dieu) et » que ce sont des corps inanimés, il faut » le regarder comme un insensé. » Voilà le corps et l'ame des planètes, et ceux qui refusent la vie aux corps célestes, traités d'insensés par Platon. Plusieurs interprètes prétendent que Salomon fait allusion à cette même doctrine, lorsque, dans l'Ecclésiaste, il dit : « Le soleil tourne au midi, et se » détourne vers l'aquilon; l'esprit, dans sa » course circulaire, observe toutes choses, » et revient ensuite parcourir son cercle. » Ainsi les planètes, suivant les Indous, sont des êtres animés par des génies, ont une ame, et des droits à un culte. Le P. Constantin d'Ascoli, dans ses Renseignemens laconiques sur le Népal, nous a donné les dessins

dessins originaux faits par les payens et qui représentent sous des formes humaines le dieu *Boudha* ou Mercure, *Brahaspadi* ou Jupiter, *Chani* ou Saturne, Vénus ou *Choucra* qui, parmi les Indous, est dieu et non pas déesse. Dans mon Système des Brahmes, j'ai donné une figure de Dchani ou Chani monté sur un coq, symbole du temps auquel préside ce dieu. Walther missionnaire danois, dans sa Doctrine Indienne des temps publiée par Bayer dans son Histoire du royaume de Bactres, et le P. Marc della Tomba dans un Ouvrage manuscrit conservé dans le cabinet Borgia de Velletri, ont décrit le culte de ces planètes, qui, suivant les Indous, sont prêtres, *mouni*, ou taciturnes, maîtres, philosophes et poètes, ont des femmes, des enfans et des disciples, et sont auteurs des sciences et des livres. Brahaspadi et Choucra sont poètes ; Boudha ou Mercure, comme étant plus près du Soleil, est son secrétaire ; il a écrit plusieurs livres et inventé l'arithmétique, les élémens de l'écriture, la géométrie, l'astronomie, la manière de planter les arbres, d'exercer le commerce, et enfin tout ce qui

dépend de l'industrie humaine. Platon dans Phèdre, l'appelle *Daemon*, c'est-à-dire génie qui anime la planète de Mercure. De sorte que M. Jones a eu raison de dire que *Boudha est fils de Maya, et régent d'une planète*. (Recherches Asiatiques, vol. 2.e) En effet il est caractérisé de même dans l'Amarasinha, au chapitre *Svarggavargga*, et dans le Mahabharada. C'est une assertion ridicule que d'avancer, comme le font quelques auteurs, que Boudha est un roi véritable, un docteur qui inventa réellement les arts; et il n'est pas moins extravagant de soutenir qu'il est le même que Manès, ou que Jésus-Christ défiguré par les Hérétiques et les Idolâtres. Cudworth, Mosheim, Brucker et Huet en ont fait un personnage réel; ce dernier s'obstine même à vouloir nous persuader que Boudha ou Thoth est Moïse. Jablonski a combattu son existence prétendue par des argumens victorieux. (Voyez Court de Gebelin, tome 2.e, *Histoire de Mercure, ou Allégories orientales*). Le dieu Boudha des Indous est le *Thoth* ou *Thôuth* des Egyptiens, l'*Hermès* des Grecs, le *Teut* de Platon, le *Fohi* des Chinois, le

Butta ou *Boudda* des Thibétains, le *Pout* des Péguans, le *Godama* des Birmans d'Ava, le *Chakya* ou *Somanacodam* des Siamois et des Péguans, le *Chaka*, *Xaka* ou *Chekia* des Japonois, et le *Thica* des Tonquinois. (Voyez la Loubere, du royaume de Siam.) (1) Tous ces peuples le regardent comme un dieu inventeur des sciences, premier écrivain et instituteur de leur nation. Comment se peut-il qu'un seul homme ait instruit tant

(1) On doit remarquer que les Indous, les Tamouls, les Malabars, et la langue Samscrite elle-même, n'ont pas notre *F*; aussi prononcent-ils *pranc*, au lieu de *franc*, et *pohi* pour *Fohi*. Les Tamouls n'ont ni *B*, ni *S*; ils écrivent *Poutti*, au lieu de *Boudhi*, et *Poutta* pour *Bouddha*. Les Chinois et les Siamois, au rapport de Schulz, manquent aussi de *E*; ils écrivent *Fohi*, *Foë*, *Pout* et *Pot* pour *Bouddha*. Les Bengalis n'ont pas le *V*; ils disent *Bed*, au lieu de *Véda*. Enfin, l'alphabet *Rëjang*, dans l'île de Sumatra, est privé pareillement du *T*. (Voyez Marsden, Histoire de Sumatra; la Grammaire Tamoule, du P. Beschi; Schulz, le maître des langues Orientales, et Chambers, dans le premier vol. des Recherches Asiatiques). Ceci nous fait connaître comment et par quelle raison le mot samscrit *Boudha* a été si étrangement défiguré chez les autres peuples. La même chose a eu lieu pour le mot *Chakya*, qui veut dire en langue samscrite, habile, pénétrant, intelligent, et qui est une épithète de Mercure. Boudha est l'Odin des Celtes, le Wod des Teutons, et le Foë des Chinois.

de peuples, et parcouru tant de pays? Comment a-t-il été mis au rang des Dieux et adoré chez toutes ces nations, s'il n'était qu'un homme ou un roi, un Moïse, un Manès, ou un Jésus-Christ défiguré et travesti? N'est-ce pas plutôt le génie qui régit une planète, et qui, avec la division des jours de la semaine, passa dès les temps les plus voisins du déluge, en Chaldée, dans la Parthie, et de là, avec des fables surajoutées, à d'autres peuples et nations voisines? Tous les peuples orientaux Perses, Indous, Thibétains, Chinois, Péguans et autres, ont toujours cru et croient encore qu'il y a des dieux ou des génies qui président aux planètes, aux élémens, à la terre, à la mer, aux fleuves, au feu, au ciel, aux villes et aux champs. (Voyez Th. Hyde, de la Religion des anciens Perses.) La Loubère dit en termes exprès, que Boudha ou Chakya des Orientaux est Mercure, dieu des arts et des sciences. Dans la Notice que j'ai publiée des manuscrits indiens du cardinal Borgia, j'ai rapporté tous les noms sacrés donnés à cette divinité par l'Amarasinha; j'ai distingué deux Mercures indiens,

et fait connaître cinq représentations diverses de ce dieu qu'adorent les nations orientales.

Les autres dieux indiens sont 1.° *Indra* ou *Dévendra*, qui préside à la pluie et à l'air, et par conséquent le Jupiter pluvieux indien dont parlent Strabon et Cœlius Rhodiginus. « Les Indous, dit ce dernier, adorent comme » leurs principales divinités, Jupiter plu- » vieux, le fleuve du Gange, et les Génies » indigètes. » Voilà le culte des Génies et de l'Eau. 2.° *Yama*, génie qui préside aux défunts, dieu de la Mort, qui récompense et punit. 3.° *Aghni*, le Feu; le sacrifice au dieu Feu, s'appelle *Homa*. 4.° *Kamadéva* ou *Manmatha*, le dieu Cupidon, qui enivre l'ame et la volonté, dieu de la luxure. 5.° *Varouna*, qui préside aux eaux, aux fleuves, à la mer, aux lacs et aux étangs. 6.° *Vaïchrava*, génie des trésors, des grottes et des cavernes où sont cachées les richesses. 7.° *Vichvacarma*, qui préside aux arts mécaniques. 8.° *Yakcha*, dieux ministres de *Vaïchrava*, gardiens des grottes et des cavernes. 9.° *Gandarva*, musiciens célestes. 10.° *Kinnara*, musiciens des déesses. 11.° *Rakchasa*, larves nocturnes, génies enne-

mis des dieux, fils de la déesse Adidi, méchans et pervers. Les Brahmes par mépris appellent de ce nom les Européans, et l'on doit remarquer que les anciens livres des Brahmes traitent les Assyriens et les Mèdes de *Rakchasa* et d'*Asoura*, comme habitant hors du mont Imaüs ou *Himala*, et étant des hommes farouches, cruels et ennemis des Indous. 12.° *Bhoûda* (avec un *ou* long), larves nocturnes, ministres de Mahadéva. 13.° *Pichacha*, diables, pécheurs, mauvais génies. 14.° *Achvinidéva*, médecins célestes. Et 15.° *Apsarastri*, nymphes du ciel et de la terre. Selon la doctrine des Indous, ces Génies bons et mauvais parcourent le Monde et se montrent quelquefois. C'est pourquoi on les invite à manger, et on tient la maison propre pour les recevoir. Diogène Laërce observe que les Mages de Perse professaient la même opinion. « Ils assurent, dit-il, que les Dieux » leur apparaissent quelquefois. » Plutarque dit que cette doctrine était celle des Stoïciens. Voyez son livre sur Homère, et ces mots relatifs au même systême, dans l'Odyssée : » Car les dieux déguisés sous les traits de » voyageurs et d'hommes errans, parcourent

» souvent les villes, et voient les bonnes et » mauvaises actions des mortels (1). » De la même nature sont les apparitions du dieu Vichnou appelé *Pranen*, dans le Mahabharada, suivant le système des Vichnouvites, c'est-à-dire esprit divin, ame du monde, première divinité, parce qu'il flottait sur les eaux ou le chaos avant la création du Monde. Ce dieu conservateur du Monde apparut neuf fois sous différentes formes, et ce sont ces apparitions qui composent l'ancienne histoire sacrée des Brahmes Vichnouvites. Comme elles sont très-intéressantes, je vais les rapporter traduites fidèlement du texte malabar, et telles qu'elles se trouvent dans deux manuscrits du Mahabharada qui

---

(1) C'était une erreur utile, par laquelle les philosophes anciens s'efforçaient de porter les hommes à la crainte de Dieu et à la pratique de la justice et de la religion. Au contraire, nous voyons aujourd'hui des hommes qui se disent philosophes, s'occuper à détruire dans leurs semblables la crainte de la Divinité, et les sentimens de justice et de piété, et à rabaisser l'homme à l'état des animaux sans raison. La description exacte que nous donnons de la religion payenne, doit faire réfléchir le lecteur sur l'abyme dans lequel le genre humain était plongé avant la naissance de J.-C., et sur ce qu'est l'homme sans la révélation et la grâce du médiateur.

m'appartiennent. Ces apparitions s'appellent *Avadara*, c'est-à-dire descentes de la divinité sous une forme visible, apparitions ou incarnations.

1.er « Triomphe à toi, Vichnou, qui as » vaincu le *Hayagriva* (le diable auteur » du péché), et qui, pour nous délivrer de » la première crainte (du déluge), as pris » la forme d'un poisson, et nous as rendu » le Véda qui était perdu.

2.e » Triomphe, ô Vichnou, qui, dans » la mer de lait où le Monde errait perdu » et submergé par son poids immense, as » daigné prendre la forme d'une grosse » tortue pour le relever et le préserver d'une » perte imminente.

3.e » Triomphe, ô Vichnou, qui, sous » la figure d'un sanglier, as tué l'*Hirannya*, » qui s'efforçait méchamment de précipiter » et de détruire le monde que tu as sauvé » par ta sagesse et remis dans son centre. »

Il est évident que ces trois apparitions contiennent, sous un voile mystique imaginé par les philosophes indiens, l'histoire du déluge universel cru de tous les peuples et nations anciennes, ainsi que la chute des *Asouri* ou

mauvais anges, qui, comme le dit le Mahabharada, desirèrent avidement la divinité. Au musée Borgia de Velletri, on trouve la suite de ces apparitions, en peintures originales indiennes. J'ai donné l'explication des trois premières dans mon Exposition du systême des Brahmes, et le lecteur y trouvera des preuves claires et convaincantes qui ne permettent point de douter que les anciens Brahmes n'ayent eu une connaissance obscure de la Genèse de Moïse. C'était une tradition si constante, si universelle, si généralement répandue parmi tous les peuples de l'Orient, que, même indépendamment de l'autorité des saintes Ecritures, on retrouve partout des traces de la création du monde, de la formation du premier homme, du déluge universel, de la destruction du genre humain, d'un Noé sauvé du déluge, et de la justice primitive. Le dieu Vichnou est évidemment l'ame du Monde, qui s'intéresse à son salut. Platon admettait une ame du Monde, comme l'observe Saint-Augustin, liv. 13 de la Cité de Dieu.

4.e « Triomphe à toi, Vichnou, qui as » pris la forme d'un monstre moitié homme

» et moitié lion, et as tué l'*Hirannya*, chef » des mauvais génies, qui voulait être adoré » comme Dieu.

5.e » Triomphe à toi, Vichnou, qui as » pris la forme d'un nain, et as feint d'être » le fils de la déesse *Didi*, pour tromper » et punir le roi *Bali*, qui tenait le rang » de prince parmi les enfans de cette déesse ».

La déesse *Adidi* ou *Didi* est la mère des mauvais dieux ou mauvais génies appelés en samscrit *Asoura*. (Voyez dans le dictionnaire du P. Hanxleden les mots *Asoura* et *Adidi.*) *Bali* était le chef de ces *Asoura;* rempli d'orgueil, il opprimait les hommes et les dieux; *Vichnou* ayant pris la forme d'un nain, le vainquit et le punit. Selon plusieurs écrivains cette apparition a rapport à *Belus* ou *Bali*, premier roi d'Assyrie qui commença son règne à Babylone, 1322 ans avant Jésus-Christ. Suivant Saint-Cyrille, il est le premier qui se soit arrogé le nom de dieu. Les *Asoura* dont il est ici question pourraient bien être les Assyriens. L'auteur du Mahabharada ajoute que *Bali* ou *Mahabali* (le grand Bali) eut cent enfans dont l'aîné s'appelait *Bannen.*

6.e « Triomphe à toi, Vichnou, qui ayant
» pris la forme d'un héros appelé *Parachou-
» rama*, conservateur du monde, as tué
» vingt et un rois qui haïssaient les dieux
» célestes, et as délivré la terre de ce poids
» et de cette affliction.

7.e » Victoire à toi, Vichnou incarné sous
» le nom de *Ragghava* dans la famille du
» roi *Ragghou*, qui as tué le *Panktikana*
» (le géant *Ravana*), et as délivré le monde
» de cette calamité.

8.e » Dans ce temps-là ces apparitions
» eurent lieu.... Aujourd'hui a paru Vichnou,
» né de *Vasoudéva* (son père), et de *Dé-
» vagui* (sa mère), après les ferventes prières
» de tous les dieux qui, informés de cet évé-
» nement, entrèrent dans le ciel.... Il est né
» sous la forme de Krichna; et Vichnou,
» maître du monde, est servi et adoré de
» tous les dévots. »

9.e La neuvième incarnation du dieu Vichnou est dans la personne de Boudha, dieu attentif, vigilant et intelligent, qui observe les bonnes et les mauvaises actions des hommes, pour les punir ou les récompenser lors de la dixième apparition à

venir, du même Vichnou. Le Mahabharada dit : *il punira les méchans et récompensera les bons.*

Tel est l'ordre des neuf incarnations de Vichnou tirées de mes deux manuscrits du Mahabharada, dont l'un est écrit sur papier, et l'autre sur des feuilles de palmier ; ils sont du reste parfaitement d'accord pour les mots et pour les accens. Je sais bien que d'autres écrivains les racontent différemment, ainsi qu'on peut le voir dans le second volume des Recherches Asiatiques des Anglais, dans le Voyage de Sonnerat, et dans le Dictionnaire scientifique de Pivati. Mais il vaut mieux consulter les originaux Indiens, que de se laisser surprendre par les narrations peu sûres de voyageurs mal instruits. C'est sur ces apparitions qu'est fondée toute l'histoire ancienne, vraie ou fausse, des Indous. Ces incarnations sont sculptées sur les rocs dans les temples d'Eléphanta et de Mabalipouram ; et comme celui d'Eléphanta, d'après l'opinion de tous les voyageurs, est antérieur à l'ère chrétienne, ces apparitions précèdent aussi nécessairement cette époque, et doivent se rapporter au temps où les anciens philosophes

enveloppaient leur théologie et leur histoire mystique d'emblêmes et de symboles qu'ils gravaient dans les grottes et dans les cavernes. Strabon dit : « Les Brahmes ordonnent de tout » ce qui a rapport au culte des dieux, de » la même manière que les Mages ont cou- » tume de faire chez les Perses. » Telle est l'opinion de Cudworth, dans son Systême intellectuel, de Celse cité par Origène, de Clément d'Alexandrie, et de Mosheim. L'auteur du livre de la Sagesse dit : « Les » nations rendent un culte aux animaux les » plus vils, et en effet les choses insensibles » sont encore au-dessous des bêtes. » Le dieu Vichnou est l'esprit divin conservateur du monde et vengeur du crime, qui, comme le Jupiter égyptien, *pénètre toute chose*, ainsi que le dit Eusèbe au troisième livre de sa Préparation évangélique, et qui, parmi les Grecs, prenait plusieurs formes. Il n'est ni un homme, ni Jésus-Christ, comme l'ont avancé sottement quelques auteurs, quoiqu'il semble par ce que disent les Indiens de sa neuvième apparition passée et de sa dixième à venir, qu'ainsi que les autres Orientaux[f], ils ont une idée confuse de l'avènement du

Messie promis à Abraham. Sonnerat (t. 1.er), dit : « Presque tous les peuples de la terre » ont vécu dans l'attente d'un Dieu. Les » Romains attendaient un roi prédit par les » Sybilles. L'oracle de Delphes était déposi- » taire d'une ancienne et secrette prophétie » sur la naissance d'un fils d'Apollon qui » devait ramener le règne de la justice. » Il n'est donc pas surprenant que les incarnations de Vichnou aient été, dès avant l'ère chrétienne, sculptées sous un voile mystique dans l'ancien temple d'Eléphanta décrit dans les Voyages de Niebuhr.

L'immortalité de l'âme est un dogme que les philosophes, ainsi que le peuple, ont toujours cru et croient encore dans l'Inde. Pausanias (liv. 4.e) dit que les philosophes Chaldéens et Indiens furent les premiers qui enseignèrent cette vérité. « Je sais, dit-il, » que les Chaldéens et les Mages de l'Inde » furent les premiers qui enseignèrent l'im- » mortalité de l'âme. Plusieurs Grecs adop- » tèrent cette doctrine, et entre autres Platon. » Diogène Laërce écrit : « Théopompe, d'après » la doctrine des Mages, prétend que les » hommes doivent ressusciter et devenir

» immortels. » Josephe, dans son septième livre de la Guerre des Juifs, paraît si persuadé de cette opinion des philosophes Indiens, qu'il les cite en exemple aux Hébreux, pour les exhorter à la patience dans leurs maux. *Dhermaraja Gourou*, philosophe Péguan, dans son Abrégé des Lois des Birmans existant au musée Borgia, dit en termes précis : « Ceux qui rendent à Dieu, » à ses lois et à ses prêtres, le culte qui leur » est dû, auront la destinée des bons. Comme » donc il n'y a dans toute vie d'autre des- » tinée que le mérite de nos œuvres bonnes » ou mauvaises, qui, comme l'ombre de notre » corps, ne se sépare jamais de nous, mais » nous suit toujours et en tout lieu, il en » résulte que parmi les créatures animées, » les unes naissent bonnes, et les autres » mauvaises; que d'homme on devient *nat* » (génie) ou brute; que de brute, on est » transformé en homme ou en génie, ou » que de génie on renaît homme ou brute; » en un mot, que tous ceux qui, par leurs » mérites, n'ont pas encore acquis le droit » d'entrer dans le *niban* (la gloire, la béa- » titude céleste), s'élèvent et s'abaissent al-

» ternativement. » Voilà où la considération et l'étude de l'homme ont conduit les philosophes indiens abandonnés à la seule lumière naturelle, sans le secours de la révélation. Des raisonnemens simples sur un Dieu vengeur et rémunérateur, et sur la différence qu'il y a entre les bonnes et les mauvaises actions, le sentiment intime de l'âme antérieur aux lois politiques et à tout contrat social inventé et imaginé par les amis de l'humanité, et la contemplation de la diversité de situation d'un cœur agité par des remords, ou satisfait de soi-même, ont produit chez les peuples les plus sauvages, le dogme de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme.

Mais la raison humaine ne pouvait assez bien saisir les combinaisons et les effets de ce dogme ; on imagina la métempsycose, ou transmigration des âmes d'un corps dans l'autre, jusqu'à ce qu'elles aient expié toutes leurs mauvaises actions, et soient devenues dignes de se présenter dans le *niban* ou *mokcha*, c'est-à-dire la béatitude céleste. La renaissance, ou le passage de l'âme d'un corps dans l'autre, s'appelle *pounar-*

génana, et le corps où se fait cette purgation, *yadana-déha*, ou corps du tourment. Le corps purgé, bienheureux et brillant, s'appelle *pounnyadéha.* Les vertus ou mérites se distinguent en *oulkrcha* grands mérites, *madhyama* médiocres, et *samanya* petits ou ordinaires; les péchés suivent la même proportion, et les ames sont punies suivant ces degrés. Les Dieux eux-mêmes, c'est-à-dire les Génies, sont sujets à cette transmigration; de-là, les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf transmigrations ou incarnations de Boudha, les dix de Vichnou, celles de Chiva et de Bhavani, dont le nombre est infini; apparitions ou transmigrations qu'on a prises très-improprement pour des incarnations. En effet les Grecs n'ont jamais dit que l'ame de Zoroastre, de Sémiramis ou de Pythagore se fût réincarnée, mais bien qu'elle était passée dans un autre corps.

Quand l'ame est déjà parfaitement purgée, elle est capable de cinq degrés de gloire ou de béatitude : 1.° *sanitya*, ou la présence de Dieu; 2.° *samipya*, l'approximation ou le voisinage de Dieu; 3.° *sayouja*, ou l'union avec Dieu; 4.° *salocya*, ou la vision in-

tuitive de Dieu ; 5.° *saroubya*, ou la participation de la forme divine. Ce sont les cinq degrés de bonheur dont les bienheureux jouissent dans le ciel, dans le *niba*, *moucti*, ou *mokcha*; qui est la béatitude ou la gloire céleste, en samscrit. Les damnés, au contraire, sont sujets à des peines énormes dans le *naraga* ou l'enfer. Les *préda*, ou les *naragagendou*, c'est-à-dire, les ames damnées, souffrent, 1.° *tabana*, la douleur; 2.° *avidchi*, des tourmens intérieurs ; 3.° *samhara*, la destruction et la peine de leurs péchés ; 4.° *kalasoutra*, la longueur du temps qui ne finira que par une satisfaction parfaite ; 5.° *tipravédana*, les tourmens du feu ; 6.° *pidha*, une très-grande tristesse et chagrin dans l'ame. Le dieu *Yama*, c'est-à-dire, toujours vigilant, ou *Chradhadéva*, dieu des pleurs, préside aux peines des damnés.

Il y a cinq lieux principaux où l'on récompense les bonnes œuvres ; 1.° *niba* ou *mokcha*, la vraie béatitude dans le dernier ciel, où réside *Parabrahma*, le dieu des dieux ; 2°. *brahmaloga*, le ciel du dieu Brahma où vont ses dévots ; 3.° *caylasa*, le ciel de Chiva ou Mahadéva, destiné aux

adorateurs de ce dieu ; 4.° *vaïcounda*, ciel de Vichnou pour ses dévots, et 5.° *indraloga* ou *souargga*, ciel de Dévendra, le plus bas de tous, qui est dans l'air, où vont les dévots des divinités inférieures. Il n'y a que les ames du *mokcha* ou *niba* qui ne reviennent pas dans ce monde pour éprouver de nouvelles peines, parce qu'elles sont parfaites et lumineuses ; mais celles qui habitent les autres cieux, en descendent et transmigrent suivant leurs bonnes ou mauvaises actions. Il y a des transmigrations dans le corps des animaux, tels que la vache, le cochon, le tigre, le cerf, les poissons, les vers, etc. : c'est pourquoi la loi défend de tuer les animaux. Philostrate, dans la Vie d'Apollonius, dit de lui et de ses compagnons : « Ils pré» tendent avoir été témoins et avoir entendu » de la bouche des Brahmes mêmes des » choses qu'aucun homme de bon sens ne sau» rait croire. Ils pensent que le dogme impie » de la transmigration des ames fut trans» mis de l'Inde à Pythagore par le canal » des Egyptiens ». Apollonius pénétra jusqu'à Tatta, ville indienne qui est l'ancienne *Patalena*, et il trouva des mages ou

prêtres Brahmes sur les bords de l'Indus. Il y avait aussi de ces mages à Kanoudi ou Canouge, à Cassidia, aujourd'hui Kasi ou Benarès, et à Cangipouri dans le Carnate, l'un des plus anciens lieux consacrés à la religion dans l'Inde. (Voyez d'Anville, Antiquités géographiques de l'Inde.) Le dogme de la transmigration des ames était commun aux Egyptiens, aux Indiens et aux mages de la Perse.

CHAPITRE VIII.

Des Signes hiéroglyphiques indiens.

Une grande partie de la religion et de la superstition des Indous consiste en certains signes biéroglyphiques qu'ils se peignent sur le front et sur la poitrine, et par lesquels ils indiquent leur dévotion envers telle ou telle divinité, ou la secte de religion qu'ils professent. Ces signes étant caractéristiques, extérieurs et visibles, quiconque en a l'intelligence peut, à leur simple inspection, juger de quelle religion, secte ou confrairie est un Indou. J'ai souvent vu ces caractères sur les Payens mêmes sur qui ils étaient tracés; et pour en donner une idée distincte, je les ai copiés d'après quelques idoles et peintures de deux chapelles indiennes du musée Borgia de Vellétri. Quelques caractères de la nature de ceux qui nous occu-

peut, se trouvent tracés très-fidèlement dans le manuscrit du P. Constantin d'Ascoli, intitulé *Renseignemens laconiques sur le royaume de Népal*, d'autres dans la *Chine illustrée* du P. Kircher, et presque tous dans un ouvrage imprimé à Cologne, en 1729, intitulé *Réponse aux accusations, etc.*, attribué au célèbre P. Brandolini, très-savant dans ce qui concerne l'Inde. Ainsi, pour compléter l'article de la religion indienne et l'éclaircir par des monumens dignes de foi, je vais donner ici les principaux signes extérieurs que l'on observe sur les idolâtres de l'Inde, quand on a des rapports avec eux.

Pl. X *bis*, fig. 1 et 2. *Trichoula*, trident fait avec de la terre blanche; il signifie le trident du dieu Chiva, Roudra ou Mahadéva, que ce dieu porte dans sa main, raison pourquoi il est nommé *Chouli* ou porte-trident: c'est le signe de son pouvoir sur le ciel, la terre et les enfers. En vertu de ce gouvernement triple et unique, on l'appelle *tripourandaga*, c'est-à-dire, dieu qui pénètre et régit les trois mondes figurés par trois montagnes dites *Tripoura*. Ce signe *choula* ou trident, mais un peu différent

dans la forme, se trouve aussi sur la tête d'Osiris dieu égyptien, et doit naturellement avoir la même signification. Osiris, c'est-à-dire le Soleil, est le Chiva ou Mahadéva, le grand dieu des Indous et des Egyptiens. Les Chivanites ou dévots de Chiva se peignent ce signe sur le front ou sur la poitrine; on l'appelle quelquefois *Tirounama*, nom saint, comme parmi les Hébreux celui de Jéhovah, qui était écrit sur le front du grand-prêtre (1). Voyez plus loin la figure de Chiva.

Fig. 3. *Dchakchou* ou *trkanna*, l'œil saint du dieu Chiva. Il en a trois, dont l'un

(1) Nous avons déjà parlé du Décalogue que les Juifs portaient sur le front. Saint Jérôme remarque que les Indous et les Perses portaient aussi sur le front des signes analogues. Un Docteur de Sorbonne observe, sur ce passage de St.-Jérôme, que ce Saint ne dit pas *que les Indous et les Perses eussent le Décalogue écrit sur leurs habits* (sur leur front)*; mais que les paroles de ce saint Docteur doivent s'entendre seulement des préceptes de leurs philosophes et de leurs législateurs.* Cela est vrai ; ces signes sont évidemment des emblêmes caractéristiques de l'idolâtrie, et des diverses sectes de la philosophie payenne. Voyez le Traité dogmatique de la vocation des Gentils, où l'on prouve et l'on défend la doctrine de la Faculté de Paris, ouvrage imprimé en latin, en 1700, sans nom d'auteur. Jean Erric prétend que le *Choula* était le symbole de Dieu chez les anciens Arméniens.

au front, pour voir et juger toutes les choses, et à cause de ce troisième œil, il est appelé *trilodchéna*, de *tri* trois, et *lodchéna* œil, dieu à trois yeux. Ce signe est très-commun sur les bronzes et les peintures indiennes; on le trouve aussi sur les monumens égyptiens, nommément sur l'obélisque de Saint-Jean-de-Latran, et sur celui du mont Citorius (1). Cet œil de Chiva est un signe particulier aux Chivanites qui le portent au front.

Fig. 4 et 5. *Aghni* ou *ti*, feu, adoré des Indous, symbole du dieu Chiva ou du Soleil, signe que les Chivanites portent au

(1) La manière de louer et de prier le dieu Chiva, est *Chiva Chivaya nama; Chiva, Chiva, adoration à toi;* on dit de même *Narayana nama*; *Vichnou* ou *Narayana*, *adoration à toi*. Tous ces Dieux ont des épithètes ou des noms sacrés qui expriment leurs vertus et leurs qualités distinctives. Ces épithètes, que les Grecs appelaient *Teletaï*, et dont sont remplis les hymnes d'Orphée, se récitent sur un chapelet nommé *Roudrakcha*, en laissant tomber un grain à chaque nom sacré qu'on prononce en l'honneur du dieu. Tous ces noms sont consignés dans le Dictionnaire Amarasinha. (Voyez mon Système des Brahmes). Platon, dans son second Dialogue de la République, dit : « Les poètes citent les livres de Musée et d'Orphée, » fils de la Lune et des Muses, et célèbrent certaines cérémonies » sacrées, conformément à ces livres, disant que les expiations » et purgations des crimes publics et privés des vivans et des

front et sur la poitrine. On le voit aussi sur les obélisques égyptiens, et la figure pyramidale des obélisques signifie elle-même le feu ou une chose dédiée au soleil, comme l'a très-bien marqué Pline, liv. 36. Les temples indiens, en forme pyramidale, ont la même signification, c'est-à-dire, lieu consacré au soleil ou au feu (1).

Fig. 6. *Tiroumanna*, terre sainte, signe

» morts, se font par des sacrifices et des jeux qu'ils appellent » *Teletaï* ou *expiations*, par lesquelles nous sommes délivrés » de tout mal ». (Voyez les observations de Spanheim sur les hymnes de Callimaque; et celles de Scaliger sur les hymnes d'Orphée, dans l'édition de Chrétien Eschenbach). Les Indous récitent ces noms sacrés pendant les ablutions du matin, les offrandes, les libations, les sacrifices, et les autres cérémonies du culte public ou privé. Ce sont des noms samscrits que peu de monde entend, parce qu'il faut connaître la langue et la mythologie samscrites pour en saisir le sens : du reste, cela démontre la grande antiquité du culte des Brahmes, et celle des noms sacrés dans ce culte. Nous avons déjà remarqué que Chiva est le *Sebesius* ou *Sebazius* des Latins, divinité adorée des anciens Romains.

(1) Pline parlant des obélisques égyptiens de Mesfe et de Sesostris qu'on voit aujourd'hui à Rome, dit: « Les inscriptions » de tous deux contiennent les découvertes que les philosophes » égyptiens ont faites sur la nature » ; de sorte que parmi les Egyptiens un grand nombre des symboles, caractères et notes sculptés sur les obélisques, se rapportaient à la *physiologie*, à la *nature*, aux *élémens* et aux *astres*.

qu'on imprime sur le front ou sur la poitrine avec de la terre jaune, rouge ou blanche qui vient de Jagarnat, du Gange, de Kavéri, de Cangipouram ou d'un autre lieu sacré. Le trait du milieu est toujours rouge, et les deux collatéraux blancs. Ce signe indique la *meddhra*, ou la matrice de la déesse Bhavani, origine et réceptacle des germes dont sont nées toutes les choses terrestres. Plutarque, dans son traité d'Isis et d'Osiris, dit : « Isis est donc cette partie de la nature » qu'on peut considérer comme fémelle, » parce qu'elle est comme une matrice, et » un réceptacle général de tout ce qui existe ». Ce signe très-commun, est général parmi les Chivanites et les Vichnouvites, ou adorateurs du feu et de l'eau, qui tous reconnaissent la déesse *Ichi*, *Ichani* ou *Bhavani*, la Nature, comme la première déesse, et celle qui a créé toutes choses. Voyez le chapitre précédent.

Fig. 7. *Tripoundara*, orné de trois raies ; ce symbole est tracé avec du sandal et de la cendre. Ce signe figure *Bhavani* ou la Nature avec les trois dieux dont elle est mère, Brahma, Vichnou et Chiva, la terre, l'eau

et le feu. Quelques-uns croient que c'est le symbole de l'eau sur laquelle flotte le dieu Vichnou qui préside aux eaux, et qui a tout créé de cet élément. Dans l'obélisque qui est sur la place du Peuple à Rome, on voit cette figure et plusieurs autres.

Fig. 8. *Tripoundara* avec le *pouttou*, (fig. 20), fait de cendre; il a la même signification. Ces deux derniers signes, très-communs parmi les Indous, se trouvent sur les obélisques égyptiens de Saint-Jean-de-Latran, et de la place du Peuple.

Fig. 9 et 10. *Lingam* ou phallus du dieu Chiva, symbole de la vertu productrice du Soleil, adoré des Hébreux, des Chaldéens, des Egyptiens, des Grecs, des Indous et des Romains. Les uns le portent au cou, les autres au bras, et d'autres sur le front. Il y en a plusieurs statues dans l'Inde. La fig. 7.me représente le *lingam* dans le *yoni* ou la *medhra.*

Fig. 11. *Padidchandra*, demi-lune de couleur jaune, signe des Chivanites adorateurs du feu, du soleil et de la lune. Les cornes de vache que l'Isis égyptienne porte sur la tête, ont la même signification; ce signe

est le symbole de la déesse *Ichani* ou *Parvadi*, c'est-à-dire, la dame dominatrice des montagnes, qui est la lune.

Fig. 12. *Padidchandra* avec le *pouttou* (fig. 20); il signifie la même chose.

Fig. 13. *Pattavardhana*, l'accroissement, la décoration de l'ordre sacerdotal; signe de couleur jaune que portent les prêtres sacrificateurs. Il représente la fosse quadrilatérale, où se fait le *homa* ou *yaga*, sacrifice du feu, ou d'un mouton, d'un bélier, ou d'un chevreau.

Fig. 14. *Vidavardhana*, honneur, bénédiction et prospérité de la maison; signe fait avec du fumier de vache, symbole de l'abondance, consacré à la déesse Lakchmi, ou Vesta, Grande mère, Cérès ou la Terre. C'est le signe des Vichnouvites adorateurs de l'eau et de la terre, ou de Vichnou et de Lakchmi sa femme. On voit ce signe sur les obélisques.

Fig. 15. *Goboura*, tour, maison ou étable de vaches. C'est un signe jaune, propre aux Vichnouvites, qui signifie la prospérité et l'accroissement du gros bétail, c'est-à-dire, des bœufs et des vaches consacrés à

Ichi ou la Terre. Ce signe, qui se voit aussi sur les obélisques , est le symbole de la déesse Ma ou Lakchmi, troisième Isis égyptienne, et Vesta ou Cérès romaine. Quelques anciennes statues d'Isis ou de Vesta, qui est la Lakchmi indienne, la représentent avec une maison ou tour en guise de couronne sur la tête, comme Cybèle. La terre est la nourrice des hommes et des animaux.

Fig. 16. *Villa*, arc; signe de couleur jaune, consacré à Chrirama, ou Bacchus jeune, qui lance partout ses traits ou ses rayons. C'est le même que le Soleil vainqueur de Ravana dieu de la nuit qui préside aux monstres et aux géans, et roi supposé de l'île de Ceylan où les Brahmes établissent le premier méridien. C'est le Pluton indien placé dans l'île de Ceylan, île très-riche, et possédée par le dieu des richesses.

Fig. 17. *Tamara-ila* ou *padma-ila*, calice et feuille de nymphéa; signe de couleur jaune, qui est la couleur favorite des dieux indiens. C'est le symbole de l'eau ou de l'humidité, de laquelle naissent toutes les choses quand elle est réunie au soleil. C'est pourquoi l'Osiris égyptien est assis dans un nym-

phéa, *parce que le soleil est alimenté par l'humidité*, dit Plutarque. Chiva, Parvadi, Lakchmi, Brahma et plusieurs autres divinités indiennes sont assises dans le *tamara*, *padma* ou nymphéa, parce que l'humidité ou l'eau dont le lotus ou nymphéa est le symbole, augmente, conserve, fait germer la terre, alimente le feu et la nature. » Aussitôt, dit Ovide, » liv. 1.er de ses Métamorphoses, que l'hu» midité et la chaleur sont arrivées au de» gré requis, elles conçoivent, et tout ce » qui est, naît de ces deux choses ».

Fig. 18. *Moungui-ila*, une seule feuille de nymphéa ou de *tamara* à rebours et trempée dans l'eau, de *moungui* trempée, et *ila*, feuille; signe des Vichnouvites, consacré à Lakchmi appelée aussi *Padmaléa*, déesse assise dans la padma ou le nymphéa: il est jaune.

Fig. 19. *Tamàramotta*, l'oignon du *tamara* ou nymphéa; signe de couleur jaune, qui signifie la même chose, c'est-à-dire l'humidité, l'eau, principe de la création de toutes les choses dans le systême des Vichnouvites.

Fig. 20. *Pouttou*, cercle de couleur rouge,

jaune ou noire, avec un grain de riz cru au milieu, dédié à Lakchmi, Vesta, ou Cérès', déesse des moissons, des fruits et des richesses.

Fig. 21. *Dchacra*, roue que le dieu Vichnou tient dans sa main, sceptre avec lequel il fait tourner et gouverne le monde; signe ou symbole de vie ou de mort, parce que ce *dchacra* mis au bout d'une perche et lancé contre un homme, le tue. Il figure le grand empire de Vichnou, à qui les Vichnouvites attribuent un nombre infini de vertus et de qualités, et qu'ils supposent être apparu plusieurs fois pour gouverner le monde. C'est le sceptre des anciens, et c'est pour cela que les premiers rois indiens s'appelaient *Dchacravartti*, tournant le sceptre, homme qui porte le dchacra, la roue, le cercle ou le sceptre, et qui le fait tourner. Les Thibétains ont conservé ce rite dans leurs fêtes, processions et prières publiques. Dans les deux chapelles indiennes qui sont au musée Borgia, Vichnou a un dchacra dans chaque main. C'est un signe des Vichnouvites. On trouve la roue sur l'obélisque qui est à la porte du Peuple. M. l'abbé Lanzi

pense que c'est le symbole du soleil, opinion vraisemblable, puisque parmi les Indous, le soleil est aussi le grand régulateur du monde.

Fig. 19.me *Oroupoundara*, raie jaune, rouge ou blanche, signe des Chivanites, et symbole de la Meddhra. Ce sont deux raies, mais qui ne sont comptées que pour une: *orou* une, *poundara* raie, en tamoul et en malabar (1).

L'étymologie de ces noms et la nature de ces signes prouvent qu'on doit les défendre comme superstitieux, et faisant allusion à l'idolâtrie et à la distinction des sectes, et comme autant de marques caractéristiques des divinités et de la philosophie des Payens. Ce ne sont pas des marques civiles, mais religieuses, et qui, par conséquent, doivent être rejetées du culte des Chrétiens, comme

(1) Tous ces signes doivent être proscrits, et le cardinal de Tournon en a condamné plusieurs. Les Missionnaires de l'Inde n'auraient jamais entretenu le moindre doute à ce sujet, s'ils avaient mieux connu la langue samscrite et la mythologie indienne. Voyez l'Examen et la Défense du Décret de M.gr de Tournon, imprimé à Rome en 1722.

l'a fait le P. Brandolini ci-devant cité. On voit clairement en outre que les divinités indiennes ne sont pas les dieux des Manichéens, ni des hommes illustres divinisés, mais que toutes ont rapport à la nature et aux élémens, au feu, à l'eau, à la terre, au soleil, à la lune, aux planètes, à l'air, au vent, et aux génies qui gouvernent les choses. Il est donc absurde de confondre les dieux indiens avec les dieux grecs, et de donner à ceux-là la forme et la nature de ceux-ci. Il ne suffit pas d'avoir étudié la langue et la mythologie grecques, pour prononcer sur la mythologie, les monumens et les symboles des Egyptiens, des Indous et des Perses, ce qui serait la même chose que de transporter les dieux et les usages des Lapons dans l'Inde et dans la Chine, vaine erreur très-ordinaire aux Grecs, et que Josephe leur reproche dans ses Antiquités judaïques. Tous ces signes ont certains noms généraux en samscrit, par exemple, *tilaga* qui veut dire signe au front; *dchitraga* peinture, ornement du front avec des couleurs; *pattikira* raies de dévotion; de *patti* dévotion, et *kira* raie; *patraga*, mot syno-

nyme du précédent ; *visheszaga*, signes, notes qui indiquent la différence des cultes et des sectes ; *todoucouri*, nom malabar, marque ou raie qu'on trace avec de la couleur, et *netticouri*, nom malabar et tamoul, signes du front. Dans la langue indostane, le signe de Bhavani ou de Meddhra, s'appelle *bampatti*, si l'on en peut croire le P. Marc della Tomba, qui en parle dans son ouvrage manuscrit conservé dans le musée Borgia. Quelques-uns de ces signes se font avec du sandal rouge, d'autres avec de la farine de riz, d'autres avec du courcouma ou safran, d'autres avec du *magnel* ou *terra merita*, et avec de la cendre de fumier de vache, quelques-uns avec de la terre transportée de quelque temple ou fleuve sacré, et enfin d'autres avec de la cendre de corps humain, mêlée à quelque terre sacrée. Le sandal, le safran, et les cendres humaines sont consacrés au feu, au soleil, à la lune et aux planètes ; la terre sacrée, le riz, la farine et la cendre de fumier de vache, le sont à la déesse Lakchmi, et à Vichnou son époux (1).

(1) Pendant les ablutions publiques et privées, tandis qu'on trace ces signes sacrés, les Payens récitent les louanges de la

CHAPITRE IX.

Division du Temps, Fêtes, et Calendrier des Indous.

L'ANNÉE des idolâtres indiens est solaire, ou lunaire; la première est appelée *saoura* ou *sourya valsara;* la seconde, *somanda* ou *dchandra valsara.* Le *sourya valsara*, ou année solaire, a douze mois pendant lesquels le *soura* ou *sourya*, le soleil, parcourt le *rachidchacra* ou le zodiaque. Les *rachi* ou signes du zodiaque, sont: 1.° *mesza*, la bête cornue, c'est-à-dire le bélier, auquel répond *meszamasa*, ou le mois d'avril; 2.° *idava*,

divinité à laquelle le signe est consacré. Dans les ablutions publiques, le prêtre fait l'amalgame des couleurs, dit les prières, et marque de son doigt le front des Payens purifiés d'avance par l'eau. Dans les lustrations privées, chacun trace lui-même ces signes, et quelquefois sans même accompagner de prières cette cérémonie. Les signes sont indispensables pour le *jéba* ou pour dire les prières, pour le *homa* ou le sacrifice, et pour le *karma* ou œuvre de piété quelconque.

vrcha ou *mahicha*, le taureau, auquel répond *idavamasa* ou *vrchamasa*, mai; 3.° *mithouna*, couple, gémeaux, union d'homme et de femme, telle qu'on la voit dépeinte sur un monument original Indico-Thibétain, sur toile, qui est au musée Borgia; *mithounamasa*, mois de juin; 4.° *carkidaga*, et non pas *carcata*, comme l'écrit improprement M. Jones, l'écrevisse, juillet; 5.° *sinha*, lion, animal qui vivait dans l'Inde, et qui y vit encore, comme l'a observé Zimmermann dans sa *Zoologie*; *sinhamasa*, mois d'août ou soleil dans le lion; 6.° *cani* et *canya*, vierge; *canimasa*, soleil dans la vierge, septembre; 7.° *toula*, balance; *toulamasa*, soleil dans la balance, octobre; 8.° *vrchvica*, scorpion; *vrchrvicamasa*, novembre; 9.° *dhanou* et *dhanoussa*, arc et non pas sagittaire; *dhanoumasa*, décembre; 10.° *magara* ou *macara*, baleine, monstre marin, appelé *magaratourava* de *magara*, baleine, *touracounnou* en langue tamoule et malabare, ouvrir, et *va*, gueule, bouche; monstre marin ou baleine qui souffle, ouvre la gueule, et jette l'eau par les naseaux. Ainsi cette baleine est le *souffleur*, très-commun

dans les mers de l'Inde. Les cornes ajoutées à la baleine dans le zodiaque indien de M. Jones, me paraissent être une invention poétique, une analogie prise des jets d'eau que cette baleine jette par les naseaux (1). 11.° *coumbha*, cruche, jarre avec un cou étroit, signe du verseau; *coumbhamasa*, février; 12.° *mina* et *malsya*, deux poissons; *minamasa*, mars.

M. Anquetil du Perron soutient que ce *rachidchacra* ou zodiaque, a été pris des Arabes (2). Bayer et Montucla veulent que les Indous l'aient trouvé chez les Grecs;

(1) Quelques écrivains appellent le signe *magara*, *monstre marin*, d'autres *crocodile*, *éléphant marin* ou *antilope marine*. Tout ce qui a rapport à l'année et aux mois indiens est si embrouillé et si confus dans les écrits de la plupart des auteurs, que j'ai pris le parti de faire moi-même des recherches approfondies sur l'étymologie et l'ordre respectif des astérismes ou signes du Zodiaque. J'ai consigné le résultat de mes recherches dans une Appendice ou Supplément que j'ai rejeté à la fin de l'Ouvrage, et que l'on fera bien de consulter pour l'intelligence de ce chapitre.

(2) Le premier mois de l'année civile des Arabes s'appelle *mouharam* ou *moharan*. N'est-ce pas là une corruption du mot samscrit *magara* ou *maghara*, baleine, monstre marin? Il ne serait pas difficile de prouver à M. Anquetil du Perron, que les Arabes ont appris des Brahmes l'arithmétique et la division du Zodiaque.

l'abbé Hervas le croit antédiluvien, et M. Jones pense que le zodiaque fut commun à tous les peuples, au temps même de leur dispersion, opinion qui me semble la plus probable. Le ciel était visible pour les premiers hommes comme il l'est pour nous; il était presque impossible d'habiter des climats chauds et sereins, tels que la Chaldée, la Perse, l'Egypte et l'Inde, sans élever les yeux au-dessus de soi pour contempler les constellations et le cours des astres. Platon dit expressément que l'astronomie naquit dans ces pays, et que de-là elle fut transportée dans la Grèce. Comment peut-on soutenir que le zodiaque ait une origine grecque? Est-ce que la baleine se trouve dans les mers de la Grèce? La balance est-elle une invention des Grecs? Les premiers hommes ne se servirent-ils pas de cet instrument dans leurs transactions? Le mot *mensis*, mois, ou *masa* est-il d'origine grecque? *masa*, en samscrit, veut dire mois solaire; et *pournamasi*, pleine lune, mois qui n'est composé que de quinze jours, est samscrit aussi. Les Grecs avaient-ils des mois lunaires de quinze jours appelés *masi*

ou *pournamasi*? L'agriculture, exercée incontestablement par les premiers descendans de *Noë* ou *Naoucha*, qui peuplèrent la Chaldée, la Perse et l'Inde, devait naturellement porter les hommes à l'étude de l'astronomie, et leur apprendre la division du zodiaque en douze signes : or, la Grèce ne fut peuplée qu'après la Chaldée, la Perse et l'Inde. Les arts de première nécessité durent donc prendre naissance aux champs de Sennaar, dans la Chaldée, la Perse et l'Inde, pays plus heureusement situés que la Grèce (1).

(1) Dans quelques anciens livres granthams ou samscrits on fait mention de quatre années différentes : la première de 355 jours, la seconde de 365, la troisième de 360, et la quatrième de 324. Il y a encore l'année de Saturne ou *Chani* qui fait sa révolution en vingt-neuf ans et six mois, et celle de *Brahaspadi* ou Jupiter, de 360 jours divisés en dix mois. Ces années dépendent toutes du calcul du mouvement des différentes planètes, et quelques-unes d'entr'elles sont encore aujourd'hui en usage dans certaines provinces de l'Inde. Cette multiplicité de calculs prouve que les Samanéens et les anciens Brahmes étaient des observateurs assidus du ciel, et il y a plusieurs savans qui dérivent de l'Inde la science de l'astronomie. Le ciel du Soleil s'appelle *Souryamana*; celui de la Lune, *Dchandramana;* celui de Mars, *Manogalamana ;* celui de Mercure, *Boudhamana ;* celui de Jupiter, *Brahaspadimana*; celui de Vénus, *Choucramana ;* et celui de Saturne, *Chanimana.* Ces cieux ou orbites sont divisés en un certain nombre de *yojana* ou parties ; chaque *yojana* équivaut à une lieue.

Les jours de la semaine sont divisés de même : 1.° *aadityanal*, *souryanal* ou *souryavara*, jour du soleil ; 2.° *somanal*, *somavara*, en malabar *tinguelachidcha*, en tamoul *tinguelkélami*, jour de la lune, lundi ; 3.° *mangalanal*, *dchovanal*, *dchovavara* ; en malabar *dchovachidcha*, en tamoul *dchovakélami*, jour de Mars, non pas guerrier, mais prêtre et conseiller du soleil, contemplateur suivant l'opinion des Indiens ; mardi ; 4.° *boudhanal*, *boudhavara*, *boudhanachidcha*, *boudhakélami*, jour de Mercure prêtre, conseiller du soleil, génie sage et intelligent ; mercredi ; 5.° *brahaspadinal*, *brahaspadivara*, *vyachidchanal*, *vyachakélami*, jour consacré à un autre prêtre, génie poète, sage contemplatif, à Jupiter ; jeudi ; 6.° *choucranal*, *choucravara*, *vchanavara*, *velliachidcha*, *vellikélami*, jour de Vénus prêtre, sage du sexe masculin, poète, contemplatif ; vendredi ; 7.° *chaninal*, *chanivara*, *pangounal*, *chaniachidcha*, *chanikélami*, jour consacré à Saturne prêtre, vieillard, qui préside au temps ou *kala*, contemplatif, lent ; samedi ou jour de Saturne, qui dévore les

créatures, parce que beaucoup de personnes n'atteignent pas même à la durée d'une révolution entière de cette planète, révolution qui s'achève en vingt-neuf ans et demi.

Si le culte des astres n'avait pas été la première religion des Indous, je pourrais pencher à croire que cette division des jours, et leur consécration aux planètes, n'est pas nationale, mais qu'elle fut prise chez les Chaldéens et les Perses. Mais nous avons déjà vu que le Sabéïsme fut la première idolâtrie des Indous, par conséquent les jours furent consacrés aux planètes, uniquement en vertu du culte planétaire. Pythagore, Démocrite et Apollonius de Thyane allèrent s'instruire de ce systême religieux chez les mages de la Perse et de l'Inde. Saint-Jérôme écrivant à Paulin, lui dit : « Apollo-» nius pénétra jusques dans l'Inde pour en-» tendre les leçons d'Hiarchas, qui expliquait » à un petit nombre de disciples, la nature » et le mouvement des astres, et les révo-» lutions diurnes du ciel (1). Les Indous

(1) Philostrate, ou plutôt Damis cité par cet auteur (Vie d'Apollonius, chap. 13), prétend qu'Hiarchas donna à ce philosophe sept anneaux où étaient empreints les noms des sept planètes. Voyez aussi Photius.

prétendent que la création du monde eut lieu dans le signe de *mesza* ou du bélier; c'est pourquoi ils commencent à compter les mois du moment où le soleil entre dans ce signe, époque, chez eux, du nouvel an astronomique et du calcul de la révolution annuelle : en conséquence, on célèbre le fameux sacrifice *yaga*, quand le soleil est entré dans le bélier vers le commencement d'avril. Beaucoup de Brahmes s'y rendent, et l'on offre, sous une tente, et après un nombre infini de cérémonies, de rites, de lustrations et de prières, un bélier qu'on étouffe, et qui est consacré au soleil ou *mitra*, et aux autres planètes, afin qu'ils accordent une année heureuse, la prospérité et la santé aux malheureux mortels. Les prêtres égyptiens et les mages perses faisaient ce même sacrifice. Strabon dit : « Le mage qui pré-» side au sacrifice, ayant partagé l'animal » en plusieurs portions, le distribue aux » assistans, qui les emportent sans en rien » réserver pour les dieux, car les mages » disent que le dieu Mithra ne veut que » l'ame de l'hostie. On dit, néanmoins, que » quelques-uns jettent une partie des en-

» trailles au feu ; ils sacrifient principale-
» ment au feu et à l'eau. Pour sacrifier au
» premier de ces élémens, ils brûlent en son
» honneur du bois sec qu'ils dépouillent de
» l'écorce, et sur lequel ils jettent des graines,
» puis ils versent de l'huile par-dessus ; ils
» ne soufflent pas le feu, mais ils l'allument
» avec des éventails ». C'est le même sacrifice que le *yaga*, que j'ai décrit dans mon Systême des Brahmes. Le P. Hanxleden a expliqué dans ses livres quelques particularités touchant ce sacrifice des Brahmes, et le P. Norbert, capucin, l'a décrit au long. Le P. Marc della Tomba, et quelques autres voyageurs se sont récriés à l'imposture, à l'occasion de la description que j'ai faite du sacrifice *yaga* ; mais que peut-on répondre à des hommes qui parcourent un pays sans en connaître ni les mœurs, ni la langue, à-peu-près comme des postillons ? J'en ai connu un qui, après trente ans de séjour dans l'Inde, ne savait pas même la langue vulgaire du pays qu'il habitait. Quelle foi peut-on ajouter aux assertions de ces hommes (1)?

---

(1) Le P. Marc della Tomba a écrit des choses très-utiles sur l'Inde ; mais il est évident que ni lui, ni aucun autre Missionnaire

MM. Le Gentil, Bailly, Lalande et Sonnerat attribuent aux Brahmes un cycle sexagénaire, qu'ils calculent à la manière des Chaldéens. Une révolution entière du ciel, disent-ils, d'occident en orient, s'achève dans l'espace de vingt-quatre mille ans, et comme le ciel parcourt 54 minutes de longitude en soixante ans, il en résulte le cycle sexagénaire qui est une partie de la révolution du ciel, qui s'accomplit en vingt-quatre mille ans. M. Samuel Davis rapporte ce cycle des Brahmes à la révolution de Jupiter, dans son *cacha* ou orbite. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il existe dans l'astronomie des Brahmes. Walther, Sonnerat et le P. Beschi rapportent l'ordre et le nom de chaque année de ce cycle, et on exprime toujours ces années dans l'horoscope qu'on tire des

---

n'ont eu la moindre notion du Dictionnaire *Amarasinha*, où le sacrifice *yaga* est décrit au chapitre *Brahmavargga*; d'ailleurs il ne savait pas le samscrit, et il ne cite jamais que des mots, souvent défigurés et corrompus, de la langue Indostane vulgaire. Les Missionnaires savans dans le samscrit ont été le P. Robert Nobili, le P. Constance Beschi, et sur-tout le P. Hanxleden, plus habile dans cet idiôme qu'aucun autre Européan.

Princes, à leur naissance. Ce cycle se retrouve dans le *pandchanga* des Brahmes du Carnate, du Malabar, du Maduré, et du Tanjaour. Le *pandchanga* est le calendrier des Brahmes méridionaux ; de *pandcha*, cinq, et *anga*, membres, livre ou calendrier de cinq membres ou parties. Dans la première partie sont notés les jours de la croissance et du déclin de la lune ; dans la seconde, ceux de la semaine ; dans la troisième, les constellations où se trouve la lune chaque jour ; dans la quatrième, les jours bons et mauvais ; et dans la cinquième, les augures, les horoscopes, les étoiles heureuses et funestes pour les naissances et les mariages ; et on y ajoute l'année qui court du cycle sexagénaire. Les Brahmes ont une autre période qu'ils appellent *mahayouga* ; c'est la période anomalistique des astres, à la fin de laquelle la lune, à son apogée et à son nœud ascendant, se trouve en conjonction avec le soleil, le premier jour d'avril. Cette période est née de la contemplation du mouvement du ciel qui fit observer que les nœuds et les apsides avaient un mouvement lent ; les Brahmes, ayant calculé ce mouvement,

s'apperçurent qu'il a dû s'être écoulé un espace de temps égal à 1,955,884,890 ans, depuis qu'ils se sont trouvés dans cette situation, et qu'il en faudrait encore 2,364,511,110 autres pour qu'ils s'y retrouvassent. Cette grande période anomalistique s'appelle *calpa*, et se divise en quatre *youga* ou âges. 1.er *Satyayouga*, âge de la vérité et de la justice, que nous autres appelons âge d'or; 2.e *Tredayouga*, le second âge, que nous nommons d'argent; 3.e *Douabarayouga*, le troisième âge, ou âge d'airain; 4.e *Caliyouga*, l'âge de fer ou d'acier.

La période Satyayouga contient.	1,728,000 ans.
Le Tredayouga	1,296,000
Le Douabarayouga.	864,000
Le Caliyouga	432,000
La durée entière du Calpa, avec les Sandhi, est de (1). . .	4,320,000,000

Cette matière a été parfaitement traitée par M. Davis; c'est lui qu'il faut étudier

(1) Les *Sandhy* ou *Sandhya* sont le crépuscule du matin et celui du soir, dit M. Davis, à qui je dois ce calcul.

pour connaître tous les calculs des *youga*; car cet auteur, à l'aide des termes samscrits de la science astronomique, a, mieux qu'aucun autre Européan, débrouillé le fil presque inextricable de l'astronomie des Brahmes. (Voyez la Dissertation sur les Calculs astronomiques des Indous, et celle sur l'antiquité du zodiaque indien, par M. Jones, dans les Recherches Asiatiques, tome II; le Voyage aux Indes, de M. Sonnerat; la Grammaire tamoule, du P. Beschi; et la Doctrine indienne des temps, insérée dans l'Histoire du royaume grec de la Bactriane.) Le calcul fait voir que le nombre d'années attribué par les Brahmes à chacun des âges du monde, est un calcul astronomique, et non pas poétique, mais établi seulement sur une hypothèse gratuite et qui n'a aucun fondement dans la révolution réelle des astres; que, si les astres arrivaient au terme marqué par les Indiens en vertu de cette supposition, il en résulterait en effet ce nombre d'années, le *calpa* ou période anomalistique, mais qu'ils ne l'ont point fait jusqu'ici. Cette explication montre le peu de fondement des argumens qu'on tirait de la prétendue antiquité du monde dans le sys-

tême indien, pour les opposer à la chronologie des livres de Moïse. Il faut donc regarder comme un rève l'opinion de M. Bailly, qui, d'après les calculs astronomiques des Brahmes, suppose au monde une durée bien plus grande que celle qui lui est attribuée par la Genèse(1).

Strabon dit que les Brahmes regardent la terre comme sphérique, et leur doctrine lui donne en effet cette figure. Ils en partagent le diamètre en cent soixante parties égales, qu'ils appellent *yojana*. Pour déterminer la latitude d'un lieu, ils observent le *palabha* ou l'ombre projetée par le gnomon perpendiculaire, quand le soleil est à l'équateur. La longitude s'appelle *déchandara*, et se détermine par l'observation des éclipses lunaires calculées pour le premier méridien, que la plupart des Brahmes placent à la pointe occidentale de l'île de Lanca ou de Ceylan. Salmala où ils fixent le premier méridien, paraît être une montagne de la côte de la Pêcherie qui touche à cette île. Cette côte

---

(1) Les premières observations astronomiques faites dans l'Inde se rapportent à l'an 1181 avant la naissance de Jésus-Christ, de sorte qu'à cette époque les Indous étaient déjà astronomes. Voyez le second volume des Recherches Asiatiques.

s'appelle en langue samscrite *Salabha-bhou* (1). Le Dieu Rama, qui est Bacchus ou le Soleil, alla à Lanca au premier méridien, pour chasser Ravana ou le dieu de la nuit; il traversa le pont nommé Pont de Rama, qui est un banc de sable, au moyen duquel on passe de l'île à la côte voisine. Au premier méridien, à Lanca, le jour naturel commence, selon les Brahmes, à minuit précis; au levant et au couchant de ce point, il commence plus tard ou de meilleure heure, suivant leur longitude, et la différence dans le temps qu'elle donne. Il y a cependant quelques autres premiers méridiens, tels que celui d'Avanti, qui est une ville des Marattes. Au Malabar on compte les heures du jour du lever du soleil, et celles de la nuit de son coucher, de sorte que les Malabars disent : il est une *naliga*

(1) *Salmala* est peut-être une montagne située dans la partie occidentale de l'île de Ceylan où se fait aussi la pêche des perles, de *sal* vrai, et *mala* mont; par allusion à la pêche des perles qui en langue samscrite s'appelle *salabha*, c'est-à-dire véritable gain, véritable richesse : c'est pourquoi l'île de Ceylan s'appelle en samscrit *Salabhadhiba*, île de la véritable richesse; et la côte de la pêcherie *Salabhabhou*, c'est-à-dire terre ou côte de véritable gain, de richesses véritables.

(une heure), deux *naliga* du jour, une *naliga* de la nuit, etc. Très-peu d'Indous commencent à compter le jour naturel à midi.

Le temps *kala* ou *mouhourta* se mesure par la respiration d'une personne en parfaite santé. Six respirations font un *vinalica* ou une minute ; soixante *vinalica*, un *danda* ; soixante *danda*, *dina* ou *naliga*, un *nakchatranal*, ou jour naturel ; et trente *nakchatranal*, un *masa* ou mois sidéral. Soixante *naliga* du Malabar font vingt-quatre de nos heures ; il y a trente *naliga* de jour et trente de nuit, de sorte qu'une de nos heures équivaut à deux *naliga* et demie. La nuit se divise en quatre parties appelées *yama* ou veilles, deux jusqu'à minuit, et deux après minuit ; la division du jour est la même. Sous l'équateur où les jours et les nuits sont en tout temps d'une durée égale, chaque *yama* équivaut à trois de nos heures. Ces veilles ont été prises, non pas de celles des soldats, mais de celles des philosophes qui étudiaient le ciel. L'heure nommée en samscrit *chalkchana*, en tamoul et malabar *naliga*, au Népal *ghàhou*, en langue indostane *pala*, s'annonce dans

les pagodes ou temples payens, en frappant sur une plaque ou vase rond, de cuivre, dont le son se fait entendre à une grande distance. C'est peut-être cette plaque, ou *tas*, dont l'usage est très-ancien, qui a donné naissance à nos cloches qui sonnent l'heure. Dans quelques temples on l'annonce avec une grosse corne de taureau, qui fait un bruit très-aigu et très-désagréable. Quelques Indous mesurent les heures avec des horloges d'eau, d'autres avec des lampes à l'huile, d'autres par le flux et le reflux ou la marée, qu'ils calculent par l'âge de la lune, avec une précision surprenante; il y en a qui se servent de pendules.

L'année solaire ou sidérale indienne, est de trois cent soixante-cinq jours six heures douze minutes et trente secondes, selon Abraham Aben-Esra, Rabbin du douzième siècle, qui, dans ses calculs astronomiques, faisait souvent usage des tables astronomiques des Brahmes. En examinant ces tables on s'apperçoit qu'elles s'accordent avec l'astronomie des Egyptiens, des Chaldéens et des Perses; elles ont donc précédé l'école d'Alexandrie à laquelle Anquetil du Perron

attribue l'origine de l'astronomie des Brahmes. Le livre des Brahmes *Sourya-sidhanda*, c'est-à-dire observations sur le soleil, le *Soma-sidhanda*, ou observations sur la lune, le *Vachichta-sidhanda*, ou observations faites par Vachichta, le *Graha-lagava*, ou observations sur les astres, et le *Graha-namála*, ou catalogue des éclipses, sont les livres indiens qui traitent de l'astronomie. Ceux qui ont rapport à l'astrologie sont le *Jodicha-chastra*, ou science des horoscopes et des constellations; le *Jadagarnava*, ou la lumière pour connaître les naissances et constellations favorables ou malfaisantes; le *Kramadipiga*, ou la lumière pour discerner les bonnes œuvres des mauvaises, les jours favorables et contraires, marqués par l'observation des constellations; le *Choudidipiga*, guide pour les lustrations et ablutions, fondé sur l'observation des astres. Si Anquetil, Bayer, Montucla et Bailly, au lieu de lire les livres astronomiques des Grecs, des Arabes et des Persans, avaient étudié les ouvrages originaux des Brahmes, ils pourraient donner un avis motivé sur l'astronomie indienne; mais comme ils n'en

ont aucune idée, attribuer, comme ils le font, les opinions et les résultats des calculs astronomiques de ces nations aux Indous, c'est habiller les Brahmes à la Persane, à la Grecque, à l'Arabe ou à la Française. Les livres appelés *Pourana*, ou l'Histoire ancienne des Indes, représentent le systême astronomique d'une manière toute différente de celle des livres astronomiques. Les *Pourana* sont un tissu suivi de fables allégoriques, appuyées sur les connaissances astronomiques, d'où résulte un chaos de récits merveilleux et bizarres. Le Monde y est représenté comme un œuf avec sept cieux au-dessus, et sept enfers au-dessous de lui; au milieu est la montagne *Merou*, et autour d'elle sept *dip* ou îles entourées de sept mers; une de ces îles est notre terre. Suivant un autre systême des *Pourana*, l'île de Lanca ou de Ceylan est à une distance égale des deux pôles; au pôle arctique est la montagne *Merou* ou *Soumerou* (montagne d'or), séjour heureux de tous les dieux; le *Badavanal*, ou pôle antarctique est le siège des *Asoura* ou Diables, mauvais génies qui sont en guerre perpétuelle avec les *Deva* ou Dieux. Un

jour de ces Dieux est égal à une année des hommes, ce que l'on exprime en malabar par ces mots : *manoucheroude oranda deverka orou divasi.*

Quand il fait jour pour les Dieux, au pôle arctique, les *Asourá* ont la nuit au pôle austral, et réciproquement. Soixante jours des Dieux, multipliés par six, font une de leurs années, dont chacune équivaut à trois cent soixante des nôtres.

Sans ces connaissances préliminaires, il est impossible de rien entendre aux *Pourana.* En confondant la chronologie céleste avec la terrestre, on s'égare d'erreur en erreur, et on ne comprend jamais les idées indiennes. Les mauvais Génies et les Dieux qui habitent les deux pôles, ont des femmes, des enfans et des concubines, et exécutent mille exploits. Ce sont eux qui régissent les étoiles : *Choucrà* ou *Venmin*, Vénus, l'étoile du matin, est un génie femelle, poète et maître des *Asoura* qu'elle corrige le soir au coucher du soleil. *Brahaspadi* ou Jupiter, est le dieu président, sage, poète et maître des *Deva* ou des Dieux habitans du pôle arctique. Il foudroie, combat et punit les *Asourà* et les Dieux, les

chasse ou les rappelle à leur poste, à son gré. Cette doctrine retrace le beau passage d'Homère, où il décrit la punition et les tourmens que Jupiter infligea à Junon dans le pôle arctique : « Ne te souvient-il plus » de la punition que j'infligeai à tes crimes, » il y a quelques années? Attachée au pôle, » au-dessus des nuages, tu pendais au bout » d'une longue corde; une enclume pesante » était liée à chacun de tes pieds, et une » masse d'or d'un poids immense, à chacune » de tes mains. Tous les Dieux qui habitent » l'Olympe, émus de pitié, voulurent en vain » te détacher; je les saisis, plein de cour- » roux, et les précipitai en bas de l'Olympe; » ils tombèrent tous par terre, presque expi- » rans du coup, et pouvant à peine relever » leurs membres fracassés. »

Je l'ai souvent remarqué dans le cours de ce Voyage; plus les poètes grecs sont anciens, et plus ils se rapprochent de la mythologie des Brahmes. Il y a dans le livre *Mahabharada*, un poëme intitulé *Devayani bhägya*, ou le Bonheur de la jeune Dévayani, rempli de batailles, de guerres et d'exploits que firent entr'eux les mauvais Génies, dis-

ciples de *Choucra* ou Vénus, et les bons, disciples de *Brahaspadî* ou Jupiter, et recteurs des étoiles soumises à ses ordres. Le livre intitulé *Lingapourana*, ou histoire ancienne du Phallus, dit que le dieu Chiva ou Mahadéva parcourait, nu, tout le monde, à la poursuite des femmes nues. Cette histoire semblerait ridicule, incroyable et scandaleuse à quiconque ne voudrait pas réfléchir que Chiva est ici le symbole du soleil, et les femmes nues celui des étoiles. Il est dit dans le *Bhagavadapourana* et dans le *Balagapourana*, que le dieu Krichna épousa en un jour seize mille cent femmes, chose non moins incroyable si on ne réfléchit pas à l'allégorie qui, par Krichna, entend l'Apollon Nomius, le soleil qui anime et éclaire les étoiles et contracte une sorte d'union avec elles, en leur communiquant sa lumière, et les fécondant, pour parler ainsi, par ses rayons. Le livre *Aadiparva* dit que le dieu *Dêvendra* envoya une *Apsarastri*, c'est-à-dire une nymphe, pour que, par ses caresses, elle détournât l'esprit de *Vichvamitra* de la contemplation. C'est un autre mystère dont on ne comprendra pas le sens si l'on ne

sait pas que *Vichvamitra*, c'est-à-dire l'ami de tous, est aussi le soleil, mais le soleil couvert de nuages épais, et que *Dèvendra* est le dieu de l'air, qui, balayant, au moyen des vents, les nuages qui voilaient *Vichvamitra*, le fait redevenir brillant et serein, et le rappelle de la contemplation, du chagrin et du deuil où il était plongé. Le livre *Brahmapourana* dit que la déesse Parvadi, brûlant d'un feu honteux, parcourait le Monde à la recherche de son époux Chiva, souhaitant ardemment de recevoir ses embrassemens. Cette fable sera obscure et incompréhensible pour ceux qui ignoreront que Parvadi est la Lune qui parcourt le ciel à la recherche du Soleil son mari, à qui elle souhaite d'être intimément unie pour se pénétrer de sa lumière, comme l'Isis égyptienne souhaitait d'être fécondée par son époux Osiris. (Voyez Plutarque, en son Traité d'Isis et Osiris, où il rapporte ces fables égyptiennes, toutes analogues à celles des Brahmes.) La grande Ourse, selon le systême des Pourana, est *Vasichta*, c'est-à-dire un sage éloquent, un philosophe contemplatif, ou un saint *richi*, un *mouni*

silencieux, qui fut le maître de *Râmâ*, ou du jeune Bacchus, c'est-à-dire du soleil. *Vasichta*, avec les six autres étoiles qui forment sa constellation, était le maître ou l'instituteur du dieu *Kartiguéa*, nommé aussi *Soubramanya* et *Coumarasouami*, général en chef de l'armée céleste. On représente celui-ci avec six têtes et six visages, parce qu'il a été élevé par les six ou sept étoiles qui forment la constellation de la grande Ourse ou *Vasichta*, comme l'appellent les Brahmes. *Agastya*, l'étoile Canope, au pôle austral, est pareillement un *richi* ou génie sage et saint, un *mouni* ou silencieux et contemplatif; ce fut lui qui aplatit la terre, auparavant un peu élevée vers le pôle antarctique. Avec son urine il rendit à la mer, qui était trop douce, une saveur salée près de l'équateur; ce fut aussi par un de ses bienfaits que la mer australe devint plus fluide que celle qui avoisine le pôle arctique, qui a peu de fluidité, et est congelée. *Cachyabi* ou Cassiopée, est aussi un saint *mouni*, fils de Brahma, et législateur. Sa loi était observée dans ce monde, avant que *Boudha*, Toth ou Hermès, eût annoncé la

sienne, qui fut adoptée par toute la terre. On dit que l'étoile *Ahalya*, femme du dieu *Godama* ou Mercure, commit un adultère avec le dieu *Indra* qui préside à l'air, et qu'elle en devint enceinte. Cela veut dire qu'à la faveur de l'atmosphère on découvrit que l'étoile *Ahalya* n'est pas solitaire et vierge, qu'elle a des enfans, ou des étoiles d'une moindre grandeur qui l'avoisinent, tandis que d'abord on l'avait crue chaste et unie seulement à son époux *Godama* ou Mercure, jeune homme habile, dont la planète est, dit-on, la compagne de *Choucra* ou Vénus, et appartient à sa famille : de sorte que Clément d'Alexandrie a raison lorsqu'il dit que les peuples orientaux se sont laissé séduire par l'étude du ciel, et ont mis au nombre des dieux les étoiles, les astres, les planètes et les élémens. Voici ses expressions : « Quelques-uns se sont laissé séduire » par la contemplation des cieux, et ne con- » sultant que leurs yeux, ravis en admi- » ration par le mouvement des astres, les ont » mis au nombre des dieux, et les ont nom- » més *Theoï* (dieux), du mot grec *theïn* » (courir); c'est ainsi que les Indiens ont

» rendu des honneurs divins au soleil, et les » Phrygiens à la lune. » Voyez parmi les modernes, le P. Hanxleden, au mot *Ahalya*, de son dictionnaire grantham; *Dhermaraja Gourou*, dans son Abrégé des lois des Birmans, manuscrit du cabinet du cardinal Borgia; et Lalande, liv. 3.e de son Astronomie, Traité des étoiles qui figurent dans la fable; et parmi les anciens, Hygin, Plutarque, Origène, et sur-tout Platon, dans son Cratile, et dans son Philosophe, où il dit en parlant des astres: « Nous devons les » regarder comme des frères qui vivent en » frères, chacun dans le domaine qui lui » est échu, et leur rendre un culte. »

Après des preuves si claires de tout ce que j'avance, je puis sans danger laisser parler tant qu'il lui plaira, contre mon opinion, mon adversaire, et certain professeur d'arabe, qui, changeant tour-à-tour de systême, prononce hardiment sur la mythologie indienne, sans l'avoir jamais ni comprise, ni même étudiée.

Outre l'année solaire, les Indous ont aussi l'année lunaire, qui est même plus suivie dans les calendriers, et qui était l'ancienne année

indienne, au rapport de Quinte-Curce: elle commence avec la nouvelle lune de Mars. C'est à cause de l'année lunaire que, dans un manuscrit indien du P. Constantin d'Ascoli, missionnaire indien, il est dit que les peuples du Népal ne comptent que trois cent cinquante-quatre jours pour un an (1). Au Malabar, quelques-uns calculent ainsi que nous autres par l'année solaire, et admettent le *kouttoucala*, qui est notre année *bissextile*. D'autres sont d'accord avec nous sur le nombre des jours de l'année ; mais ils diffèrent sur celui des jours des mois, qu'ils augmentent ou diminuent d'un ou de plusieurs, sans rien changer au nombre des

(1) En maratte vulgaire une heure s'appelle *gharrhy*, la semaine *var*, le jour *dis*, le mois *maynam*, l'année *vharis*; Janvier *Pous*, Février *Maou*, Mars *Chimag*[illegible], Avril *Zzaït*, Mai *Vhayssac*, Juin *Jestr*, Juillet *Akar*, A[illegible] *Saravan*, Septembre *Badva*, Octobre *Assa*, Novembre *Cart*[illegible] Décembre *Magxir*. Ces noms corrompus du samscrit, s[illegible] ceux des mois lunaires. On voit donc que d'abord ce peuple [illegible]rvit de l'année lunaire, et que ses calendriers étaient lunair[illegible] [illegible]mme ceux des Malabars, des Tamouls et des Carnates. Il es[illegible] [illegible]u que l'horloge solaire fut portée pour la première fois, de la S[illegible] à Rome par Valérius Flaccus Messala, l'an 264 avant Jésus-Christ, et par conséquent à une époque très-tardive.

mois. Les mois indiens commencent toujours après le septième jour et avant le douzième des nôtres, et par conséquent ils finissent quelques jours plus tard. Beaucoup de juifs, anciens et modernes, ont suivi ce style, et ont eu deux commencemens d'année, l'un avec la lune de Mars, qui est celui de l'année sacrée, et l'autre avec la lune de Septembre, qui est celui de l'année civile. Cette différence dépend des calculs astronomiques adoptés par les diverses sectes ou écoles des Brahmes, et n'est aucunement soumise à l'autorité publique ou royale, de sorte que ceux qui professent une secte, calculent d'après le systême de leur croyance, et ceux qui en suivent une autre, d'une manière différente.

Pour donner une idée du mois lunaire, je vais décrire ici les vingt-sept constellations que la lune parcourt en un mois, et dont le mois lunaire est composé. M. Jones les a décrites suivant les Bengalis; je les décrirai d'après l'ordre suivi par les Malabars et les Tamouls.

1.re constellation, *Achvadi*, 2.e *Bharani*, 3.e *Kartigá*, 4.e *Rohâni*, 5.e *Magaïra*,

6.e *Tirouvadirā*, 7.e *Pounardu*, 8.e *Aylya*, 9.e *Magha*, 10.e *Poura*, 11.e *Pouya*, 12.e *Outtara*, 13.e *Atta*, 14.e *Dchittra*, 15.e *Dchodi*, 16.e *Vichagga*, 17.e *Anila*, 18.e *Trketta*, 19.e *Moula*, 20.e *Pourāda*, 21.e *Outtarāda*, 22.e *Tirouvonna*, 23.e *Avittā*, 24.e *Dchadeya*, 25.e *Pouraviroutt-tadi*, 26.e *Outtārāviroutladi*, 27.e *Irabadi.* Quelques-uns y joignent une vingt-huitième appelée *Abhijit.* M. Sonnerat, qui, dans le second volume de son Voyage dans l'Inde, nous a donné l'astronomie des Tamouls, a étrangement défiguré tous ces noms, à cause de son ignorance dans la langue samscrite. En comparant les noms que je viens de donner, avec ceux que donne M. Jones, on verra qu'ils sont d'accord, et l'on se convaincra que les Brahmes du Malabar connaissent aussi bien le samscrit que ceux du Bengale et de Benarès. (Voyez le second volume des Recherches Asiatiques.) La lune demeure dans les constellations que nous avons nommées, vingt - quatre heures ou soixante *naliga* malabars. Elles s'appellent loges ou appartemens de la lune, et elles sont composées de plusieurs étoiles, dont je

ne parle pas ici pour abréger le discours. Quoique le jour de la nouvelle lune et celui de la pleine lune fassent partie du mois, cependant les Indous, dans leur manière de compter les jours du mois, ne tiennent pas compte de ces deux-là. Ils ne font entrer dans le calcul des jours que ceux de la croissance et du déclin de la lune. La pleine lune s'appelle en samscrit *Pournima*, ou *Véloutavava*, lune blanche. La nouvelle lune est *Amavâ*, ou *Carttavâvâ*, c'est-à-dire nouvelle lune, lune noire, parce qu'on ne la distingue pas. On commence à compter les jours du second de la nouvelle lune ou de la pleine lune; et ce jour s'appelle *prâthama*, c'est-à-dire le premier jour après la nouvelle lune ou la pleine lune; on nomme les suivans, *douidia*, second jour; *tridiâ*, troisième jour; *dchâdrtti*, quatrième jour; *pândchami*, cinquième jour; *chachdi*, sixième jour; *sâptami*, septième jour; *achtami*, huitième jour; *navami*, neuvième jour; *dachami*, dixième jour; *égadachi*, onzième jour; *dvadachi*, douzième jour; *trayodachi*, treizième jour; et *dchadourdachi*, quatorzième jour. La croissance de la

lune s'appelle *pourvapakcha*, et la décroissance, *abarapakcha*, c'est-à-dire partie antérieure et partie postérieure de la lune. En continuant de cette manière, un mois lunaire semble n'avoir que quatorze jours; et il faut deux de ces mois lunaires et deux jours, pour faire un mois solaire. Q. Curce observe que les anciens Indiens avaient des mois de quinze jours; mais il n'a pas fait attention que ces deux mois se réunissaient dans un mois entier lunaire, qui est composé de vingt-sept jours, suivant les vingt-sept constellations ou demeures de la lune. Les fêtes des Idolâtres indiens se règlent par le calendrier lunaire (1).

1.° Dans la *Pournima* de mars, on célèbre la plus solemnelle des fêtes payennes, après celle de l'entrée du soleil dans le bélier que nous avons déjà décrite. Cette autre fête est consacrée à la déesse *Bhagavadi* ou Bienheureuse, qui est la lune figurée par une femme. Cette fête s'était aussi introduite parmi les Hébreux; ce sont eux qui parlent

(1) Voyez le Calendrier grec et latin, de Lilio Gregorio Giraldi, où l'auteur fait voir la grande analogie qui existe entre l'ancien Calendrier grec, et le Calendrier des Brahmes.

ainsi au chap. 44 de Jérémie : « Sacrifions » à la reine du ciel, et offrons-lui des libations. » C'est la célèbre reine du ciel Astarte, Astaroth, Atergatis, Dictymne, Diane, Isis ou la Lune. Les Brahmes lui offrent le *Somayâga* ou sacrifice de la lune, de *somâ*, lune, et *yâga*, sacrifice. On y pile diverses herbes aromatiques et on en boit le jus, en récitant plusieurs *mandra* ou prières secrètes qui se terminent toujours par le mot *om* ou *svaha*, c'est-à-dire *ainsi-soit-il*, *bonheur*, *prospérité*. « *Pranane svaha*, salut à l'esprit » vital *prana*; *Abane svaha*, salut à l'esprit » inférieur, *abano*; *Samane svâha*, salut à » l'esprit de la respiration; *Oudane svaha*, » salut à l'esprit de la vue; *Vyane svaha*, » salut à l'esprit de l'ouïe, etc. » Les Egyptiens, ainsi que l'ont remarqué Caylus, et, avant lui, Origène, rendaient un culte et offraient des sacrifices à cinq esprits, dont l'un était celui des exhalaisons du bas-ventre. Ces mêmes cinq esprits sont adorés aussi des Brahmes, et la *mandra* ou la prière, qui est la formule de leur culte, est celle que nous venons de citer. Les mots *svaha* et *om* entrent dans cette prière comme dans toutes les

autres. *Om Bhagavadi om*, salut à toi, *Bhagavadi*, c'est-à-dire Lune bienheureuse. Plutarque, dans son Traité d'Isis et Osiris, dit en parlant de la théogonie des anciens Mages de Perse : « Ils pilent dans un mortier » une herbe qu'ils appellent *omomi*, et ils » invoquent Pluton et les ténèbres. » Ce n'est certainement pas là un sacrifice adressé au Soleil, mais à la Lune ; et Plutarque a corrompu et défiguré la particule *om*, en la prenant pour le nom d'une herbe, tandis qu'elle n'est qu'un formulaire de prière. On pilait des plantes en l'honneur de la Lune, pour montrer qu'ayant produit le jus de toutes les plantes, le sacrifice lui en était dû. C'est pourquoi il est dit dans l'hymne à la Lune, d'Orphée : « Les aromates, ou herbes aromati- » ques, ont une odeur agréable à cette déesse. » Ce sacrifice se célèbre en mars, la première lune après le *vichouva* ou l'équinoxe. Le concours du peuple pour cette fête est immense ; j'en ai été témoin à Mouttam, à Tirouvandaram, et à Cranganor. Les coqs portés par les dévots, sont tués à la porte du temple de la déesse, et le terrein doit rester arrosé du sang de ces animaux. La Lune est

la Lucine des femmes en mal d'enfant ; elle se plaît à la chasse ; c'est pourquoi les cornes de l'Antilope lui sont consacrées. Elle aime la joie, boit le sang des hommes et des animaux, punit les péchés, et produit toutes les choses sublunaires.

2.° La seconde fête lunaire est l'*égadachi* ou l'*égachi*, c'est-à-dire le onzième jour de la lune croissante et décroissante. On célèbre ce jour par le jeûne ; les dévots, les pénitens, c'est-à-dire, les *tabassi* ou contemplatifs, les sages-femmes, les femmes en couches, les malades qui ont été attaqués de la petite-vérole et qui ont guéri de cette maladie ; les laboureurs, les pêcheurs, les femmes stériles, et toutes celles qui n'ont pas des évacuations réglées, jeûnent et se recommandent à la déesse *Bhagavadi* ou Bienheureuse, titre qu'on donne à la Lune représentée sous la forme d'une femme. Les Indous croient que la Lune secourt les femmes en couches, chasse les fièvres et la petite-vérole, anime les plantes, féconde les poissons, et provoque les évacuations menstruelles. Ceux qui se recommandent à cette divinité les jours de sa fête, se lavent et

se purifient dans quelque étang ou rivière, ou dans la mer, le matin de très-bonne heure, ainsi que j'en ai été témoin plusieurs fois à Feira d'Alva et à Barcale. Cette ablution faite, le Brahme les marque au front en y traçant le *padidchandra*, c'est-à-dire, le demi-cercle de la lune, la *tamara* ou nymphéa, le *pouttou*, le *bampatti*, ou quelque autre signe saint relatif à la Lune ou à la déesse Nature, et ainsi purifiés, ils portent au temple des noix de coco, du riz, du lait, des fleurs, du beurre et du poivre qu'ils déposent à la porte, élevant les mains, et saluant la divinité. En ce jour de jeûne, on ne fait qu'un seul repas après le coucher du soleil; on ne mange que du riz cuit, des figues bananes, des légumes et des fruits, et on se contente de boire de l'eau. Le lait, le poisson et les feuilles aromatiques ou betel, sont défendus les jours de jeûne (1). Les dévots de Bhagavadi, sur-tout les phi-

(1) Les jéûnes et abstinences des Brahmes et des Gymnosophistes Indiens ont été très-célèbres chez les Pères et autres anciens écrivains. Saint Jérôme dans sa lettre à Leta, Tertullien dans son Apologétique, et Eusèbe dans sa Préparation Evangélique, en parlent avec admiration.

losophes, sont très-attentifs à observer les phases et les divers aspects de la lune dont ils tirent des pronostics; quand le soleil et la lune se couvrent de nuages, ils prédisent l'avenir par les éclairs. *Vadaya cabila vidyoul atabayadi lohini pida vrchaya vignéya ! L'éclair bleuâtre indique du vent, le rouge sécheresse, et le jaune la pluie.*

Toutes les observations astronomiques et physiques attribuées à Zoroastre ou Zérathust, ne sont que des observations naturelles faites par les philosophes Samanéens de l'Inde, et qui s'accordent parfaitement avec celles des Brahmes modernes. (Voyez les vingt livres des *Géoponiques* ou de l'agriculture.)

3.° La troisième fête solemnelle des Indous se célèbre lorsque la lune entre dans la constellation *tirouvadira*, qui est la sixième du mois lunaire. C'est une fête pour les femmes seules. Le dieu Chiva, c'est-à-dire bon, l'un des noms sacrés du soleil, brûla et tua le dieu Kamadéva ou Cupidon, qui préside à l'amour et aux plaisirs des sens. Parvadi la Lune, femme de Chiva, émue de pitié pour la mort d'un si beau garçon,

conjura son époux de le rendre à la vie, et Chiva y consentit. En commémoration de cet événement, les femmes nobles indiennes jeûnent rigoureusement, se purifient, prient et offrent des fruits, du lait, des fleurs, du riz et des bananes à Parvadi, pour la remercier de la résurrection de Kamadéva, qu'elle obtint de Chiva. Cette fable veut dire, que l'amour expire quand le soleil est trop ardent, mais qu'il revit quand sa chaleur est tempérée par l'humidité de Parvadi ou de la lune, ou quand l'humidité et la chaleur sont à un égal degré. C'est pourquoi la déesse Parvadi s'appelle en samscrit *Haïmavadi*, souveraine de l'humidité ou de la température humide, propre à produire quand elle est unie à Chiva ou à la chaleur du soleil. C'est une de ces fables des Brahmes et des prêtres égyptiens, *inventées*, comme le dit Diodore de Sicile, *pour l'utilité générale*. Les Brahmes voulant inspirer à leurs femmes la dévotion, l'humilité, l'obéissance et la piété, il fallait leur prescrire des lustrations, des fêtes, des libations et des sacrifices particuliers. A la fête de *tirouvadira*, ces femmes dansent, et leur danse est nommée *tirou-*

vadiraattam. Plusieurs d'entr'elles se balancent, ce qui m'a fait souvent penser que la balançoire chez nous pourrait être un reste des cérémonies payennes relatives au culte du soleil et de la lune. Les élémens animés par ces deux astres, selon les Indous, sont *aghni* ou le feu ; *bhou* ou *bhoumi*, la terre; *géla*, l'eau ; *vayou*, l'air ; *agacha*, l'éther, ou l'air subtil. Quelques idolâtres disent que *bhou*, *bhoumi* ou *pradouvi*, c'est-à-dire la la terre, est le corps de dieu; *appou* ou *géla*, l'eau ; sa langue ; *aghni* ou le feu, ses yeux; *vayou* ou l'air, sa peau; *agacha* ou l'éther, ses oreilles. Telle est la grossière théologie d'Orphée cité par Eusèbe : « Il (Jupiter) contient » dans son corps royal toutes ces choses; le » feu, l'eau, la terre, l'éther, la nuit et le » jour : voir le ciel brillant, c'est voir sa tête » brillante et son visage majestueux ; sa che» velure dorée est formée de la lumière de » plusieurs milliers d'astres ». Telle fut la première et pitoyable théologie payenne; elle attribuait à la divinité des parties corporelles d'une nature étrange.

4.° La quatrième fête solemnelle du Malabar, appelée *onam*, se célèbre à la nou-

velle lune de septembre, époque de la cessation des pluies, qui, dans ce pays, finissent vers le dix de ce mois. C'est dans cette saison que se renouvelle la nature entière, que les herbes et les arbres commencent à germer ou à fleurir; c'est, en un mot, ce qu'est chez nous le printemps. Cette fête est le véritable commencement de l'année agronomique, connue et célébrée des Egyptiens et des Hébreux; elle dure huit jours. Les maisons sont ornées de fleurs, et le sol couvert de fumier de vache, animal consacré à Lakchmi, Cérès ou Vesta, et symbole de la terre et de ses richesses. Les idolâtres prennent à cette occasion des habits neufs, jettent les vieux vases de terre, et les remplacent par d'autres tout neufs. Les hommes, mais particulièrement les jeunes gens, partagés en deux troupes, s'attaquent tour-à-tour, et se tirent des flèches, sans pointes à la vérité, mais très-fortes, en sorte qu'il y a toujours un grand nombre des combattans qui reçoivent des blessures. Ces combats sont une image des jeux consacrés à Cérès, et de ceux nommés *juvenales*, qui étaient en usage chez les Romains. A cette époque,

disent les Gentils, le dieu Vichnou, génie qui prend mille formes variées, vient visiter le monde et examiner s'il y manque quelque chose, si les récoltes doivent être abondantes, et si la terre est bien gouvernée par les princes. C'est pourquoi l'on fait dans les cours des maisons un grand *dchacra*, ou roue de fleurs, qui indique l'empire de Vichnou, et le retour du soleil après les pluies: cette roue est consacrée à cette divinité, comme un symbole du gouvernement du monde. Je vis quelques-uns de ces *dchacra* de fleurs chez des Brahmes de *Ramapourata*. L'obélisque de la place du Peuple, à Rome, a plusieurs de ces cercles qui, chez les Egyptiens comme chez les Indous, étaient certainement des emblêmes qui appartenaient à la philosophie naturelle.

Pline (liv. 36) dit à propos de deux obélisques égyptiens: « Les inscriptions de tous » deux contiennent l'interprétation de la na- » ture: ce sont les ouvrages de la philoso- » phie égyptienne ».

5.e Les autres fêtes sont, 1.o le *chivaratiri* ou la nuit de *Chiva*, où se célèbrent les *phallophories*, ou le culte public du *Lin-*

gam. Au Malabar, cette solemnité a lieu au mois de mars, quand le soleil entre dans son dernier signe zodiacal, savoir, les poissons ou *masya*. Les payens des deux sexes assistent à cette fête, qui ordinairement se célèbre dans les temples de *Chiva* ou *Mahadéva*, et sur-tout dans celui qu'a cette divinité à Feira d'Alva au Malabar. Les assistans, après s'être lavés et purifiés, veillent toute la nuit, chantent des chansons obscènes relatives au Lingam, font plus de cent tours autour du temple de Chiva ou de quelque arbre sous lequel on a placé sa statue, dansant et portant dans les mains plusieurs Lingams de bois; ils achètent de petits Lingams pour les porter attachés au cou ou aux bras. Les cent tours autour du temple, signifient la marche zodiacale du soleil, et le Lingam, sa vertu productrice. 2.° Au mois de décembre, on célèbre la fête des cinq frères *Pando* ou *Pandava*, qui furent délivrés par le dieu Krichna, de l'oppression de leurs cousins appelés *Kaourava*, ou selon M. Wilkins, *Kourou*.

Le *masou oubavasa* est un jeûne que les dévots observent tous les mois, ne se nour-

rissant que d'herbes, de racines et de fruits; ils croient, par ce jeûne, se purifier et obtenir une transmigration heureuse, bonne et sainte. Je ne parle pas ici de la fête de la déesse *Sarasvadi*, qui préside à l'harmonie et aux sciences, et qui est en grande vénération parmi les Brahmes, non plus que de certaines autres fêtes de moindre importance, célébrées par quelques congrégations ou tribus particulières. On ne doit juger du caractère d'une nation que par les lois, les rites et les usages généraux, et non pas d'après ceux de quelques particuliers (1); ces lois générales, les rites des Brahmes, la généalogie et la nature de leurs dieux, les étymologies de plusieurs mots samscrits, la division du temps, les fêtes et le calendrier in-

(1) On doit classer parmi les fêtes publiques des Brahmes sur les côtes de Malabar et de Coromandel, la dédicace annuelle des temples. Dans cette fête qu'on célébrait en Egypte dès les temps les plus reculés, et qui se célèbre encore aujourd'hui à la Chine, on allume sur les *goboura* ou les tours plusieurs fanaux; c'est pourquoi les Européans l'appellent *Fête des lanternes*. La fête du *Dchangou* ou du buccin où le dieu Vichnou souffle et chante pour exciter toute la nature à la génération, est celle que les Malabars appellent *Onam*. Le riz cuit dans du lait, que les Tamouls appellent *Ponguel*, y est offert en sacrifice avec

dien, et l'architecture conique et pyramidale dont l'Inde est pleine, sont autant de monumens qui prouvent que c'est une nation très-ancienne, qui a une grande connexion et analogie avec les Egyptiens, les Chaldéens, et les mages de Perse, les plus anciens des peuples dont l'histoire nous ait transmis le souvenir. C'est cette conformité aussi étonnante qu'incontestable, qui a donné lieu à M. Jones de dire qu'il y eut une grande émigration environ douze siècles avant Jésus-Christ, et que le culte, les sciences, les rites, la religion, et plusieurs usages furent portés de l'Egypte dans l'Inde.

Le P. Marc della Tomba rapporte l'origine de toutes choses à la Perse, et en cela il est du même avis que M. Jones, qui, peu d'accord avec lui-même, après avoir

---

beaucoup de prières, d'aumônes et d'ablutions matinales : le peuple est convoqué à ces cérémonies par des hérauts du temple qui font sonner le buccin, comme les anciens Juifs sonnaient du cor. A la fête de la déesse Bhagavadi, on ceint de guirlandes les cornes des vaches, et les filles *canephores* et *cistophores* terminent la fête en jetant des fleurs et du riz dans la rivière, en l'honneur de la déesse Bhagavadi ou la Lune qui préside aux eaux, et qui par leur moyen fait germer les choses terrestres.

fait faire mille et mille marches dans tous les sens à différens peuples, convient que la langue samscrite est originaire de la Perse. Le P. M. Giorgi prétend que les Indous doivent tout à la Grèce. Avant Alexandre, les Brahmes étaient selon lui, des sauvages qui, ne sachant rien, adoptèrent aveuglément la langue, les sciences, les maximes, les dieux et la religion des Grecs. Bayer et Anquetil du Perron sont favorables à cette même opinion. La vanité de quelques écrivains grecs, tels que Dion Chrysostôme, était telle qu'ils supposèrent que les poésies d'Homère avaient passé dans leur langue originale jusque dans l'Inde, où elles étaient dans la bouche de tout le monde. Rudbeck, Zarate, Verulam, Bailly, de Paw, Linnée, Buffon, d'Hancarville, et Bali Engel dans son Essai sur la population de l'Amérique, prétendent que tout eut sa première origine dans l'Atlantide de Platon, quoiqu'ils ne soient pas d'accord sur la situation de ce pays. Les uns le placent entre l'Afrique et l'Amérique, les autres dans la mer septentrionale, et M. Jones, en Perse. Il faudrait des dissertations sans nombre pour réfuter tant d'opinions opposées.

» Douter de tout, et tout croire, dit M. Ro-
» bertson dans ses Recherches sur l'Inde,
» sont deux extrêmes opposés, où tombent
» souvent ceux qui font des recherches sur
» les premiers âges du monde ». Tous les auteurs que je viens de citer doutent de tout ce qui n'est pas favorable à leur système, et aucun argument contre eux ne leur paraît convaincant; mais ils ont une crédulité sans bornes pour ce qu'ils ont une fois imaginé, et veulent à toute force persuader aux autres leurs rêves. Je ne veux pas devenir leur disciple, ni partager des opinions aussi peu fondées. Déjà M. Robertson a réfuté, d'une manière assez victorieuse, les assertions du Père Kircher et de M. Jones, qui prétendent que le culte religieux et civil des Indous leur fut porté par Sésostris ou Sésac, roi d'Egypte. Les mots samscrits de toute espèce que nous avons cités dans cet Ouvrage, le nombre et la nature des divinités indiennes, et les lois, rites et usages des Brahmes, ont dû convaincre tout lecteur attentif, que la nation indienne, si on en excepte un petit nombre de villes, n'a rien pris des Grecs. Les Brahmes détestaient même

cette nation. *Rien de plus vil qu'un Grec*, est un ancien proverbe des Brahmes, comme l'a très-bien remarqué M. Jones. Il était presque impossible que le culte, la langue et les mœurs des Grecs exerçassent une grande influence sur une nation ancienne et aussi attachée à ses habitudes que les Indiens, dans le court espace de temps que dura la domination d'Alexandre sur une petite partie de l'Inde, qu'il dévasta plutôt qu'il ne la gouverna. Les Indous n'ont pas adopté le culte, les rites, les dieux, les lois et les usages des Tartares et des Arabes, qui certes, ont dominé plus long-temps dans l'Inde, et qui y ont eu, sans comparaison, des établissemens plus puissans et plus nombreux que n'y en eurent jamais les Grecs. Pausanias, Diogène Laërce, Lucien, Ammien Marcellin, et autres écrivains Grecs et Latins attribuent aux Brahmes l'origine de la philosophie et des sciences, et disent, en termes exprès, que de l'Inde elles passèrent en Egypte et en Perse. Il en faut donc conclure que cette nation remonte à l'antiquité la plus reculée, et que la conformité qui existe entre ses dogmes, ses rites, ses lois, ses usages et ses

mœurs, avec ceux d'autres nations anciennes, provient d'une source commune, des descendans de Noé, et des propagateurs du genre humain. Mais, où fixer ce berceau du genre humain? où placer cette première source et origine du culte, des lois, des sciences et des mœurs si uniformes chez des nations aujourd'hui si éloignées, si différentes, si ennemies et si divisées entre elles? Lorsque Moïse parle de la première dispersion des enfans de Noé, après que l'arche se fut reposée sur les montagnes que la paraphrase chaldaïque appelle *monts Gordou* ou du Curdistan, il s'exprime ainsi: » Toute la terre » parlait la même langue; (les hommes) » étant partis de l'Orient, trouvèrent une » plaine dans la terre de Sennaar, et habi- » tèrent là ». La version grecque dit: » Et » il y avait une langue pour toute la terre » et une voix pour tous; et il arriva qu'é- » tant partis des pays orientaux, ils trou- » vèrent une plaine dans la terre de Sen- » naar, et ils y habitèrent ». Ainsi les petits enfans et les arrière-petits enfans de Noé, que les Indous appellent *Manou Nahoucha*, vinrent de l'Orient, c'est-à-dire du Levant. On

demande comment il se peut que le mont Ararat, sur lequel l'arche de Noé s'arrêta, soit à l'orient de la plaine de Sennaar, ou de la terre de Babel, puisque l'Arménie même où est le mont Ararat, est située au septentrion de Sennaar. Au chap. 8 de la Genèse, il est dit : » L'arche se reposa le sep» tième mois, le vingt-septième jour du mois, » sur les montagnes d'Arménie ». Toutes les cartes géographiques, anciennes et modernes, placent l'Arménie au nord, et non pas au levant de la terre de Babel. L'Arménie, dont parle Moïse, était donc plus étendue que celle d'aujourd'hui, et comprenait par conséquent la Parthie ou le Curdistan, qui est au levant de la terre de Babel ou de la Babylonie appelée aujourd'hui Bagdad. Depuis le déluge jusqu'à l'élévation de la tour de Babel, il s'écoula environ deux cent soixante-dix ans, qui se passèrent ou à venir du Levant vers les plaines de Sennaar, ou à y séjourner après s'y être rendus de l'Orient. Il faut donc conclure que ce premier peuple vécut plusieurs années dans les montagnes de la Parthie, appelées par la paraphrase chaldaïque *monts de Gordou*, et par les modernes, *Cur-*

distan. Les vallées et les plaines ne séchèrent pas de sitôt, et les hommes qui, après même que l'eau s'en fut écoulée, avaient le souvenir du déluge si récent, en craignaient le retour. Le Curdistan est une chaîne de montagnes qui fait partie du mont Taurus, auquel appartient aussi l'Imaüs ou Himala des Indous, que les Grecs et Pline nomment souvent *Emodus* par corruption d'*Kémadi*, mot indien qui signifie ces mêmes montagnes d'*Himala* ou l'Imaüs des Grecs. (Voyez la Grammaire et le Dictionnaire de la langue curde, par le P. Maurice Garzoni dominicain, ex-missionnaire du Curdistan, imprimés à Rome en 1787, et le second volume de la Géographie ancienne abrégée de d'Anville.) Pline, liv. 6.me de son Histoire naturelle, dit : » Les Suarnes et les Valles, » peuples indomptés, exploitent des mines » d'or situées dans les *monts Gordiens*, depuis » les portes du Caucase » ; et quelques chapitres plus loin, parlant des montagnes septentrionales de l'Inde, il ajoute : » L'*Imaüs*, » l'*Emode* et le *Paropamise* (*Parvada* en » langue samscrite) ; tous faisant partie du » Caucase, se joignent ensemble ; l'Inde qui

» est au bas de ces montagnes, forme une » plaine immense ». Le Caucase de Pline, dans ce dernier passage, est le Caucase Indien, et non pas le Scythe, qui en est très-différent et est beaucoup plus au nord ; celui du premier passage est le Caucase Scythe. Mais toutes ces montagnes forment une chaîne avec le mont Himala ou l'Imaüs indien, qui parcourt toute l'Inde du nord au sud, et la divise en deux parties presque égales. Cette chaîne, qui finit au Cap Comorin, s'appelle les Ghâtes. Polybe, dans son dixième livre, décrit la magnificence et les trésors de l'antique ville d'Ecbatane dans le Curdistan, aujourd'hui Tauriz. Ecbatane était le séjour d'été des rois Médes ou du Sirvan, qui précédèrent les rois Parthes ou du Curdistan, pays où habitait le peuple que Pline appelle *Gordyaei* ou *Carduchi*, aujourd'hui *Cordes* ou *Curdes*. Xénophon, dans son expédition de Cyrus, parle des montagnes du Curdistan ou *Carduchii* ; et les éditeurs d'Oxford, dans la table géographique jointe à l'ouvrage, disent expressément : » Dans les » monts *Carduchii* (qui sont les montagnes » Gordou ou du Curdistan de la para-

» phrase chaldaïque), qui touchaient probablement au Taurus, ou en sont une partie, » s'arrêta l'arche de Noé, si l'on en croit » les opinions bien fondées de plusieurs savans (1) ». C'est donc des montagnes du Curdistan, qui sont une prolongation des montagnes Indiennes appelées par les Brahmes *Himala* ou *Hemadi*, et par les Grecs et les Latins *Imaüs* ou *Emodii montes*, que le genre humain commença à s'étendre un et deux siècles après le déluge. C'est ici qu'on doit, ce semble, placer le berceau des premières sciences et des rites grossiers des premiers peuples, du culte du soleil et de la lune, des premiers essais de l'architecture, et de plusieurs mots qui se retrouvent dans les langues différentes, et qui alors étaient communs à tout ce peuple primitif, puisqu'il n'y avait qu'un seul idiome. Tous les

---

(1) Saint-Epiphane, livre I.er contre les hérésies, s'exprime ainsi : « Après le déluge, l'arche de Noé s'étant arrêtée dans » les monts d'Ararat au milieu de l'Arménie et de la terre » des Cardiens (qui est la Carduchie ou le Curdistan) sur la » montagne nommée Lubar, ce fut là le premier séjour des » hommes échappés au déluge ». C'est donc des monts du Curdistan que le genre humain s'est répandu sur la terre.

Brahmes avec qui j'ai eu des entretiens, m'ont confirmé que leur origine, leurs premiers fondateurs, et leur religion primitive, venaient des monts Himala, *monts froids*, ainsi nommés de *himma* froid et *mala* montagne, qui séparent l'Inde de la Bactriane et du Curdistan, pays hérissé de montagnes très-hautes et escarpées, qui ne forment qu'une chaîne avec le mont Imaüs ou Himala. Les Brahmes se tournent vers ces montagnes quand ils font leurs prières en particulier ; ils prétendent que Chiva et son épouse Parvadi y ont une demeure. Le P. Constantin d'Ascoli, dans ses Renseignemens sur le Népal, dit en parlant d'Himala : « Le » grand mont appelé Himaloe (Himala), » lieu de la naissance de Mahadéva et Parvadi, » et séjour de contemplation pour ces di- » vinités ». L'Amarasinha l'appelle *mont d'or*, *mont des dieux*. (Voyez Bayer, *Histoire du Royaume grec de Bactriane*).

On ne finirait jamais si on voulait répéter toutes les fables que les Indous racontent sur ces montagnes. Ils disent que ce mont ne fut pas tout entier couvert des eaux du *Praleya* ou du déluge ; et il est ainsi représenté dans

un tableau indien du musée du cardinal Borgia, à Velletri, que j'ai publié dans mon *Systema brahmanicum*, pl. IX c. C'est pourquoi ils croient que, des monts *Himala*, l'espèce humaine se répandit sur la terre; qu'ils ont été le refuge des hommes, et le berceau du genre humain (1). Cette opinion indienne, que le genre humain descendit des montagnes du Curdistan ou d'Himala où l'arche de Noé s'était arrêtée, est très-conforme à la Bible et à la paraphrase chaldaïque, et mérite d'être préférée à celle du prêtre égyptien dont parle Platon dans son Timée: « Quand les Dieux effacent les crimes » de la terre par un déluge d'eaux, les » pâtres et les vachers qui habitent le som- » met des montagnes, échappent à ce dan- » ger. » C'est donc de l'Asie, c'est-à-dire des

(1) Quelques écrivains cités par Lipenius dans son Ouvrage *sur la navigation des vaisseaux de Salomon à Ophir*, ont indiqué le mont Himala, ou l'Imaüs Indien, pour le lieu où s'arrêta l'arche de Noé. Mais Berose, St.-Epiphane, Josephe, Nicolas de Damas, Berthold Nihusius, Barthelemy l'Anglais et autres soutiennent que l'endroit où elle se fixa fut les monts du Curdistan (*montes Goridæi*, *Cordæi*, *Cordii*, *Gordæi seu Carduchii*).

monts Gordou, ou du Curdistan, et du mont *Himala*, que sortit le premier peuple postérieur au déluge, et ce fut de là que s'étendirent le sabéisme ou le culte des planètes, les rites grossiers, l'architecture conique et pyramidale consacrée au soleil, les temples *moukalvattam* ou en forme de demi-lune, les premières lois de Noé ou de Manou Nabouсha dont nous avons déjà parlé, et enfin les premières sciences indispensables aux hommes, l'astronomie, l'agriculture, la botanique, et la science de bâtir des maisons suivant le climat et la position d'un peuple. Il y a un très-beau passage d'Eusèbe, dans la Préparation Evangélique, relatif aux premiers hommes qui vécurent immédiatement après le déluge; le voici: « Chacun peut » comprendre aisément que les hommes pri- » mitifs n'avaient ni temples, ni idoles, » puisque non-seulement ils ne savaient ni » peindre, ni sculpter, mais qu'ils ignoraient » même l'art de bâtir. Il n'était pas ques- » tion parmi eux de dieux et de héros, tels » que Jupiter, Saturne, Neptune, Apollon, » Minerve, Junon, Bacchus, Hercule, et » tant d'autres dont les noms innombrables

» frappent aujourd'hui l'oreille des Grecs et » des Barbares. Il est prouvé d'ailleurs, non » par nos raisonnemens, mais par les té- » moignages qu'ils nous fournissent eux- » mêmes, qu'ils ne connaissaient aucun bon » ou mauvais génie; mais qu'ils se bornaient » à rendre des honneurs divins aux corps » célestes, non pas en leur immolant des » victimes, mais en brûlant des herbes en » leur honneur : ce qui est confirmé par » l'autorité infaillible de l'Ecriture, qui dit » que tous les peuples, à l'exception des » Juifs, ont adoré les corps célestes. (1) » De sorte que les astres furent les premières divinités des hommes; et, s'ils ont été les premiers dieux, sans doute les premiers simulacres, les premières peintures, les premiers symboles, et les premières statues, furent ceux qui représentaient ces mêmes corps célestes et leurs propriétés. Cet usage se conserve encore dans l'Inde, comme il s'était maintenu en Perse, jusqu'au temps

---

(1) Le culte du Soleil, du Feu, de la Terre et de l'Eau se conserva en Perse jusqu'au temps de Justinien et Bélisaire. Voyez Procope, chap. 24 *de la guerre des Perses.*

de Justinien. Je n'ignore pas que quelques hellénistes modernes, qui, sachant fort peu, veulent tout critiquer, combattront mes assertions; mais on peut appliquer à ces hommes les vers de Ronsard :

L'un lit ce livre pour apprendre,
L'autre le lit en envieux :
Il est bien aisé de reprendre,
Mais mal-aisé de faire mieux.

CHAPITRE X.

Musique, Poésie, Architecture, et autres Sciences des Indous.

La poésie, parmi les Orientaux, est une science qui remonte à l'antiquité la plus reculée. Le livre de Job est rempli de métaphores, d'allégories et de traits sublimes, dans le style oriental. Avant que l'art d'écrire existât, les Hébreux chantaient déjà leurs hymnes, et les Amorrhéens possédaient un poëme en l'honneur de *Sehon*, comme l'observe Moïse. (Nombres, chap. 21.) Il ne doit donc pas paraître étrange que les Indous, peuple policé dès les premiers siècles du monde, aient conservé des poëmes anciens à la louange de Rama et de Krichna leurs dieux. Quelques-uns sont des chants guerriers où l'on décrit les entreprises et les conquêtes du dieu Rama ou Bacchus jeune, dans l'Inde et dans l'île de Lanca ou Ceylan, et l'on chante le courage des premiers héros, guerriers et combattans indiens. On y loue

l'amour de la patrie, et l'on vante les vertus des premiers peuples, et l'ancien bonheur de l'Inde. Tous ces tableaux sont propres à enflammer les ames et l'imagination du peuple, à lui inspirer le courage et l'estime de son pays, et à nourrir en lui les sentimens d'attachement et d'obéissance. Arrien, dans l'Histoire indienne, et Q. Curce, ont remarqué que les anciens Indous chantaient leurs poésies; et Strabon dit que leur musique était bacchique ou relative à Bacchus. « Ce sont des rites bacchiques, dit-il, de porter » la tunique et la mitre, de se parfumer et » se couronner de fleurs, de précéder le » Roi avec des tambours et des clochettes. » En effet, la musique indienne, même aujourd'hui, est, ou purement bacchique, ou pastorale. Les Kchettrias ou militaires se servent de la première; la seconde enflamme, encourage et instruit les Vaychyas ou agriculteurs et les bergers; deux tribus ou classes d'hommes qui sont l'appui de l'état.

Voici quelques essais de ces poésies, en langue samscrite et malabare.

Chant guerrier en samscrit.

« Celui qui dompta les armées et les éléphans, qui vainquit tous » les obstacles;

» Celui qui porta son épouse en triomphe, le maître de la lune;
» Celui qui dissipa les monstres nocturnes, le *Raghava* (Rama)
» victorieux;
» Qu'il soit adoré tous les jours avec dévotion, que le Seigneur
» soit adoré ».

Chant guerrier en langue malabare.

» Je commence à chanter les entreprises de l'antique personnage,
» Du Dieu Vichnou, Seigneur né de la famille de Raghou;
» Et pour que je puisse les réciter avec dévotion,
» O toi, *Hari Rama*, inspire-moi des vers heureux.

» Les trois mondes, les Dieux, et nous autres hommes mal-
» heureux,
» Nous sommes tombés sous la main de feu de *Ravana* Roi
» des Géans.
» O toi, *Hari Rama*, qui es assis sur la mer de lait,
» Délivre-nous, puisque nous t'adorons prosternés à tes pieds.

» Tue, tue, ô *Madhava*, tue le géant *Madhou*.
» O Dieu Vichnou, qui guerroies comme la nue chargée
» d'orages,
» Délivre-nous, délivre le monde de cet enfer;
» A toi seul, Seigneur du monde, louange et adoration ».

Ce chant est adressé au dieu Vichnou, dans sa sixième apparition, sous la forme de *Hari Rama* ou Bacchus jeune. *Madhava* est le nom de *Vichnou*, comme époux de la déesse *Ma* ou *Lakchmi*; c'est-à-dire, la grande déesse ou la Terre. Dans cette sixième apparition, il épousa la déesse *Sida*, ou l'Ariadne des Grecs, et il combattit *Ravána*, dieu de la

nuit et des géans monstres nocturnes qui habitaient *Lanca*, ou l'île de Ceylan. *Madhou* était un des principaux ennemis de Vichnou, et ami de Ravana (1). Dans ses trois premières apparitions, le dieu Vichnou, ame du monde, joue le rôle d'un génie qui présidait aux eaux, et qui, lors du déluge universel, préserva le Monde de sa destruction totale : ici il paraît comme l'esprit qui regit le soleil et qui triomphe des ténèbres et de la nuit.

Autre Chant en langue malabare (Pl. X. *bis.*)

» O toi, jeune perroquet (2), couronne des hommes et bijou » de grand prix, dis, ah ! dis les nobles entreprises du dieu

(1) *Ploutos* signifie *biens*, *richesses* ; c'est pourquoi le dieu Pluton qui préside aux richesses est aussi le Dieu des ténèbres, (Voyez les notes au chap. 10 du 4.e livre de la Cité de Dieu de St.-Augustin.) *Ravana* veut dire président de la nuit et des ténèbres ; c'est un mot composé de *Ra* ou *Ratri* nuit, et *Vana* gouverneur. Ainsi le fameux roi de l'île de Saïlon ou Ceylan, si célèbre dans les poëmes Indiens, est un monarque fabuleux, ou Pluton, que les Brahmes ont placé dans l'île de Ceylan, très-riche en pierres précieuses, en or, en argent, en ivoire et en perles. Il est donc démontré que les guerres de Rama ou Bacchus Indien sont fabuleuses, ainsi que l'avaient déjà remarqué Arrien, et Strabon dans le quinzième livre de sa Géographie.

(2) Le perroquet, le cheval, l'antilope, l'éléphant, le sanglier, la vache, le cygne, l'escarbot nommé *vanda*, l'épervier rouge au cou blanc nommé *garoudha*, monture de Vichnou,

« Khrichna; porte dans nos cœurs les délices et le plaisir par » tes chants; écarte loin de notre ame les chagrins.

» O bel oiseau, si tu nous racontes ces nobles entreprises, » nous te ferons rafraîchir avec du lait doux, du sucre et des » bananes, en te préparant avec toutes ces choses un manger » délicieux; alors tu t'asseoiras, et tu commenceras à conter » ton histoire.

» Peut-être que non, que tu ne te souviens plus comment » Krichna était assis sur le char d'Arjouna fils du Dieu des » Dieux (du Soleil) et Prince du Ciel? Récite, ô chanteuse, » ces entreprises, pour que la pureté, la dévotion et le saint » contentement s'enflamment en nous.

» Les Géans, race horrible et d'une force invincible, aussi- » tôt après leur naissance dans ce monde, devinrent féroces et » cruels. Ils occupèrent la terre et furent pour elle comme un » fardeau insupportable. Pour les combattre et les exterminer, » un Dieu, le premier Dieu, le Dieu Krichna parut et leur fit » la guerre ».

---

et quelques autres animaux sont vénérés dans l'Inde, mais par-dessus tous la vache qui est l'objet d'un culte aussi singulier qu'extravagant. Ces animaux parlent souvent dans les poëmes indiens, parce que la nation croyant à la transmigration des ames, on suppose que les animaux peuvent annoncer l'avenir et sont capables de raisonnement. D'ailleurs Vichnou est apparu sous la forme de plusieurs animaux, comme quelques Dieux Egyptiens sous celles d'un bœuf, d'une vache ou d'un épervier. Le paganisme insensé de l'Egypte et de l'Europe est rempli de ces métamorphoses; on en voit des milliers d'exemples dans Homère, dans Ovide, etc. Dans ce chant on introduit un jeune perroquet femelle qu'on nomme en samscrit *Chichou* et *Chouga Tarounni*, et en langue malabare *Tatta*. Le perroquet est l'emblême de Sarasvadi, déesse de l'éloquence.

Ces vers indiens sont très-beaux; la poésie en est coulante, facile, pleine de voyelles, pressée, et figure, pour ainsi dire, la marche d'une armée. Comme ce vers d'harmonie imitative de Virgile,

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum,

elle peint le bruit et le mouvement des armes.

Le premier vers de chaque stance de ce chant malabar contient dix-huit syllabes ou pieds, que l'on nomme *pada*; le second en a douze. L'air du chant est vif et modulé entre la haute et la basse. L'harmonie tombe sur les trois ou quatre premières syllabes du vers, et presque jamais sur la fin; ce qui est contraire à la poésie des Européans qui mettent la rime à la fin du vers.

Le chant samscrit que nous avons rapporté, a quinze *pada* dans chaque vers. Il y a plusieurs autres espèces et formes de vers, les uns plus longs et les autres plus courts; il en est de mêlés, dont les premiers ont quinze et les seconds quatorze syllabes; on les nomme *parva*, et non pas *porb*, comme le dit Anquetil du Perron. Les vers pareils à ceux que nous appelons léonins, c'est-à-dire qui sont

rimés au commencement et à la fin, sont *samkirtana*.

Presque tous les livres indiens sont écrits en vers. L'astronomie, la médecine, l'histoire, tout se chante. Le chant public est toujours accompagné d'instrumens : ce qu'il y a de plus bizarre, ce sont les noms de leurs sons ou voix. Leur musique en a six : 1.° *chalja*, voix de paon ; 2.° *nichada*, voix d'éléphant ; 3.° *irszoubha*, voix de bœuf ; 4.° *gandhara*, voix de brebis ; 5.° *madhyama*, voix de l'oiseau appelé *anilpakchi* ; 6.° *dheivada*, voix de cheval (1). Ces voix sont accompagnées du *péroumpara* ou grand tambour, du *toudi* ou petit tambour, de deux *kouchel* ou clarinettes, d'une cymbale de cuivre qu'on frappe avec une baguette de fer, et de deux petites timbales, ou plats de cuivre ou de laiton. On y ajoute le son des cornes de bœuf, le battement des mains, la voix, tantôt douce, tantôt aigre, tantôt haute et tantôt basse, tantôt na-

(1) Il paraît que ces mots répondent à notre *haute*, *basse*, *tenore*, etc. Le chant Malabar que nous avons noté en signes de notre musique Européane, donnera au lecteur une idée du chant des poëmes Indiens.

sale et tantôt fortement battue contre les dents ou modifiée par le mouvement accéléré de la langue. Tout cela est vraiment bacchique et militaire, et exprime les combats et le tumulte des guerres. Les poésies pastorales, au contraire, sont plus douces, plus tendres et plus langoureuses (1). Celles-ci décrivent la vie pastorale du dieu *Krichna*, comme les chants guerriers représentent les combats du dieu *Rama*, et souvent les guerres du même *Krichna* pour les cinq frères *Pando* ou *Pandava*, et contre leurs cousins *Caourava*. Le *Ramayana*, poëme épique célèbre dans toute l'Inde, contient les guerres de *Rama*; et le

(1) Les poésies pastorales et toute la vie du dieu Krichna, se chantent au son de la *vinna* ou cithare, du *kinnara* ou clavecin, du *vayanacol* ou flûte, et du *dchoura*, qui est une sorte d'instrument composé de deux citrouilles attachées à une espèce de guittare. Les premiers Grecs avaient une musique analogue à celle-ci : « Notre musique, dit Platon, » était alors divisée en différentes espèces, et il y en avait » une consacrée aux chants dont l'objet était d'appaiser les » Dieux, ou aux hymnes. (On peut comparer à ces hymnes, les poésies sacrées contenues dans l'Amarasinha, qui sont composées des noms ou épithètes des divinités indiennes liés et attachés les uns aux autres, à la manière des hymnes d'Orphée). « Une autre espèce directement opposée à la première,

Youdhichtira-vijéa, autre poëme épique samscrit très-estimé, raconte les entreprises guerrières de *Krichna*.

Ce poëme deviendra intelligible pour celui qui voudra se donner la peine de lire dans les Recherches historiques et géographiques sur l'Inde, les remarques de M. Anquetil du Perron sur la traduction du Bhagavat-Guita par M. Wilkins, et le Mémoire sur la chronologie indienne, dans le second volume des Recherches Asiatiques de Calcutta. J'ai traité au long de cette guerre, dans mon Catalogue des manuscrits indiens du cardinal Borgia. Pandou, roi indien, de

» pourrait porter le nom de chants plaintifs (ou élégiaques) : » on donnait à un autre le nom de *pœon ;* un autre enfin » était consacré à chanter la génération de Bacchus ; c'est » je crois, celle qu'on a appelée *dithyrambe* ». (Platon, dialog. 3. des lois). Ainsi même parmi les Grecs, Bacchus avait une espèce de musique, et Apollon, le même que *Krichna*, une autre. Un monument indien du musée du cardinal Borgia, représente le dieu *Krichna* une flûte à la bouche. Le mètre guerrier des Indiens répond à notre poésie héroïque, leur poésie pastorale à nos compositions lyriques, et celle de leurs pièces de théâtre à nos drames ; mais le goût et la mesure des vers sont très-différens, ainsi qu'on peut en juger par les essais que j'ai cités.

la race descendue du soleil, avait cinq enfans, *Youdhichtira*, *Bhima* ou *Bhimaséna*, *Arjouna*, *Naghala*, et *Sahadéva*. Ces cinq frères appelés *Pando* ou *Pandava*, avaient le siége de leur gouvernement à Canoudi et à Hastinapouri, ville indienne située, suivant M. d'Anville, au 34.e degré de latitude, et 90.e de longitude. Les peuples de ce royaume nommés par Arrien *Assaceni* ou *Astaceni*, sont fameux dans les histoires de la Grèce et de l'Inde. L'époque du règne des Pando est aussi ancienne que celle de la célèbre Sémiramis, reine des Assyriens. Les cinq frères furent dépossédés par leurs cousins *Courou* ou *Caourava*, qui étaient cent un frères, tous ennemis des Pandos. Tandis que ceux-ci erraient dans l'exil, le dieu Krichna, ou l'Apollon indien, leur apparut, devint leur protecteur, combattit vaillamment contre *Souyodhana* ou *Douryodhana*, et *Karna*, deux des premiers chefs des *Courou* ou *Caourava*, les vainquit et remit les Pandos sur le trône; tel est le sujet de ce beau poëme. L'exemplaire manuscrit que j'en possède, a dans la sixième

section seulement, cent vingt-cinq chlogas, et il y a huit sections. Le texte samscrit en est très-difficile, et il faut, pour le bien comprendre, connaître à fond cette langue. La grammaire, le dictionnaire *Amarasinha*, et la lecture d'autres poëmes moins difficiles, mènent pas à pas à cette connaissance; mais, comme parmi les Brahmes eux-mêmes il en est peu qui étudient ces ouvrages, il est très-rare d'en trouver qui puissent bien saisir le sens de ce poëme.

Quelques-unes des remarques de M. Anquetil du Perron sur le Bhagavat-Guita, sont très-pitoyables, et le traducteur lui-même, M. Wilkins, a en plusieurs endroits estropié, tronqué et mutilé les noms propres et le sens du poète. Comment un Européan, sans connaître ni la grammaire ni la syntaxe samscrites qui exigent au moins une étude de dix années, ose-t-il se hasarder à traduire du samscrit? Robertson loue beaucoup le savoir des Anglais dans cette partie; mais cet auteur ne savait pas ce qu'était la langue samscrite, et ne pouvait par conséquent juger des traductions. On

imprime dans ce genre en Europe, les choses les plus ridicules et les plus insignifiantes; mais personne n'encourage la publication des originaux indiens. Cependant parmi les anciens peuples, les Indous sont ceux qui, avec les Juifs, ont conservé seuls jusqu'à nos jours leurs anciens poëmes, leurs livres anciens, leur langue, leurs rites, et leurs usages. L'ancien monde a disparu de la carte, et l'Inde, la seule nation qui soit restée intègre, n'attire l'attention des Européans que par ses riches productions, et non par ses sciences, ses livres, et par la simplicité et l'antiquité de ses usages. Il est cependant vrai que les sages de la Grèce y voyageaient pour s'instruire; et nous autres, sans sortir de chez nous, et avec très-peu d'érudition acquise, nous voulons décider de tout et passer pour les premiers hommes du monde.

Le *Youdhichtira-vijéa* paraît un poëme très-ancien : il ne parle ni de simulacres, ni de représentations d'hommes, parce que les images sont postérieures au culte des planètes et ne datent que d'environ sept cens ans avant Jésus-Christ. Avant cette

époque le Sabéisme était la religion générale des Indiens ; et le *Voudhichtira* ne fait mention d'autres dieux que de *Chiva* et de *Parvadi*, c'est-à-dire du soleil et de la lune, et de quelques sacrifices de fruits et de fleurs qu'on offrait à ces divinités (1).

Du même genre que le *Voudhichtira*, sont le *Ramayana*, le *Magha*, et le *Bhagavada*, trois poëmes écrits en samscrit, mais que, dans quelques provinces, on a traduits en langue vulgaire. Le *Bhagavada* que M. Niebuhr appelle *Chri bhagavada pourana* (*sri baha gavant poram*), est en une si grande vénération parmi les Indous, qu'ils se lèvent et se découvrent la tête, aussitôt qu'ils en entendent réciter quelques versets. En 1787, j'avais paru devant le roi de Travancore,

(1) Cluvier, le P. Lucini et plusieurs autres écrivains fondés sur le 10.e chap. de la Genèse, sont d'avis que l'Inde a été peuplée par les descendans de Noé, auteurs du Sabéisme. Voici les termes de la Genèse : « Ophir, Hevila et » Jobab, tous fils de Jectan; le lieu de leur habitation fut » depuis Mesa jusqu'à Sephar (Saphar), montagne orien- » tale ». Joseph, Bochart, Lipenius, Acosta, Luc Holstenius et plusieurs autres placent Ophir ou Saphar dans l'Inde Orientale.

cité par quatre Brahmes qui voulaient me forcer à ne plus conférer le baptême aux payens du Malabar. Pendant un intervalle de notre discussion, *Sampradi* ayant voulu connaître mon degré d'instruction dans la langue sacrée, je me mis à répéter les quatre premiers vers du Bhagavada; sur-le-champ les ministres et tous les assistans se levèrent, me regardant avec surprise, et ils usèrent ensuite envers moi de plus de ménagemens. Je gagnai ma cause, et je puis dire que je le dus à ces quatre vers du Bhagavada, que j'ai expliqués dans ma Grammaire samscrite.

Lorsque j'allai à Vaipour, à l'effet d'examiner la situation de cette église par rapport au temporel, je soupai chez un chrétien *Mapoulla*, c'est-à-dire de Saint-Thomas. Ces chrétiens avaient publié que je savais le samscrit. En conséquence deux hommes de lettres, des payens du pays, vinrent pour me mettre à l'épreuve sur ce point. Je les fis asseoir sur un petit banc, à la manière des Malabars, et quand ils eurent récité un grand nombre de vers de différens poëmes, je me mis à réciter aussi des vers du Bha-

gavada ; à l'instant ils se levèrent tous deux, se découvrirent la tête, et mirent la main droite sur leur bouche, voulant témoigner par-là leur respect pour ce livre. Cette petite aventure me valut une grande augmentation de crédit, et un respect, pour ainsi dire, sans bornes parmi les Gentils.

Outre les poëmes sacrés, il y a plusieurs compositions dramatiques qu'on représente sur les théâtres profanes que les Malabars et les Tamouls aiment avec passion. Tous les ans le vicaire apostolique et l'archevêque de Cranganor sont obligés de défendre ces théâtres, et les jeux dramatiques des idolâtres ; tant les chrétiens mêmes ont du penchant à voir et à jouer ces mêmes pièces devant leurs églises, comme font les payens qui représentent les exploits de leurs dieux à l'entrée des pagodes (1). Quelques-unes de ces compositions dramatiques sont très-anciennes, et ont plus de deux mille ans d'antiquité, comme on peut le prouver

(1) Le peuple aime avec une passion extrême le *Pavakali*, ou jeu de marionettes. *Pavakali* est un mot composé de *kali*, jeu, comédie, danse; et *pava*, marionette. Les comédies,

par le fond et la contexture des poëmes. *Sacontala*, drame traduit par M. Jones, est un des plus anciens (1). *Charmichta*, *Devayani*, *Calabadi* et autres, sont très-célèbres dans le Malabar. Je vais donner ici un essai de ce dernier, pour montrer la licence du théâtre indien.

« Ainsi, le roi Dacharha épousa de son » consentement la belle Calabadi, fille » vierge du roi Kachi (*Casidia*, *Casi ou* » *Benarès*), qui était ornée d'une beauté » et d'une vertu singulières.

---

qui toutes sont mêlées de danse, s'appellent *nadaca*, *nadya*; la danse *nadana*, le comédien *naden* ou *nadaken*, la danseuse *nrtagoui* et le chant *gana* ou *guita*. M. Forster a traduit le Sacontala de l'anglais de M. Jones, en allemand, et l'a publié à Leïpsik en 1791, enrichi de notes très-savantes.

(1) Chacontala, ou Sacontala était fille de Vichvamitra et épouse du roi Douchpanda; leur fils Bharada fut un roi très-célèbre dans l'Inde. Le *Mahabharada* raconte le *Chacontalacatha*, l'histoire de l'héroïne Chacontala. Si on peut ajouter foi au *Mahabharada* et au *Youdhichtira*, environ seize cens ans avant Jésus-Christ, les Indiens eurent une guerre terrible avec les Gaures ou Guèbres, peuples qui sont aussi originaires de l'Inde. Les Gaures vinrent se réfugier en Perse avec leur roi, et ils y restèrent jusqu'à l'envahissement de la Perse par les Musulmans.

» A peine la reine Calabadi, qui surpas-
» sait en beauté toutes les autres reines, fut-elle
» entrée dans l'appartement de cet opulent
» monarque, qu'il eut le desir d'embrasser
» son épouse, et l'appelant doucement, il
» lui dit :

» Viens, ah! viens, belle et lumineuse
» épouse; à quoi sert à présent ta pudeur
» et ton visage modeste? A ces paroles du
» roi, Calabadi resta immobile et palpi-
» tante, sans faire aucune réponse.

» Le roi impatient s'en approche et la
» prenant par la main, il embrasse cette
» excellente beauté, sans attendre son aveu.
» Mais, de même que brûle un fer rouge
» qui est resté long-temps exposé au feu,
» aussi brûlant était le corps de l'épouse.

» Dis-moi donc pourquoi tu brûles et
» tu te consumes, ô visage plein de charmes?
» Dis-moi la cause de ton ardeur. La cha-
» leur de la pleine lune s'est-elle concentrée
» dans ton corps? Le mien se détrempe et
» se fond en te touchant.

» Dis-moi, belle, pourquoi ton corps
» brûle-t-il? D'où vient cette chaleur sem-

» blable à celle du sandal (uni à des par-
» fums), quand il est pénétré par le feu?
» La charmante Calabadi n'écouta pas
» ces paroles de sang froid; elle répondit
» au roi: Sachez, seigneur, que quand,
» pour la première fois, on fait violence
» aux jeunes femmes (aux filles), elles ne
» peuvent que s'en plaindre et s'en fâcher.
» O roi, mon époux, le plus riche joyau
» de ma couronne, écartez-vous et asseyez-
» vous loin de moi; ne me surprenez pas
» contre ma volonté. Dès que je serai sol-
» licitée par la douce nature, de mon gré je
» me livrerai tranquillement à vous.
» Il faut d'abord gagner le cœur d'une
» femme par des douceurs, des manières
» agréables, des dons gracieux, des paroles
» flatteuses, et des larmes amoureuses;
» l'homme doit paraître bon et généreux
» envers la femme, et quand il s'est con-
» cilié l'amour par ses complaisances, alors
» aucune de ses tentatives ne déplaît à sa
» bien-aimée. »

Les vers dont je donne la traduction ont quatorze pieds, et l'air du chant est un ré-

citatif posé. Au reste, de quelque manière qu'on veuille voiler la licence accoutumée au théâtre, elle est et sera toujours funeste aux bonnes mœurs. Lés Chrétiens de S.-Thomas, pour éviter les comédies et les compositions des payens, ont, dans quelques endroits, composé des poëmes dramatiques tirés de la Bible. Les plus célèbres de ce genre, sont ceux d'*Alangatta Capiar*, et de *Rama Nayer* cathécumène chrétien qui mourut durant ma mission dans l'Inde.

La musique et la poésie qui se chante devant les temples, font partie de la législation indienne, qui a pour but de tenir le peuple dans l'obéissance, et de lui inspirer l'amour de la patrie et de la religion. Telle était la musique primitive des Grecs. La législation commença à s'affaiblir avec la chute de la musique publique, qui se perdit par les sacrifices privés, et par des chants d'un nouveau genre composés par la foule des poètes qui ne voulaient que du neuf, et qui étaient les corrupteurs de la morale publique. (Voyez Platon, second Dialogue de la République.) C'est pourquoi dans les

fêtes publiques de l'Inde, on ne représente que des aventures des dieux indiens, tirées des poëmes sacrés; mais qui par cela même n'en ont que plus de dangers pour des chrétiens nouveaux, qui ne sont pas encore assez fermes dans la foi.

Les *Chabdasvaras*, ou les figures de la gamme musicale, sont au nombre de huit, qui répondent à ce que nous nommons *ut, re, mi, fa, sol, la, si, ut.* En voici les noms *sa, ri, ga, ma, pa, da, ni, cha.* Cela prouve que les Indous ne sont pas aussi ignorans et aussi barbares que le prétendaient les Grecs.

Dans mon premier volume, j'ai parlé de l'architecture indienne; ici je veux seulement dire quelque chose de celle des temples. Ils sont, ainsi que je l'ai déjà dit, de forme conique et pyramidale, ou cylindrique et ronde, abstraction faite du mur qui en forme l'enceinte. Ces deux formes sont des symboles de Mahadéva, le grand dieu, ou le soleil; Osiris ou le soleil, était représenté aussi de la même manière dans les pyramides d'Egypte, et dans les temples solaires en forme de cercle, des Romains. Reuben Borrow vit

sur un cône un cylindre qui figurait le lingam de Mahadéva, et qui avait soixante-quatre pieds de diamètre et soixante-cinq de hauteur; le cône sur lequel le cylindre était placé avait quatre-vingt-treize pieds de haut, et trois cent soixante-trois de diamètre à sa base. C'est encore la forme d'une partie des bâtimens indiens, et particulièrement des pagodes du Carnate et de la côte de Coromandel, quand elles sont dédiées à Mahadéva; j'en excepte celles de Mabalipouram, de Salsette, d'Eléphanta, et quelques autres taillées dans le roc vif, et couvertes par les montagnes: celles-ci sont, à ce que je crois, des temples Mitriaques, qui ont été communs aux Perses et aux Indiens (1). Les

(1) En Perse ces grottes Mitriaques étaient dédiées au Soleil et à la Lune, comme dans l'Inde elles le sont à *Chiva* et *Parvadi*, le Soleil et la Lune, deux Divinités principales. L'interprète de Stace explique parfaitement toutes ces choses: « Les Perses adorent le Soleil dans des antres. Le Soleil est » appelé chez eux du nom de Mitra (c'est le nom samscrit » de cet astre.) Parce qu'il est sujet aux éclipses, il est adoré » dans un antre. On le figure avec la tête d'un lion ornée » d'une mitre; il est habillé à la persanne (comme on repré- » sente Chiva avec le costume indien); il tient fortement » des deux mains un boeuf par les cornes. Cela désigne

cônes, les pyramides et les cylindres sont aussi en usage dans les bâtimens religieux du Pégu et de Siam, comme on peut le voir dans les tables du dictionnaire scientifique de Pivati, et dans Spilberg. Quelques pagodes pyramidales, telles que celles de Pondichéry, font au sommet un angle obtus et tronqué; mais elles n'en représentent pas moins le feu, ou le lingam de Chiva, le premier et le plus ancien des dieux égyptiens, indiens, phéniciens et persans. Le tombeau de Bali ou Belus, à Babylone, était une pyramide, si l'on en croit Strabon. Plusieurs pagodes de la côte de Coromandel, ou même presque toutes, sont bâties avec de grosses pierres carrées très-bien liées ensemble, et placées en forme pyramidale. Celles du Malabar le sont en basalte noir qu'on tire des Gâtes, et qui est très-dur et propre à bâtir (1). La plupart sont rondes et

---

» la Lune qui, fâchée de suivre son frère, se met devant « lui et obscurcit sa lumière. C'est le sens de ces vers :

Seu Persei sub rupibus antri
Indignata sequi torquentem cornua Mithram.

(1) Voyez Sonnerat, Voyage aux Indes, tome II. Ce voya-

couvertes de plaques de cuivre, comme celles de *Patmanabouram*, de *Molicolam*, de *Tiroumannour*, et de *Dchertele*. Il y en a cependant de quadrangulaires, telles que le *Tiroumala dévasam* de *Mattandcheri*, celui de *Dchovare*, et un petit nombre d'autres. Les frontispices et les portes sont en marbre ou en basalte, ornés de figures d'animaux, éléphans, bœufs, vaches, cygnes, éperviers, etc. Tous ces animaux sont, ou des emblêmes des dieux indiens, ou bien les ministres ou les montures (*Vahana*) de ces dieux. A *Tiroupalour*, sur les deux côtés du frontispice, il y a deux vaches colossales; dans d'autres, est représenté le dieu *Hanouman*,

geur a représenté dans des planches la forme des pagodes les plus renommées de la côte de Coromandel. Comme les Brahmes se divisent en deux sectes principales, celles d'adorateurs du feu ou du dieu Chiva ou Mahadéva, et d'adorateurs de l'eau ou du dieu Vichnou, ils ont aussi des temples de deux espèces: ceux du feu à Tirounamala, à Dchalembron, et à Tirouvalour, sont ceux des Chivanites; et ceux de l'eau à Tiroupadi, à Dchiringam et à Canjipouram, appartiennent aux Vichnouvites. La pagode de Dchalembron a quelques inscriptions très-anciennes en caractères indiens, ce qui est une nouvelle preuve que les Indiens avaient des inscriptions et un alphabet, avant que la domination Grecque s'établit sur la côte de Coromandel.

ou Pan, sous la forme d'un singe; et dans d'autres, Chiva, vengeur des péchés, sous une forme horrible. Ces statues des dieux n'ont ni la légèreté, ni la correction, ni la beauté de la sculpture grecque; mais elles valent mieux que les statues informes des Egyptiens, et sont du style original indien tout-à-fait différent de celui des Egyptiens et des Grecs; ce qui me fait croire que l'architecture et la sculpture indiennes n'ont dû leur origine à aucun de ces peuples. Ainsi les idoles de Chiva, de Rama, de Vichnou, de Parvadi, de Gannécha, et autres des pagodes d'Eléphanta, de Salsette, et de Mabalipouram, sont représentées nues avec une petite draperie autour des reins, des bracelets, de grands cercles à la jambe et près du pied, une mitre conique sur la tête, des oreilles très-longues et percées avec un anneau à chacune. Ces ornemens ne sont ni égyptiens, ni grecs, mais indiens; la plupart des Indous se parant de ces objets, et ayant aujourd'hui même les oreilles longues et percées. Quand il n'y aurait pas d'ailleurs de différence entre la sculpture des Grecs et

celle des Indiens, les seuls ornemens et costumes de ces statues suffiraient pour prouver d'une manière irréfragable que les temples d'Eléphanta, Salsette, Illoura et Mabalipouram, n'ont pas été construits et taillés par Alexandre et ses compagnons. C'est donc sans fondement que Gemelli Carreri et Spilberg, s'appuyant sur les renseignemens inexacts de quelques voyageurs, ont cru que les deux premiers de ces temples souterrains étaient l'ouvrage d'Alexandre. D'ailleurs, comment Alexandre eût-il pu construire sur la côte de Coromandel, où il ne pénétra jamais, le temple de Mabalipouram, dans les grottes duquel on retrouve les mêmes dieux, les mêmes costumes et les mêmes ornemens que l'on voit dans ceux d'Eléphanta et de Salsette? Ces édifices doivent donc leur origine aux Indiens et sont d'une époque antérieure à Alexandre. Le Priape, symbole de la vertu productrice du soleil ou de Chiva, était adoré dans les antres et dans les temples souterrains quatorze cens ans avant Jésus-Christ, comme nous l'apprenons par le 3.e livre des Rois. Il a fallu plus de quatre cens ans pour

creuser dans le roc et dans une montagne autant de grottes, d'appartemens, de coupoles, d'escaliers, de puits, de statues et de colonnes, qu'on en trouve aux temples d'Eléphanta et de Salsette; et Alexandre et ses successeurs ne gouvernèrent que pendant environ cent ans une petite portion de la côte maritime voisine du fleuve Indus; il est donc impossible qu'ils aient bâti ces temples en si peu de temps. Gemelli Carreri qui visita et décrivit exactement les grottes du temple de Salsette, avoue que *ce temple est une des plus grandes merveilles de l'Asie, et que le travail en est excellent et incomparable.* Niebuhr, Sonnerat, Anquetil, les écrivains anglais, et tous les voyageurs qui ont vu ces édifices en ont été surpris et étonnés, comme je le fus moi-même en voyant la pagode de Mabalipouram. Je vais donner ici la description d'une partie du temple de Salsette extraite de Carreri, car je ne puis donner celle de la pagode de Mabalipouram, n'ayant pas eu le loisir d'en prendre les dimensions. « Du même côté, » dit Gemelli Carreri, est la fameuse pagode

» du Canarin. On y entre par une ouver-
» ture de quarante palmes, pratiquée dans
» un mur de la même pierre qui a cinquante
» palmes de long et huit de large, et où il
» y a trois statues. Avant d'entrer dans la
» pagode, on voit du côté droit une grotte
» ronde de plus de cinquante palmes de cir-
» conférence, où il y a plusieurs statues tout
» autour, les unes debout, les autres assises,
» et une à gauche plus grande que les autres.
» Au milieu s'élève une coupole ronde,
» taillée aussi dans la pierre, comme si elle
» faisait un pilier du même roc, avec plu-
» sieurs caractères sculptés à l'entour, que
» personne n'a jamais su expliquer. » (Si ces
caractères étaient grecs, on pourrait les expli-
quer; mais s'ils ne le sont pas, la grotte ne doit
pas non plus être un ouvrage des Grecs). « En
» entrant dans la première salle de la pagode,
» qui a cinquante palmes en carré, on trouve
» aux deux côtés deux colonnes de soixante
» palmes de haut, y compris leurs chapi-
» teaux de six de diamètre. Sur celle à
» droite de l'entrée, sont deux lions avec
» un bouclier ailé, et sur celle à gauche,

» deux statues. Après ces colonnes on voit,
» à l'entrée d'une grotte à gauche, deux
» grandes statues debout, qui se regardent;
» et plus intérieurement, deux autres statues
» colossales à gauche et une à droite
» de la porte, toutes en pied, avec plusieurs
» petites statues auprès. Tout cela se
» voit dans cette espèce de cour seulement,
» car quand on est entré dans la grotte
» contiguë, qui a vingt-quatre palmes en
» carré, on n'y voit rien de remarquable.
» Du côté droit où sont les lions, il n'y a
» pas de statue, mais deux grands vases
» sur des piédestaux analogues. De cet endroit
» on passe dans un autre lieu uni,
» par trois portes égales qui ont trente palmes
» de haut et huit de large. Ici, sur le même
» roc, il y a quatre colonnes de douze palmes
» de hauteur, situées entre les cinq fenêtres
» qui éclairent la pagode. Du côté droit de
» la porte, sont écrits quelques caractères
» inconnus, rongés par le temps, comme
» tout le reste du travail. Ici, il y a aux
» deux côtés, outre plusieurs petites figures,
» deux statues colossales de plus de vingt-

» cinq palmes de hauteur, qui ont la main
» droite ouverte, et portent un habillement
» dans la gauche, des bonnets (coniques)
» sur la tête, et aux oreilles des pendans
» à l'indienne. A l'entrée de la grande porte
» de la pagode, qui a quinze palmes de
» hauteur et dix de largeur, à droite, sont
» quatre statues debout, dont l'une est une
» femme qui tient une fleur à la main; et
» douze autres plus petites, assises ou de-
» bout, qui ont les mains sur la poitrine
» et tiennent quelque chose que l'on ne
» démêle point; à gauche sont quatre autres
» statues, dont deux de femmes avec des
» anneaux très-gros aux pieds; elles sont
» faites de la même pierre, et à leurs côtés
» il y en a seize autres petites debout ou
» assises, et dont quelques-unes ont les
» mains sur la poitrine comme les précé-
» dentes. Sur la porte on voit aussi deux
» autres grandes statues, et vis-à-vis, deux
» autres assises, avec trois autres petites
» debout. Dans la partie inférieure, à
» gauche, est une autre inscription dans ce
» même caractère inconnu ». (Que répondent

à ceci les rêveurs qui prétendent que les Indiens n'eurent point d'alphabet à eux avant l'ère chrétienne?) « Au dessus de l'arcade
» que forme cette porte, il y a une fenêtre
» large de quarante palmes, ce qui est pré-
» cisément la largeur de la pagode elle-
» même, avec une pierre en manière d'ar-
» chitrave, soutenue du côté intérieur par
» deux colonnes de forme octogone. La pa-
» gode est voûtée (comme celle de Maba-
» lipouram), large de quarante palmes,
» longue de cent, et de figure circulaire à
» son extrémité. Outre les quatre colonnes
» de l'entrée, il y en a trente autres dans
» l'intérieur, qui la divisent en trois nefs;
» dix-sept de ces colonnes sont surmontées
» de chapiteaux et de figures d'éléphans, et
» les autres de figure octogone, sont d'un
» plus simple travail. L'espace qui reste
» entre les colonnes et le rocher, et la lar-
» geur des nefs latérales, est de six palmes.
» A l'extrémité de la pagode, on a taillé
» dans le roc vif, comme une coupole ronde
» qui n'est pas évidée par dedans; elle est
» haute de trente palmes, et a seize pas

» de circonférence. Je crois qu'elle servait
» à des usages que, nous autres qui ne con-
» naissons pas l'histoire ancienne du pays,
» ne saurions deviner à présent..... Tout
» ce que j'ai décrit est sculpté dans le roc
» même, sans aucune jointure aux statues,
» ou autre chose qu'on en puisse détacher.
» Mais au pavé de la pagode on voit plu-
» sieurs pierres travaillées, qui servaient
» peut-être de gradins à quelque édifice.
» Sorti de là, en montant quinze gradins taillés
» aussi dans le roc, je trouvai deux réser-
» voirs d'eau de pluie très-bonne à boire,
» et en montant quinze dégrés de plus, une
» grotte de seize palmes en carré, et une
» autre grande plus loin avec de l'eau dor-
» mante. Vingt pas plus haut encore, est
» une troisième grotte de vingt palmes en
» carré, d'où l'on passe dans une autre
» de la même mesure, et de celle-ci dans
» une cinquième de douze palmes. Dans la
» troisième est une fenêtre faite dans la
» pierre, en forme de gradins, avec deux
» colonnes, et auprès est une petite citerne. »
Telle est la pagode de Canarin, qui est

située au milieu de deux autres de la même forme et du même goût, taillées aussi dans le roc, mais avec des proportions, des colonnes et des statues différentes. Celle de Mabalipouram, que j'ai visitée, est souterraine, creusée dans le roc comme celle-ci, et dans le même goût, quoique les proportions en soient différentes. On voit dans Gemelli Carreri que quelques colonnes et pilastres de ce temps, sont carrés à la base, octogones au milieu, et ronds au sommet. Les colonnes de la pagode de Mabalipouram sont rondes et unies, et approchent de l'ordre corinthien. Le lotos ou le nymphéa, avec sa tige et son calice, paraît avoir été la fleur qui a donné aux Indiens l'idée de faire des colonnes de cette forme. Le siège des dieux indiens est le calice du nymphéa, et la forme de cette fleur est devenue un ordre et un ornement d'architecture le plus général dans les colonnes, pilastres, atlas et caryatides de l'Inde. Je persiste donc dans l'opinion que les Indiens, dans leurs édifices, n'employèrent jamais le style des Grecs, et qu'ils ne prirent rien de ce peuple; ces

temples, en effet, sont bien plus anciens qu'Alexandre, avec qui seul l'architecture grecque eût pu passer dans l'Inde. C'est peut-être à cause de cela que Riemius et quelques autres, attribuent aux Indiens l'origine de l'architecture. (Voyez l'Archéologie littéraire d'Ernesti, et Goguet, de l'origine des lois et des arts.)

L'architecture indienne n'est pas aussi intimément liée que la sculpture, avec la mythologie. Les idoles doivent se faire dans la forme prescrite par les prêtres, afin qu'elles puissent exprimer les propriétés des Dieux; elles ont en conséquence quatre ou six mains, trois têtes, etc.; sont estropiées, grossières, le plus souvent d'une vilaine forme, hideuses, mutilées, sans correction ni proportion; mais l'architecture plus indépendante est moins assujétie aux caprices des Brahmes. C'est pourquoi elle est plus parfaite, de même qu'il y a plus de fini et de perfection dans les bas-reliefs qui représentent les combats des héros, les guerres et autres objets religieux, historiques ou de fantaisie, qui dépendent de l'imagination de l'artiste. Il

suffit d'examiner les crucifix, les madones, les tabatières et les petites urnes d'ivoire fabriquées dans plusieurs villes de l'Inde, pour se convaincre de ce que j'avance ici.

Auprès des pagodes il y a toujours des réservoirs, c'est à-dire des *tanques* ou étangs revêtus de marbre, où, avant d'entrer dans le temple, les dévots se lavent et se purifient; et ces *coula* ou lavoirs, dans quelques endroits, sont superbes et magnifiques. En dehors du temple est le *Mandava*, cour ou péristyle séparé du temple, couvert et soutenu par quelques colonnes, lieu où les prêtres s'assemblent pour traiter les affaires temporelles du temple. Aux environs il y a d'autres maisons où demeurent les sacrificateurs, les astrologues et les économes, et d'un autre côté les femmes, et les personnes du sexe consacrées aux dieux et appelées *Dévadasi*, de *Déva*, dieu, et *dasi*, servante; elles balayent les temples, allument les lampes, et se prostituent aux pélerins. Ces femmes sont différentes des Ménades Bacchiques, ou des danseuses qui dansent dans les processions, et qui s'appellent *Nrtai*

goui en samscrit, et *Balhadeiras* en langue portugaise. Par leur ministère, les Brahmes connaissent tous les secrets des pélerins, et quand ceux-ci viennent au temple, le prêtre leur parle avec beaucoup d'exactitude de leur bonne ou mauvaise fortune, des événemens de leur vie et de leurs besoins, de manière à les surprendre, et cette science est attribuée à l'inspiration de l'idole, et à un prétendu don surnaturel de prophétie accordé au prêtre.

La peinture des Indiens est au même point que leur sculpture, parce qu'il ne leur est pas permis de peindre les dieux au gré de leur imagination. Toute innovation est regardée chez eux comme une sorte de sacrilége. Les Brahmes décident de la forme d'une idole, et de la manière dont on doit la peindre, sans avoir égard, ni à la correction, ni à la justesse, ni à la proportion des parties. J'ai déjà dit que dans la mythologie indienne les dieux ont plusieurs épithètes et noms sacrés, qui marquent leurs propriétés. Ainsi le dieu Chiva, symbole du soleil, s'appelle *Chouli*, c'est-à-dire qui

porte le trident; et pour exprimer ce nom sacré on le peint avec un trident. Une autre de ses épithètes, est *Changra*, terrible; on est donc forcé de le peindre sous une forme terrible. Comme *Dchandrachégara*, porteur de la lune, il porte une figure de la lune sur le front; comme *Mrdyougéya*, vainqueur de la mort, on le représente avec des glaives, des crânes, des couteaux pour tuer, une bouche hideuse et tortue, les yeux jetant des flammes, un collier de crânes humains au cou, et tenant un homme sous ses pieds; comme *Trilodchéna*, dieu à trois yeux, il a un troisième œil au front; comme *Krtivasa*, examinateur, inquisiteur, et *Bhoudécha*, seigneur des diables, on figure autour de lui des diables, dont il se sert pour scruter toutes choses. Il est appelé aussi *Pachoubadi*, seigneur du bœuf et de la vache; c'est pourquoi on met un bœuf et une vache au-dessous de lui; *Vamadéva*, dieu d'un corps rond, gras, chargé d'embonpoint; en conséquence, il a le visage gros et hors des proportions; *Cabalabhrl*, seigneur aux cheveux hérissés, c'est pourquoi on lui donne des cheveux épars et hérissés.

On voit bien que par ces épithètes sacrées les Brahmes veulent expliquer les diverses qualités et propriétés du soleil, dont le symbole est Chiva ou Mahadéva. Orphée, dans ses hymnes, donne presque toutes les mêmes épithètes au soleil, et on doit avoir égard à toutes ces qualifications quand on veut peindre Mahadéva, ou le grand dieu, qui n'est autre que cet astre (1). La déesse Bhavani, ou la Nature, et la déesse Parvadi, ou la Lune, sont tantôt dieux, tantôt déesses; c'est pourquoi dans le temple très-ancien

(1) La figure 1.re de la planche XI représente le dieu Chiva ou Mahadéva, comme générateur des choses terrestres. Il a en cette qualité cinq têtes pour penser à tout, voir tout, et régler les cinq élémens qu'admettent les Brahmes. Il a quatre mains pour agir. Les sources du Gange, si nécessaires à la production, sortent de ses cinq têtes. La déesse Bhavani, ou plutôt Parvadi, la Lune, femme du Soleil, est auprès de lui avec son antilope; et le bœuf, symbole de la vertu productrice du Soleil, ou la vache, symbole de celle de la Lune, est couchée dessous. Mahadéva est assis dans un nymphéa figure de l'eau ou de l'humidité qui avec le Soleil concourt à la naissance des choses terrestres. La fig. 2.e représente Mahadéva, le Grand Dieu, le Soleil destructeur, avec des propriétés opposées. Dans ce monument il n'a que huit mains, mais dans d'autres il en a seize. Dans l'une de ces mains, il tient une guimbarde, figure du vent, qu'il fait souffler

d'Eléphanta, il y a une grande statue de la déesse Bhavani en forme de femme, mais avec une seule mamelle; la déesse est appuyée sur une vache, symbole de la lune à cause de ses cornes, et de la terre par sa fécondité. Boudha, ou Mercure, est appelé dans l'Amarasinha, *Mali*, noir, noirâtre; c'est pour cela que plusieurs statues de ce dieu sont noires, noirâtres, ou d'un bleu foncé; et c'est ainsi que les Egyptiens représentaient aussi le Toth ou Hermès, qui est le Boudha indien. On le nomme aussi *Aga-*

---

comme il lui plaît; dans une autre, un crâne humain, symbole de la mort et de la corruption; dans une troisième, un trident ou *trichoula*, image de commandement et de destruction; et dans les autres, une corde pour pendre, un croc de fer pour torturer, un serpent, symbole de vie et de mort, une chaine pour punir, un bouclier pour combattre, une roue de fer pour tuer de loin en la lançant contre les pécheurs; un tambour, symbole de l'orage et du tonnerre; une massue pour assommer, du feu pour incendier, un couteau aiguisé pour tuer, autour du cou un collier de crânes humains, figure de la mort, une peau de tigre sur les épaules, comme marque de férocité, et des cendres par-tout le corps, pour signifier qu'il a le pouvoir de réduire en cendres toutes les productions terrestres. Pourrait-on soutenir encore que Chiva est un homme, et non pas le Soleil, ou l'ancien Bacchus Indien?

da, homme ou chose qui ne marche pas, de *gada*, chose ou homme qui marche, et de *a* privatif, homme assis et contemplatif; c'est pourquoi toutes les statues de Boudha ou Chakya, appelé *Somanacodom* au Pégu et à Siam, sont représentées dans ces pays assises, les jambes croisées à l'indienne, et dans l'attitude de la méditation. Hermès ou Mercure était aussi représenté chez les Grecs et les Romains, comme un tronc et un dieu qui médite. Il n'y a pas une seule conformation des statues et des images indiennes qui n'ait sa signification mystique et adaptée à la mythologie. Pour se convaincre de cette assertion, il ne faut que consulter mon Systême des Brahmes, et les dessins des monumens de l'île d'Eléphanta donnés par Niebuhr; le dictionnaire scientifique de Pivati, Abraham Roger, et la Chine illustrée du P. Kircher. Ainsi la peinture, dans l'Inde, dépend de la théogonie, et comme les prêtres sont les seuls juges de celle-ci, ils le sont aussi de la peinture et de la sculpture sacrées. D'ailleurs les peintres n'entendent pas le samscrit, ni la mythologie,

ils sont par conséquent obligés de s'adresser aux Brahmes, et ceux qui manquent à cette loi sont punis et chassés de leur tribu. Telle est la véritable cause du peu de progrès de la peinture et de la sculpture chez les Indiens. Ajoutons à cela que les besoins, origine de l'industrie, sont moindres dans l'Inde où la terre produit en abondance du riz et des fruits, et où chacun trouve aisément de quoi vivre. La passion pour les arts ne peut être éveillée dans un pays où il n'y a ni émulation, ni ces besoins actifs qui engagent les jeunes gens à une application constante. Les Indous d'ailleurs n'ont guères de goût pour la peinture. Comme tout le monde va nud, l'imagination et la curiosité ont moins d'activité pour se représenter les belles formes et les dessiner parfaitement. J'ai cependant vu sur les murailles extérieures des pagodes, plusieurs peintures très-bien dessinées, correctes, et qui montraient dans l'artiste un grand talent pour le dessin. Ils en ont aussi beaucoup pour imiter tout dessin qui leur est proposé par les Européans. Leurs couleurs étant tirées de sucs d'arbres, de fleurs,

de fruits et d'herbes, sont très-vives et ineffaçables. Leurs toiles peintes étaient déjà recherchées du temps de Job (Job, ch. 28), et ont toujours été un article principal de commerce avec les peuples de l'Orient et de l'Occident. Les petites figures sculptées en bas-relief sur les chars triomphaux qui servent aux processions des idoles, sont très-belles. Quelques-uns de ces chars coûtent jusqu'à vingt et trente mille roupies, et sont traînés par soixante, quatre-vingt ou cent personnes. Ils sont ornés de toutes sortes de figures, et ont douze ou seize roues. Celui de Tirouvancoda, celui de Ramanacoil, temple fameux de Rama ou Bacchus jeune situé à la pointe du royaume de Marava voisine de l'île de Ceylan, et ceux de Cangipouri et de Jagarnat, ont cette forme.

Les Indous n'ont que peu ou point de connaissance de l'optique et de l'art de fabriquer des verres. Un Prince indien, près d'être attaqué, regardait de loin l'armée ennemie ; un missionnaire Européan qui était auprès de lui, lui donna une lunette d'approche pour qu'il l'observât mieux. Le

Roi voyant à travers la lunette l'ennemi tout près, donna sur-le-champ l'ordre de tirer, sans s'appercevoir de l'illusion, et il fut tout surpris lorsque le missionnaire lui ayant dit de retirer la lunette de ses yeux, il vit que l'ennemi était hors de la portée du canon.

L'invention du verre est attribuée aux Phéniciens, et il ne paraît pas que les anciens Indiens en aient eu une connaissance exacte. Les Grecs et les Romains portaient dans l'Inde des verres comme marchandise, et l'auteur du Périple de la Mer Rouge, observe que c'était un article de commerce. Dans l'Amarasinha, le verre est appelé *palounga* et *souryacanda*, c'est-à-dire matière diaphane, qui laisse passage aux rayons du soleil. Le plus grand présent qu'on puisse faire à un juge Malabar, est de lui donner un miroir, une lunette d'approche, ou une paire de lunettes.

En revanche, les Indous sont très-adroits à travailler les pierres précieuses. Solin dit que dès les temps les plus reculés, ils arrondissaient et polissaient toutes sortes de

pierres, et leur donnaient de l'éclat. Pline (liv. 37 de son Hist. nat.) dit : « Les Indiens, » après l'invention du crystal, ont appris » à falsifier les pierres précieuses, particu- » lièrement les bérylles. » Il fallait avoir porté loin l'art de travailler les pierres, pour être parvenu à les falsifier (*adulterare*), comme le dit Pline. J'ai vu, à Colombo, dans l'île de Ceylan, des Indous travailler des pierreries sur une roue mobile, comme on aiguise des couteaux. Cette manière paraît être bien plus prompte que la nôtre, qui consiste à les arrondir et les polir sur une pierre immobile carrée, et avec la main seule.

Le prix des diamans bruts est estimé au poids. Les diamans d'un karat valent douze ou treize écus d'Allemagne ; ceux de deux, seize ou dix-sept ; ceux de quatre, trente-huit ; et ceux de cinq, quarante-deux ; mais ce prix est variable. On les tire des collines de Golconde, de Visapour et du Bengale, des environs des Gâtes dans les territoires de Pougnatil, Dchencotta et Attinga, et de Velidour dans le Malabar. Les Brahmes ou autres personnes riches achètent du Roi

le terrein, et le font fouiller à leurs frais, de sorte que si ces fouilles ne sont pas heureuses, l'entrepreneur est ruiné. Quelquefois les rivières qui viennent des montagnes, entraînent pendant les inondations quelques pierres précieuses qui restent sur le rivage, quand les eaux se sont écoulées. Le spath adamantin qui sert à polir les pierres précieuses, se trouve en abondance au Malabar. Les Indous examinent l'eau des diamans et des pierres précieuses, à la lumière d'une lampe. En Europe, on scie les diamans; dans l'Inde, on les fend et on les ouvre, et en cela leurs artistes sont plus habiles que les nôtres. Un diamant que le GrandMogol possédait il y a quelques années, pesait deux cent soixante-dix-neuf karats et demi, et était estimé deux millions et 500,000 écus d'Allemagne, et par conséquent était bien supérieur au diamant du Grand-Duc de Toscane qui ne pèse que cent trente-neuf karats; au Pitt, qui en pèse cent trente-six et trois grains; et au Sanci, qui n'est que de cent six. On connaît les collections de pierres précieuses de Ceylan, qu'on réunit dans un anneau ou un pommeau de

canne, pour donner un essai des pierres de Ceylan. Cette réunion s'appelle *jargon de Ceylan*, parce qu'il y entre des rubis de couleur rouge, des saphirs bleus foncés, des topazes jaunes d'or, espèce qui est le chrysolithe des anciens, des émeraudes vertes que j'ai vues moi-même à Ceylan quoique quelques auteurs disent qu'il ne s'en trouve pas dans cette île, des améthystes de Ceylan, des bérylles du Malabar et de Ceylan, de l'œil de chat qu'on trouve au Malabar et à Ceylan, des grenats qui viennent des montagnes de Calicut, de Cannanor et de Pougnatil au Malabar. Toutes ces pierres se vendent à Colombo dans l'île de Ceylan, à Cochin et à Calicut dans le Malabar, et à Madras sur la côte de Coromandel. Ceux qui en trafiquent sont les Arméniens, les Juifs, les Musulmans, les Banians payens, et sur-tout les Canarins appelés *Dchettis*, très-grands connaisseurs de la bonté et de la valeur de ces pierres. Il faut être sur ses gardes en les achetant, parce que souvent il arrive d'y être trompé. Les diamans orientaux sont octaëdres, terminés en pointe et à huit facettes. La figure, la couleur, l'eau,

l'éclat, la vivacité et le poids les distinguent extrêmement de ceux du Brésil. Les différentes agathes, la cornaline, la chalcédoine, la pierre d'hirondelle, l'opale, la seule pierre que l'art ne puisse imiter qu'avec peine, l'onyx et l'œil de chat sont, selon Wallerius, de la classe des silex; elles n'ont guères de valeur au Malabar, où l'on en porte de l'Arabie, de la Perse et des parties septentrionales de l'Inde. L'onyx servait jadis et sert encore aujourd'hui aux sculpteurs arabes et persans, pour y sculpter des caractères et des figures (1). Le diamant se nomme en malabar, *vaïramanni*; le rubis, *patmaragam*; l'émeraude, *padcharatnam*;

(1) M.r Raspe, dans son Catalogue ou description d'une collection générale de pierres gravées anciennes et modernes, imprimé en anglais à Londres en 1791, fait mention de quelques camées indiens en émeraude, lapis-lazuli, etc., avec des inscriptions anciennes et spécialement celle n.° 715, avec le nom de *Chrikrichna*. Mais celle mise sous le n.° 716, n'est pas en caractères malabars, comme il le dit; ils ont plutôt la forme de l'ancien tamoul, que du grantham malabar; quoi qu'il en soit, ces inscriptions prouvent évidemment que les anciens Indiens écrivaient et gravaient leurs lettres dans les cavernes et grottes souterraines, sur des pierres précieuses, des planches de cuivre et des feuilles de palmier.

le saphir, *nilaratnam*; le crystal de roche, *palounca* (en grantham *spadica*); la perle *moutta*, en malabar, *aljofar* en portugais. Le cachet ou l'anneau du Roi de Travancore, qui est une pierre précieuse très-dure, porte cette inscription : *Chri Padmanabhen*; c'est un nom sacré du dieu Vichnou, qui veut dire *le Bienheureux, qui a le nombril de nymphéa*. (*chri*, bienheureux ; *patma* ou *padma*, nymphéa ; et *nabhen*, qui a le nombril). Nous avons déjà dit que le nymphéa est une fleur aquatique, symbole de l'eau et de la génération des choses terrestres par cet élément; car les Vichnouvites prétendent que tous les autres Dieux sont formés de l'eau et du nombril de Vichnou. C'est pourquoi on représente plusieurs divinités indiennes et égyptiennes assises dans le calice d'une fleur de nymphéa.

Par ce que nous venons de dire, on voit que les Indous gravent sur les pierres dures. Damis ou Philostrate, dans la vie d'Apollonius de Thyane, dit que ce philosophe reçut d'Hiarcas, philosophe indien, sept anneaux où étaient gravés les noms de sept étoiles, ou

ne sait dans quel caractère; il est même possible que ce fût en caractères grecs, pour qu'Apollonius pût les lire, puisqu'il ne resta que quatre mois dans l'Inde, et que ce court séjour ne suffisait pas pour apprendre à lire et à parler le samscrit qui est une langue si difficile. Un anneau de *Vimala Dherma Souryada*, roi de Ceylan, converti ensuite à la religion chrétienne et baptisé sous le nom de *Don Joan de Austria*, représentait l'apparition de Boudha sous une figure humaine. (Voyez la septième partie de l'Inde Orientale, imprimée en latin à Francfort en 1606, par Gothard Arthus de Dantzick.)

L'art de l'imprimerie paraît n'avoir jamais été connu des Indiens, et c'est à cela qu'on doit en grande partie attribuer leur simplicité naturelle et leurs mœurs innocentes. Ils ne copient et ne transcrivent que des livres religieux et utiles. Le premier livre qui ait été imprimé dans l'Inde avec des caractères et des formes mobiles de bois, est la *Doctrine Chrétienne* de Jean Gonsalvez, frère lai de la Compagnie de Jésus; il fut, je crois, le premier qui fit des caractères tamouls, en

1577 ; ensuite, l'année d'après, on imprima le *Flos Sanctorum*, et en 1679, le dictionnaire tamoul du P. Antoine de Provence, imprimé à Ambalacate, dans le Malabar. Postérieurement à cette époque, les missionnaires danois de Tranquebar ont imprimé plusieurs livres tamouls, cités par Albert Fabricius dans sa Lumière salutaire de l'Evangile. Les Parthes, suivant Pline, écrivaient ou brodaient leurs caractères sur de l'étoffe, et les Babyloniens les traçaient sur du papyrus ou des briques cuites au soleil. Les Perses avaient des bibliothèques, et nous avons à ce propos cité le passage du livre d'Esther, qui atteste que les gestes d'Assuérus et les honneurs qu'il conféra à Mardochée, étaient consignés dans les livres des Mèdes et des Perses. Les Indiens du temps d'Alexandre, comme ceux d'aujourd'hui, écrivaient sur des feuilles de palmier. Quinte-Curce, parlant des Indiens d'alors, dit : « Leur terre est fertile en lin, » dont la plupart se font des habits ; des » écorces d'arbres aussi tendres que la cire, » reçoivent l'empreinte des lettres qu'on y » grave. » Arrien attribue aux Indiens des

chansons, des vers et des poëmes. On les écrit ou sur des feuilles de palmier, ou sur une toile de coton rendue luisante et ferme avec de l'eau de riz. Quelques anciens Rois de l'Inde, comme *Pourou* qui écrivit à Auguste, écrivaient sur de la toile ou sur une étoffe de soie, ainsi que le pratiquent encore aujourd'hui les Thibétains. Les fables morales qui mettent en scène des animaux qui, par leurs discours, instruisent les hommes, sont de *Vichnou Sarman* brahme, ou peut-être philosophe samanéen indien ; elles ont été mal-à-propos attribuées à Pilpal, nom qui semble corrompu par les Persans. Ce philosophe et premier ministre du roi Dabchélim, vivait en 537 avant J. C., vingt ans environ avant le Zoroastre Bactrien. (Voyez D'Herbelot, Bibliothèque orientale ; Oberlin, *Litterarum omnis ævi fata ;* et Georges Pachymère, dans l'histoire de Michel Paléologue.) Au sixième siècle, le livre de Pilpal fut traduit en persan, par le médecin Buzerchumir (*Buzervirèh* de D'Herbelot), envoyé dans l'Inde par ordre d'Anouchirvan ou Artaxerxe, roi de Perse. (Voyez D'Her-

belot, Pachymère, le livre anglais intitulé *Esquisse de la Religion, de l'Histoire et des Sciences des Indous*, et le *Traité des plus belles Bibliothèques de l'Europe*, de Gallois.) Ainsi donc, les inscriptions très-anciennes des temples de Salsette, de Dchalenbron, de Mabalipouri, et des grottes indiennes, l'autorité d'un grand nombre d'écrivains, et la tradition constante et universelle des Brahmes et des Persans, prouvent que plusieurs siècles avant Jésus-Christ les Indiens avaient des caractères, des livres et des inscriptions nationales, et qu'Amarasinha, Kalidasa, et Pilpal, ou Vichnou Sarman, auteurs de ces livres, vivaient avant cette époque, de sorte que les fables de Pilpal, le Mahabharada, le Youdhichtira, le Ramayana, et plusieurs livres astronomiques, doivent se rapporter au cinquième ou sixième siècle avant l'ère chrétienne.

Le coton (*gossipium* ou *bombacium*), se nomme au Malabar, *dchéroupagni*; *algodao*, en portugais; et celui qui est plus grossier, et vient sur l'arbre appelé en malabar *ilava*, est nommé *pagni*. Car il y a un arbuste qui se

nomme *parouti*, et un grand arbre nommé *ilava*. Le premier porte le coton fin, et l'autre le coton grossier, qui sert pour rembourrer les fauteuils et les matelas. L'arbre, ainsi que la plante, produisent le coton dans une gousse ovale, que nous appelons la coque, et qui est partagée en plusieurs cellules. Le meilleur vient au Bengale, et sur la côte de Coromandel. Aussi les meilleures étoffes sont celles de ces deux pays; viennent après cela celles du Maduré, de Marava, de la côte de la Pêcherie, et de celle de Malabar jusqu'au Canara, où la finesse et la délicatesse du fil diminuent, et les étoffes deviennent plus grossières. L'arbrisseau *parouti* qui produit le coton fin, croît dans l'Inde presque *spontanément* et avec très-peu de culture; l'arbre *ilava* n'en exige aucune. Le premier se plaît dans les plaines, et le second sur les collines et les montagnes.

Quand on a fait la récolte du coton, on le porte sur une terrasse ou dans un endroit bien propre où on le bat pour en faire sortir la graine noire mêlée avec le coton dans les gousses. Cette opération faite, on le met dans

des sacs ou balles qui pèsent ordinairement trois cent ou trois cent vingt *aratel* ou livres de seize onces. On le carde et on le file si fin que quelquefois dix cannes de toile tiennent dans les deux poings. Les toiles se lavent deux fois, excepté celles qui restent écrues, c'est-à-dire non lavées, et qu'on teint avec de l'huile de coco, pour les conserver, ou qu'on trempe dans du *cangi* ou eau de riz, pour les rendre plus lisses, et leur donner plus de consistance. Le *cangi*, donné avec art, trompe souvent l'acheteur qui croit à la toile plus de corps qu'elle n'en a; car, en la blanchissant, le *cangi* disparaît et la toile garde moins de consistance. On compte jusqu'à vingt-deux qualités de toiles blanches de l'Inde, sans parler des mousselines, ni des toiles peintes ou de couleur. Celles-ci ne sont pas toujours coloriées avec des moules de bois qui impriment le dessin, mais souvent elles sont peintes à la main avec un pinceau d'écorce de cocotier, qui, battue, devient comme le crin de la queue d'un cheval, élastique, et se prête à tous les mouvemens du peintre. Les teintures pour

les peindre, sont l'*indigo*, nommé aussi *indaco*, *anil*, *coachan*, etc., qui n'est pas un arbuste, comme quelques auteurs l'ont avancé, mais une plante qui croît en quantité dans le terrein d'Agra et dans d'autres parties de l'Inde, et dont la tige et les feuilles donnent ce bleu foncé ineffaçable et permanent des toiles de l'Inde, qu'ont les mouchoirs, les couvertures et les indiennes de ce pays. Pour teindre en jaune, on se sert du *councouma*, ou safran indien, et pour les teintures en rouge, de la gomme lacque ou de quelques fleurs, fruits et racines. Ces couleurs seules ou mélangées, produisent ces teintures qui, pour la vivacité, la beauté et la variété, surpassent toutes celles des Européans. Les Français, les Anglais et les Hollandais ont cherché à les imiter; mais leur industrie n'a jamais pu égaler ni ces couleurs tirées des végétaux indiens, ni la délicatesse du fil de coton des Indes. Ni Persans, ni Turcs, ni Européans, n'ont pu imiter parfaitement l'organdis de Masulipatan. La fabrication et la teinture de ces toiles et étoffes, connue déjà au temps de Job, occupe les

hommes, les femmes et les enfans ; et l'art de tisser. ainsi que ceux de filer et de teindre, sont des arts nécessaires chez les Indous.

L'Arabie et la Perse envoient dans l'Inde beaucoup de coton, que l'on mélange avec celui du pays. Les plus fameuses manufactures sont celles du Bengale, de Masulipatan, de Paliacate, de Madras, de Sadras, de Pondichéry, de Naour, de Nagapatnam, de Paléamcotta, de Toutoucouri, de Manapar et de Tirouvancoda. Les Indous travaillent lentement, et c'est un grand avantage pour l'Europe; car, s'ils étaient plus expéditifs, ils nous inonderaient de leurs ouvrages et épuiseraient bientôt les trésors qui nous restent. Nous nous habillons avec leur coton, et ils n'ont aucun besoin de notre laine. Il faut de l'argent comptant pour se procurer presque toutes les marchandises de la Chine et des Indes, et ces deux pays sont comme deux gouffres creusés sous les pieds de l'Europe. Pline disait de son temps : « La Taprobane elle-même (Ceylan), quoi-» que placée hors du monde (alors connu), » fournit aussi un aliment à nos vices. C'est » aux dépens de tant de travaux, et de si

» longs voyages, que nos dames paraissent » couvertes de vêtemens qui ne les cachent » point ». Qu'aurait-il dit, s'il eût vécu de nos jours? Malheureux les peuples qui ne savent pas se contenter des productions de leur pays (1)!

---

(1) On doit classer parmi les anciennes connaissances et sciences des Indiens, l'usage de la poudre à tirer. Ils connaissaient aussi le feu grégeois, qui brûle dans l'eau et qui peut incendier les vaisseaux. L'Amarasinha l'appelle *samoudraghni*, c'est-à-dire, feu marin. Il est décrit par Lucain, et autres auteurs cités par Salmuth, dans son livre des Inventions perdues. L'usage des habits de soie, et celui d'un papier grossier de coton, sont également très anciens dans l'Inde. Voyez le second volume de M. Kleuker, sur l'histoire, l'antiquité et les sciences des Indiens, publié à Riga en 1795, avec plusieurs citations savantes.

CHAPITRE XI.

Médecine et Botanique des Indiens.

Le pôle arctique a, comme la zone torride, ses maladies; mais les maladies des Eskimaux, des Groenlandais, des habitans du Spitzberg et de la Sibérie, des Tartares et des Moscovites, sont différentes de celles des habitans de la zone torride. Le froid du septentrion concentre les esprits animaux, resserre les nerfs, retient dans l'intérieur la chaleur et la vie, et rend le corps robuste, trapu, gras et capable d'endurer le travail et les souffrances; mais ce même froid occasionne des maladies plus violentes et des passions plus constantes; rend l'esprit moins actif, et enveloppe pour ainsi dire l'ame de certains nuages, en même temps qu'il la rend plus prudente, plus ferme dans ses desseins, et plus maîtresse d'elle-même. La zone torride amollit les corps, énerve les membres, agrandit l'imagination, élève

l'ame et produit des passions plus nombreuses ; mais ces passions sont moins durables, et les maladies moins violentes. Si, comme le pensent quelques-uns, les climats septentrionaux sont plus propres à la propagation de l'espèce humaine, la zone tempérée convient mieux à sa conservation. Si les jours de la zone torride sont pénibles par la grande chaleur, les nuits sereines, fraîches, salubres et égales au jour par leur durée, sont aussi agréables que les jours sont fatigans. Quoi qu'en dise un philosophe français, deux ou trois mois d'un soleil brûlant, et cependant tempéré par un petit vent périodique et quotidien, ne peuvent occasionner autant de désagrément sous l'équateur, que six mois d'un froid âpre, continu et poignant en occasionnent près du pôle arctique. La nature ne se dément jamais, et elle n'aime pas l'extrême âpreté de ces pays horribles abandonnés du soleil. Les Cimbres, les Huns, les Teutons, les Marses quittèrent les climats glacés du nord, et se répandirent dans des pays méridionaux, où ils eurent pendant plusieurs années des combats à livrer pour s'y établir, à Car-

bon, à Sylla, à Marius et à Catulle, au milieu des Alpes, sur l'Adige et à Verceil. Les Turcs issus, selon Ricaut, Leunclavius, Chalcondyle et le P. Paoli, de la Scythie ou de la Tartarie, abandonnèrent le froid climat de leur patrie vers l'an 625, et après plusieurs guerres, se rendirent enfin maîtres de Constantinople en 1452. Qui peut nous assurer que les Russes ne feront pas, par la suite des temps, une irruption dans les pays méridionaux, et que les pays froids ne produiront pas un jour un changement total dans l'Europe ? Tout cela confirme ce que j'ai déjà dit sur la variété des climats et de leurs habitans respectifs. L'ame et le corps ne participent que trop du climat auquel ils doivent ou leur faiblesse ou leur vigueur. Hippocrate dit qu'on reconnaît au visage d'un homme, dans quel climat il est né et il vit.

Les maladies qui affligent ordinairement les Indous méridionaux, c'est-à-dire, les peuples du Malabar, du Canara, du Maïssour, du Maduré, du Tanjaour, du Maraver et du Parava, sont celles qui suivent : *chralanova*, la colique venteuse; *sanivali*, les convulsions et

spasmes de nerfs ; *adisaram*, la diarrhée ou le simple relâchement de ventre ; *calladapa*, la pierre ; *grahanni*, la dyssenterie avec tenesme ; *ilouca*, la dislocation des membres; *moujali*, une espèce de goutte; *kaszalapani*, l'érysipèle avec fièvre ; *pani* en malabar, *jourti* et *joram* en samscrit, la fièvre chaude; *tridachajoram*, fièvre qui a trois mauvaises qualités, c'est celle que nous appelons *maligne* ; *mallampani*, fièvre d'un seul jour, qui est très-commune quand il règne un vent qui vient des Gâtes , on l'appelle en portugais, *febre da serra* ; *vidatapani*, fièvre continue; *onnaradenpani*, fièvre tierce ; *nalampani*, fièvre quarte; *nirripani*, fièvre ardente ; *toullapani*, fièvre avec froid et tremblement de membres ; *andchampani*, fièvre qui revient tous les cinq jours; *kchaya*, l'étisie ; *rajakchaya*, la phthisie ; *nirvaszidcha*, le flux involontaire d'urine ; *praméham* , le flux de semence et d'urine ou la gonorrhée bénigne ; *andram*, le flux de sang par les voies, avec sortie du fondement, les hémorrhoïdes; *mahodoram*, le ventre enflé, ou hydropisie ; *kamala*, la jaunisse ; *sanni*, la frénésie avec des convulsions ; *véloupa*,

ou *couchtam*, la lèpre; *nirtiripa* et *nircomben* en malabar, *viszoudchiga* en samscrit, et en langage vulgaire *mordexim*, et non pas *mort de chien*, comme écrit Sonnerat, colique intestinale qui provient des vents froids des Gâtes, ou du froid que l'on éprouve dans l'eau où l'on fait les ablutions du matin; maladie très-fréquente au Malabar, en octobre, novembre et décembre, quand règnent des vents chargés de parties nitreuses des Gâtes; *astisrava*, l'échauffement général dans lequel la moelle des os est supposée se fondre; *dchardhi*, le vomissement occasionné par la bile ou par une autre cause; *ractapittam*, la fièvre bilieuse suivie de flux de sang et de matières; *nirdocha* en malabar, et *pinasa* en samscrit, catarrhe ou rhume de cerveau; *tipolla*, pustules ardentes sur le corps; *masouri*, la petite vérole, maladie terrible et contagieuse dans l'Inde; *dchori*, la rogne; *arbouda*, le chancre; *kourou*, apostème, abcès; *rajacourou*, grand apostème; *dchéravarpa*, sorte d'abcès dont l'odeur fétide attire le serpent *dchéra*, qui n'est pas venimeuse; *araklécham*, en portugais *cavalas*, tumeurs ou bubons vénériens; *san-*

27...

nivadam, l'apoplexie; *engal*, l'asthme; *dchouma*, la toux.

Le lecteur philosophe aura remarqué que la plupart de ces maladies naissent de la chaleur, de la dissolution des fluides, et de la faiblesse du corps énervé par la sueur et la chaleur, et un petit nombre du froid extérieur qui empêche la transpiration et produit des coliques, des constipations, des apostèmes, des fièvres, et la condensation des humeurs. Quelques apostèmes ou ulcères aux pieds ne se guérissent jamais dans le temps des pluies, et d'autres jamais en été. Les convulsions, les suffocations de la matrice, et les affections hystériques sont très-communes chez les femmes qui ne travaillent pas et ne font pas d'exercice. J'ai vu plusieurs fois dans les églises, lorsqu'on disait la messe, des femmes qui se levaient au son de la sonnette, et qui sautaient et couraient comme des énergumènes : ceux qui ne connaissent pas la véritable cause de leur mal, les croient possédées du diable, ce qui est la source d'une foule de faiblesses et de superstitions; car elles se persuadent elles-mêmes être en proie aux illusions du démon.

J'ai néanmoins observé qu'après plusieurs sauts et commotions violentes, lorsque le sang avait recouvré son mouvement, et les esprits animaux repris leur cours ordinaire, elles se trouvaient soulagées, que leurs nerfs étaient fortifiés, et les humeurs malignes dissipées. Ces tremblemens de corps et ces sauts s'appellent *toullel*, et l'acte de sauter *toullounou*. Le plus efficace des remèdes pour ces femmes, serait le mouvement, l'exercice de piler le *nella*, ou le riz avec l'écorce, le bain dans l'eau froide, l'usage du quinquina, et le soin d'éviter toutes les passions qui agitent l'imagination, les nerfs et les sens. Les hommes, dont les nerfs et l'estomac sont faibles, ont coutume d'avaler tous les matins un peu d'opium; ils disent que cette drogue leur donne de la vigueur, rétablit et fortifie le système nerveux, mais il en résulte un grand mal; car une fois habitués à l'opium, ils ne peuvent plus s'en passer, souffrent des douleurs insupportables quand ils en sont privés, et tombent dans l'atonie, la stupeur, les évanouissemens, et la perte du sentiment. J'en ai vu qui mangeaient très-peu, et qui prenaient toujours

avant chaque repas qu'ils faisaient, à dîner, ou à souper, un peu d'opium. Par cette drogue, ils cherchent à suspendre le mouvement des humeurs, et l'élasticité des nerfs qui est très-grande dans ces climats. C'est pourquoi les Musulmans se servent de l'opium dans leur commerce avec leurs femmes; le but qu'ils se proposent, est d'arrêter le mouvement trop accéléré des esprits animaux dans l'usage du mariage, trop fréquent chez eux, chaque Musulman ayant trois, quatre ou cinq épouses. Quand l'opium est pris en plus grande quantité et dissous dans quelque liqueur acide comme le jus de citron, il met en mouvement le sang et les esprits animaux, et excite une telle frénésie, qu'on ne se connaît plus et qu'on se porte à toute sorte de fureurs, sans faire attention au danger, de sorte que l'homme ivre d'opium se précipite à travers les glaives, les poignards et les piques, jusqu'à se faire hacher par morceaux. Les misérables qui se sont énivrés avec cette boisson se nomment *ammoqui*, et sont ordinairement des Naïrs ou des Musulmans qui hasardent leur vie pour la personne du roi ou de leur maître, pour le temple qu'ils servent, pour le

parti qu'ils ont embrassé dans une contestation, ou par pure vengeance de quelque outrage qu'ils ont reçu. Voyez la lettre à M. Sonnerat, imprimée à l'Isle-de-France en 1784. Les *ammoqui* étaient très-communs dans le Malabar, mais le roi de Travancore ayant défendu le *tagara* ou eau-de-vie de cocotier et l'opium préparé comme nous venons de le dire, ou le *canjava*, cette espèce de bêtes farouches à figure humaine ont cessé leurs ravages : ils seraient sacrifiés à la sûreté publique, s'ils renouvelaient leurs horribles désordres. Des personnes qui se trouvèrent à la guerre contre Tipou-sultan à Dchavacada, m'assurèrent qu'il y avait à l'armée de ce tyran des *ammoqui*; mais je sais qu'à la fin il défendit lui-même l'opium, parce que ceux qui s'en sont enivrés, ne font aucune distinction entre l'ami et l'ennemi, et taillent en pièces tout ce qui se trouve sur leur passage. La meilleure manière de se défendre de ces furieux, est de leur jeter de la poussière et du sable aux yeux, afin que ne voyant pas, ils ne puissent blesser personne. Le *canjava* ou les feuilles de *banque*, plante de cinq ou six palmes de haut qui,

sèches, se fument comme le tabac, produisent des effets presque analogues à ceux de l'opium sur ceux qui s'en sont enivrés (1).

Le mal vénérien est peu connu dans l'intérieur de l'Inde. Les ablutions de tous les jours, la propreté qu'observent les Payens, hommes et femmes, la nourriture composée de riz, de lait, d'herbes et autres choses légères, une transpiration continuelle qui chasse le virus, la purification dans l'eau trois fois le jour des parties naturelles, qui est un acte religieux, la défense d'avoir aucun commerce avec des femmes d'une tribu différente, et d'autres préceptes et institutions philosophiques adaptés au climat, et qui tous respirent une sagesse extrême, y ont toujours arrêté les progrès de cette maladie. Dans les villes maritimes, où la concurrence des étrangers amène tous les désor-

(1) Ces désordres prouvent la sagesse de la loi instituée par les anciens Brahmes, qui défend aux Indous l'usage du vin, et met l'action d'en boire au nombre des cinq grands péchés. Ces péchés sont le meurtre d'une vache (*govadha*), celui d'un Brahme (*vipra nigraha*), boire du vin ou toute autre liqueur énivrante (*matyasêra*), voler l'argent d'autrui (*paradrevya mochtida*), et l'adultère (*anyastriabhamdha*). L'esprit de ces lois est puisé dans la nature du climat et dans celle du cœur humain.

dres, et où ces institutions salutaires ne reçoivent pas leur exécution, le mal vénérien est plus commun, mais on ne le trouve que parmi les *dchandala* ou les vils, c'est-à-dire les Indous des tribus inférieures, et parmi les Européans que les natifs haïssent et haïront toujours. Platon et les Brahmes ont bien raison de détester les villes maritimes. Du reste, dans la zone torride, où la transpiration est continuelle, on guérit aisément de cette maladie au moyen des atténuans, des sudorifiques et autres remèdes simples qui amollissent et nettoyent le corps. Le *velladamba*, ou la salsepareille du Malabar, cuite dans trois ou quatre chopines d'eau et bue avec un peu de sucre, remédie dans le commencement au mal qui ne prend pas de forces, si ce n'est par l'insouciance du malade. *Boerhaave*, génie vaste et profond que je cite toujours avec vénération, dit que les maux vénériens ne sont jamais si cruels dans l'Inde qu'en Europe. (Voyez son Traité médico-pratique du mal vénérien.)

Le *chani*, *dchani*, *mordexim* ou *nircomben*, tous noms de la même maladie, est, ainsi que je l'ai dit, une colique intes-

tinale très-violente, due à un vent chargé de particules très-nitreuses qui souffle des montagnes, lorsqu'après les pluies le temps passe de la saison humide à celle de la chaleur et de la sécheresse, ce qui, au Malabar, a lieu dans les mois d'octobre et novembre et jusqu'au vingt décembre, et sur la côte de Coromandel, en avril et mai. Ces coliques se nomment *chani* ou *nircomben*, c'est-à-dire, froid ou douleur piquante occasionnée par le froid; parce que le froid attaque les nerfs, rejette dans les intestins les humeurs bilieuses et malignes, occasionne des douleurs aigues, des vomissemens, des fièvres et de la stupeur, et tue en quelques heures. Quelquefois il arrive que dans un seul bourg, trente ou quarante personnes en meurent en un jour, et il n'y a pas de maladie qui exige des remèdes plus prompts. La drogue amère que j'ai décrite dans le premier volume, est un spécifique contre cette colique, parce qu'elle ouvre les pores, rétablit la circulation des humeurs, excite à la sueur, corrige l'âcreté du nitre, échauffe le corps et lui rend la vie. En 1782 cette maladie était si active, qu'elle enlevait un

nombre infini de personnes, et la drogue amère étant très-chère, on ne pouvait en fournir à tous les malheureux mourans. Faute de cette drogue, nous infusâmes beaucoup de fumier de cheval dans du *tagara* ou eau-de-vie de cocotier, et nous administrâmes cette boisson aux malades ; tous ceux qui en burent guérirent, tandis que les autres expiraient dans l'espace de trois ou quatre heures. Les Payens furent surpris de ces cures, et la renommée s'en répandit jusqu'à Cochin, où MM. Martinsard et Erric, médecins de la compagnie hollandaise, ayant eu connaissance de cette recette, l'approuvèrent et s'en servirent eux-mêmes.

La fièvre tierce cède aisément à une décoction de *veppa* ou quinquina malabar : le *veppa* est un grand arbre qui croît sans aucune culture dans les terreins sablonneux ; l'écorce en est amère, les feuilles amères, vertes et dentelées. Comme elles sont d'une amertume excessive, on les fait cuire, et la décoction seule suffit pour chasser la fièvre. On désigne ces feuilles sous le nom de *veppéla*, formé de *veppa*, nom de l'arbre qui les porte, et d'*ila* ou *éla* qui veut dire

feuille. Les Brahmes connaissent fort bien la vertu de cet arbre, mais le peuple n'en est pas généralement instruit.

Le *kadchil* ou la gonorrhée bénigne avec échauffement, se guérit avec le *cangi*, ou l'eau de riz cuit, édulcorée avec un peu de sucre, ou en employant la décoction de chiendent ou de figues bananes, ou enfin par l'usage du lait, du nitre et autres remèdes rafraîchissans, diurétiques et émolliens, et en se lavant les parties dans de l'eau froide. Cette maladie est très-ordinaire au Malabar, et ainsi que toutes celles qui proviennent de la dissolution des fluides, elle affaiblit les Indous et avance leur mort. Ils meurent presque sans douleur, comme finissent les personnes attaquées de phthisie, ou comme une lampe qui s'éteint faute d'huile. Leur mort n'est pas accompagnée de ces contorsions de bouche, de ces spasmes, de ces cris et de ces angoisses qui, en Europe, effrayent et tourmentent les mourans. Les femmes meurent souvent dans leur premier accouchement.

La petite vérole, maladie très-contagieuse dans l'Inde, se déclare au Malabar après

les pluies, en décembre, janvier, et aux mois suivans, et enlève presque tous les ans plusieurs milliers de personnes. La mère abandonne ses enfans malades, et les enfans leur mère, parce que ce mal se communique aisément quand l'atmosphère est corrompue, et que le sang est en fermentation par l'approche des chaleurs. A la violence de la maladie, se joignent l'ignorance et les préjugés invétérés de ceux qui les traitent. Les malades sont enfermés dans les appartemens, et ceux qui assistent empêchent le renouvellement de l'air, et administrent des remèdes échauffans. On fait entrer dans la composition de ces remèdes, du sucre, des oignons cuits, de l'urine d'un enfant bien portant, de la semence de coriandre, du riz cuit, du gingembre verd, des feuilles de diverses variétés de carambolier, du jus d'oignons, et autres drogues de cette nature. Ils cherchent à accélérer l'éruption sans laisser mûrir la maladie et sans rafraîchir le corps, ni administrer des boissons émollientes et rafraîchissantes qui puissent éteindre le feu et calmer la fermentation intérieure. Le cangi et l'air seul feraient peut-être plus d'effet

que toutes ces drogues ; mais les préjugés des Indous, à ce sujet, sont grands et difficiles à déraciner (1).

Il n'est peut-être aucun pays au monde où il y ait autant de livres sur la médecine que dans l'Inde. Dans ce pays où il n'y a point d'imprimerie, on multiplie les manuscrits, spécialement ceux qui enseignent la manière de conserver la vie des individus, comme les livres de médecine et de botanique. Grand nombre des manuscrits indiens qui se trouvent dans la bibliothèque du roi de France, dans celle de la Propagande, dans le musée Borgia de Velletri, et dans la collection des livres indiens de Samuel Guise, sont des Traités de botanique et de médecine. Le dictionnaire *Amàrasinha*, à la section intitulée *Aouszàdhivargga*, c'est-à-dire, classe des simples médicinaux, parle de plus de

(1) Les mois d'Octobre, novembre et décembre font le printemps du Malabar et renouvellent l'année. Hippocrate compte, parmi les maladies de cette saison, la pléthore et la fermentation du sang ; et c'est ce qui a lieu dans la petite vérole, l'angine, la folie, la bile noire, le flux de sang, les toux, les pustules et quelques fièvres ; ces maladies sont aussi très-communes au Malabar dans cette saison.

trois cens simples employés en médecine. Je possède plusieurs *chlogas*, ou sentences en vers blancs samscrits, tracés sur des feuilles de palmier, qui décrivent diverses propriétés des simples. Ces chlogas sont évidemment une composition des anciens Brahmes; car ces sentences sont l'ouvrage des Samanéens, les seuls philosophes anciens qui parlassent par apophthegmes concis, comme le dit Diogène Laërce. J'ai aussi la médecine brahmanique, traduite du Samscrit, par le P. Jean Alvarez, et augmentée par le P. Hanxleden, jésuite, ainsi que plusieurs autres manuscrits malabars, en feuilles de palmier, et les dessins de plusieurs plantes malabares, exécutés par un médecin du pays, et enrichis de notes par madame la comtesse de Salms, femme très-instruite dans les sciences, qui a classé les plantes représentées par ces dessins, suivant la méthode de Linné. *Le Jardin du Malabar* (*Hortus Malabaricus*), imprimé en 1689, à Amsterdam, avec les notes de Comelin, est une preuve irréfragable du grand nombre de simples qui composent la matière médicale et la botanique indiennes. Ces deux sciences étaient

déjà cultivées dans l'Inde il y a trois mille ans, et encore aujourd'hui elles le sont plus que toutes les autres. Quand on demande un médecin, il en vient cinq ou six, et les enfans eux-mêmes sont autant de botanistes, parce que dès l'âge le plus tendre ils apprennent à connaître les plantes et leurs propriétés. Si le système légal et religieux des Indous permettait aux médecins de tuer des animaux et d'étudier l'anatomie, ils deviendraient excellens dans leur art; mais comme cette étude leur est interdite, jamais la médecine ne pourra faire de grands progrès dans ce pays. J'ai cependant vu plus d'une fois des médecins malabars guérir parfaitement des malades abandonnés par les Européans; et généralement les Malabars connaissent mieux les vertus des simples qu'aucun médecin d'Europe. Je vais citer quelques chlogas samscrits, comme un essai de la médecine et de la botanique indiennes, et de la manière dont on étudie ces sciences.

1.er *Chloga.* « Splendeur des cités, remède » plein d'âcreté à l'intérieur, grappe remplie » de goût et de saveur, qui fait la liaison

» des mêts, qui est légère, subtile, d'une diges-
» tion aisée, chaleur aimable, qui triomphe
» de la pituite, de la sérosité et de l'humeur
» mélancolique, véhicule qui met tout en
» mouvement et détruit les humeurs : *Poivre*,
» sorte de lierre qui porte des graines noires,
» âcres au goût, propres à joindre aux ali-
» mens, qui tue les vers et cause une soif
» violente ».

Telle est la description que les Brahmes font du poivre. appelé en langue samscrite *maridcha*, et en malabar *moulaga.* Il est appelé *splendeur des cités de l'Inde*, parce que l'abondance du poivre qu'on a vendu de tout temps aux étrangers, constitue l'opulence des villes. Ce *chloga* brahmanique fait voir l'erreur de ceux qui croient que le poivre a une vertu ou qualité rafraîchissante. Le poivre est une sorte de lierre qu'on plante auprès des grands arbres, pour le faire monter comme les vignes de la Marche. A Aragoche, Mouhatouge, Ramapourata, Vaïpour et dans plusieurs autres endroits du Malabar, il y a des forêts entières de poivriers.

2.me *Chloga.* » Le sénevé, semence dont
» il y a trois variétés, détruit la pituite,

» atténue les humeurs mélancoliques et bi-
» lieuses, aide à la digestion et facilite les
» évacuations nasales, est aussi chaud que
» le poivre du Bengale, diminue et dessèche
» le sang, et tue les vers. *Sénevé*, plante
» dont on distingue trois espèces ».

3.me *Chloga.* » Le gingembre renferme en
» lui seul les vertus des trois espèces de sénevé,
» est âcre au goût, très-chaud, divise les
» humeurs, est stomachique, aide aux éva-
» cuations nasales, offre contre le poison un
» spécifique dont tous les médecins doivent
» faire usage et dont toutes les villes doivent
» être pourvues; il anime et corrobore les
» remèdes, et chasse les vents. *Gingembre*,
» racine d'une plante ».

Cette vertu, attribuée au gingembre verd, de chasser le poison, est un fait certain, et jamais un serpent n'approche de cette plante, à cause de l'odeur âcre et pénétrante qu'elle répand à l'entour; elle entre dans la composition de la thériaque d'Andromaque. La plante a des feuilles vertes comme la canne, et s'élève à deux ou trois pieds de hauteur; la racine, qui est le gingembre, se coupe en morceaux, et chacun de ces

morceaux, semé, devient le germe d'une nouvelle plante (1).

Veppa, *amargozeira*, en langage portugais de l'Inde, *aipou* en langue tamoule, et *nimba* en samscrit, est l'arbre du quinquina dont nous avons parlé. Son nom samscrit *nimba* a été corrompu par des écrivains ignorans qui l'ont appelé *nimbo*, *nimbou*, *vembou* et *vappou*. Comelin, qui, comme tous les commentateurs, gâte souvent son texte, dit dans ses notes sur le *Jardin malabar*, que le *nimbo* est l'arbre que les Malabars appellent *narounbanel*, et voilà comme des écrivains ignorans confondent des plantes très-différentes entre elles. Le *nimba* s'appelle en malabar *veppa*, comme on le voit dans l'Amarasinha, dans le dictionnaire du P. Hanxleden et dans l'herbier des PP. Feraz, Gomès, Lopès et Alvarez. Il y a deux sortes de veppa, le *karinveppa* ou vappa noir, et l'*aryakarinveppa* à feuilles dentelées, vertes et amères, qui est le véritable

(1) Le gingembre s'appelle en samscrit *mahaouchadha*, *vichva*, *nagara*, *vichvabhechaja*; toutes les autres simples ont aussi trois, quatre, cinq noms ou plus. De là le lecteur peut inférer combien il est difficile de donner une description exacte des simples en samscrit.

decine. L'*Oulam* n'est pas le même que le *Vallicagnéram* du Malabar, comme le pensent quelques-uns ; j'ait fait usage du premier en médecine, et me suis convaincu de son efficacité, mais je ne me suis jamais servi du second. *Kounna* (*Cassia purgans*), la casse ; suivant les Brahmes, elle fait évacuer la bile jaune et rance, nettoye les reins et rafraîchit. *Aréca*, *Adaca* ou *Paca*, est la noix indienne qui se mange avec la feuille aromatique du bétel. Castor Durante a décrit ses vertus, comme on le voit dans l'ouvrage de Garzias, médecin du roi de Portugal dans l'Inde. Il dit que l'arèque fortifie les dents, corrobore les gencives, et arrête le crachement de sang, les vomissemens, et le relâchement du ventre. Gemelli Carreri a décrit cette plante dans son Voyage autour du Monde, au volume 3.e, qui contient l'Indostan. Le lecteur y trouvera des planches qui représentent l'aréquier, le bananier que les Arabes appellent *mouza*, l'arbre *Mava* ou *Mangueira*, le *Cayou* ou *Cayoueira*, le cocotier ou palmier domestique de l'Inde, le *Dchamba* ou *Jamboleira*, le *Papamaram* que les Portugais nomment *Papayera*, le

cru nécessaire de donner cette idée du quinquina malabar, pour que le lecteur sache que l'Inde possède son quinquina indigène, qui ne vient point de l'Amérique.

Le *coditouva* ou l'ortie, tempère et purifie le sang, si l'on en croit les Brahmes, soulage la goutte, chasse les fièvres malignes, guérit la lèpre, et arrête la toux accompagnée de crachement de sang. L'*avanaca*, ou ricin, en portugais, *figuier d'enfer*, rouge et blanc, purge, tue les vers et fait couler les humeurs rances. On emploie à cet effet l'huile des ricins, qui sont le fruit de cette plante. C'est un excellent remède pour la goutte sciatique. L'*oullatoumvéra*, racine de l'arbre *Oulam*, qui est l'*aboutoua* ou *pareira brava* décrite dans la Matière médicale de Geoffroy au Traité des plantes exotiques, est un excellent remède contre la jaunisse, contre la rétention d'urine qui provient des sédimens qui viennent des reins, et contre la gonorrhée bénigne; dans ce dernier cas on la prend avec du lait sucré. L'arbrisseau *Oulam* est un grand lierre, ou osier, qui, comme le caffier, porte de petits fruits dans une gousse; mais il n'y a que la racine qui serve en mé-

des Grecs et des Egyptiens, se trouve souvent dans l'Inde (1).

La canelle, comme une chose âcre et pleine de feu, est dédiée au Soleil et aux planètes ; c'est pourquoi elle entre dans le sacrifice *Yaga*. Le bétel (*bettila*) ou la feuille aromatique indienne, très-chaude et très-savoureuse, est consacrée à *Kamadéva*, qui est le Cupidon des Grecs, parce que cette feuille est un aphrodisiaque. Le coco, l'arèque et la grenade, sont dédiés au dieu Gannécha le Janus des Romains, parce que l'éléphant qui représente cette divinité, aime ces fruits, et que Gannécha prés de aux noces où l'on casse des noix des deux premières plantes. Le *Toularsi*, *Amaracus*, ou marjolaine, suivant les Anglais de Calcutta, et nommé par les Portugais, *Magericao de*

(1) Voyez sur le Bacchus Oriental le Prodrome de F.-A. Vintimiglia, à la tête de son mémoire sur la principauté de Salerne, imprimé à Naples en 1795, où il rapporte une inscription latine qui appelle Bacchus, *Deus magnus* : *Deo magno libero patri sacrum*. Ce *Deus magnus* est le *Mahadéva*, grand dieu des Indous, ou le Soleil, et non pas le patriarche Noé. *Chiva*, le bon ; et *Mahadeva*, le grand Dieu, sont deux épithètes de Bacchus ou du Soleil.

pagode, est dédié aux planètes, et entre dans le sacrifice *Yaga;* mais tous les manuscrits des missionnaires que j'ai devant moi, disent que le *Toularsi*, en si grande vénération parmi les Indous, est l'*ocimum exiguum* des Latins, c'est-à-dire une espèce de basilic. (Voyez l'*Histoire des Plantes*, en latin, imprimée à Bâle, en 1542, p. 547, et la planche qui y est annexée). La *Tamara* ou le nymphéa blanc et rouge (en allemand *weisse seeblumen* et *rothe seeblumen*), est dédiée à tous les dieux indiens qui représentent les élémens, tels que *Brahma*, *Vichnou*, *Chiva*, *Indra* ou *Dévendra*, et la déesse *Lakchmi*, parce que les élémens tiennent leur force et leur vertu productive de l'eau figurée par le *Tamara*. Le *Villapatti* ou *Kouvalam*, en malabar, espèce de coing, est dédié au lingam ou dieu Priape, que l'on orne de feuilles et fleurs de cet arbre. Dans les Vases grecs publiés par Hamilton, on voit souvent des hommes, des génies ou des époux qui présentent à l'épouse un coing qu'ils mettent dans ses mains. Ce rite, bien examiné, n'est autre chose qu'un sacrifice au lingam ou au phallus des Grecs, auquel on a consacré les feuilles,

les fleurs et les fruits du Kouvalam ou du coing. La racine et les feuilles de cet arbre cuites, aident à la digestion, et chassent la pituite, et la goutte qui tient les membres perclus; c'est pourquoi ces feuilles sont consacrées au lingam, comme propres à exciter la vertu génératrice. Je ne finirais jamais si je voulais expliquer tous les symboles des Indous; je m'arrête donc, persuadé, avec Sénèque, que « il vaut mieux taire certaines » choses, même au préjudice de sa cause, » que d'en dire trop au détriment de la pu» deur. » Dans les hymnes d'Orphée, chaque dieu a aussi quelque fleur ou plante aromatique qui lui est consacrée.

Le *nellica* est le fruit du *Nellimaram; nellipatra* est le nom des feuilles. C'est un grand arbre qui porte les mirobolans de l'Inde, très-connus dans la pharmacie. Les Malabars s'en servent pour purger, et disent qu'ils divisent et font évacuer les trois mauvaises espèces de pituite et de bile rance, qui, suivant eux, sont la cause de toutes les maladies des fluides. Telle était aussi l'opinion d'Hippocrate. « Toutes les maladies » des hommes, dit-il, viennent de la bile

» et de la pituite. Ces deux humeurs causent » toutes les maladies quand elles éprouvent » un excès de sécheresse ou d'humidité, » d'échauffement ou de refroidissement. » Telles sont précisément les deux sources fécondes des maladies dans l'Inde, où la bile et la pituite sont agitées, enflammées, corrompues, desséchées et exaltées, ou trop augmentées, refroidies et humectées par le climat, les alimens, et les travaux que le peuple endure. Les Indous salent souvent les mirobolans, et les mangent avec du riz cuit. L'arbre *Nellimaram* est très-mal dessiné dans le *Jardin Malabar*. (Voyez la Phytologie de Dale, pag. 397.)

Karouva ou *Ilavanga* est l'arbre qui donne la *cassia lignea*, ou canelle bâtarde du Malabar. Ses feuilles se nomment *karouvaéla*, et son écorce *karouvatoli*. Cet arbre, aussi haut qu'un prunier d'Europe, a l'écorce et les feuilles vertes, lisses et très-odorantes; elles servent dans l'Inde aux mêmes usages auxquels nous employons la canelle. C'est un arbre sauvage et qui croît par-tout sans culture. S'il était soigné et cultivé comme l'arbre à canelle de Ceylan, la canelle du

Malabar égalerait celle de cette île pour la bonté et l'odeur. Mais les Hollandais ne veulent pas porter préjudice au commerce de la canelle de Ceylan, et pour en soutenir le prix, ils ont arraché plusieurs de ces arbres du Malabar, ainsi que des caffiers. (Voyez Dale, *de Cinamomo*, pag. 385).

Le *Mouringa*, arbre fameux du Malabar, a déjà été décrit par Castor Durante, dans son Herbier. Son nom arabe est *Moriaben*; en persan, on le nomme *Tamen guzarat trerida*. Ses qualités sont comprises dans des vers latins dont le sens est : « Les malheu» reux qui souffrent des maladies, mangent » le moringa, qui leur sert de thériaque; il » détruit l'activité des poisons, soulage les » morsures des bêtes venimeuses, guérit la » lèpre, et les douleurs des intestins. » Les feuilles en sont petites, le fruit se nomme *mouringaca*, et se mange cuit dans du riz ainsi que les feuilles. Je me suis souvent fait faire la sauce ou le karil de mon riz, avec les feuilles et le fruit de cet arbre, et m'en suis toujours très-bien trouvé. Mais la plante dont on se sert au Malabar contre le venin, est l'*Alpam*, arbrisseau qui s'élève

à trois ou quatre pieds de haut. La racine pilée se donne dans l'eau chaude comme antidote contre le poison; mais j'ai remarqué que sa vertu n'égale pas celle de la thériaque. Le proverbe malabar dit : *quand l'alpam entre dans un corps, le poison en sort.* (*alpam agatta, veszam poratta.*)

Le safran du Malabar, nommé en malabar *magnel*, en portugais *açafrao indico*, porte en samscrit le nom de *councouma.* Ce dernier mot n'est pas arabe, comme l'a avancé, sans fondement, l'auteur d'un très-beau Traité de miniature, imprimé à Milan en 1758. Les Européans qui emploient, pour teindre en jaune, la racine de cette plante dont les feuilles sont vertes et larges, ont changé le nom de *councouma* en *curcuma.* Les Brahmes attribuent au *councouma* ou *terra merita*, qui est le safran malabar, la vertu de guérir la lèpre; la pituite, la rogne, les humeurs épaisses, et les maladies de la peau produites par des humeurs malignes. Cette plante est consacrée au Soleil, parce qu'elle est un spécifique contre la lèpre que l'on regarde comme un châtiment réservé à ceux qui se sont rendus

coupables de quelque péché contre le Soleil ou *Chiva*. En conséquence les Brahmes n'admettent jamais au sacerdoce quelqu'un qui en est attaqué ; ils le chassent même du *Grama* ou du district, comme les anciens Perses chassaient des villes les lépreux qu'ils supposaient coupables de quelque crime envers le Soleil, leur premier dieu. Hérodote, en parlant des Perses, dit : « Si un citoyen » est attaqué de la lèpre, il ne lui est pas » permis de demeurer dans les villes, ni de » communiquer avec les autres Perses ; car » ils disent que cette maladie est une puni- » tion infligée à ceux qui ont péché contre » le Soleil. » Qui pourrait soutenir encore qu'il n'existe point d'analogie entre les usages des Perses et ceux des Indous ?

Le *Nilavagoue* malabar est le sené, *sena* en latin. Cette plante dont les feuilles sont un purgatif très-connu, croît sur les montagnes du cap Comorin.

Le *Panicourca* ou la mélisse du Malabar, en portugais *cidreira malabarica*, a les feuilles larges, pleines, rondes et dentelées, et diffère de la mélisse d'Europe, quoiqu'elle ait les mêmes qualités ; c'est-à-

dire qu'elle est céphalique, hystérique et stomachique.

Le *Kadelsalada* (*dens leonis*), *almeyrao* en portugais, est laxatif et purifie le sang; c'est une plante amère qui, pour cette raison, est appelée *caïpadchira*, de *caïpa* amer, et *dchira* herbe des champs.

L'*Amoucra* en malabar, *poenia* ou *pivonia* en latin, est la pivoine; sa racine est céphalique et bonne pour les spasmes.

Tottavadi, c'est-à-dire herbe qui se resserre si on la touche, *noli me tangere* en latin, *erva vergonhosa* ou *erva virgem* en portugais, la sensitive, est une petite herbe qui se referme et se sèche dès qu'on la touche, effet qui peut venir de la chaleur de la main, cette plante étant extrêmement délicate. Le P. Schott, dans sa *Physique curieuse*, la place parmi les plantes merveilleuses.

Le *Vayambou* en malabar, *acorus* en latin, *dringo* en portugais, vient dans les fleuves et les étangs du Malabar; ses feuilles sont vertes et longues, et ses racines très-odorantes; cette plante a été décrite par Geoffroi et autres. Geoffroy a démontré dans sa Matière médicale, traité des plantes exo-

tiques, que le *calamus aromaticus* est une plante graminée des bois et des champs, et qui ne vient pas dans les lieux humides.

Le *Dchadaveli* en malabar, *nirvaliki-langa* en tamoul, *scorzonera* en latin, *scorzonère* ou salsifis d'Espagne, est une excellente racine que les Indous mangent cuite et confite dans du riz. On en peut voir les vertus dans le livre intitulé : *Chirurgie complète, suivant le système des modernes*, au chapitre *Vertus des drogues simples.*

Le P. Vincent de Sainte-Catherine de Siène, carme déchaux, célèbre missionnaire du Malabar, a laissé à la bibliothèque du Collége des Missions de Saint-Pancrace un herbier malabar, où il a donné la description de plusieurs plantes de ce pays, à côté des feuilles sèches naturelles. Ce manuscrit, qui n'a point été imprimé faute d'argent, mérite d'être consulté par les botanistes.

Peroumdchiragam en malabar, *funcho* en portugais, *fœniculum* en latin, le fenouil.

Velladamba, la salsepareille; il y a au Malabar deux espèces d'*adamba*, la blanche

et la rouge; l'espèce à fleurs blanches est la vraie salsepareille du Malabar. — *Dcherou-poula* en malabar, *saxifraga* en latin, la percepierre. — *Mouszelcevi* en malabar, *seralka* en portugais, *sonchus* en latin, le souchet. — *Maneldchira* en malabar, *portulaca sylvestris* en latin, le pourpier. — *Codaven* en malabar, *rabaça* en portugais, *cochlearia* en latin. — *Prami* ou *caipadchiro* en malabar, *nasturtium fontanum* en latin, le cresson des fontaines. — *Cattou trtava* en malabar, *ocymum thyrsiflorum* en latin, *basilicon* sauvage des Portugais. — *Pandila* en malabar, *trifolium pratense* en latin. — *Gourgoul* en malabar, *scammonia* en latin. — *Panna* en malabar, *polypodium* en latin. — *Irattimadhiram* en malabar, *glycyrrhiza* en latin, la réglisse : les Brahmes l'emploient contre la bile mêlée avec le sang qui sort par la bouche et par les selles, contre les maladies de poitrine, les ulcères internes et les maux d'yeux. — *Pouliarila* en malabar, *trifolium aquaticum* en latin, excellent antiscorbutique. — *Manday* en malabar, *eupatorium* en latin, *leberkraut* en allemand, *agrimonia*

en portugais. — *Mandaram* en malabar, *ad-mirabilis malabarica* en latin, *fula de me-renda* en portugais. Cette plante doit avoir la fleur blanche. — *Caitacha* en malabar, *aloes* en latin, *herva babosa* en portugais, *saber* en arabe. — *Madalam* en malabar, *romoeira* en portugais, *melagrano* ou *pomo granato* en italien, *arbustum mali punici* en latin. — *Pavaca* en malabar, *balsamina* en latin, *momordica* en portugais. La plante s'appelle en malabar *pavel*. — *Kiszanelli* en malabar, *millefolium* en latin. — *Poudchavaszagni* ou *coupameni* en malabar, *ortiga morta* en portugais. Les chats ont un goût singulier pour cette plante. — *Makipouva* en malabar, *absynthium* en latin. — *Dcheroudchaca* en malabar; c'est l'ananas des Européans, fruit très-chaud et très-agréable, dont l'odeur plaît beaucoup aux serpens. — *Cannati panna* ou *madilpanna* en malabar, *adianthum* en latin, *capelvenere* en italien, *avenca* en portugais, le capillaire. — *Dchiragam* en malabar, *anisum* en latin, *erva doce* en portugais. On le donne avec du sucre pour les pâles couleurs, les engorgemens et les indigestions. —

Vellouram en malabar, *malva* en latin, *malvaisco* en portugais, excellent émollient. — *Cadel avanaca* ou *nirvalam* en malabar, *grao de moluco* en portugais. Cette plante décrite dans le Jardin malabar, est un violent purgatif dont il ne faut jamais faire usage sans y joindre quelque correctif. — *Oroumboulidchica* en malabar, *sabao canarin* en portugais; c'est un fruit ou savon naturel produit par un arbre, et qui nettoie le corps et le linge comme fait notre savon. — *Codeldchourouki* est la *vulvaria* de Castor Durante. Elle resserre la matrice, et on s'en sert après l'accouchement, comme d'un astringent très-puissant. Elle ne s'élève pas à une plus grande hauteur que deux palmes, et est très-connue dans tout le Malabar. — *Courantotti*, herbe d'une palme de hauteur, est bonne pour la goutte, la toux, la gonorrhée, les vents et les fièvres. La décoction de sa racine avec un peu de sucre et de lait est un remède très-estimé dans le Malabar. — *Ellacalli* est l'*Euphorbium*, remède très-acre qu'il faudrait proscrire. — *Dchangoupouchpam*; la racine et les feuilles cuites s'administrent

pour la pituite, la bile, les maux de ventre; et comme contre-poison.— *Coumboula*, grand arbre dont la racine purge la pituite et la bile. — *Mouringa* dont nous avons déjà parlé; il purge, selon les Brahmes, la pituite, soulage l'hydropisie, tue les vers, guérit les opilations, et est un contre-poison. On fait usage de ses feuilles, de son écorce, et de sa racine. — *Caloumba*, racine jaune, est un spécifique contre la fièvre-tierce, les maux d'estomac, et le poison; elle facilite aussi les évacuations périodiques et l'accouchement. On la donne pilée et infusée dans du vin: le goût en est très-amer; je crois que c'est la racine du *Vallicagnaram* du Malabar. — Le *Dcháca* est le plus gros des fruits qui existent; il faut un homme très-fort pour en porter un seul. L'arbre qui le produit est le *Plava* dont le bois est jaune en dedans; il a été décrit par Gemelli Carreri et par les compilateurs du Jardin malabar. La semence très-aromatique de ce fruit se nomme *Dchacacourou*; crue, elle est très-astringente, et aphrodisiaque quand elle est cuite.— *Trigolpaconna*; c'est le *Turbit* purgatif. — *Cagnaravera*,

racine de l'arbre de *solor*, *paroutti* en malabar, *arvore di algadao* en portugais, l'arbre qui donne le coton. — *Dchaniaayaga*, l'aloës sucotrin. — *Kastouri*, le musc; *almiscar* en portugais. — *Carouppa*, l'opium. — *Pougnan*, le benjoin; il vient des îles Maldives. — *Kandchava*, *bangue* en portugais, décrit par Castor Durante dans son Herbier; il trouble le cerveau, enivre, et excite à un rire insensé et au plaisir. Tippou en défendit l'usage à ses troupes, et les Chrétiens de Saint-Thomas excommunient ceux qui fument ou qui mangent les feuilles de *candchava*. Les Musulmans qui pratiquent la polygamie, s'en servent beaucoup. — *Oumam* en malabar, *datura* en latin, *dutro* en portugais, *Stramonium Malabaricum* du P. Basile excellent botaniste et pharmacien à Rome, est une plante dont les fleurs d'un bleu foncé, portent une semence qui, bue dans de l'eau ou dans du vin, provoque le rire, trouble la vue et l'esprit, et endort. Les femmes l'administrent quelquefois à leurs maris ou à leurs galans pour les faire dormir et agir comme il leur plaît durant leur sommeil. Le P. Schott,

dans sa Physique curieuse, a décrit cette plante. J'ai vu un Français qui, ayant été arrêté à Cochin et condamné à la potence, prit une si grande quantité de cette semence, qu'il en devint d'abord fou, et tomba ensuite dans une léthargie dont il mourut au bout de trois jours : on voit que prise en une dose trop forte, elle tue un homme. — *Nilamparanda* en malabar, *bredo fanao* en portugais. — *Dchouden carpouram* en malabar, *canfora* en portugais, le camphre : on le tire de Bornéo et de la Chine. — *Padiri*, grand arbre dont l'écorce et la racine sont un spécifique excellent pour le hoquet, l'asthme, la colique de vents et la pituite. — *Candagari*, racine bonne contre l'asthme, la pituite et les fluxions; elle aide à la digestion, et prévient l'apoplexie. — *Palagapayani* en malabar, *albero de rodella* en portugais; l'écorce et la racine de cet arbre se donnent à ceux qui rejettent par les selles des matières séreuses, et aussi pour la goutte et la pituite. — *Mouvila*, racine qui s'administre contre la pituite, la goutte des articulations, l'asthme, les fièvres et les indigestions. — *Moudira* en malabar, *grao de*

cavallo en portugais, *cicer rubrum* en latin ; semence échauffante, bonne contre la pituite visqueuse; elle fait uriner; quelques femmes en font aussi usage, comme emménagogue. — *Cadeladi* en malabar, *amoco* en portugais; la racine et les feuilles sont bonnes pour la pituite et les vents. — *Nodchi* en malabar, *salvia silvestris* en latin, *negounda* des Canarins; c'est un arbrisseau dont les feuilles sont très-bonnes pour provoquer les évacuations périodiques, tuer les vers, fortifier la tête et nettoyer les ulcères : les feuilles en sont très-amères. Il y a deux espèces de cette sauge, la blanche ou *bennodchi*, et la noire ou *karinnodchi*. — *Pounerigam*, arbuste admirable qui a des feuilles grandes et larges, vertes en dedans et rouges en dehors, qui, appliquées aux plaies et aux blessures, sont un vulnéraire prompt et sûr qui les consolide en peu d'heures. — *Tettamperel*, fruit de la forme, de la grandeur et de la couleur de l'excrément d'un lièvre, qui, mis dans un verre d'eau très-trouble, en précipite au fond sur-le-champ toute la saleté, et rend l'eau limpide et claire. Une branche de cet arbre plantée

dans un étang ou puits dont l'eau est troublée, produit le même effet. Je n'aurais pas cru à cette propriété, si je n'en avais souvent vu la preuve ; et, comme j'en ai encore un fruit, je puis la répéter tous les jours. — *Codagapala* en malabar, en portugais *pau de solor*, grand arbre dont l'écorce et la racine facilitent la digestion, calment la dyssenterie et le ténesme, tuent les vers et guérissent la lèpre. — *Devadali* en malabar, *erva de S. Joâo* en portugais, semble être la *verbenaca* ou *peristereon* en latin. La semence s'emploie contre le poison, la pituite et les dépôts séreux. — *Avitoli*, une écorce d'arbre qui tue les vers, purifie le foie et chasse la lèpre. — *Naganandi* en malabar, *nandi* en portugais, racine qui purge, aide à la digestion et détruit les obstructions. — *Tipal*, lierre dont le fruit chasse le *goummam* ou le faux germe des femmes, les vents et les humeurs visqueuses, provoque les évacuations périodiques et guérit l'intestin *rectum* quand il sort. — *Dchananam* en malabar, en portugais *sandalo*, *santalum* en latin. Le sandal est de trois espèces : le *rectadchananam*, qui, suivant les Brahmes,

rafraîchit et épure le sang, chasse la bile et fortifie l'estomac ; c'est le sandal rouge : le *vendchananam* ou sandal blanc qui guérit la fièvre ardente, les vents, les maux de tête, les humeurs des yeux ; on l'applique sur le front en forme de cataplasme, dans les fièvres chaudes et les maux de tête : le dernier est le *pidadchananam*, sandal jaune ou citrin. — L'*amrdam* semble être l'*abrotanus* des Latins, excellent spécifique contre les indigestions, les fièvres tierces, l'hydropisie, le poison, la pituite et les selles visqueuses et gluantes. On emploie sa racine, qui est jaune et excessivement amère. — *Oulouva* en malabar, *fœnum græcum* en latin, excellent suppuratif, étant mêlé avec de la guimauve, des oignons sauvages et de la farine. — *Dchadayen* en malabar, *marubium* en latin, *herva bruxa* en portugais. — *Karelvégam* en malabar, en portugais *estremulho*, racine très-aromatique, amère, antihelminthique, qui chasse la pituite et le venin. — *Kattoudchiragam* en malabar, *cuminum amarum sylvestre* en latin ; c'est notre cumin sauvage décrit dans le Jardin Malabar. — *Irattid-*

en est insupportable dans une chambre où près d'une personne; aussi quelquefois on le met pour rire dans les poches de quelqu'un qui n'en connaît pas les propriétés. Il excite et éveille les sens, tue les vers, et a des vertus analogues à celles du *cayam* ou *hingou*, qui est l'*assa fœtida* dont les Brahmes se servent pour corriger les effets du riz cuit et humide, le mangeant avec le riz dans leurs repas.

Les anciens voyageurs écrivent qu'il y avait dans l'Inde des arbres qui par leurs émanations malignes, tuaient les voyageurs qui s'endormaient à leur ombre. Cela est très-croyable. Le bois *bhoudiounarti* et l'euphorbe frais rempli d'un suc très-mauvais, communiquent leur malignité à l'air environnant.

La *Mouza*, ou la figue du bananier, le plus délicieux des fruits de l'Inde, se distingue en figue *Cannpala*, *Macoua*, *Cadalipala*, *Pouvanca* ou figue du Jardin, *Eraden* ou figue de sucre parce qu'elle est très-douce, et enfin *Nendaraca* ou figue à rôtir parce qu'on ne peut la manger crue. Le *Pala* ou la figue Indienne est très-mal décrite par

Pline, qui la confond avec l'arbre que les Portugais appellent *arvore de raiz*. Celui-ci s'élève aussi haut qu'un châtaignier; ses branches poussent d'en-haut certaines fibres ou nerfs qui tombent à terre près du tronc principal, et forment un nouvel arbre, lequel s'étant accru, pousse de ses branches d'autres fibres semblables; celles-ci forment à leur tour d'autres arbres, et ainsi successivement, de sorte qu'un seul arbre primitif fait une forêt entière d'arbres liés et propagés ensemble par ces fibres ou nerfs qui servent de moyen de propagation à tous ceux qui sont nés du premier. Il est donc très-vrai de dire que mille personnes peuvent trouver asyle sous un seul arbre, qui est, je ne dis point un individuellement, mais *un*, parce que tous ne constituent qu'une même chaîne avec l'arbre principal qui a donné l'origine à cette nombreuse famille. On trouve cet arbre près des pagodes ou temples des Payens, où le peuple s'assemble, et se garantit, à son ombre, de la pluie et de l'ardeur du soleil. Je vis une de ces forêts à *Tirouvandaram* et une autre à *Dchivanga*, et je ne pouvais assez admirer les jeux de la Nature

dans ses productions variées. Cet arbre a été décrit par Nieremberg (liv. 14 de l'Hist. nat.). Les Européans qui habitent la côte de Malabar, l'appellent l'*arbre des Pagodes*. — Le palmier Indien se divise en *Pana* ou palmier sauvage, dont les feuilles servent de papier pour écrire les lettres et les livres avec un stylet de fer; *Coudapana* ou palmier dont les feuilles servent à faire des parasols contre le soleil et la pluie; *Lindelpana* ou palmier qui porte de petites noix, et qui a les feuilles petites; *Carimpana* ou palmier que les éléphans mangent, et dont on fait aussi des olles ou des feuilles pour écrire et pour couvrir les maisons; et *Tenga*, cocotier ou palmier domestique qui produit la grande noix de coco, le fruit le plus utile qui existe au monde.

C'est avec une peine indicible que j'ai rassemblé tous ces noms malabars, et que j'ai ajouté à plusieurs les noms latins et portugais, pour donner aux amateurs de la science la clé de la Botanique malabare. Outre mes propres recherches dans les Dictionnaires du P. Hanxleden, de Biscoping, et de M. Pimentel, et dans l'Herbier du P. Feraz, j'ai tiré un

grand nombre de ces noms des manuscrits du P. Jean Alvarez, du P. Antoine Gomez, de M. Queiros, de M. Ambroise Lopes, et de Vapou, tous botanistes et médecins natifs du Malabar. La Botanique Malabare est à moitié apprise, dès qu'on sait les noms des plantes, et leurs correspondans dans les langues de l'Europe; mais on ne peut la savoir sans connaître d'abord les noms que les plantes ont dans le pays. Je n'ai pas donné les noms samscrits, parce que quiconque sait le nom malabar peut, par son secours, trouver le nom samscrit dans le Dictionnaire Amarasinha, qui se lit dans les écoles en langue malabare, comme on explique chez nous les Auteurs Grecs en latin. Par exemple, l'*ocymum sylvestre thyrsiflorum* s'appelle en malabar *kattoutrtava*, et en samscrit *rajakchava*; le séné en samscrit *chrousza*; la balsamine *carkoda*, le sandal *chida*, la *veppa* noire *kalachaga*; l'oignon, en malabar *oulli*, et en samscrit *lachouna*; le *moudira* en samscrit *koulasta*, le bois tek *chaga*, l'arbre *palagapayani*, *phallouga*; le *mouvila* des Malabars, en samscrit *calachi*; le *mouringa* que nous avons décrit, *bahoula*;

30.

la cànne à sucre *bahourasa ;* le *vayambou* ou *acorus*, en samscrit *chvedayougma* (il y en a de deux sortes) ; le cocotier *naligara*, les mirobolans *hamalaca*, le sénevé *haritaki* : il en est ainsi des autres noms malabars qui ont tous à côté le mot samscrit.

Le lecteur aura remarqué que les Brahmes font bien plus d'étude de la Botanique que de la Minéralogie, parce que dans l'Inde on fait peu d'usage des minéraux dans la médecine, et que presque-tous les remèdes se tirent du règne végétal. Nous voyons qu'Hippocrate avait presque le même système ; pour s'en convaincre, il suffit de voir son second livre sur la diète, où il explique les vertus et les propriétés des végétaux et des animaux, mais non pas celles des minéraux. Ceux-ci d'ailleurs sont toujours dangereux dans l'Inde, parce qu'étant moins analogues à la nature de l'homme, ils sont trop violens pour la faible constitution des Indous : de sorte que la méthode et les recettes de Van-Swieten et de Tissot ne conviennent pas au climat des Indes. Et j'ai été témoin que des médecins de Cochin qui avaient commencé à suivre la méthode de ces deux

célèbres Auteurs, avaient été obligés de diminuer les doses, et d'abandonner plusieurs de leurs remèdes. Les Indous ne veulent jamais prendre un vomitif ou un purgatif sans que le médecin prescrive en même temps un antidote capable d'en arrêter l'effet. Ils n'admettent pas la saignée; seulement, dans des cas très-rares, ils appliquent les ventouses; ils ne paient jamais le médecin que lorsqu'ils sont guéris. Par cette méthode on met un frein à l'audace, au charlatanisme et à l'ignorance des médecins, qui en Europe cherchent quelquefois à prolonger les maladies pour gagner plus d'argent, et se rendre plus nécessaires aux malades. Si un médecin malabar ne réussit pas dans la guérison d'une maladie, le malade lui donne une gratification proportionnée à sa peine et aux soins qu'il a employés pour le traiter ; mais il ne le paye point, et ne lui doit rien que quand il est guéri. Les anciens Indous, comme l'a très-bien remarqué Strabon au liv. 15, cherchaient à fonder leur médecine sur la diète, l'abstinence et le choix des alimens, comme le faisait Hippocrate.

Les frictions, les cataplasmes, les boissons

salubres et la frugalité étaient la principale base de l'ancienne Médecine Indienne; et ces mêmes choses constituent aussi celle de la Médecine Indienne moderne. Voici ce qu'en dit Strabon : « Après les habitans des forêts » (les Brahmes), on honore les Médecins, » comme des hommes qui philosophent sur » l'humanité. Ceux-ci sont frugaux, mais ils » n'habitent point les champs; ils se nour- » rissent d'orge et de riz. Ils exercent la » médecine en prescrivant plutôt un régime » de nourriture que des remèdes; quant à ces » derniers, ceux dont ils font le plus d'usage, » sont les cataplasmes et les frictions ».

Après avoir parlé des simples, je vais donner quelques recettes médicinales pour qu'on se fasse une idée de la Pharmacie Indienne.

Caszayam ou sirop.

Prenez six *palams* d'écorce de veppa vieille bien pilée; mettez-la dans un vase avec un *dangaji* ou quatre chopines d'eau limpide; ajoutez-y trois palams de cumin entier : laissez infuser le tout pendant trois jours. Le quatrième jour au matin, prenez un *nali* ou

une chopine de cetté boisson, une autre à midi, et une troisième le soir, et laissez dans le vase la lie ou le sédiment.

On fait usage de cette recette dans les fièvres malignes, lentes et intermittentes, dans la petite vérole avant son éruption ou sa maturité, dans la gonorrhée putride, dans la corruption du foie et contre les vers. Nous avons déjà dit que la veppa est le quinquina malabar, qu'on pourrait substituer en Europe au quinquina du Pérou. On peut consulter le chapitre *des Poids Indiens*, ci-devant, t. I, p. 130.

Goulica, pillules.

Prenez du cardamome, de la réglisse, du sandal blanc, de la poudre de corne de cerf, du bézoard, ou de la bouse de vache, un *calanja* de chaque chose; pilez le tout ensemble; faites-en des pillules avec du lait de coco, et donnez-en le matin et le soir au malade, jusqu'à ce qu'il les ait toutes avalées. Elles servent contre les fièvres malignes, contre la faiblesse d'estomac, la catalepsie, et la corruption des humeurs.

Autres pillules.

Prenez du cumin noir, du cumin blanc, du petit poivre noir, du poivre blanc, du gingembre sec, de la noix de Malaca, de l'*assa fœtida*, de la coriandre, de l'anis, de la semence de fenouil, du cardamome, du camphre, du sénevé, parties égales en poids de chaque chose; ajoutez un tiers du total, de graine des Moluques mondée et dégagée de tout ce qu'elle a de vénéneux, et un autre tiers de sucre. Pilez le tout ensemble; faites ensuite un trou à une noix de cocotier, et introduisez le mélange, afin de triturer et de macérer ensemble toutes ces drogues. Fermez le trou du coco avec de la cire; mettez-le dans du *nella* ou riz avec l'écorce, et le laissez fermenter quinze ou vingt jours. Ce temps passé, ouvrez la noix de coco, faites de petites pillules du poids de trois panams de Cochin chaque, et administrez-en une le matin et une le soir pendant huit jours. Ces pillules sont bonnes pour l'asthme, pour l'enflure de l'intérieur de la bouche, pour les maux de langue provenant de quelque humeur putride ou maligne, pour

les maux de tête et de poitrine, pour l'enflure du corps occasionnée par des humeurs, pour la phthisie et les maladies du poumon, et pour toute maladie due à des humeurs putrides ou malignes.

Composition de la fameuse thériaque indienne nommée antidote de Maduré.

Prenez du *niveszam*, du *choutranavi* ou *aridaram*, en portugais *fès de ouro*; de l'*indouppou* ou sel d'Ormuz, du *vengaram*, en portugais *tincal*; du *perincajam* ou *assa fœtida*, du *carindchiragam* ou cumin noir, du *guendagam* ou soufre préparé, du *rasam* ou mercure purifié, de l'*irattacarpouram* ou camphre épuré, du *manovala*, qui est une pierre jaune; du bezoard de chèvre sauvage, du *tipali*, poivre long du Bengale très-échauffant; du *dchouca* ou gingembre verd, le poids d'un sequin de Venise de chaque chose. Ajoutez-y le poids de dix sequins de *nerbalam* ou graine des Moluques bien épurée, et celui de quinze sequins de *dcharcara* ou pulpe de canne à sucre. Pilez toutes ces drogues et les

mêlez dans du lait de noix de coco, ou dans du suc de *veliparati*, ou dans du miel vieux, bon et écumeux. Enfermez le mélange dans un vase de plomb, de verre, de fayence ou de corne pour le faire fermenter; et lorsque la fermentation aura eu lieu, donnez-en dans de l'eau chaude au malade une quantité qui ne passe pas le poids d'un sequin. C'est un remède très-échauffant; il neutralise le venin de l'aspic ou *cobra capello*, fait suer, purge le ventre et neutralise tout poison quelconque, si on le prend avant qu'il ait contracté une qualité rance. Je l'ai souvent administré à des personnes mordues de l'aspic ou *nallapamba*, et toujours les effets en ont été satisfaisans, lorsque le venin n'avait pas encore attaqué le cœur et congelé la masse du sang. Si la première dose ne suffit pas, on en donne une seconde et une troisième, et on fait boire fréquemment de l'eau chaude au malade, qui ordinairement est guéri après deux ou trois heures. Il faut remarquer que le mercure et la graine des Moluques sont des poisons, mais qui détruisent celui de l'aspic, parce qu'ils échauffent et mettent en mouvement le sang, et lâchent

le ventre. On connaît la belle épigramme d'Ausone sur une femme qui, voulant se défaire de son mari, l'empoisonna ; pour rendre le poison plus actif, elle y ajouta du mercure, croyant par-là augmenter l'activité du breuvage et assurer sa mort ; mais le mercure uni au poison, lui relâcha le ventre, et il échappa au trépas, bien convaincu de la scélératesse de sa femme. Ausone conclut son épigramme par un distique dont le sens est : « Quand c'est la volonté des Dieux, le raffi- » nement de cruauté d'une femme nous de- » vient utile, et le redoublement des poisons » est salutaire, si la destinée le veut ainsi ».

On peut consulter sur les vertus et les propriétés des simples que nous avons décrites, le Jardin Malabar, Linné, les discours de Mathiole imprimés à Venise en 1581 ; le Jardin Romain, les Simples exotiques de Geoffroi, dans son excellente Matière médicinale ; Tournefort, et sur-tout les livres d'Hippocrate, *de diœta*, qui valent mieux à eux seuls que plusieurs livres modernes de médecine ensemble.

La thériaque de la Chine est l'excrément

humain enfermé dans un vase de fayence et enterré pendant six mois. Quand cet excrément est macéré avec quelques simples échauffantes, on l'administre comme la thériaque d'Andromaque, dont la composition est détaillée dans le livre intitulé: *Pratique ou instructions pour le Pharmacien commençant*, imprimé à Rome en 1723.

CHAPITRE XII.

Retour de l'Auteur, et son arrivée en Europe ; quelques renseignemens sur l'île de Ceylan, sur les îles de France et de Bourbon, sur le Cap de Bonne-Espérance, et sur l'île de l'Ascension.

LE douze mars 1789, je m'embarquai à Cochin pour revenir en Europe, et me rendre à Rome comme Procureur de la Mission du Malabar, et Agent des Chrétiens de Saint-Thomas auprès de la Congrégation de la Propagande. Le bâtiment où je fis route fut la frégate française *la Calypso* armée de 32 canons, et équipée par 340 hommes, tant matelots que soldats de marine, commandée par le comte Kergariou de Leomarie chevalier de l'ordre de Saint-Louis et de celui de Cincinnatus, qui avait fait avec beaucoup de gloire la dernière guerre d'Amérique, pendant la-

quelle il avait commandé la frégate *la Junon*. *La Calypso* était une frégate de station destinée à protéger le commerce français dans l'Inde ; elle faisait partie d'une flottille composée en outre de trois autres, *l'Astrée*, *la Méduse* et *la Pénélope* : cette dernière périt dans notre voyage, à la hauteur du Cap de Bonne-Espérance. M. de St.-Riveul commandait en chef les quatre frégates ; et comme il se trouvait en ce moment dans la rade de Cochin, à bord de *la Méduse*, j'obtins de lui, par l'entremise de mon ami le comte de Kergariou, de passer *gratis* en Europe pour le compte de Louis XVI, prince dont le nom ne s'effacera jamais des fastes des nations.

Nous fîmes voiles vers le cap Comorin (*Comori* ou *Canyomari* en malabar), que nous doublâmes le 14 mars au matin. Rien de plus brillant et de plus délicieux que cette navigation. Eloignés de trois ou quatre lieues de terre, la côte de Malabar paraissait à nos yeux comme un théâtre verdoyant, ici couvert de cocotiers, arrosé là d'une rivière paisible qui s'échappait d'une vallée par quelque pente

douce; plus loin, une troupe de pêcheurs tendaient leurs rets; ailleurs, une église blanche contrastait avec la verdure des arbres environnans. Le matin, un air doux portait jusqu'à nous les parfums odorans qu'exhalaient le poivre, le cardamome, le bétel et mille autres plantes aromatiques. Sur le midi se levait une brise de mer qui faisait voler la *Calypso* sur les flots. Nous arrivâmes à la rade de Colombo, dans l'île de Ceylan, le 18 mars au matin, et nous y trouvâmes deux bâtimens anglais et un piémontais, armé par M. Lefabre, négociant français. M. Van de Graaf, gendre de M. Angelbeck, gouverneur général de Cochin, était gouverneur des établissemens hollandais à Ceylan. Il envoya son équipage, composé de trois beaux carrosses, pour prendre notre commandant, qui me mena avec lui dans le premier; les autres officiers prirent place dans les deux autres. Ces voitures nous conduisirent dans un jardin hors de la ville, où demeurait le gouverneur, qui nous donna un dîné splendide. Les jours qui suivirent, j'eus le loisir de faire quelques observations; mais j'avoue que ce que je vais dire, ressemble

presque à ce qui a été dit par cent autres voyageurs, qui communément parcourent en peu de jours les deux côtes de l'Inde, font leur journal sans soin, et ignorant la langue du pays, écrivent ce qui leur est dicté par quelque misérable pêcheur ou porte-faix, ou quelque interprète ignorant. Une teinte de nouveauté et d'orgueil à leur retour en Europe, fait tout le mérite de la relation de leurs voyages, par laquelle ils prétendent instruire toutes les nations. Si je n'avais pas rencontré à Ceylan plusieurs insulaires instruits dans les langues malabare et tamoule, j'aurais eu le sort de ces voyageurs; mais des Ceylanais qui connaissaient ces idiômes, m'informèrent de choses qui piquèrent ma curiosité. Comme néanmoins mon séjour à Ceylan fut très-court, je ne puis en donner une description exacte; car il faut plus d'une année pour bien connaître un pays. Je joindrai donc à mes propres observations ce que j'ai lu dans des Ouvrages Indiens, et dans ceux de Knox, de Sonnerat, de Spilberg, de Cossigny et autres Européans, ainsi que ce que m'ont dit sur Ceylan des natifs de cette île qui venaient

sans cesse à Cochin pour des relations de commerce.

Il y a eu sur le nom de *Ceylan* beaucoup de disputes, qui toutes proviennent du défaut de connaissance des langues orientales et de la topographie des lieux. L'île de Ceylan s'appelle en samscrit *Lanca* ou *Langa*; *Ilam*, et *Salabham*. Ce dernier mot est composé de *sal* vrai, et *labham* gain; ainsi *salabham* veut dire *vrai gain*, pays de vrai gain, d'abondance de choses précieuses: de là vient *Salabhadiba* ou *Salabhadip*, c'est-à-dire, *île de vrai gain*. Les perles qui naissent dans la mer qui baigne les côtes occidentales de l'île, et les pierres précieuses qu'on trouve dans l'île même, ont donné lieu à ce nom samscrit, le seul nom original et vrai de ce pays. Voyons maintenant comment il a été défiguré par les Grecs, les Romains, les Arabes et les Persans. Ptolémée l'appelle *Taprobane*, *la même que Salica*. Il est visible que le nom *Salica* est une très-ancienne corruption de *Salabham*, altération due aux navigateurs Grecs, qui adaptèrent le nom original à leur manière de prononcer. Les Arabes la nommèrent *Serendip* et

Sielendip, autre corruption qui veut dire l'*île de Saïlon*; les Romains, tels que Pline et Solin, ainsi que l'auteur du périple de la mer Rouge, l'appellent *Taprobane*, *Palesimundi* et *Salica*. *Palesimundi* paraît être une corruption de *Parachrimandala* ou *Parachrimanna*, terre de Bacchus jeune, qui y combattit Ravana, géant de Ceylan. Nous la nommons *Ceylan*, *Zeilan*; *Sailan* et *Sellam*, de la corruption du même nom en langue malabare, dans laquelle on dit *Saïlatta pogounou*, je vais à Ceylan (1). Ces étymologies éclaircies prouvent évidemment que Ceylan ou l'île *Salica* des anciens est la Taprobane, si bien décrite par Pline au sixième livre de son Histoire naturelle. On ne saurait se tromper en le lisant; et Sonnerat, André Corrali, Maximilien Transylvain, Bartema et Pigaffetta ont rêvé, croyant que *Salabham*, *Saïlam*, *Sélendiba* ou l'île *Salica* de Cosme et de Ptolémée est l'île de Sumatra. (Voyez Renaudot, *Anciennes Relations des Indes*.) Le *pic d'Adam*, montagne de l'île de Ceylan, s'ap-

(1) Cette île est appelée aussi *Sinhaladviba*, et *Ilam* : de là le nom corrompu *Ceylan* ou *Saïlon*.

pelle *Salmala*, c'est-à-dire, véritable montagne, parce qu'elle est une des plus élevées de la terre. Le nom de *Salmala* a été appliqué très-improprement par M. Davis à l'île même, qu'il ne fallait pas confondre avec une de ses montagnes. Les astronomes Brahmes font passer leur premier méridien par la partie occidentale de l'île de Ceylan. Les Hébreux, les Arabes, les Egyptiens, les Chaldéens, les Perses, les Grecs et les Romains connurent, dès les temps les plus reculés, cette île célèbre par ses pierres précieuses, ses perles, son ivoire, sa canelle, son poivre, son riz, ses éléphans, son or, ses tortues, ses singes, ses paons, et ses différentes sortes de bois. C'était le terme de la navigation de Salomon, et de celle des anciens Egyptiens, Arabes, Grecs et Romains, comme on le voit par Pline, Solin et par le périple d'Arrien. Je dois cependant observer que *Salmala* et *Salabham* sont deux noms qui appartiennent aussi au lieu où se fait la pêche des perles sur la côte de la Pêcherie; mais il y a bien peu de distance entre l'une et l'autre position. La première, c'est-à-dire le lieu de la pêche des perles qui appartient à

l'île, est dans la mer au couchant de Ceylan; la seconde est au levant du cap Comorin, et ces deux positions ne sont séparées l'une de l'autre que par le détroit de Manar (1). La pointe orientale de la côte de la Pêcherie dans le royaume de Marava, s'appelle Pointe de Rama, et la pointe la plus occidentale de l'île de Ceylan est le Pont de Rama, où est situé le fameux temple de Rama ou Bacchus jeune, appelé *Ramanacoil. Coil*, en langue malabare et tamoule, signifie temple, et *Ramana*, de Bacchus. On y adore Rama ou Bacchus jeune, et le *lingam* ou phallus du dieu Chiva, ou Bacchus vieillard. Cette route par où l'on va à pied de l'Inde dans l'île de Ceylan, est appelée par les Indous *Pont de Ramà*, et par les Portugais *Pont d'Adam*. C'est par ce pont séparé ou coupé par le

---

(1) Voyez d'Anville, Antiquités Géographiques de l'Inde, et Carte géographique, lat. 7 deg., long. 95, 96 et 97 deg. Ptolémée appelle la pêche des perles *colymbesis pinici*, ce qui, suivant Dodwell et Saumaise, est la même chose que *pêche des perles*, et la place au cap *Cori*, c'est-à-dire au cap Comorin, à l'est de la ville de *Colchi*, aujourd'hui Coralam. Voyez Ptolémée, liv. 7, chap. 1.er, et mon Inde Chrétienne, où la situation de ces pays est très-exactement marquée.

détroit de Manar, vers la pointe de Rama baignée de la mer qui se resserre dans cet endroit au point de laisser à peine passage à un petit bâtiment, que les courriers hollandais portent les lettres de l'Inde dans l'île de Ceylan. Sa position est à 9 deg. 15 min. de lat. et entre 77 et 78 de longit. (Voyez l'excellente Carte du *Théâtre de la guerre dans l'Inde*, publiée par M. de la Tour).

Le pont de Rama est très-intéressant dans l'Histoire Indienne, parce que le Pourana ou Histoire ancienne de l'Inde fait voir que l'île de Ceylan commença à se peupler par ce pont, et que les colonies Indiennes y arrivèrent par cette route, et y portèrent la langue samscrite, les mœurs, les rites et les divinités de l'Inde. *Moselpati*, *Jafnapatnam*, *Terlipati*, *Villapati*, *Mottoupati*, *Malpati*, *Palliacour* et plusieurs autres noms de villes et bourgs de l'île de Ceylan, conservent encore la signification et la terminaison samscrites, de sorte qu'il est impossible de douter de l'origine indienne de la langue, des rites, des usages, des dieux, et de la religion de l'île de Ceylan. *Pati* veut dire bourg; *patnam*, *patana*

ou *patan* ville, *our*, bourg, ou peuplade d'hommes. Tous ces mots avec les mêmes terminaisons se retrouvent dans les noms des villes et bourgs que nous venons de rapporter.

L'île de Ceylan, exposée à tous les vents, jouit d'une température douce et salubre; avantage qui, avec ses richesses, donna lieu aux anciens de dire que c'était le lieu où était situé le Paradis, et que les hommes y vivaient cent, deux cents et trois cents ans. Les Indous disent qu'elle se détacha de la montagne Mérou ou mont d'or, qui est leur paradis et le séjour de leurs Dieux, par suite d'un différent entre le serpent *Vasougui* et le dieu Vent, et qu'elle fut portée par le vent dans la mer Australe où elle gît actuellement: de sorte que, selon eux, cette île faisait partie du Paradis; fable que l'Inde accrédita en Asie dès les temps les plus éloignés. (Voyez le 5.e vol. et les suivans des Œuvres de Saint Ambroise, édit. de Rome.) Cette allégorie signifiait seulement que cette île est un des plus riches pays du monde, et que la vie figurée par le serpent Vasougui et le bon air y dominent. *Ravana*, roi des Gentils, l'oc-

cupa, et y bâtit des villes et des forteresses inexpugnables. *Ra* ou *ratri* veut dire nuit; *vana* ou *vanen*, gouverneur : ainsi *Ravana* est le Dieu, le Gouverneur de la nuit, le Typhon des Egyptiens, et le Pluton des Grecs, qui préside aux richesses et aux monstres nocturnes. *Rama* ou le Soleil va lui faire la guerre au premier méridien dans l'île de Lanca, et mène avec lui une armée de singes, dont le chef est Hanouman ou le dieu Pan qui préside au vent, et avec le secours du vent le Soleil tue d'un coup de flèche appelé *Nichidchara*, c'est-à-dire d'un de ses rayons, le dieu Ravana, roi de l'île de Ceylan (1).

Tel est le sujet du poëme Indien intitulé *Ramayana*, célèbre poëme épique qui raconte cette guerre si fameuse dans les Pouranas, ou anciennes histoires fabuleuses de l'Inde.

Près de la ville de Candi, résidence ordinaire des rois de Ceylan, est une rivière qui sort des montagnes, au bord de laquelle il y a un petit château où le roi vient prendre le frais.

---

(1) Quelques-uns croient que Bacchus Indien fut un véritable conquérant; mais Strabon, Leibnitz et autres ont rejeté avec raison cette idée.

C'est ici qu'on trouve les pierres précieuses le plus estimées que l'eau entraîne quand elle se précipite des montagnes. Les perles naissent près de *Mannar*, dans la partie occidentale de l'île. Elle est remplie des plus superbes éléphans de l'Asie, de cerfs, de sangliers, et d'oiseaux rouges et jaunes inconnus en Europe. Elle produit deux récoltes de riz par an, qui suffisent à tous ses habitans; mais, en temps de guerre avec le roi de Candi, les Hollandais sont obligés de le prendre à Cochin, qui est une de leurs colonies sur la côte de Malabar. L'île produirait beaucoup de café et de poivre, mais les Hollandais, pour ne pas porter préjudice au poivre du Malabar et au café de Batavia, ne cultivent ni l'un ni l'autre, et ne s'occupent que de la culture de la canelle qui leur est plus utile et plus profitable. Ils possèdent les côtes maritimes: *Colombo* est la capitale de l'île; *Gafnapatnam*, *Jegombo*, *la pointe de Galles*, *Trinquemale* et autres établissemens ressortissent de ce gouvernement (1).

(1) Ces villes et ces ports furent conquis à force d'armes par les Portugais; ceux-ci furent chassés par les Hollandais, qui viennent de l'être à leur tour par les Anglais.

Les Portugais se rendirent maîtres de l'île en 1506; ils en furent chassés par les Hollandais en 1658. En 1759, c'est-à-dire un siècle après que ceux-ci s'en étaient emparés, le roi de Candi prit les armes contre eux en alléguant plusieurs griefs; et cette guerre leur aurait été funeste, si M. Duflos, chef d'une troupe d'aventuriers français, parmi lesquels il y avait d'habiles officiers d'artillerie venus de Pondichéry, ne se fût pas mis à leur tête. Ils s'emparèrent enfin de la ville de Candi, et le roi fut obligé de conclure en 1776 un traité de paix en vertu duquel les côtes maritimes furent cédées aux Hollandais, et l'intérieur de l'île resta au roi de Candi, qui s'engagea à leur fournir la canelle à un prix déterminé. J'ai appris par une lettre que m'a écrite du Malabar le P. François de S. Elisée; que ce roi a, depuis cette époque, fait des difficultés d'exécuter le traité, et a commencé à refuser de livrer la canelle.

En 1506, lorsque les Portugais entrèrent dans cette île, Aboenega Bopandar régnait à Cotta, province différente de celle de Candi. La femme de ce monarque était fille de Triboul Pandar, duquel mariage naquit Parca

Pandar. Celui-ci était en guerre avec un autre Roi ou *Rajah* de l'île, qui le vainquit en 1579. Forcé alors de s'exiler, il céda ses états aux Portugais, qui ensuite prétendirent avoir succédé à ses droits. Il mourut chrétien, ayant été baptisé à Colombo, en 1579, et ayant reçu le nom de Don Joan Parca Pandar. Cependant Artus, dans sa septième partie de l'Inde, dit que les Portugais pénétrèrent dans l'île sous Mara Ragou; probablement il a voulu dire *Maha Rajah* ou *Grand Roi*, nom qu'on a donné au vainqueur de Parca Pandar. Ce Maharajah avait trois enfans légitimes, et un illégitime nommé *Darma* ou mieux *Dherma*. Celui-ci tua par trahison ses frères, et parvint à régner seul; mais il fut empoisonné, et eut pour successeur Vimala Dherma Souryada, prince de Ceylan, qui avait été baptisé à Goa, et nommé Don Joan de Austria. Les Portugais se flattaient que ce roi chrétien serait leur fidèle allié, et que leurs bâtimens obtiendraient facilement la canelle et les pierres précieuses. Mais le nouveau roi les chassa bientôt de ses états, et ne voulut pas qu'ils dominassent à Cotta, ni à Candi. La fille de Parca Pandar, chré-

tienne, nommée au baptême Catherine, était détenue à la forteresse de Mannar. Elle fut donnée en mariage à Don Pedro Lopes de Sousa, gentilhomme portugais qui se fit proclamer roi de Candi, et déclara la guerre à Vimala Dherma Souryada, mais celui-ci, qui était habile et courageux, défit le capitaine portugais dans une bataille rangée. Ensuite Virmala Dherma Souryada épousa Catherine, veuve de Lopes, et en eut deux enfans. Ce monarque étendit son pouvoir sur l'île entière, et fit bâtir plusieurs églises chrétiennes qu'on trouve encore dans l'intérieur, dans le but, sans doute, de s'en faire un mérite auprès des chrétiens, d'occuper le peuple, et d'exiger sous ce prétexte de fortes taxes de ses sujets; car il ne paraît pas que sa piété fut sincère, puisqu'il commençait à bâtir des églises qu'il ne finissait ni ne dotait. Aussi toutes ces églises sont-elles restées dans la pauvreté la plus absolue. Sa femme Catherine lui succéda au trône; elle épousa en 1604 Henar Pandar, qui régna, ayant pris le nom payen de Camapadi Madakchin; de ce mariage naquirent plusieurs enfans. A *Camapadi* succéda en 1632 Ra-

jasinha ou Mahasorouba, ou Sinhamarajah son fils, qui reçut amicalement les Hollandais dans ses états en 1644, mais sans leur céder les établissemens qui avaient appartenu aux Portugais, et qu'ils n'occupèrent qu'en 1658. Son successeur fut Sinhamarajah II, roi de Coletour et de Candi, qui commença son règne en 1680. (1).

Tous les noms des rois de Ceylan que nous avons rapportés, sont samscrits, et tous ont été défigurés par Spilberg, par M. Anquetil et par les Hollandais et Portugais, premiers conquérans européans de l'île. *Vimala* veut dire grand; *Dherma* est un nom samscrit du dieu Boudha ou Mercure; *Souryа* est le Soleil; ainsi *Vimala Dherma Souryada* veut dire *le grand roi Dherma, resplendissant comme le Soleil*; *Sinhamaharajah* est composé de *sinha*, lion; *maha*, grand; *rajah*, roi, c'est-à-dire *Lion, grand roi*: *Mahasorouba* signifie grand prince; *Cama-*

(1) Voyez *Gotardi Arthusii Indiæ Orientalis pars septima, Spilbergi et Baldi navigationes continens*, Francfort, 1606, pag. 26 et suiv.; et aussi l'Histoire de l'île de Ceylan, *in*-12, Trévoux, 1761.

padi Mahadakchen, Cupidon, le grand roi des parties australes. Ces noms ne sont pas des noms de familles. Pline dit qu'il y avait dans son temps un *Rachia* de cette île, (Rajah ou roi) qui avait envoyé des ambassadeurs à Rome. Saint Ambroise assure que lorsqu'il écrivait, l'île était gouvernée par quatre rois, dont l'un était *Maharajah*, c'est-à-dire grand roi ou empereur; et il paraît en effet que le gouvernement de cette île a toujours été partagé entre plusieurs Gouverneurs, comme le Malabar et le Maduré l'étaient entre plusieurs Nayagas, c'est-à-dire seigneurs ou princes soumis au roi de Madura ou Pandimandala.

L'île de Ceylan contient plusieurs belles pagodes de figure conique, où l'on adore le dieu Ganécha ou Janus indien, mais représenté avec une trompe d'éléphant et des pieds de chèvre, à la différence du Ganécha indien qui a la trompe d'un éléphant, et du reste, le corps d'un homme. La grande divinité de Ceylan est Boudha ou Godama, fils de Maya (Mercure ou Hermès) qui est représenté les jambes croisées. Plusieurs arbres, ainsi que le Pic d'Adam ou Salma-

la, montagne très-élevée de l'île, sont dédiés à cette divinité. Les Ceylanais prétendent que Boudha prit son essor de ce mont vers le ciel, après neuf cent quatre-vingt-dix transmigrations. Son culte fut porté de l'Inde à Ceylan, l'an 40 ou environ de l'ère chrétienne, époque du grand différend et du schisme entre les Boudhistes et les Brahmes, ceux-ci ayant à cette époque chassé les premiers de l'Inde, parce qu'ils rejetaient le culte de Chiva et de Vichnou avec le systême entier des Brahmes. Les Boudhistes sont dans l'origine, des moines idolâtres de la secte des Sanyasis ou religieux contemplatifs, qui renoncent à la propriété individuelle, et vivent en communauté. Ils ne se marient pas, vivent d'aumônes, et sont une lignée des anciens Samanéens décrits par Strabon, Porphyre, Arrien et Clément d'Alexandrie. Ce sont eux qui, de l'île de Ceylan, portèrent la religion indienne dans la Chine, au Pégu et à Siam, de l'aveu des Chinois et des Péguans eux-mêmes. Boudha est adoré au Pégu comme dans l'île de Ceylan; ses prêtres sont les Talapoins, vrais descendans des Boudhistes de cette île. Les Péguans appellent Boudha

du nom de *Gaudama* ou *Somanacodam*; de *soma*, lune, et *codam*, dieu, c'est-à-dire dieu né de la Lune, parce que la nymphe Rohini était aimée de la Lune ou du dieu *Lunus*, et que de cette union naquit Boudha (1).

Les prêtres de ce dieu sont appelés *tirouvamcha*, génération, famille divine; de *tirou*, chose divine, sainte; et *vamcha*, race, génération. Ils ont à leur tête un prélat qui est juge des affaires de religion; il porte à la main un ruban d'or avec un dchacra ou sceptre en forme d'éventail, semblable au talapava des Talapoins du Pégu. Ces prêtres samanéens boudhistes tiennent leurs assemblées ou chapitres, dans lesquels ils élisent pour leurs supérieurs des hommes distingués par leur naissance et leurs lumières, et le roi confirme ces choix. Leur habillement est un *pidambara* ou drap jaune; leur tête est tondue et toujours découverte. Il ne

---

(1) Voyez De la Loubère, Relation du royaume de Siam, Paris, 1691; et M. Jones, dans son excellent Discours inséré dans le second volume des Recherches Asiatiques, où traitant du dieu Boudha de Ceylan, du Pégu et de la Chine, il dit: « Le Boudha des Indous est évidemment le Foë de la Chine, » fils de Maya, et directeur d'une planète ».

leur est permis ni de se livrer au travail, ni de se marier, ni de toucher à une femme, ni de manger plus d'une fois par jour, ni de boire du vin, ni de faire usage de parfums, ni d'être spectateurs des fêtes; ils ne peuvent toucher ni or ni argent, et doivent être soumis aux ordres de leurs supérieurs. S'ils veulent renoncer à leur institut, ils quittent l'habit jaune, et alors ils peuvent se marier. Cet institut est parfaitement décrit dans le *Kammouva* ou Traité de l'ordination des Talapoins, manuscrit péguan qui se voit dans la bibliothèque de la Propagande, ainsi que dans *l'Abrégé de la loi des Birmans*, par *Dhermarajahgourou*, philosophe péguan, et dans le *Mangalatara* ou Manière d'acquérir le bonheur, autre manuscrit péguan qui se garde au musée Borgia de Velletri, ouvrage excellent et rempli des maximes d'une morale très-saine, qui fut envoyé au cardinal Borgia, par le P. Ange-Marie-Cortenovis d'Udine, qui l'avait reçu de son frère le P. Marcel, missionnaire au Pégu. Ces lois, qui sont au nombre de trente-huit, composent la théologie morale des boudhistes Talapoins, et méritent d'être imprimées et

commentées. Le P. Constantin d'Arcoli, missionnaire capucin, dans ses Notices abrégées du Népal, décrit les religieux Boudhistes du Népal et du Thibet où ils se sont répandus plus que partout ailleurs. Le grand Lama du Thibet, est un vrai Boudhiste, chef de la secte entière. Quand les Boudhistes de Ceylan sortent de leur monastère pour quelque cérémonie publique, ils vont deux à deux; et leur prélat, monté sur un éléphant, porte son sceptre à la main. Ils croient à la transmigration des ames, à leur immortalité et au *Nibam* ou bonheur céleste, où elles ne parviennent qu'après un grand nombre de transmigrations.

Les autres prêtres de Ceylan servent le dieu Ganécha ou Janus, et s'appellent *Gones*, nom corrompu de *Ganécha*, qui veut dire le seigneur Janus; d'où ils sont appelés serviteurs du seigneur Janus. Le peuple adore aussi le dieu *Dchardhava* ou *Chastava*, vengeur des péchés, qui est un démon atroce tenant un glaive à la main.

A Ceylan, plusieurs frères prennent une seule femme à eux tous, et les enfans leur

appartiennent en commun, sans qu'aucun d'eux ait le droit de se les approprier pour lui seul. Les uns sont monogames, les autres polygames ; il n'y a sur tout cela ni règle ni usages fixes ; mais l'adultère est puni. Les Brahmes distinguent comme nous les différens degrés de consanguinité, mais ils permettent d'épouser deux sœurs : ils font des distinctions entre les cousines-germaines et les neveux ; le mariage avec la fille de la tante paternelle et la fille d'une sœur est permis ; toute autre alliance entre proches parens est un inceste. Les incestueux sont condamnés à perdre le membre, instrument de leur faute; d'autres fois ils sont exilés et chassés pour toujours de leur tribu. Les Ceylanais ne sont pas si scrupuleux, et l'on voit que les mœurs indiennes sont dégénérées dans cette île. La fête solemnelle de Boudha se célèbre en mars, au commencement de l'année ceylanaise, le 27, 28 ou 29 mars. Cette année suit les divisions de celle des Malabars et Tamouls.

Les prêtres Boudhistes de Ceylan, du Pégu et du Thibet exercent une très-grande autorité. Les princes et les rois sont élevés et instruits par eux, et suivent aveuglément

leurs préceptes et leurs avis. Les monarques sont les plus zélés défenseurs du sacerdoce; politique salutaire qui maintient leur autorité. Le sacerdoce et le trône marchant d'accord, les royaumes et les provinces obéissent tranquillement; le peuple qui dans tous les pays du monde est le singe des grands, se maintient dans le respect envers les princes et envers la religion qui est le plus ferme appui des couronnes et des souverains.

Le 20 avril 1789, après une heureuse navigation, la *Calypso* entra au port de l'île de France. L'entrée en est très-étroite et très-périlleuse, mais dès que les vaisseaux y ont mouillé, ils sont en toute sûreté, parce qu'ils sont à l'abri des vents. Le débarquement est facile.

L'île est pleine de hautes montagnes, et il s'y trouve un volcan qui pendant ses éruptions rend l'air obscur, lourd et échauffant, au point que ceux qui ont la poitrine faible, respirent alors avec beaucoup de difficulté. Il y a de violens orages comme dans tous les pays à volcans, car ceux-ci attirent l'air et les matières inflammables dont les nuages sont chargés. Le feu appelle

le feu. Du reste, l'air, quoiqu'un peu humide vers le soir, est sain et doux; mais dans certains mois il est plus chaud que dans le Malabar, où toujours il est rafraîchi par les vapeurs des fleuves qui arrosent tout ce pays. L'île est située par le 20.e deg. de lat. méridionale, tandis que Cochin est à 10 deg. de lat. sept., ce qui fait une différence de 10 degrés. Cela prouve que la température et le degré de chaleur d'un climat dépendent moins de l'obliquité du soleil que d'autres circonstances locales. L'île a cinquante lieues de circonférence; le terrein en est argilleux, rougeâtre, dans plusieurs endroits volcanique. Par-tout on trouve des rochers excepté dans les vallées. Il produit du grain, du millet, du riz, des légumes, des tamarins, des limons, des cannes à sucre, du café, du sénevé, du miel, du manioc, du sel et de l'huile de palmier à brûler. Suivant le calcul fait par M. Charpentier de Cossigny, ingénieur du roi de France, et habitant de l'île, les cultivateurs ont remis dans les magasins du roi, en 1782, 811,288 livres de grain, 662,942 de maïs, 85,668 de riz, et 210,096 de légumes secs.

Telle fut la récolte pour la consommation intérieure, preuve que la culture est en bon état, et que ses produits suffisent à nourrir les habitans. Les différentes espèces de bois y sont excellentes. On y trouve, 1.° le bois de fer, appelé *sanaya;* le bois de fer proprement dit; l'ébène noir et blanc, le bois dit d'olives, le bois puant, le bois de ronde, l'oate, le bois de pommier, le bois takamaka, le bois bien uni, le bois de canelle gris-foncé, le bois de canelle blanc, le bois de rebec, le chêne d'Europe, etc. Tous ces bois sont indigènes et originaires de l'île. Il y en a d'autres qui ont été apportés de l'Inde, et transplantés dans le pays. L'arbre *mava* ou manguier, le tamarin, l'agati, le bois noir, une espèce d'acacia sans épines transporté du Malabar, et quelques autres, y ont très-bien réussi. Le canelier transplanté de Ceylan, le muscadier qui produit la noix muscade, le girofflier des Moluques, le ravensara de Madagascar, dont le fruit a le goût des quatre épices ensemble, l'arbre d'Otaïti, et l'indigo indien ont été plantés dans le jardin des plantes de cette île, et y ont très-bien prospéré. Il est vrai qu'ils ont per-

du une partie de leurs qualités, peut-être à cause du terrein volcanique de l'île; mais toutes ces drogues suffisent pour dispenser les Français d'avoir recours aux Hollandais, pour se pourvoir de ces objets. M. du Ceré, directeur du jardin, et M. Charpentier de Cossigny ont contribué beaucoup par leurs connaissances dans la botanique et leur zèle, à la culture de ces plantes exotiques. A Pampelmousse, qui est un quartier de l'île, j'ai vu ces plantes cultivées dans des jardins particuliers, avec bénéfice pour ceux qui se livraient à leur culture. MM. Boucher et Istace, curés de Pampelmousse, à qui je fis une visite, se plaisaient beaucoup à cette culture, et y réussissaient très-bien.

Il y a dans cette île plusieurs oiseaux singuliers de proie et de chasse, quelques quadrupèdes, beaucoup de poissons, et grand nombre de petites chèvres qu'on élève dans les maisons de campagne. Les particuliers achètent du roi le terrein, deviennent cultivateurs, et y bâtissent des habitations qu'ils appellent *réduits*. Environ trente mille esclaves Caffres, Indiens et Madecasses sont employés à la culture des champs et aux

travaux serviles des villes et bourgs habités par des cultivateurs et des marchands européans. Comme le nombre des esclaves excède de beaucoup celui des hommes libres, les Européans seraient aisément chassés de l'île, s'il y avait de l'accord parmi les premiers; mais ceux-ci étant de nations différentes, ne pourront jamais se concerter entr'eux, et les colons jouiront en paix de leur vie et de leurs biens.

L'immoralité des habitans est poussée à l'excès, Le mélange de tant de nations, le libertinage des colons, le luxe et le peu de retenue des femmes ont donné lieu à quelques-uns d'appeler cette île, non pas île Maurice ou de France, mais île de Cythère ou de Vénus. Le mensonge et l'irréligion y règnent; défauts communs au reste aux insulaires français qui ont passé le Cap de Bonne-Espérance, où, disent-ils, on laisse derrière soi la religion, et on ne pense qu'à ses propres intérêts.

La ville de Port-Louis, chef-lieu de l'île, contient plusieurs édifices remarquables, une belle église paroissiale et un hôpital fameux. Il y a beaucoup de tortues qu'on y porte

des îles voisines; et les malades du scorbut ou de maux vénériens, qui sont les maladies les plus ordinaires, sont traités avec des bouillons de tortue et d'herbes qui rétablissent promptement la santé des militaires et des matelots. Ces avantages, l'activité française, la facilité de s'approvisionner, une jeunesse vigoureuse et née pour ainsi dire sur mer, le nombre considérable de bâtimens qui s'y trouvent en temps de guerre, et la situation de l'île à portée de l'Inde, sont des causes qui font que les Français peuvent d'ici secourir aisément leurs colonies dans cette partie du monde, et prendre les vaisseaux ennemis chargés de marchandises qui vont en Europe ou qui en viennent, et qu'en temps de paix ils font un commerce avantageux. Le bailli de Suffren et plusieurs autres généraux français ont retiré de grands avantages de cette île, dans les guerres qu'ils ont faites dans l'Inde.

Elle fut découverte en 1598, par les Hollandais, qui la nommèrent île Maurice; mais son nom ancien est île *Cycnœa* ou *de Cerne*, c'est-à-dire du Cygne, parce que les premiers navigateurs y virent beaucoup de

grands oiseaux blancs sans queue, qu'ils prirent pour des cygnes africains. Les Hollandais qui ne voulaient que des établissemens lucratifs, l'abandonnèrent en 1708. M. du Fresne, capitaine français, la prit pour y fonder une colonie française en 1715, mais le conseil et le gouvernement n'y furent établis qu'en 1723. M. de la Bourdonnais en fut le premier gouverneur, et contribua beaucoup à la culture et à l'augmentation de cette colonie, qui depuis cette époque est toujours restée soumise à la France. Voilà la meilleure manière d'établir des colonies; occuper des îles et des terres abandonnées, *quae sunt nullius juris*, et non pas chasser les Indous et les Africains de leurs villes, bourgs et cabanes; non pas s'emparer par la violence, des forteresses et des palais qui appartiennent à leurs souverains légitimes; non pas piller, tuer, dévaster les royaumes par le feu et par le fer, et se les approprier contre toutes les règles du droit naturel et des gens; et nous osons encore accuser les Indous, les Africains et les Chinois qui auraient à nous reprocher tant d'injustices!

L'île de Bourbon est à peu de distance de celle de France. Nous partîmes de celle-ci le 20 mai, après un séjour de vingt jours, et vingt-quatre heures après nous mouillâmes à Saint-Denis, dans celle de Bourbon. Cette île est montueuse, mais ses montagnes ne sont pas si escarpées que celles de l'Isle de France. Celle de Bourbon est moins fréquentée des étrangers, parce qu'elle n'a aucun port pour donner abri aux bâtimens, tandis que l'Isle de France jouit de cet avantage. Les vaisseaux restent ancrés dans la rade de Saint-Denis ou de Saint-Paul; et comme les rades sont toujours dangereuses, il faut que les capitaines veillent attentivement, afin que la tempête ou le vent ne les chassent pas au loin. Le débarquement dans ces rades est difficile, et même par un temps de calme on est mouillé en débarquant. M. de Cossigny, gouverneur de l'île, était à Saint-Denis, chef-lieu, avec une bonne garnison. La ville est bâtie sur une colline qui domine la rade. J'y trouvai M. du Rocher, Missionnaire célèbre de la maison de Saint-Lazare de Paris, dont dépendent les Missions de l'Isle de France et de Bourbon.

De la rade de Saint-Denis, nous allâmes sur la frégate à Saint-Paul, autre endroit considérable de l'île. J'y rencontrai M. d'Avelu, missionnaire et curé, et M. Haluat, autre missionnaire d'une piété exemplaire, actuellement à Rome. Nous nous entretînmes des moyens d'améliorer l'état des Missions du Malabar, de Madagascar et des îles de France et de Bourbon, et je fus chargé de plusieurs objets importans pour cet effet; mais tous ces projets s'évanouissent par l'effet de la révolution française.

L'île de Bourbon a soixante lieues de circonférence, et est dominée par un volcan qui jette souvent une matière bitumineuse, fluide et vitrifiable, qui devient poreuse et rougeâtre. Cette matière s'avance déjà à un quart de lieue dans la mer, où elle a formé une sorte de quai, s'étant condensée par l'action du soleil et de l'eau, de sorte que quelques Français espèrent qu'avec le temps elle pourra former un port capable de mettre à couvert les bâtimens. Les coquillages, tels que le tigre, la conque de Vénus, quelques madrépores, des fleurs marines pétrifiées, et buccins très-agréables à la vue, se trouvent dans la mer

de ces îles. Le poisson y est bon et abondant. L'île de Bourbon produit un café excellent, quand il est choisi. Ce café plein d'huile naturelle, est d'un très-grand avantage pour l'acheteur; car, étant plus substantiel, quoique moins aromatique que le café moka, il en faut une moindre dose que de celui-ci. Les Anglais en font charger plusieurs vaisseaux et le préfèrent à celui des Antilles; brûlé, moulu et bien renfermé dans un vase, il conserve son huile et sa force pendant une année entière. Les colons le cultivent dans tous leurs jardins. Un sac de cent vingt livres valait, lorsque j'y passai, douze écus romains. Les habitans de Bourbon sont laborieux, actifs, religieux, modestes et portés à la piété; agriculteurs infatigables, ils en ont la simplicité et ne connaissent pas les vices des citadins. L'âne est le quadrupède dont on se sert le plus communément dans ces deux îles, parce que le pays étant très-montueux, les bœufs et les chevaux ne peuvent résister à la fatigue, et l'âne les remplace. Les Français y conduisent de l'Arabie des vaisseaux chargés de ces animaux qu'ils vendent aux colons des deux îles.

Celle de Bourbon est divisée en sept quartiers : Saint-Denis, Saint-Paul, le Repos de Laleu, la rivière de l'Abord, Sainte-Suzanne, Saint-Benoît, et la Possession. Ces sept quartiers ont livré aux magasins du Roi, en 1783, grains, 8,136,245 livres ; maïs et millet, 6,704,296 livres ; riz, 84,921 livres ; pois chiches, 261,687 livres ; haricots, 461,402 livres ; et orge, 300 livres. L'abondance des denrées dans cette île, les ventes fréquentes de café, l'air pur que l'on y respire, la probité et l'industrie des insulaires natifs du pays, et moins corrompus par le mélange d'un grand nombre d'esclaves, et mille autres avantages qu'il me serait facile de détailler, me feraient préférer le séjour de Bourbon à celui de l'Isle de France ; quoi qu'en dise M. Charpentier de Cossigny, qui me semble trop partial, dans sa lettre adressée à M. Sonnerat et imprimée à l'Isle de France en 1784. Les deux îles trafiquent avec Madagascar, Goa, Surate, le golfe Persique, la Mer rouge, Mascate, Mombaza, Zanzibar et Quiloa. Elles y envoient du sucre, du café, du bois, des étoffes de l'Inde, des verreries d'Europe, et reçoivent en échange de Madagascar, des

bœufs excellens, grand nombre d'esclaves, et des étoffes tissues avec un fil grossier tiré de certains végétaux et qu'on appelle *pagnes*, de Mascate des ânes, et de la côte méridionale d'Afrique des esclaves et de la poudre d'or. Tous les naturels descendans d'un père européan et d'une mère indienne ou africaine, ou d'une mère européane et d'un père indien ou africain, s'appellent *créoles*, et la plupart des habitans de l'île Bourbon sont de cette classe. Libres par la nature et par la loi, ils conservent l'amour de la patrie et du travail, tandis que les esclaves de l'Isle de France ne sont que des forçats qui ne travaillent que malgré eux à cultiver les champs de maîtres ingrats. Cinq hommes libres valent mieux que dix esclaves devenus dans l'Isle de France les instrumens de l'iniquité, du libertinage, et de l'avarice de leurs maîtres. Les mariages des hommes libres sont plus communs, les enfans plus sains, leur éducation mieux soignée; aussi la population de l'île de Bourbon est bien plus considérable que celle de l'Isle de France. Le fléau de la petite vérole, la plus terrible des maladies qui désolent le Malabar, et les

îles de France et de Bourbon, emporte souvent un grand nombre d'esclaves qu'il faut remplacer en en achetant d'autres à beaux déniers comptans, ce qui affaiblit la population de l'Isle de France, tandis que celle de Bourbon, qui a moins d'esclaves, dont l'atmosphère est plus pure, et les habitations plus élevées, a des colons plus sains et moins sujets aux épidémies si fréquentes dans l'Isle de France.

Nous fîmes voile de l'île de Bourbon le 30 mai, et après avoir dépassé celle de Madagascar, nous entrâmes par un ouragan dans la baie de Lagoa, sur la côte méridionale d'Afrique. Nous côtoyions cette côte avec des vents toujours contraires, et nous avions jour et nuit devant les yeux les affreuses montagnes de cette partie du monde. Je n'ai de ma vie vu un pays plus affreux, plus élevé, plus aride, et plus désert. Le jour on ne voyait que des sables immenses qui couvraient les plaines et les plus hautes des montagnes; je les aurais pris pour de la neige, si je n'en avais été détrompé en entrant dans les baies. La nuit ces montagnes élevées fumaient, et vomissaient du feu. Des

pays si horribles et si déserts, où l'on découvrait avec peine un peu de verdure qui tapissait l'embouchure de quelque petite rivière dans la mer, me paraissaient les portes de l'enfer. L'air commençait à se refroidir à l'excès ; nos singes, nos perroquets, nos oiseaux indiens qui n'étaient pas accoutumés à la froidure, tombaient malades, et nos plus beaux animaux de l'Inde succombaient aux spasmes et aux convulsions. Le 30 juin, nous passâmes la baie Formosa, le 5 juillet nous étions en vue de Saint-Sébastien, et le 10, nous entrâmes dans la baie du Cap de Bonne-Espérance, appelée *Falsepaie.* C'est une baie très-grande, dont l'eau est imprégnée de graisse de cétacés et d'huile de baleine, ce qui la rend huileuse au point que, lorsqu'elle est agitée par les vaisseaux ou par les rames qui la battent avec force, elle jette une espèce de flamme jaune et bleuâtre qui surprend les navigateurs. Les Hollandais y ont le palais du gouvernement, où résidait le gouverneur, M. Brand, quelques magasins pour conserver les provisions, un hôpital, deux auberges, quelques maisons particulières, et un jardin appartenant à la compagnie. Le

fameux vin du Cap, première qualité, s'y vendait un sequin la bouteille hollandaise. La mer voisine nourrit grand nombre de baleines et autres gros poissons, et jette sur la rive beaucoup de beaux coquillages; j'en fis une ample récolte. On élèvé au Cap des moutons, des chèvres, des bœufs, et l'on y récolte d'excellens légumes. J'avais déjà vu la ville du Cap en 1776, et à mon retour je ne m'occupai que d'étudier la campagne, les montagnes et les Hottentots. Je gravis, avec plusieurs officiers français, les montagnes les plus escarpées, et nous y découvrîmes d'immenses pâturages pour le bétail.

Les Hottentots mènent une vie champêtre et vagabonde, comme les anciens patriarches. Ils ont un grand chariot où ils transportent leur famille d'un lieu dans l'autre, et ils vont à la recherche des pâturages avec leurs troupeaux de brebis ou de bœufs qu'ils font marcher devant eux. Leur habillement est une peau de mouton non préparée qu'ils jettent sur les épaules. Un petit morceau d'étoffe couvre leurs parties naturelles, tout le reste du corps est nud. Quelques-uns n'ont pas même ce petit morceau d'étoffe, et avec leur

peau de mouton, leurs cheveux hérissés et qui ne sont jamais peignés, leur visage basané, et leurs yeux petits et noirs, ils semblent autant de monstres épouvantables. Heureux Malabar, quelle différence entre tes habitans et les Africains! Les femmes ont le nez un peu applati et les lèvres très-grosses; lorsqu'elles ont accouché, elles se font une espèce de couverture de la peau du bas ventre, avec laquelle elles couvrent ce que la nature veut que l'on cache. Voyez à ce sujet une lettre de M. Beysser, chirurgien, à M. Cossigny, datée de 1784, et annexée à celle contre M. Sonnerat. Quelques Hottentots n'ont qu'un seul testicule, parce que les mères écrasent l'autre entre deux pierres aussitôt que l'enfant est né. Ces insensés prétendent que par cette opération les hommes deviennent habiles à engendrer des femmes plutôt que des hommes, et qu'ils ne peuvent engendrer de jumeaux. Les Hottentots sont dégagés, agiles à la course, forts en général et vigoureux, fidèles quand ils prennent quelqu'un en amitié. Ceux que j'ai vus cependant étaient sauvages, et évitaient l'approche des Européans. Ils occupent la partie la plus mé-

ridionale de l'Afrique, à commencer du Cap de Bonne-Espérance. Quelques-unes des montagnes qu'ils habitent, ont des mines de cuivre et d'étain. L'intérieur du pays est habité par une autre nation, que quelques-uns appellent Bosmans. Ils ont le visage de couleur jaune, tirant sur le citron, mais plus foncée. Deux voyageurs français, MM. Beysser et Waurinne, qui ont pénétré jusqu'à trois cents lieues dans l'intérieur, assurent que ces peuples sont antropophages, et qu'ils mangent les Hottentots et les Européans qu'ils peuvent attraper. Les terres de l'intérieur produisent des pommes et des poires sauvages, des cerises, des prunes, des abricots, des amandes, des figues, des noix, des fraises, des oranges et autres fruits semblables à ceux d'Europe.

Les Hottentots vivent en hordes sans agriculture, sans arts, et presque sans connaissance de la divinité. Il paraît qu'ils adorent la lune. Tous sont bergers, et se nourrissent de viande et d'oignons farinacés, c'est-à-dire, de bulbes farinacées qui croissent spontanément dans les champs qu'ils habitent. Les Hollandais qui ont fait des établissemens

jusqu'à deux cents lieues dans l'intérieur, cherchent à leur inspirer l'amour de la culture, mais ils n'y réussissent guères. Les habitations hollandaises sont éparses çà et là, mais très-éloignées l'une de l'autre, parce que chacun choisit le terrein qui lui semble le plus fertile, le plus propre à la culture, et où l'on trouve de l'eau et tout ce qui est nécessaire à la vie. On croit que les Hollandais ont environ quarante mille esclaves dans l'intérieur, employés à la culture; mais les terres que je vis n'étaient certainement pas fertiles. Ce sont des forêts et des champs immenses entourés de montagnes et de lagunes, et plus propres au pâturage qu'à la culture. Les cultivateurs appelés Hollandais, dont la plupart sont des Allemands, ont choisi les vallées afin de les défricher, parce qu'elles sont naturellement fertiles, qu'elles abondent en eau, sont garanties des coups de vent, et produisent du bois; mais le sol, généralement parlant, est stérile.

Les vignes qui produisent le fameux vin de Constance, s'engraissent en y pratiquant plusieurs fossés qu'on remplit de fumier, et qu'on recouvre pour le laisser pourrir. Quand

l'excrément des animaux manque, ce qui arrive rarement, on mélange une portion de fumier avec des feuilles et des branches d'arbre, et tout cela macéré et pourri ensemble, donne une très-grande force à la terre, et par conséquent au vin. Dans l'Inde on fait usage de la même méthode pour fumer les champs de riz. Les vignes se taillent en juin ou juillet, et la vendange se fait en janvier ou février; elle ne commence que lorsque le raisin est déjà très-mûr, précaution qui améliore la qualité du vin et la bonté du jus déjà excellent par lui-même, et qui rend le vin de Constance un des plus exquis du monde, sur-tout quand on le boit au Cap, et avant qu'il ait été travaillé par les marchands. Ce vin blanc et rouge a plus de poids que les vins d'Europe, ce qui est dû, peut-être, aux parties huileuses, saccharines et balsamiques qu'il contient. La grande colline de Constance produit le vin muscat rouge, et la petite le blanc. J'ai souvent bu de l'un et de l'autre à dîner, chez M. Van Angelbeck, gouverneur de Cochin, et commandant des Colonies hollandaises à la côte de Malabar.

La ville du Cap de Bonne-Espérance est belle, ornée de maisons commodes, et de rues très-larges. Elle est bâtie dans le goût des villes hollandaises d'Europe. Les vivres y sont excellens. Lorsque j'y passai, on payait un écu dans les hôtels garnis pour le lit, la chambre et la table, et l'on pouvait avoir un ami à dîner sans être obligé de payer rien de plus. Le veau, le chevreau, et l'agneau, les choux et les fruits européans, africains et indiens qui y croissent, sont délicieux. Le vin de Constance assaisonne le repas. Le jardin de la Compagnie possède plusieurs animaux exotiques indiens, africains et américains; mais celui de la nation française dans l'Isle de France, est plus beau, plus utile et mieux cultivé. Ce dernier est plein d'arbres fruitiers et exotiques, qui produisent toute sorte de drogues et de fruits, tandis que le premier est rempli d'arbres stériles, sauvages et inutiles, qui ne servent qu'à former trois allées bien symmétriques.

Le 19 juillet, nous mîmes à la voile du Cap de Bonne-Espérance, et trois jours après, étant en haute mer, nous fûmes assaillis d'un

coup de vent si terrible joint à de la pluie, que le grand mât et la grande vergue du vaisseau se brisèrent en éclats. Le bâtiment était doublé en cuivre, et la violence du coup de vent l'ayant ébranlé de fond en comble, le cuivre s'en détacha dans quelques endroits, et les trous qu'il bouchait commencèrent à donner entrée aux flots, de sorte que bientôt le fond de cale en fut inondé. Il en résulta une confusion générale parmi les matelots qui, empêchés par l'ouragan, ne pouvaient pas diriger le bâtiment. Si l'orage eût continué dix minutes de plus, nous étions tous ensevelis dans les mers du Cap; mais Dieu qui laisse vivre les bons et les méchans, et qui compatit à ceux qui sont dans la détresse, nous tira de ce danger. L'ouragan cessa, et nous raccommodâmes tant bien que mal notre vaisseau qui, à force de cordes et de peine, fut mis en état de continuer notre voyage. Le 7 août, nous arrivâmes à la hauteur de Sainte-Hélène, et le 11, on jeta l'ancre dans une anse ou hâvre de l'île de l'Ascension, où nous changeâmes le grand mât et la grande vergue de notre vaisseau, ce qui nous prit six jours de temps.

L'île de l'Ascension a environ neuf lieues de long et sept de large ; elle est toute brûlée par un volcan qui y existait jadis : il n'y a pas un bouquet de verdure, point d'eau ni d'habitans. L'œil n'y découvre de tout côté que des amas de pierres brûlées, presque toutes noires et pyramidales, qui de près et de loin surprennent le voyageur, et lui inspirent un sentiment d'effroi de la violence des volcans et de la force de la nature, qui semble avoir voulu se détruire elle-même dans ce lieu d'horreur. L'île est battue sans cesse par les flots en courroux qui, soulevant les coquillages qu'ils rencontrent, les font tournoyer avec une telle vîtesse que bientôt ils sont réduits en poudre, et deviennent un sable testacée le plus beau, le plus fin et le plus blanc possible. On en voit un essai dans le cabinet du P. Petrini. Les flots rejettent une quantité immense de coquillages, et quelquefois de très-grosses tortues qui tombant sur le dos, et ne pouvant plus se relever, périssent et pourrissent sur le sable. La mer est remplie de poissons, et la terre couverte de grands oiseaux marins appelés *frégates*, *damiers*, etc., qui prennent le poisson, et

élèvent leurs petits dans le creux des rochers de l'île. Pourrait-on croire que ces oiseaux sont si peu accoutumés à voir des hommes, et par conséquent si peu défians, qu'ils se laissent approcher et prendre avec la main? J'en ai pris cinq ou six sans la moindre difficulté. En trois jours il y en eut dans le bâtiment plus de deux mille de tués, et comme il n'était pas possible de les manger tous, ils commencèrent à se pourrir et à puer, au point qu'on en craignait une maladie; mais le commandant fit publier, au son de la caisse, l'ordre de les jeter à la mer.

J'ai déjà dit que l'île est inhabitable, faute d'eau et de végétation. Il y a sur une montagne une grande croix qui marque au loin la situation de la baie où les vaisseaux peuvent se retirer. J'y vis plusieurs souches de bois pétrifié par l'action du volcan et du soleil: elles conservaient la forme qu'elles avaient lorsque le volcan commença à embraser et à bouleverser l'île entière. C'est un spectacle magnifique pour un naturaliste. Le poisson est peu sain, parce qu'il est trop gras; l'air est doux, pur et serein, et l'on peut dormir la nuit en plein air sans être incommodé. On y ren-

contre des tortues qui peuvent porter quatre hommes sur le dos, mais elles ne sont pas communes, parce que les voyageurs en ont dépeuplé la mer qui baigne l'île. Il ne sera pas hors de propos de dire ici quelque chose sur les volcans de l'Inde et de l'Afrique.

Malgré la violence des eaux qui inondent presque tout le Malabar, on y ressent, quoique très-rarement, des tremblemens de terre, et quelquefois aussi la force du fluide électrique. Au mois de décembre 1784, on ressentit une secousse de tremblement de terre universel qui dura environ deux secondes. Ce phénomène s'appelle en langue malabare *Bhoumikoulacam*, et en samscrit, *Bhoudchalana*. Les montagnes de *Barcale* et de *Kidacoulam*, remplies de fer et d'autres minéraux faciles à s'enflammer, doivent avoir été le foyer de ces secousses. Je n'ai pas vu de volcans dans l'Inde, mais le Père Tieffenthaler, Anquetil du Perron et Thevenot ont remarqué que dans la province de Nagaracota, dont le chef-lieu est *Nagaracota*, c'est-à-dire forteresse de la ville, située, selon Rennell, au 32.e deg. 20 min. de lat., et 75 de long. du méridien de Green-

wich, il y a un rocher caverneux appelé *Givalamoukha* ou *Chvalamoukha*, c'est-à-dire *gueule ou narines de la flamme*, d'où le feu sort impétueusement. Les adorateurs du feu dans l'Inde, y font par dévotion des pélerinages fréquens. Dans la province du roi *Doulou-Bassandar*, près du fleuve *Sarayouva*, au 30.e deg. 25 min. de lat. et 77 deg. 27 min. de long., est un autre volcan qui vomit de l'eau, du vent et du feu, et occasionne des tremblemens de terre très-fréquens, qui se font sentir dans toute cette province. Cette circonstance, de vomir de l'eau, du vent et du feu mêlés ensemble, me fait pencher vers l'opinion de ceux qui croient que tous les volcans communiquent avec la mer ou avec quelque fleuve, et que l'action du fluide électrique ne se développe avec violence que lorsqu'il est poussé et concentré par l'eau. J'appuie cette conjecture : 1.° sur ce que tous les volcans que je connais sont dans le voisinage de la mer ou de quelque grand fleuve ou lac; par exemple celui de Doulou-Bassandar, décrit par le P. Tieffenthaler, est près du fleuve *Sarayouva*, que quelques-uns nomment improprement *Sardjou*. Le volcan de l'Isle de

France, éteint depuis beaucoup de siècles, a laissé dans cette île un nombre infini de traces d'une lave grise, poreuse et ferrugineuse, qu'on y rencontre aujourd'hui partout. (Voyez Charpentier de Cossigny, lettre à M. Sonnerat). Mais cette même île contient beaucoup de matières calcaires sur les montagnes éloignées de la mer, et quelques écailles presque entières d'huitres et de tellines qui se sont conservées dans la substance même des pierres dures et poreuses. Il n'est pas croyable qu'après le déluge, la mer soit montée de nouveau à une aussi grande hauteur que celle des montagnes de cette île, pour que l'on puisse dire que ces matières calcaires y ont été entassées par le mouvement extérieur des eaux. Il semble donc qu'elles y ont été formées au-dessous des flots quand ils couvraient encore l'île, ou bien qu'elles y furent jetées par l'action du volcan, au moyen de l'eau unie à la matière volcanique. Parmi le granit, les zéolithes, les chrysolithes et les pyrites qui contiennent du fer, du cuivre, du soufre et autres matières rejetées par le Vésuve, on trouve aussi des alumines, des alkalis, du sel ma-

rin, du sel ammoniac et des sels neutres de toute espèce; et comme l'a très-bien remarqué l'auteur des Dialogues sur le Vésuve imprimés à Naples en 1794, ce volcan, (ainsi que les autres) dément toutes les théories chimiques. M. de la Condamine est d'opinion que le foyer du Vésuve est plus bas que la surface de la mer. Cette montagne lança en 1631 des torrens d'eau qui inondèrent les campagnes, déracinèrent les arbres, et noyèrent plus de cinq cents personnes. D'après ces preuves, pourrait-on soutenir que l'eau n'entre pour rien dans l'action des volcans? Quelquefois la mer et les puits se sont gonflés; d'autres fois ils ont baissé, et toujours l'eau a paru agitée par le mouvement du fluide électrique. Peut-on affirmer qu'il n'y ait point sous terre des communications, un contact et un choc entre l'eau et le fluide électrique, quand on voit que l'eau et la matière ignée sont en même temps et pareillement mises en mouvement? Le volcan de l'île de Bourbon est voisin de la mer, dont l'action paraît avoir déterminé le jet de cette lave si semblable à celle du Vésuve. Les volcans de la côte méridionale

d'Afrique, au-delà du Cap de Bonne-Espérance, sont situés également près de la mer, et la nuit je les ai souvent vu vomir un feu obscur, enveloppé d'une fumée épaisse qui couvrait le sommet de ces montagnes élevées. Le volcan de l'île de l'Ascension, éteint depuis plusieurs siècles, a couvert l'île entière de pierres poreuses, grisâtres, friables et ferrugineuses, que Spilberg, dans sa 5.me partie de l'*Inde orientale*, appelle *lapides carbones fabrorum exustos referentes.* Il était presqu'impossible que le seul feu du volcan détruisît toute l'île comme il l'a fait, s'il ne s'y était pas joint la force de la mer dont l'île est entourée. Les poissons de la mer environnante sont mal-sains et semblent avoir conservé quelque odeur du volcan. Dans toute l'île il n'y a pas une goutte d'eau, et il faut que l'eau et le feu s'y soient juré une inimitié perpétuelle. Je laisse aux Franklin, aux Beccaria, aux Wilck, aux Spallanzani, aux Nollet, aux Senebier, aux Van-Swieten, aux P. Torre et autres grands philosophes, à définir la cause, la manière et la force d'action des volcans; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que la philosophie des

Brahmes explique plusieurs phénomènes qui ont lieu dans les éruptions volcaniques, d'après la supposition que l'eau y concourt, et qu'elle met en mouvement le fluide électrique. L'*orouma*, c'est-à-dire la concorde et l'union des élémens, et spécialement de l'eau et du feu, maintient l'équilibre et le repos des corps : l'*arima* ou la discorde et l'inimitié des mêmes élémens, et plus particulièrement celle de l'eau et du feu, les met en opposition, et cause une violente agitation qui déplace l'air et la terre, brise les montagnes et tout ce qu'elles contiennent. Tout le temps que l'*oroumà* existe, les élémens se maintiennent en équilibre ; mais sitôt que le feu prévaut, l'*arima* ou la discorde s'y met ; et avec elle viennent les secousses, les tremblemens de terre, les éruptions des volcans, les orages, la foudre et tout ce que les Brahmes appellent *givalana* ou *chvalana* , c'est-à-dire inflammation, combustion, action du feu opposée à l'action de l'eau. Senebier pense que le foyer des volcans gît sous la mer, et que les montagnes et les îles volcaniques ont été soulevées et produites par ce feu, dont la région

est au-dessous des flots. (Voyez les Réflexions générales sur les volcans, publiées par M. Senebier, de Genève.) Après cette digression, je rentre dans mon sujet.

Le 14 septembre, nous passâmes les îles Açores. Nous eûmes le bonheur de trouver un vent périodique et constant qui soufflait de la côte d'Afrique, et qui nous fit passer la ligne et le tropique par un temps réglé et un air tempéré qui accéléra notre marche. Près de la ligne, nous vîmes beaucoup de trombes marines, et près du tropique grand nombre de poissons volans. Avant d'arriver aux Açores, il y eut deux ou trois aurores boréales qui nous amusèrent la nuit, et chaque soir le ciel nous découvrait de nouvelles étoiles à mesure que nous avancions vers le nord. Mais malheureusement les provisions commençaient à devenir rares depuis un mois; nous n'avions plus de pain, et le vin, la viande, la farine et les légumes manquaient à la fois. Durant un mois on ne fit d'autre distribution le matin et le soir, qu'un très-mauvais biscuit de trois ans, du lard salé et rance de plus de quatre, devenu verd et bleu. Un peu d'eau-de-vie mêlée à de l'eau

puante, et un plat d'haricots avec du biscuit était tout notre dîné et notre soupé. Le scorbut avait attaqué beaucoup de soldats et de matelots, et moi-même j'avais contracté cette maladie. . . . .

Enfin, au milieu de ces malheurs, le 29 septembre 1789, nous mouillâmes heureusement dans la rade de Brest, où nous comptions trouver le terme de tous nos maux. Mais nous y vîmes la révolution française; et ne pouvant retourner dans l'Inde, il nous fallut nous soumettre à tous les inconvéniens du temps et des circonstances. . . . . .

Après avoir éprouvé à mon retour en Europe de nouveaux désagrémens en traversant la France agitée par les convulsions révolutionnaires, j'ai fait des réflexions sur les pays et les nations que j'ai parcourus, et je les ai comparés avec l'Europe et avec mes compatriotes. J'ai vu l'Afrique sans édifices, sans monumens anciens, sans aucun vestige des sciences et des arts qui auraient dû y fleurir, si l'Ethiopie eût été le berceau des sciences et de la civilisation. Ses modernes habitans sont farouches, sanguinaires, courageux, mais sans aucune notion

des arts ni des sciences. Ils n'ont que quelques faibles étincelles de civilisation, qu'ils doivent, selon moi, aux Arabes de la mer Rouge. L'humanité, la politesse, la douceur des mœurs, la religion, les arts et les sciences ne pouvaient pas fixer leur siège dans un pays de sables, exposé à des vents affreux, couvert de mares et de lacs, entouré de sables brûlans, et sujet aux incursions des hordes vagabondes.

J'ai étudié l'Europe, ses lois, ses mœurs et ses usages. Les Européans conservent des traces de la férocité originelle des Scythes, qui des monts de la Parthie traversèrent le Caucase, la mer Caspienne et le Danube, et se répandirent en Europe, ayant toujours conservé cette âpreté que les climats froids communiquent à leurs habitans. Ces peuples surpassent les Asiatiques en activité et en courage, mais ceux-ci possèdent mieux que les Européans les vertus sociales, la justice naturelle, l'humanité, la douceur, la tempérance, qualités caractéristiques des Indous, des Chinois et des anciens Perses. Ces trois nations n'avaient et n'ont encore qu'un petit nombre de lois simples, tandis qu'en Europe

elles sont en un nombre infini, parce qu'il est difficile de contenir dans le devoir tant d'hommes actifs, grossiers, courageux, peu disciplinés dans leur origine, et toujours prêts à regimber dès que les lois contrarient leurs passions. L'intérêt personnel, le luxe et l'avarice, avec leur cortège, dictent presque toutes les démarches des Européans, qui, peu satisfaits de ce qu'ils ont, vont ravager et piller les nations les plus éloignées. La Chine, l'Inde, l'Amérique, un nombre infini d'îles ont été tour-à-tour l'objet de leurs entreprises, et rien n'a suffi à contenter leur luxe et leur cupidité; tandis que les Chinois, les Indous et les Américains indigènes, vivent en paix des productions de leur sol, et abhorrent la tyrannie et les vices des Européans.

La forme du gouvernement, l'ancienne religion et les usages n'ont jamais varié dans l'Inde ni dans la Chine, excepté dans les cas où un conquérant étranger a contraint le peuple vaincu à adopter ses lois et ses opinions. Les fastes indiens ne présentent pas une époque où l'on ait changé la religion, la forme monarchique du gouverne-

ment et les usages anciens. En Europe, les royaumes et les monarques disparaissent, de nouvelles républiques se forment; tous les jours on imagine des religions nouvelles qui se partagent en sectes sans nombre, les usages anciens sont abolis et oubliés. Que prouvent ces changemens, si ce n'est l'inconstance de l'Europe, la multiplicité et la faiblesse de ses lois, la mobilité des peuples qui se laissent séduire par de nouvelles modes, le penchant général pour le luxe, les nouveautés et la licence, le peu de cas que l'on fait de la religion, et l'extrême violence des passions? L'Europe a fait de plus grands progrès dans la discipline militaire, dans les arts et les sciences, que l'Asie. Des peuples tranquilles, doux, paisibles, soumis à de bonnes lois, et des princes qui savent se contenter de ce qu'ils possèdent sans chercher à envahir les possessions de leurs voisins, n'ont pas besoin de beaucoup de troupes. Ils savent qu'il y a plus de véritable gloire et d'utilité à bien gouverner et bien administrer leur propre pays, qu'à s'étendre en faisant de nouvelles acquisitions. Les conquêtes de Cyrus, d'Alexandre, des

anciens Romains, des Parthes, de Darius, de Xerxès, de Séleucus, d'Annibal, de Genghizkhan, de Timour-bec et de tant d'autres, ont été de peu de durée ; et il en arrivera de même à tous ceux qui étendront leur empire au-delà des justes bornes. Aussi les avantages qu'a l'Europe sur l'Asie, se réduisent à bien peu de chose sous ce point de vue.

Une prérogative plus solide est celle que nous donnent les arts et les sciences. L'oracle ancien, rapporté par Justin, dit : *les Chaldéens seuls possèdent la sagesse.* Abraham s'instruisit avec eux. Les Assyriens, les Perses et les Indous, à cause du voisinage et du commerce qu'ils entretenaient avec la Chaldée, ont dû les premiers y puiser des connaissances. (Voyez Pline et Josephe). Et en effet les mages Perses et Indiens ont été célèbres dans les sciences philosophiques et naturelles, dès l'antiquité la plus reculée. Diogène-Laërce dit : « Aristote croit les Mages » plus anciens que les Egyptiens ; » de sorte que les Mages furent les premiers philosophes après les Chaldéens et avant les prêtres Egyptiens. Si nous en croyons Philon, le Pha-

raon d'Egypte fut obligé d'appeler des maîtres de la Chaldée pour instruire Moïse qu'il croyait l'héritier légitime de son royaume. Pourquoi les faire venir d'ailleurs s'il s'en trouvait en Egypte? Il paraît donc que c'est de la Chaldée que les sciences se répandirent en Egypte et dans l'Inde à la fois. Si Memphis et Héliopolis ont eu leurs académies, *Taxila*, *Kasi* ou *Vanarès* qui est l'ancienne *Cassidia*, *Canjipouram*, *Jagarnat* et autres villes de l'Inde, ont eu aussi et conservent encore les leurs, qui, bien certainement, n'ont pas été formées d'après celles de l'Egypte. L'Inde n'a point de monumens ni de statuës de forme Egyptienne; elle n'a point de caractères Egyptiens; on n'y rencontre pas des pyramides et des obélisques dans le goût et les formes Egyptiennes, et quoiqu'il y ait des symboles et quelques caractères hiéroglyphiques, comme ceux dont nous avons parlé, ces symboles et ces hiéroglyphes peuvent venir de la Chaldée; ce qu'il serait aisé de prouver par des passages de Selden et autres écrivains. Les philosophes grecs allaient s'instruire en Egypte, mais ils fréquentaient aussi les Mages et les Brahmes. Pythagore, Démo-

crite et Apollonius voyagèrent dans ce but en Perse et dans l'Inde, ainsi qu'on peut le voir dans Cicéron, Lactance, Diogène-Laërce, Saint-Clément d'Alexandrie et Saint-Jérôme. Nous devons donc dire que les arts et les sciences nous sont venus de l'Asie, et que nous ne pouvons prétendre qu'à la gloire de les avoir perfectionnés. Le besoin, un climat froid où l'on se livre au travail avec plus de constance, l'ambition, le luxe, l'avarice, le goût de la nouveauté, et quelquefois les récompenses, excitent à cultiver les arts et les sciences; et comme ces vices et ces besoins sont plus forts chez nous qu'en Asie, il n'est pas surprenant que nous ayons fait de plus grands progrès dans les arts. L'ancienne Grèce avait commencé ce grand ouvrage, comme le dit Platon dans son Philosophe. « Les Grecs ont amélioré tout ce » qu'ils ont emprunté des Barbares. » Telle est la véritable gloire des Européans.

Avant de terminer cet Ouvrage, je vais ajouter quelque chose sur les rits funèbres des Indous, dont je n'ai encore rien dit, parce que je me suis étendu sur ce sujet dans mon Systême des Brahmes. Ils offrent

à leurs défunts le sacrifice qu'ils appellent *pidrouyagna* ou *pidrouyaga*, qui veut dire sacrifice aux parens : *pidrou*, parent; *yagna* ou *yaga*, sacrifice. Strabon remarque que les philosophes indiens se préparaient à la mort par plusieurs exercices, et la pratique de bonnes œuvres. Josephe, livre 7.me de la guerre des Juifs, exhorte les Hébreux à supporter leurs maux, en leur citant l'exemple des philosophes indiens qui, comme les Juifs, croyaient à l'immortalité de l'âme. « Voyons » (*dit-il*) les professeurs de la sagesse des » Indiens qui, étant des hommes de bien, » supportent avec peine la vie, comme un » devoir difficile qui leur a été imposé par » la nature, et se hâtent d'affranchir l'âme » des liens du corps, sans que personne les » y contraigne, et seulement par le desir » de jouir de la vie immortelle, tant ils croient » fermement à l'union que les âmes doivent » avoir entre elles dans cette vie à venir ». Nous avons déjà dit que les Indous admettent cinq degrés de gloire ou de bonheur céleste, et autant de tourmens dans l'enfer ou *naraga*, destinés aux méchans. Comme ils sont divisés en deux sectes principales,

celle des *Chivavites* ou adorateurs du feu, et celle des *Vichnouvites* ou adorateurs de l'eau, les premiers se brûlaient autrefois tout vifs, pour rendre au Dieu Chiva une âme pure et sans tache. « Pour que l'âme sorte pure » et sans tache, ils livrent le corps au feu », dit Josephe. Calanus et Zarmarus qui se brûlèrent vifs, étaient de cette secte. Les Vichnouvites ou adorateurs de l'eau ne se brûlent pas, mais quand ils se sentent près de mourir, ils se font transporter aux bords du Gange, ou d'un autre fleuve sacré, et tâchent de mourir les pieds dans l'eau. Quelques Vichnouvites se font enterrer dans une fosse, non pas horizontalement, mais perpendiculairement et debout. Mais la plupart des cadavres sont brûlés et les cendres jetées dans un fleuve sacré, comme le *Tirouvatarrou* dans le Malabar, le *Càveri* dans le Maduré et au Tanjaour, le *Gange* au Bengale, et le *Yamouna* aux environs d'Agra. C'est ainsi qu'ils accordent ensemble le culte du feu et de l'eau, ou du dieu Chiva et du dieu Vichnou, et meurent tranquillement, récitant au moment de la mort les noms sacrés de ces deux divinités. Lorsque la mère de Rama Varner,

roi de Travancore, mourut, on plaça le cadavre sur une grande pile de bois sec, arrosé d'huile et de beurre pour augmenter l'activité du feu, et l'on y ajouta profusément du sandal blanc et rouge, de l'aguil ou bois d'aigle très-précieux, des noix muscades et autres drogues odorantes; le tout fut surmonté d'un catafalque de velours de soie qui couvrait la pile entière. Le Roi même mit le feu avec une torche au bûcher fatal, qui en peu de minutes fut consumé. Les Brahmes récitaient les *mandras* ou les prières pour obtenir une transmigration heureuse à l'âme de la trépassée. Les cérémonies qui accompagnent les sacrifices pour les défunts sont innombrables, et il faudrait un volume entier pour les décrire exactement. Quelques-uns préfèrent de mourir tenant la queue d'une vache à la main, parce qu'ils croient que c'est le vrai *Vahana*, ou Véhicule pour entrer au paradis de la déesse *Parvadi* ou la Lune, et de *Lakchmi* ou la Terre, à qui la vache est consacrée. Personne ne meurt sans se faire tracer au front le signe sacré, qui indique son attachement sincère à la foi dont il fait profession, sa dévotion et sa secte, et

par lequel il veut se faire reconnaître dans l'autre monde de la divinité dont il a été le dévot serviteur; ceux qui le sont de Brahma, vont au *Brahmalogam* le ciel de Brahma, ceux de Vichnou à *Vaïcounda* le ciel de Vichnou, et ceux de Chiva à *Caïlasam* le ciel de Chiva. Pour acquérir le bonheur éternel, il faut pratiquer, outre les préceptes dont nous avons parlé, les règles suivantes: 1.° Fuir la compagnie des insensés, chercher les sages, et honorer ceux à qui l'on doit de l'honneur et du respect; 2.° fréquenter les lieux saints, pratiquer les bonnes œuvres, régler ses actions par le Véda ou la loi divine; 3.° étudier ce qui éloigne du péché, s'instruire des devoirs de son état, édifier et avoir de la modestie dans ses discours; 4.° nourrir son père et sa mère, pourvoir aux besoins de ses enfans et de sa femme, être juste et simple dans ses actions. Ces préceptes de morale payenne et vingt-quatre autres sont consignés dans le *Mangala-tara*, ou *Moyen d'acquérir le bonheur*, manuscrit péguan avec le texte pali, déposé au musée Borgia de Vellétri, où les amateurs de la philosophie indienne pourront le consulter.

Après être entré dans ces détails sur les funérailles des Indous, il est temps de finir cet Ouvrage, que je consacre à la vérité, à ceux qui veulent connaître les peuples étrangers, et sur-tout à mes amis; heureux s'il pouvait mériter leurs suffrages !

SUPPLÉMENT

Sur le calendrier et l'astronomie des Indiens.

Pour donner une idée exacte de l'année, des mois, du calendrier, et même de l'ancienne astronomie de l'Inde, il faut décrire en détail les constellations que la lune parcourt chaque mois. Je suivrai, pour cet effet, l'ordre tracé par le dictionnaire samscrit Amarasinha, copié des manuscrits originaux de l'académie de Tridchour, par le P. Ernest Hanxleden, et aussi d'un manuscrit des Brahmes, que j'ai entre les mains.

Les noms samscrits du soleil sont : *aaditya*, *soura*, *sourya*, *aaryama*, *devadachatma*, *divagara*, *mahira*, *bhanou*, *mitra*, *marttandha*, *arounna*, *aharpadi*, *pausza*, *djoumanni*,

taranni, *grahabadi*, *hamsa*, *ravi*, etc.; le soleil et la lune ensemble s'appellent *ecaya*, *ouctya*, *pouszpavandaou*, *divagara-nischa-garaou*; le jour est *dina*, *aha*, *divasam*, *vasara*; l'aurore, *pratyousza*, *aharmoug-gha*, *kalya*, *ousza*, *prabhada*; le crépuscule, ou le soir, *saya*, *sandhya*, *pitrouprasou*; l'heure du midi, *oudcha*, *madhyahna*; l'étoile du matin, *aniroudha*, *brahmasou*, *irouchya-kedou*, *ouszabadi*; la nuit, *charvari*, *nicha*, *nichiphini*, *ratri*, *triyama*, *kichnnada*, *kcha-ba*, *tamasvini*, *rajani*, *yamini* et *tami*; minuit, c'est *ardharatri*, *nichithaou* ou *padi-rava*; la lune se nomme *dchandra* ou *tchan-dra*, *soma*, *nilava*, *himamchou*, *dchandra-ma*, *vidhou*, *chidamchou*, *abdja*; la pleine lune s'appelle *pournima*, *pournamasi*, *pour-nadchandra*, et en langue malabare, *velouta vava*, ou *choucla vava*; la nouvelle lune se nomme *dchandrodayam*; la lune croissante, *chouclapakcha*, *pourvapakcha* et *dirchten-dou*, et le dernier quartier, *krichnapackcha*, *abarapakcha*, *adarcha* et *amava*. Le nom du premier jour de la nouvelle lune est *nachtenda*, *kouhou* et *kala*, et celui de l'éclipse de lune *dchandragrahanna*, *graha* et *rahougrasta*.

Achvini, *achvadi*, *achvayoul* ou *achvou-youjah*, astérisme dans le *mesza* ou le bélier ; ce sont deux étoiles sur la tête du bélier, que les Arabes appellent *alchastin*. *Achva*, en samscrit, veut dire cheval ; *achvini*, étoile à la forme de cheval ; *achvayoujah*, joug ou cou de cheval ; car les Indous représentent cette constellation sous cette forme, de manière qu'on ne peut pas supposer qu'ils l'aient prise des Grecs ou des Arabes qui ne l'ont jamais représentée ainsi : elle est donc originairement indienne.

Bharani, constellation de trois étoiles placées au ventre du bélier. Elles doivent être l'*albathin* des Arabes. *Bharana* ici veut dire ornement, *bharani* étoiles d'ornement. M. Jones met aussi ces étoiles dans ces constellations, d'après l'astronomie des Brahmes du Bengale. Voyez dans le second volume des Recherches Asiatiques, le Discours sur le zodiaque indien.

Cartica, six étoiles dans l'*idava* ou *ourcha* (le taureau) ce sont les Pleïades. *Karpicounou*, en langue malabare, veut dire glousser, comme la poule qui glousse et garde ses poussins, c'est-à-dire les pleïades. Les Latins les

appellent aussi *massa gallinæ*. *Cartica*, constellation qui figure une poule avec ses petits. Elle est connue dès les temps les plus reculés, puisque Job fait déjà mention des pleïades.

Rohini, c'est-à-dire, la rouge, l'éclatante, la brillante, placée aussi dans le taureau, dont elle forme un œil, *Aldebaran* des Arabes, entourée de quatre autres petites étoiles.

Mirgachircha, *mirgachirasa* ou *macaïram* dans le *mithouna* ou les gémeaux. Cette constellation a, suivant quelques Indous, la forme d'une antélope. Voyez M. Jones et les Remarques sur l'astronomie des Brahmes, de J. Playfair, insérées dans le second volume des Transactions de la Société royale d'Edimbourg.

Tirouvadira, *ardra* des Bengalis. Monseigneur Pimentel, et le P. Hanxleden, dans leurs dictionnaires malabars, disent que c'est le castor dans les gémeaux. M. Jones, suivant les docteurs du Bengale, est d'un avis différent; il la place au genou des gémeaux.

Pounnarta, dans les gémeaux, on la nomme aussi *pounnarvasou*: *pounnarounou*, s'em-

brasser, s'accoupler; *pounardchi*, accouplement; *pounnarta*, *pounnarpouja* ou *pounnarvasou*, constellation dans l'accouplement ou daus les gémeaux. L'Amarasinha écrit soixante ans avant l'ère chrétienne, place dans la constellation appelée *mirgachircha* dans les gémeaux, cinq autres étoiles qui sont: *ilvala*, *tadchirodkcha*, *táraca*, et *nivasantia*. Le nom de la cinquième ne se trouve pas dans mon manuscrit sur feuilles de palmier, parce que l'endroit de la feuille où il était a été endommagé par le trou fait pour coudre et assembler les cahiers. Ces cinq étoiles, dont il n'est fait aucune mention dans les ouvrages astronomiques des Grecs et des Arabes, lesquels n'ont pas distingué par des noms propres les étoiles du cou, de la tête et des épaules des gémeaux, prouvent que l'astronomie indienne est née dans l'Inde et qu'elle ne doit rien ni aux Arabes ni aux Grecs, comme quelques auteurs l'ont prétendu. « Apollonius de Tyane, entendit les » leçons d'Hiarchas, philosophe indien, sur le mouvement des astres », dit Saint-Jérôme dans son épitre à Paulin. Strabon, Clément d'Alexandrie, Lucien et autres, attribuent

aux Brahmes la connaissance des astres, du mouvement et des différentes parties de la nature. Les cinq étoiles dont nous parlons, manquent dans le fameux globe céleste cufique du musée Borgia de Velletri. Voyez explication de ce globe par M. S. Assemani, ouvrage où l'on donne une idée exacte de l'astronomie des Arabes, qui prirent beaucoup de choses des Indous. *Almerouzi* et *Mohammedebn Mousa Khovarezmi*, deux célèbres astronomes arabes, ont traité l'astronomie d'après les règles du *Send Hend*, ou tables astronomiques indiennes. (Voyez le témoignage d'Abulfarage dans l'ouvrage cité d'Assemanni). Le juif *Maschallàh*, et l'Arabe *Iahia ebn Abi Almansor*, astronomes de la Mecque et de Bagdad sous Almamoun, se servirent aussi des tables indiennes, et le premier livre d'astronomie de Habasch Alhaseb fut composé d'après le Send Hend, ou les tables indiennes, qui ensuite furent, il est vrai, perfectionnées par les Arabes, mais qui n'en sont pas moins d'origine indienne. Montucla est donc dans l'erreur lorsqu'il donne à l'astronomie indienne une origine grecque; le Gentil, Bailly, de Lalande,

Playfair et Davis, qui la connaissaient bien mieux que Montucla et Bayer, ne sont pas de leur opinion. Voyez la Dissertation sur l'astronomie des Indous insérée dans le second volume des Recherches asiatiques, et celle de Jones sur le zodiaque indien.

Pouszya, *poucha*, *pouyam*, *sidhya* ou *tichya*, en samscrit, constellation dans l'écrevisse ou le *karkidaca*. Ici le lecteur peut remarquer l'analogie qu'il y a entre le mot indien *karkidaca* (l'écrevisse) et le grec *karkinos* qui désigne aussi ce signe céleste. C'est une nouvelle preuve que quelques-uns des signes du zodiaque furent communs aux Indous, aux Chaldéens, aux Perses et aux Grecs, depuis la dispersion des peuples, lors de la confusion des langues à la tour de Babel. L'étoile placée au milieu de l'écrevisse s'appelle *tirouvonná*, ce qui veut dire *sainte*, selon le P. Hanxleden et Monseigneur Pimentel. *Pouya*, *pouszya* ou la pleine, est le *præsepe* des Latins, et le *mallef* des Arabes.

Aylya, *Alyam*, *Achlecha* des Bengalis; constellation dans le *sinha* ou le lion.

Maggha ou *Magha*, autre constellation dans le lion.

Poura ou *pouram*, autre du même signe. Suivant le P. Hanxleden et Monseigneur Pimentel, *magha* est sur la tête du lion; *pouram* en est le cœur, et l'étoile qui est sur sa queue, s'appelle *outtara*, ou la septentrionale, parce qu'elle est dans la partie boréale, ou dans l'hémisphère boréal; immédiatement après la ligne. Le cœur ou le *pourá* est le *regulus* des Latins; la queue ou l'*outtara* est l'*alsarcat* des Arabes; et l'*uyla* des Indous; l'*aaïni alasad* des Arabes est placée aux yeux du lion. M. Jones et son maître Radhacanda ont embrouillé et confondu les noms et la position de ces étoiles. L'*achlecha* de M. Jones, veut dire embrassement; *achléchadi*, il embrasse; *achlichta*, chose embrassée; et je ne puis concevoir pourquoi M. Jones et Radhacanda ont donné ce nom à une constellation, qui est placée dans le lion.

Phalgounna ou *outtaraphalgounni*, constellation dans la *canya* ou la vierge.

Hasta, main, *attu* des Malabars; étoile dans la main gauche de la vierge, ou l'épi.

Dchitra, ornement, peinture; autre étoile du même signe, qui n'est pas l'épi, comme

l'avance M. Jones, parce que *hasta* est une étoile australe, opposée à l'*outtaraphalgouna*, étoile boréale; car *outtara* signifie partie boréale; ainsi cette étoile est la vendangeuse, et *hasta* est l'épi dans la partie australe. Monseig.[r] Pimentel place le *dchitra* au pied de la vierge; ce qui est probable, car cette étoile du pied est boréale. L'épi prend son nom du riz qu'on récolte dans l'Inde au mois de septembre : le premier *appam* ou pain de riz neuf se mange dans le Malabar, le 8 septembre.

Dchoti, *svati* des Bengalis. Ce dernier nom est une corruption du samscrit, qui n'a point été apperçue par M. Jones, car *dchoti* ou *tchoti* veut dire mesure ou instrument à mesurer, la *balance*; et le *svati* de M. Jones ne veut rien dire. *Dchotana* ou *tchotana*, mesure d'huile; *dchoti* ou *tchoti*, étoiles dans la balance, *lances libræ*.

Vichagha, flèche; une autre étoile au milieu des deux plateaux de la balance : les Indiens l'ont nommée *flèche* à cause de sa ressemblance avec une flèche. M. Bailly place la *vichagha* dans la couronne boréale, parce qu'il n'a consulté qu'un Missionnaire igno-

rant qui ne connaissait pas le samscrit. L'Amarasinha l'appelle aussi *radha*. Les Romains, si l'on en croit le témoignage du P. Michel Lipsicz, dans sa Hongrie céleste, et d'Ovide au second livre des Métamorphoses, ne connaissaient point la balance. Les étoiles de la balance que l'Amarasinha décrit si bien, étaient appelées par les Romains *Chelæ Scorpii*; de sorte que le scorpion occupait deux signes du zodiaque. On doit attribuer cette ignorance à l'esprit guerrier des Romains peu propre à l'astronomie, et peut-être aussi à un ciel inconstant, beaucoup moins serein que celui des Indous.

Anila, suivant le père Hanxleden, le cœur du scorpion. Les Bengalis la nomment *anouratha*, ou *radha*, qui vient après la *ratha* ou *radha* étoile de la balance. M. Jones y place quatre étoiles, mais sans aucun fondement, car l'*anila* ou l'*anouratha* est, comme je l'ai déjà dit, l'étoile très-brillante du cœur du scorpion.

Triketta, nœud sacré; *gechda* des Bengalis; ce sont les étoiles de la queue du scorpion.

Moulam ou *moula*, constellation du *dhanou* ou de l'arc du sagittaire.

Pourâda, *pourvachara* des Bengalis, dans le pied du sagittaire ; *rukbat alrami* des Arabes.

Outtarada ou *outtarachara*, dans le *magara* ou le monstre marin. Ce monstre est appelé *crocodile* par quelques Indous, *éléphant marin* par d'autres; par d'autres, *baleine cornue*, et *capricorne* par les Européens. La constellation *outtaradà* ou *outtarachara* est située dans la partie septentrionale du monstre; c'est l'*alshiah*, brebis ou chèvre des Arabes. *Outtara*, en langue samscrite, signifie boréale; *ada*, brebis ou chèvre, et *outtarada*, brebis septentrionale; ce nom pris des Indous, a été adopté dans leur astronomie par les Arabes qui l'ont traduit en leur langue. Voyez le globe arabe cufique du musée Borgia.

Achadha en samscrit, *avittâ* des Malabars, est aussi une étoile du capricorne, placée sur la tête de l'animal ou du monstre marin. C'est l'*alsaad aldzabeh* des Arabes. Le lecteur remarquera ici que les Arabes ont changé le mot samscrit *achadha* en celui d'*alsaad*.

Chravanna ou *chravichtaya*, jetant de

l'eau, constellation dans le *coumbha* ou verseau. M. Jones place cette constellation dans le capricorne, contre l'usage des Mahrattes, des Tamouls, des Malabars et des Carnates, qui tous la mettent dans le *coumbha* ou le vase d'eau au cou étroit qui sert dans l'Inde à porter l'huile et l'eau. C'est pourquoi les calendriers de ces peuples distinguent toujours *chravanna* d'*achadha*, et en font une station de la Lune, différente du capricorne.

Dchateya, sous le bras du verseau. C'est la place que lui assignent le P. Hanxleden et M.gr Pimentel. Elle diffère de *dhánichta*, qui est une constellation dans l'eau, ou plutôt l'eau même du Verseau. *Dhana* veut dire riz, et *ichta* goût, desir; *dhanichta*, étoiles du verseau, parce que le riz a besoin d'eau pour croître. *Pouràvirouttàdi* est une autre étoile du verseau.

Bhadrapadá, *outtarabhadrapada*, *outtaratadi*, *outtara*, *viroudhadi* et *prochtapada*, tous noms d'une constellation dans le *min* ou le poisson septentrional, de même qu'*irabadi*, ou *ourabadi*; *revati* des Bengalis en est une autre du poisson méridional.

Telles sont les vingt-sept stations ou *stidi*

de la lune. Quelques-uns y ajoutent encore l'*abhijt*, qui fait la vingt-huitième. Les mois lunaires ont emprunté leurs noms de ces constellations; ces mois commencent par *Dchitra*. Les voici: *Dchitra*, Mars; *Vichagha*, Avril; *Gechda* ou *Geïchda*, Mai; *Achadha*, Juin; *Chravana*, Juillet; *Bhadrapada*, Août; *Achvini*, Septembre; *Kartica*, Octobre; *Marggachircha*, Novembre; *Pousza* ou *Paousza*, Décembre; *Maggha*, Janvier; et *Phalgounni*, Février. On doit néanmoins remarquer que les astérismes ne conviennent pas à ces mois. Une confusion semblable a lieu dans les calendriers des chrétiens indiens, qui dans quelques provinces, font commencer le mois de Janvier par l'astérisme *Pousza* ou *Paousza*, qui est une étoile de l'écrevisse, et dans d'autres, par *Maggha*, qui en est une du lion. Voyez la Grammaire mahratte, imprimée à Rome en 1778, où tous ces noms sont défigurés, et où le mois de Janvier commence par la constellation *pouss*, c'est-à-dire *pousza* ou *paucha*, *pouya* des Malabars, qui bien certainement n'est point dans le capricorne. Les idolâtres commencent le nouvel an lu-

naire par la néoménie ou nouvelle lune de Mars, celle qui est la plus voisine de *vichou*, ou l'équinoxe, qu'on célèbre par une fête. Comme néanmoins ces mois sont synodiques ou dépendans des douze lunaisons, qui toutes ensemble ne font qu'une année lunaire de trois cent cinquante-quatre jours, les provinces qui ont adopté le calendrier lunaire intercalent tous les trois ans une lunaison ou un treizième mois, comme le faisaient les Juifs et les Arabes.

Ceux qui voudront acquérir des connaissances plus étendues sur l'astronomie des Indous, et leur manière de diviser le temps, pourront consulter l'excellente dissertation de M. Davis, insérée dans le second volume des Recherches asiatiques; Walther, dans sa *Doctrine des temps dans l'Inde*, publiée par Bayer dans l'*Histoire du royaume grec de la Bactriane*; l'*Arithmétique des nations et la division du temps parmi les Orientaux*, de l'abbé Hervas; et le *Calendrier grec* de Giraldus, imprimé à Bâle en 1541, ouvrage où le lecteur s'appercevra tout de suite que les Brahmes distribuent les jours du mois dans le même ordre, et leur donnent les mêmes noms que les Grecs.

Saptàrchayà en samscrit, et *saptarszigouel* en langue malabare, sont sept étoiles que les Brahmes placent au pôle arctique ou septentrional; ce sont les *septem triones* des anciens. Voici leurs noms : *maridchatrimougha*, *dchitrachidchandhina*, *angouira*, *vasiszta*, *poulasia*, *poulaha* et *bhrougou* ou *bhroucou*.

Quelques Missionnaires de l'Inde ont pris l'étoile *vasiszta*, ou comme ils la nomment mal-à-propos, *basist*, pour la grande ourse, et je me suis moi-même laissé entraîner à cette opinion; mais je suis persuadé aujourd'hui, que ces étoiles appartiennent à la petite ourse, et particulièrement *bhrougou* ou *bhroucou*, est certainement l'étoile polaire, c'est-à-dire l'étoile la plus voisine du pôle septentrional, sur laquelle les navigateurs dirigent leur course, et qui est nommée *roucabah* par les Arabes. Le lecteur peut observer ici que le mot indien *bhroucou* a été corrompu et changé en *roucabàh* par les Arabes qui, n'ayant point la lettre samscrite *bhou*, l'ont changée en *rou*.

Les étoiles du pôle antarctique ou méridional, sont *agastya* ou le canope, et *lo-*

samoudra ou *dharmani*, l'étoile la plus voisine du canope, et connue vulgairement sous le nom de femme du canope.

Je dois encore corriger ici l'erreur dans laquelle je suis tombé, *T. I*, *p.* 437 de cet Ouvrage, où j'ai pris l'étoile *cachyaba* pour le canope; la vérité est que le nom du canope est *agastya* et non *cachyaba*.

A la *p.* 466 du *T. I*, au lieu de lire le *Nymphéa s'ouvre de lui-même quand le soleil se lève, et se ferme quand il se couche*, il faut lire, *le Nymphéa s'ouvre de lui-même au coucher du soleil, et se ferme au lever de cet astre.* Le Nymphéa s'appelle effectivement *radjiva*, c'est-à-dire, qui vit pendant la nuit, parce que cette fleur qui ne s'ouvre et ne semble vivre que la nuit, est considérée comme amie de la lune, et comme le symbole de la génération des êtres produits par l'eau, génération qui, suivant l'opinion des Brahmes, a lieu principalement durant la nuit et par l'influence de la lune.

L'espèce de chèvres rousses dont j'ai parlé *p.* 397, *T. I*, s'appelle en samscrit *médâ*, *mesza*, *ouranna* et *medha*; ce n'est que dans un seul manuscrit sur papier, que j'ai trouvé

ce nom écrit *mendha.* J'observe encore que l'once du Malabar, nommée en Portugais *onça*, et en latin *pardus*, dont j'ai parlé *T. I*, *p.* 406, s'appelle en langue malabare, *yali* ou *yazhi.* On peut consulter sur la Zoologie indienne, l'ouvrage publié depuis peu par M. J. R. Foster, sous le titre *Zoologia indica*, etc., seconde édition 1795, à Halle chez Gebauer, avec figures.

SARVECHVARAYA NAMA.

ADORATION AU DIEU SEUL ET UNIQUE.

FIN DU LIVRE SECOND

ET DU SECOND VOLUME.

FAUTES A CORRIGER

Pour le tome II.

Pag.	lig.		
12	23	le livre indien . . *lisez*	les livres indiens.
14	12	*amargoscira.*	*amargoseira.*
21	23	malheureusement. .	ridiculement.
23	22	*preem*	*procem.*
26	3	considère.	voit.
ib.	4	*effacez les mots* avec attention.	
27	11	*Calypro.*	*Calypso.*
33	6	le moins du monde.	non plus.
38	7	substance.	fortune.
58	dern.	fleur naturelle .	fleurs naturelles.
62	dern.	et ailleurs. *Syrius.*	*Sirius.*
63	12	*Bacchas*	*Bacchus.*
ib.	16	omis.	mis.
ib.	21	samscrétonne . . .	samscrite.
64	5	*après* indien *mettez deux points, et après* feu, *substituez une virgule au point et virgule.*	
65	pénult.	iéroglyfiques. .	hiéroglyphiques.
67	7	maritale. Le mariage.	maritale, le mariage.
ib.	9	*Keastri.*	*Kettiastri.*

Pag.	lig.		
ib.	10	effacez le mot *Tti.*	
69	17	saffran, la	saffran. La.
ib.	19	après *ruptæ*, effacez la virgule.	
69	pénult.	*après* rites, *ajoutez* furent.	
78	9	Manduré . . . *lisez*	Maduré.
ib.	10	Carate	Carnate.
79	19	*fartingotti*	*farlingotti*.
ib.	ib.	*Verda*	*Véda*.
ib.	20	*Vedarthagua* . . .	*Vedarthagna*.
ib.	22	*Vajourveda*	*Yajourveda*.
ib.	23	*Hamleden*	*Hanxleden*.
ib.	24	*Baschi*	*Beschi*.
85	8	*Krishna*	*Krichna*.
86	21	*Yomouna*	*Yamouna*.
97	3	*après* même, *ajoutez* du nom.	
99	15	qui a promis d'assurer.	qui garantit.
ib.	18	*Ghonnesha* et *Budha*.	*Ganecha* et *Boudha*.
ib.	20	ce.	le.
102	14	une agnelette . . .	un agneau.
112	11	Raphellio.	Raphellius.
ib.	14	*effacez les mots* invaseurs ou.	
114	20	*brahmatique*. . . .	*brahmanique*.
115	6	*effacez* haïr une personne.	
ib.	7	*après* 2.º *ajoutez* haïr une personne, et.	
144	15	Peron	Perron.
149	22	*mettez une virgule après* anciens.	
150	pén.	Jamouna	*Yamouna*.

Pag.	*lig.*	
151	16	*effacez le mot* est.
171	12	première. . . . . . . premiers.
182	22	Laërte. . . . . de Laërte.
185	23	panégyrique. . . . . panégyriste.
191	23	Mahommed. . . . . Mohammed.
198	4	dérivaisons . . . . . dérivations.
200	7	S.. . . . . P.
203	20	*après* le *b* et, *ajoutez* le *g*.
ib.	21	*effacez les mots* le *g*.
205	18	*nacari* . . . . *nagari*.
207	6	*dévaganari* . . . . . *dévanagari*.
218	9	Guschtasp. . . . . . Hydaspe. *Peut-être est-ce une faute dans l'original, et faut-il lire* Zoroastre.
257	14	Vichnouvistes. *lisez* Vichnouvites.
297	24	Mesfe . . . . Mestres. *L'auteur aurait du dire* Semnoserteus.
299	21	*medhra*. . . . . . . *meddhra*.
311	26	*Manogalamana*. . . *Mangalamana*.
313	15	Thyane. . . . . . . Tyane.
333	4	*effacez le mot* indien.
346	15	Rome . . . . à Rome.
347	12	ceut. . . . . cent.
350	4	Giorgi . . . . . . Georgi.
364	9	Indous. . . . . . . Indiens.
367	1	Khrichna. . . . . Krichna.
384	4	tables . . . . planches.

Pag.	lig.		
409	23	Thyane.	Tyane.
423	pén.	vénimeuse. . . .	venimeux.
433	12	qui assistent. . . .	qui les assistent.
446	2	coing.	coignassier.
461	9	*abrotanus*.	*abrotonus*.
470	8	sont frugaux . . .	vivent frugalement.
492	8	Artus	Arthus.
497	1	d'Arcoli	d'Ascoli.
537	1	Chivarites	Chivanites.
547	6	explication	l'explication.
ib.	10	Mohammedebn . .	Mohammed ebn.
ib.	15	d'Assemanni . . .	d'Assemani.

